HISTOIRE

DES

SALONS DE PARIS

TOME PREMIER

HISTOIRE

DES

SALONS DE PARIS

TABLEAUX ET PORTRAITS DU GRAND MONDE

SOUS LOUIS XVI, LE DIRECTOIRE, LE CONSULAT ET L'EMPIRE
LA RESTAURATION
ET LE RÈGNE DE LOUIS-PHILIPPE Ier

PAR

LA DUCHESSE D'ABRANTÈS

TOME PREMIER

PARIS
GARNIER FRÈRES, LIBRAIRES-ÉDITEURS
6, RUE DES SAINTS-PÈRES, 6

HISTOIRE

DES

SALONS DE PARIS

INTRODUCTION

C'est une matière grave à traiter dans les annales d'un pays comme la France, que l'*Histoire des salons de Paris*. Depuis une certaine époque, cette histoire se trouve étroitement liée à celle du pays et surtout aux intrigues toujours attachées aux plans politiques qui si longtemps bouleversèrent le royaume. L'époque de la naissance de la société en France, dans l'acception positive de ce mot, remonte au règne du cardinal de Richelieu. En rappelant la noblesse autour du trône, en lui assignant des fonctions, créant pour elle des charges et des places dont son orgueil devait jouir, Richelieu donna de la sécurité à la Couronne, sans cesse exposée par les caprices d'un grand seigneur, comme le duc de Bouillon, le duc de Longueville, le duc de Montbazon et une foule d'autres qui, plus libres dans leurs châteaux, étaient conspirateurs par état et par goût. La réunion de tous ces grands noms autour du trône lui donna plus que de la sécurité, il en doubla la majesté ; mais aussi le premier

coup fut porté à la noblesse : elle n'eut plus dès lors de ces grandes entreprises à conduire, qui mettaient en péril à la fois la tête des conspirateurs et le sort de l'État. Richelieu, avec cette justesse de coup d'œil qui lui fit voir le mal sous toutes ses faces, le conjura en appelant la noblesse au Louvre ; mais il ne put l'empêcher de conserver ce qui était inhérent à sa nature, toujours portée à l'intrigue et au mouvement. C'est ainsi que, même sous le ministère de Richelieu, on conspirait dans Paris chez les femmes de haute importance, telles que la princesse Palatine, Mme de Chevreuse, Mme de Longueville et une foule de femmes toutes puissantes par leur position dans le monde, leur esprit ou leur beauté. Avides de pouvoir, ces mêmes femmes saisirent, aussitôt qu'elles le comprirent, le moyen que le cardinal lui-même leur avait laissé. Elles régnaient avant dans une ville éloignée, un château-fort habité par des hommes dont le meilleur et le plus agréable n'était souvent qu'un malappris ; maintenant elles étaient au milieu de Paris, de ce lieu qui, même à cette époque où il n'était pas embelli par tout le prestige de *la société parisienne*, de cette société qui si longtemps donna partout, en Europe, le modèle du goût et des façons parfaitement nobles et élégantes, formait déjà le parfait gentilhomme. Ce fut alors dans chaque maison particulière qu'il fallut chercher une reine donnant ses lois et dirigeant une opinion. C'est dans les Mémoires du cardinal de Retz, dans ce *livre modèle*, qu'on peut reconnaître cette vérité, dans ceux de Mme de Motteville. Voyez l'abbé de Gondy lui-même arrivant chez Mme de Chevreuse. Suivez-le dans les détours qu'on lui fait parcourir une nuit, pour parvenir jusqu'à la duchesse, lorsqu'il

est cependant l'ami de sa fille[1]. Vous le rencontrez ensuite dans les salons à peine organisés, avec M. de Beaufort, M. le duc de Nemours, M. de La Rochefoucauld, et vous êtes admis aux secrets importants de l'époque. Le salon de Mme de Longueville, celui de Mlle, de Mme de Lafayette, deviennent comme des clubs à une époque révolutionnaire. Gaston, mannequin de l'abbé de Larivière, dirige tout du Palais-Royal, et la cour elle-même n'est plus qu'un instrument.

Richelieu ne vécut pas assez pour voir l'effet de ce qu'il avait amené ; mais Mazarin en comprit à la fois l'utilité et le danger, et devint plus surveillant que sévère ! c'était ce qu'il fallait. Plus tard l'intrigue changea de forme et se réfugia dans des coteries littéraires et de société, lorsque après la Fronde, la France respira sous le règne de Louis XIV. Les bouquets de paille et les nœuds de ruban bleu[2] ne se firent plus dans les salons les plus à la mode de Paris. Louis XIV devenait lui-même élégant et homme du monde en même temps qu'il était le roi le plus somptueux de l'Europe ; la politique régnante fut l'amour et les intrigues de cour. Le roi, uniquement occupé de ses favorites, donnait ainsi le premier l'exemple de ce qu'il fallait faire, et les salons de Paris devinrent alors le théâtre de ce qui occupait le plus la génération de cette époque. Mais, comme l'intrigue était essentiellement attachée à la haute société de Paris, on vit les salons ne s'occuper que des horreurs de la Brinvilliers et de la Voisin. La

[1] « Je la trouvai dans la chambre d'une de ses femmes ; Mlle de Chevreuse et moi, nous nous assîmes sur une malle, et là nous parlâmes des affaires du moment qui étaient bien alarmantes. »

[2] Signes de ralliement de la Fronde.

sorcellerie elle-même s'introduisit dans les sociétés intimes, et lorsque la chambre des poisons fut instituée, on vit comparaître à la barre d'une chambre ardente les premiers noms de France[1].

Plus tard, cette société toujours plus puissante prit une force que le temps lui avait préparée et qui parfois se trouva être à l'unisson du pouvoir royal. Louis XIV vit souvent, malgré son absolutisme, dominer sa volonté par celle d'une femme comme Mme des Ursins, la princesse Palatine[2] ou par toute autre unie par le cœur ou par l'intrigue à la force contre l'autorité royale. Et plus près de lui, Mme de Lafayette, Mme de la Suze, Mme Scarron, Mme de Sévigné exerçaient un pouvoir souverain qui balançait le sien. A mesure que le temps s'écoulait, cette société élargissait sa base et prenait une attitude plus imposante et plus formidable. L'hôtel de Rambouillet rendait des arrêts et le salon de Mme de Sévigné était redouté de ceux qu'on y jugeait.

La fin du règne de Louis XIV fut une autre époque où la société de Paris prit un nouvel accroissement. Les femmes, vraiment souveraines, par de nouveaux

[1] La duchesse de Bouillon, la comtesse de Soissons, *le maréchal de Luxembourg* et tant d'autres noms fameux parmi les plus respectés.

[2] Anne de Gonzague, fille de Charles de Gonzague, duc de Nevers, puis de Mantoue, femme d'Édouard, comte palatin du Rhin. Elle était la plus intrigante personne du monde, très dévouée à Mazarin et à Anne d'Autriche. Bossuet qui était homme de cour en même temps qu'orateur, parle d'elle avec beaucoup de finesse dans son oraison funèbre : « Toujours fidèle à la reine Anne, dit-il, elle eut le secret de cette princesse *et celui de tous les partis, tant* elle était pénétrante, *tant* elle savait gagner les cœurs. »

arrangements, maintinrent le plus longtemps possible ce pouvoir qui leur était donné par cette réunion d'individus autour d'une même personne. Le régent vint ensuite. Ce fut alors que ce qu'on nommait *la société*, et ce dont on a complètement perdu le souvenir, se forma sous de nouvelles formes. L'amour occupait toutes les têtes et remplissait d'ailleurs la vie de chaque personne ayant quelque importance. L'amour était *tout* alors. Les grands seigneurs, les grandes dames, les princes du sang, le roi lui-même, tous ne songeaient qu'à l'amour, et s'il se trouvait quelque noble pensée au travers de ce code amoureux, elle était étouffée sous le poids de tout le reste ; l'esprit était lui-même subordonné à cette manie amoureuse. Si un peintre faisait un tableau d'histoire, c'était Diane de Poitiers et Henri III, Henri IV et Gabrielle ; c'était Hercule aux pieds d'Omphale, et à tout cela la figure de Louis XV [1]. Si on faisait un poème, c'était *l'Art d'aimer!* et d'autres platitudes semblables ; mais insensiblement on arriva à une époque de transition et cette époque était le triomphe philosophique. Mais encore dans cette nouvelle régénération, bien que les travaux de plusieurs siècles eussent préparé l'esprit humain à recevoir ce baptême de lumière, il dut subir l'influence de l'esprit du moment. L'institution des académies avait été un autre bienfait de Richelieu car avant lui l'instruction publique se composait d'études scolastiques. L'établissement des académies fut une époque lumineuse dans l'histoire de l'esprit humain et devint sensible à ce code des beaux-arts. Le XVIIe siècle fut même l'âge héroïque de la monarchie

[1] Voir le compte rendu de l'exposition de l'époque.

française ; et ce fut dans les sociétés intimes, les salons les plus renommés par l'esprit de celle qui les présidait, que se formèrent de beaux esprits et que de beaux génies donnaient leur première lumière.

A dater de la moitié du XVIIe siècle, les passions séditieuses furent assoupies ; le commerce des femmes réunies en un même lieu avait donné une tout autre physionomie à ces mêmes hommes qui, quelques années plus tôt, eussent été des hommes de fer, ne parlant qu'avec une épée à la main et n'invoquant que leur droit. Ce temps était passé : les fêtes, les plaisirs de la représentation, les passe-temps agréables, les bals, les comédies de société surtout devinrent les amusements dominants et les plaisirs exclusifs. On trouvait dans ces distractions tout ce que l'amour pouvait donner de ses joies ; on les demandait à ces réunions que nous avons nommées *société* et qui formèrent celle que, depuis, l'Europe s'honora si longtemps de suivre comme modèle.

Vers le milieu du XVIIIe siècle, la littérature devint donc plus intime avec la société particulière de ce qu'on appelait le *beau monde*. La littérature prit un autre caractère ; mais, par un singulier effet, ce fut la haute classe qui reçut l'impression et la garda. La poésie et la littérature furent négligées et la philosophie fut l'étude des plus fortes comme des plus jolies têtes : car les femmes se mêlèrent aussi de science et de philosophie. La littérature, la noblesse et la richesse se trouvèrent unies et formèrent une association que nous avons toujours vue prospérer, quoique la science abstraite ne se plaise guère dans les palais.

On peut, je crois, établir cette différence dans les

deux siècles (le XVII[e] et le XVIII[e]) : c'est que la littérature n'a eu aucune influence sur le gouvernement du règne de Louis XIV. L'indépendance du gouvernement était positive quant aux opinions littéraires, et les grands écrivains du XVII[e] siècle n'eussent-ils pas écrit, la monarchie n'en aurait aucunement souffert, et l'autorité serait demeurée intacte et respectée. La littérature ne corrigea que des ridicules, même dans un roi ; tandis que la république des lettres, sous Louis XV et déjà sous le régent fut d'une telle influence, que si l'on retranchait à ce siècle, en faisant un tableau, les écrits de J.-J. Rousseau, de Voltaire, de Raynal, d'Helvétius, de Mably, Diderot, Necker, etc., etc., vous ôteriez au siècle son génie, son caractère particulier, à la génération qui lui a succédé ses nouvelles doctrines et ses opinions actives et puissantes, et ces opinions qui ont tant influé sur la France et tout changé dans sa vieille organisation. La grande influence, et surtout l'influence rapide qui se communiqua à la nation entière, eut pour cause première les réunions sociales entre soi, et notamment celles qui eurent sous le règne de Louis XVI, depuis la fin de Louis XV. Le salon de M[me] Geoffrin, celui de M[me] du Deffant, de la duchesse de Choiseul, de la maréchale de Luxembourg surtout, tout le monde élégant de la Cour se trouvait réuni sur le pied de l'égalité avec les gens de lettres qui dominaient alors la société de France. Cette époque est remarquable, et remarquable à constater. Un fait qui l'est plus encore est le moment où la reine, abandonnant son souper royal et l'étiquette la plus ordinairement suivie, se rendait chez la duchesse Jules de Polignac pour y souper *sans cérémonie* et y faire de la musique, en étant accompagnée

par Glück, n'étant enfin qu'une personne du monde, et ne voulant compter dans le cercle de Mme la duchesse de Polignac que comme une personne de plus dans la société. Avec l'étiquette s'en est allé le respect. Ces changements ont été d'une haute importance dans les affaires de la France. C'est des salons de Paris que les discours de l'Assemblée constituante allaient à la tribune, c'était dans les salons de Paris qu'on minutait les attaques et les répliques de ces adversaires de si grand talent qui ont combattu dans cette arène mémorable !

Voilà ce que je me propose de reproduire, ou tout au moins de rappeler ; voilà le tableau que je mettrai sous les yeux. Je le ferai d'une main et d'un esprit impartial. Il faut du courage pour peindre des temps aussi près de nous ; mais la vérité contribue tellement à mieux faire ce qu'on entreprend, que, par intérêt pour soi-même, il faut la prendre pour règle.

Le moment de la plus grande influence des lettres sur la nation fut celui où la littérature déserta les écoles pour faire ses cours dans les salons. Cette époque est celle du règne de Louis XVI et la fin de Louis XV.

A cette époque, la jeunesse de vingt-cinq ans, de trente ans, était toute faite, toute instruite, toute pénétrée des maximes philosophiques ; et s'attendant aux grands mouvements politiques, la république des lettres avait précédé la révolution, et lorsque l'abbé Raynal publia la cinquième édition de son histoire des Indes, il trouva la nation tout occupée de son livre et des troubles d'Amérique. Cependant je ne suis pas de l'avis de ceux qui attribuent aux philosophes les malheurs de la révolution : elle fut sanglante

parce qu'une telle commotion ne se peut faire sans douleur et sans quelques malheurs particuliers. L'abbé Raynal racontait lui-même *que, lorsqu'il était prêtre, il prêchait et disait des choses pour nous qu'il ne croyait pas*. Je crois donc avec raison que la philosophie a amené la révolution, mais je nie qu'elle ait fait ses malheurs.

Au commencement du règne de Louis XVI et même depuis 68, il y avait à Paris des réunions périodiques dont l'histoire n'est point écrite et qui, cependant, tient à la nôtre essentiellement : les gens de lettres confondus avec la plus élégante société de Paris, la plus riche et la plus haute classe professaient dans un salon meublé avec un luxe asiatique, après un dîner d'une exquise recherche, avec plus de contentement que dans une halle ouverte à tous les vents. Les hommes les plus éclairés étaient admis chez Mme Geoffroy, Mme du Deffant, le baron d'Holbach, Helvétius, Lavoisier, Mme de Bourdic, Mme de Genlis, Mme Necker, Mme Fanny de Beauharnais, la duchesse de Brancas, dont le salon était le rendez-vous d'hommes de la plus haute capacité et une foule d'autres maisons où l'esprit du monde aidait au talent et même au génie à se faire comprendre de la foule. On y discutait les ouvrages qui paraissaient périodiquement ou chaque jour; les femmes, avides de s'instruire, demandaient des explications qu'elles ne comprenaient pas toujours, mais qui plus tard leur devinrent familières et leur font aujourd'hui prendre en pitié le temps où elles pouvaient être arrêtées par de semblables niaiseries.

Les salons de Paris étaient donc alors de vraies écoles, où l'on professait sans la pédanterie scolas-

tique, et Mme Necker et Mme Rolland étaient les deux chefs dans ces nouvelles arènes où l'esprit comparaissait sous toutes les formes : Mme Necker pour la défense des idées religieuses, Mme Rolland pour celle des pensées libérales, qui, à cette époque, causaient déjà un mouvement prononcé, et toutes deux donnaient une impulsion à la machine. Les salons étaient aussi une arène où combattaient les philosophes et les économistes : ils avaient leurs disciples, leurs séides mêmes, et le fanatisme pour leur cause allait jusqu'au plus sérieux des engagements ; ils étaient gens de bien en général, et leurs intentions étaient pures. Ils étudiaient l'homme : c'était *lui*, c'était la *nature* qu'ils étudiaient. Le XVIe siècle avait vu les savants approfondir les études les plus abstraites. Les moralistes, les écrivains religieux, les traducteurs du grec et du latin, les commentateurs enfin, avaient rempli le XVIe siècle; l'esprit fatigué se reposait, au XVIIe, dans la poésie, et l'imagination délassait la faculté savante : mais toutes les immenses portées fatiguent l'esprit humain : autour de lui, d'ailleurs, que voyait-il ? une dégénération complète, une corruption de mœurs qui tendait à la chute, à l'écroulement de tout en ce monde. Le moyen de *chanter* une pareille époque ! Alors, on s'attacha à *connaître* et à faire *connaître* l'homme et la nature ; c'est ainsi que le règne philosophique a commencé. Ce n'est pas que le siècle de Louis XIV n'ait produit de grands savants et Pascal à lui seul répond pour tout un siècle[1] ! et

[1] Je sais que je m'attirerai des reproches en disant que Voltaire n'est pas poète. On ne l'est pas cependant pour avoir fait des poésies légères, quelque parfaites qu'elles soient. Quel nom donneriez-vous à l'Arioste ? au Tasse ?

que celui de Louis XV n'ait donné des poètes qui méritent ce nom; mais il faut reconnaître que le xviie siècle a été celui de l'imagination, et le suivant, celui de la vérité; après Racine, la lyre poétique se détendit et la muse de la France ne la remonta pas pour Dorat, et toute cette troupe qui n'avait de poétique que le nom; mais des hommes tels que Lavoisier, Darcet, Bailly, Buffon, Franklin, etc., méritent une reconnaissance nationale.

Nous montrerons, en regard de ces savants estimables dans leux travaux comme dans leur caractère privé, plusieurs hommes dont l'existence bizarre révèle plus d'intrigue que de vraie science, les Martinistes, Cagliostro, Bleton, Mesmer, Delon, les somnambules et tous les sectateurs dont les fantastiques rêveries ont jeté parmi nous des semences de folie et de sinistres malheurs! La doctrine des attractions morales fit malheureusement trop de prosélytes; et dans une ville comme Paris, jusqu'où pouvait aller le fanatisme! jusqu'où pouvait aller l'esprit d'une génération blasée, à qui une voix mystérieuse promettait des moyens inusités et puissants pour exciter ou éprouver des sensations inconnues! Il y a dans l'histoire de cette époque des faits bien curieux à rapporter. J'en dirai quelques-uns en leur temps. Mais il y a toutefois une grande différence à établir entre le magnétisme et le *mesmérisme*. Mesmer, homme habile et spirituel, possédant de l'instruction pratique et de la science apprise, avait des déraisonnements spécieux à l'aide desquels il subjuguait les esprits même les plus incrédules. Je compte donner une description du salon de Mesmer, et d'une séance autour de son baquet magnétique, avec tous les détails de cette science

pratiquée alors par des hommes qui faisaient du tort à une science positive que, moi-même, après l'avoir combattue, j'ai en partie reconnue. Le magnétisme peut donc exister, mais les jongleries du *sauveur du genre humain*, comme s'appelait *Mesmer* lui-même, voilà ce que je ne puis approuver. Ce n'est pas d'après la querelle de l'Académie royale de médecine et de l'Académie des sciences qui, toutes deux, le proclamaient le plus adroit des charlatans, que je résume mon opinion ; je l'appuie sur une base plus certaine : c'est sur le sentiment et l'avis de MM. Lavoisier, Bailly, Franklin, Guillotin, Darcet, Leroy, etc., etc., que je règle le mien.

Les salons de Paris, à l'époque dont je parle, étaient séparés en deux camps, comme quelques années avant, au temps des gluckistes et des piccinistes; il y avait alors des sujets d'intérêt bien autrement vifs, qui devaient absorber jusqu'à la volonté de ceux qui avaient une existence. Les mesméristes et les académiciens se livrèrent à tout ce que cette lutte bruyante put inspirer des deux côtés. Toutefois Mesmer fut bien autrement en faveur auprès de ses partisans, que Gluck ne le fut jamais auprès des siens.

Le nouveau genre de littérature adopté dans le XVIIIe siècle était, comme toutes les littératures en France, favorable à la conversation ou plutôt à la discussion. Pour bien comprendre les différents personnages qui seront cités dans cet ouvrage, il faut suivre plusieurs d'entre eux, pour expliquer ensuite plus aisément l'intérieur de quelques-uns de ces salons, notamment à l'époque un peu obscure pour la dissemblance des opinions qui existaient déjà dans

le monde, et surtout dans le monde de la haute classe, un peu avant la révolution.

Aux querelles des économistes, à celles des mesméristes, des gluckistes, à celle plus sérieuse des philosophes et du parti religieux, s'étaient jointes d'autres querelles qui, elles-mêmes, n'en étaient que des subdivisions. Mais leur objet n'en était pas moins très sérieux et amenait de nouveaux sujets de discussion, aussitôt que vingt personnes étaient ensemble; les femmes elles-mêmes se mettaient sur les rangs pour combattre, et cela avec d'autant plus de raison que c'était presque toujours une querelle de famille[1]. Cette nouvelle discorde venait de la lutte éclatante entre les évêques pieux et les évêques philosophes; les gens sensés y voyaient un sujet d'alarme et de dissolution, et les autres au moins un sujet de scandale. M. de Juigné, archevêque de Paris, était le chef du parti pieux; son acolyte, plus hardi que lui, M. de Beauvais, évêque de Senez, tonnait courageusement du haut de la chaire de vérité devant le feu roi :

— *Encore quarante jours, et Ninive sera détruite!* disait ce nouveau prophète.

Et quarante jours après le roi était sur la première marche de l'escalier mortuaire de Saint-Denis!

Ce fut lui qui, dans l'oraison funèbre de Louis XV, disait encore : *Le peuple n'a pas le droit de parler*,

[1] Voici à ce sujet un mot du prince de Conti le père. Son fils, le comte de la Marche, prit parti pour le parlement Maupeou; le vieux prince était pour l'ancienne magistrature, et pensait que la France était perdue si elle demeurait exilée.

— Je savais bien, dit-il un jour devant cent personnes, que le comte de la Marche était mauvais fils, mauvais père et mauvais mari, mais je ne le croyais pas mauvais citoyen.

mais il a sans doute celui de se taire! et son silence alors est la leçon des rois!

Belle et méditative parole prononcée sur la tombe encore ouverte d'un roi dont le règne corrompu n'inspira à ses sujets que mépris et colère! M. Dulau était aussi un des orateurs religieux les plus remarquables; il était archevêque d'Arles et éminemment distingué, non seulement dans les affaires ecclésiastiques mais habile comme homme du monde en ce qu'il savait faire tourner à l'avantage de son parti les moindres circonstances qui naissaient devant lui au milieu d'un salon. Il était admirable lorsqu'il se mettait à réfuter l'abbé Raynal ou M. de Malesherbes ou M. Turgot. C'était en effet un sujet digne d'attention, que de voir ces hommes, dont l'âme et le cœur ne respiraient que la vertu et l'amour du bien, différer largement d'opinions sur plusieurs points. Ces partis se trouvaient en présence chez le cardinal de Luynes, prélat d'une simplicité apostolique avec les lumières et les profondes connaissances d'un membre de l'Académie des sciences. On rencontrait chez lui, en même temps, et l'évêque de Senez et M. de Pompignan, prélat d'une haute piété, l'archevêque de Toulouse et l'abbé de Périgord, aujourd'hui M. de Talleyrand, avec M. de Beaumont.

C'est ce parti religieux, censuré d'abord pour la sévérité de ses principes, persécuté même ensuite, qui le 2 septembre disait à ses bourreaux :

— Vous nous égorgerez, mais vous n'obtiendrez pas le serment que vous voulez imposer à nos consciences !

Le salon de M. de Juigné était un des lieux les plus remarquables pour y entendre tonner la parole de

vérité. Cette querelle religieuse fut un des sujets les plus actifs de trouble et d'agitation.

Vinrent ensuite M. de Calonne et M. Necker. La reine, qu'on a calomniée dans ses intentions, mais qu'il est difficile d'excuser dans ses actions à cette malheureuse époque, la reine jouissait de la plus grande influence, et son crédit pouvait faire nommer un contrôleur général des finances, charge qui faisait alors reculer les plus intrépides. Dirigée par Mme Jules de Polignac[1], elle voulut remplacer M. d'Ormesson, dont les scrupules fatiguaient la cour ; le trésor était vide. Un homme éclairé, un homme intègre, n'eût pas osé se charger d'un tel fardeau : M. de Calonne, qui avait une réputation mal établie, ou plutôt qui n'avait rien à perdre, l'osa.

Ce moment fut celui où les agitations de société furent le plus excitées. M. de Calonne, très hardi, très spirituel, possédant le talent de préparer et faire des actions odieuses dans l'exercice du fisc et de tenir en même temps un langage de folie et de légèreté bien analogue à la langue de ce pays de cour, qui alors n'agissait que pour le démolissement de la monarchie, M. de Calonne avait un parti nombreux parmi des noms qui pouvaient beaucoup. Mais comme le parti de M. de Maurepas, qui voulait M. Necker, était aussi très puissant, il ne fut pas muet dans cette circonstance importante : les pamphlets, les chansons, les lettres anonymes inondèrent la société de Paris et de Versailles ; la finance et la cour, complètement mêlées par les mariages, prirent parti suivant

[1] Il n'est que trop vrai que, dans l'origine, la reine fut pour ce malheureux choix.

leurs affections et leurs alliances. Il suivit de tout ce tumulte que la société devint une arène, un *forum* où les causes se jugeaient, plaidées par des femmes, des hommes jeunes et vieux, des gens de tout état raisonnant sur toutes choses ; la raison n'en était pas mieux servie, mais la conversation y gagnait et était des plus animées, car nous n'étions pas encore arrivés au point où nous nous voyons. Nous disputons aujourd'hui ; alors on parlait, et tout au plus on discutait quand les avis différaient. La révolution, qui vit éclore des opinions exagérées dans leurs expressions comme dans ce quelles inspiraient, nous donna et nous a laissé ces paroles acerbes, ces mots injurieux pour lesquels il faut une voix assez élevée pour l'emporter sur celle de son adversaire qui, oubliant quelquefois le nom, le sexe et la qualité de la personne avec laquelle il se trouve en différence de sentiments, crie de manière à couvrir la voix la plus étendue. Voilà pour expliquer un des premiers changements qui ont eu lieu dans la bonne compagnie de Paris.

Mais, avant cette époque, il était survenu, dans le monde sociable de la cour et de Paris, des événements qui devaient avoir une grande influence sur la destinée du pays : je veux parler de la scission qu'amena la querelle des parlements mêlée à celle des jésuites. Les deux armées une fois en présence, le combat ne tarda pas à s'engager, et la reine, qui était à la tête du parti des parlements anéantis et exilés, se vit ainsi en butte aux vives attaques du parti contraire, qui était celui du parlement Maupeou. Je rappelle ce fait comme très important, parce qu'il explique les causes de la première secousse donnée à l'édifice de la so-

ciété des gens du monde, qui se trouvèrent eux-mêmes mêlés dans ces querelles.

Ces deux partis étaient forts; mais celui dont l'opinion était contraire à celle de la reine devait lui nuire grandement par la suite, quoique ce parti fût contre les idées philosophiques que le siècle accueillait. Voici la liste des principaux chefs de ces deux partis.

A la tête de celui des parlements exilés par Louis XV, étaient :

La reine;
Le comte d'Artois;
Le duc d'Orléans;
Le duc de Chartres;
Le prince de Conti;
La majorité des pairs du royaume;
Le duc de Choiseul et sa faction;
Le comte de Maurepas;
La minorité du clergé janséniste et son parti;
Les évêques philosophes;
Une partie des gens de lettres.

Parti des parlements établis par M. de Maupeou.

Monsieur;
Les trois tantes de Louis XVI (Mme Adélaïde, Mme Victoire, et Mme Louise, la religieuse carmélite);
Le duc de Penthièvre;
Le chancelier de France;
La minorité des pairs, spécialement le maréchal de Richelieu et le duc d'Aiguillon;
Tout le reste de l'ancien ministère de Louis XV, et ce qui tenait à lui et au dauphin, père de Louis XVI;
La majorité du clergé, ayant à sa tête Christophe de Beaumont, archevêque de Paris;
Les jésuites et leur parti;
Les dévotes de la cour, ayant à leur tête Mme de Marsan.

C'était alors qu'il aurait fallu un homme à forte tête comme Napoléon. Ce système de *fusion* qu'il regardait, justement, comme seul susceptible de sauver la France, c'était dans cette circonstance qu'il le fallait établir; il fallait des deux parlements n'en faire

qu'un : car il était évident qu'une dispute entre ces deux corps, voulant ressaisir et conserver le pouvoir, devait amener une catastrophe. Qu'on approfondisse les causes des combats que se livrèrent ces deux partis : c'était la liberté naissante se heurtant contre le despotisme ; la religion contre la philosophie ; l'autorité absolue contre l'autorité tempérée ; mais il n'est pas donné à tous les esprits de comprendre et de connaître le prix des *amalgames* politiques. Une telle mesure effraie, et souvent elle aurait tout sauvé.

Si l'exemple était jamais de quelque utilité, on pourrait, en regardant autour de soi, juger de la vérité de la bonté du système de fusion, surtout après de longs malheurs dans une nation ; lorsqu'elle a été frappée tour à tour et du glaive et du feu par tous les partis, alors elle en arrive d'elle-même à cette fusion nécessaire.

Voyez la Suisse : le résultat de sa guerre de liberté fut de lui donner tous les gouvernements ; sa paix intérieure fut la conséquence de cette fusion.

Voyez l'Amérique : après sa lutte avec la mère patrie pour jouir du repos, elle créa un gouvernement mixte, qui tient de l'aristocratie, de la démocratie, et tout à la fois de la royauté et de la république.

Voyez l'Angleterre : que de querelles ont précédé son système de grande fusion ! Tour à tour gouvernée par des tyrans, de grands chefs, saccagée, pillée, épuisée par tous ces partis, le corps de la nation réunit ses enfants, et tout fut d'accord : c'est à cette transaction peut-être que l'Angleterre doit sa gloire.

Voyez la France elle-même ; voyez Henri IV ! Après avoir hésité, il appela dans son conseil des ligueurs

et des royalistes, des huguenots et des catholiques ; il donna l'édit de Nantes. Que fit Louis XIV en le révoquant ? Mais à l'époque dont je parle ici, c'est-à-dire dans la première période du règne de Louis XVI, la fusion n'était peut-être possible que pour un homme plus fort que lui. Il fallait donc subir toutes les funestes conséquences du choc journalier de deux partis dont les combattants se trouvaient souvent dans l'intimité l'un de l'autre, quelquefois de la même famille ! Cette querelle entre les deux partis jette un grand jour sur l'opposition qu'on voyait exister entre la reine et ses tantes, ainsi que plusieurs autres personnes de la famille royale, et explique, quant à elle, l'inimitié qu'elle portait aux Maurepas et aux Vergennes, qui déjà lui étaient odieux comme ayant cherché à s'opposer à son mariage.

Quant aux conséquences funestes pour la reine, les voici.

M. de Maupeou, qui était à la tête du parti contraire aux parlements exilés, comprit tout ce qu'il avait à craindre d'une association entre le frère du roi et les premiers princes du sang : il fit aussitôt jouer une contre-mine. Ses moyens furent infâmes, mais efficaces : il fit circuler dans le monde que les rapports de la reine avec le duc de Chartres n'étaient pas innocents, et cette infernale calomnie s'étendit jusqu'au comte d'Artois. Ce moyen tenté pour la détacher des deux princes ne servit qu'à la priver de la considération de la France.

C'était donc avec la haine au cœur et le ressentiment des injures, que ces deux partis vivaient l'un près de l'autre et se voyaient chaque jour. Qu'on juge de l'effet de cette guerre sourde et intestine dans un

pays où la société n'avait d'autre lieu de réunion que les salons de cinquante ou soixante maisons qui alors recevaient. Toutefois, on ne s'apercevait jamais d'aucune mésintelligence ; le bon goût, les excellentes manières, dominaient encore, et pour longtemps du moins il y avait sécurité pour l'apparence. Par degrés tout s'est effacé ; on s'est accoutumé à se dire en face des choses pénibles, et les disputes ont remplacé l'urbanité et la douceur des relations et surtout cette douce paix, condition la plus positive pour que la vie habituelle puisse être heureuse et légère à porter.

Mme la marquise de Coigny, jeune et charmante femme un peu maligne, riche, ayant tout ce qui plaît et place convenablement dans notre société française : un beau nom, de la fortune et cette beauté sinon régulière, au moins de celle qui plaît, et chez nous cela suffit pour mettre à la mode (c'était le genre de célébrité alors de plusieurs femmes) ; Mme de Sillery[1], Mme de Simiane, Mme de Condorcet, une foule de personnes jeunes, jolies, spirituelles, virent alors le moment de faire revivre ce temps de la Fronde où Anne de Gonzague, Mme de Longueville et Mmes de Chevreuse dirigeaient d'un coup d'œil et d'un signe de main les opérations les plus importantes. Mme de Polignac, à la tête de la faction dont la reine était la protectrice, et soutenue de sa faveur, avait de son côté son salon, qui était le rendez-vous des personnes dévouées à la cause de la cour et spécialement à la reine. Ce salon, dans lequel on soupait tous les soirs et que la reine présidait *elle-même*, était le rival de celui de Mme de Coigny, qui chaque jour était plus à

[1] Mme de Genlis.

la mode et plus aimée de tout ce que la cour avait de plus jeune et de plus spirituel, comme M. de Narbonne, MM. de Lameth, l'abbé de Montesquiou, l'abbé de Périgord et une foule d'hommes et de femmes dont l'esprit et la grâce toute française faisaient de son salon un lieu charmant de causerie, car on tenait encore à l'urbanité des manières et à la grâce du langage[1].

J'ai donc commencé ma galerie de la cour par celui de Mme Necker, celui de Mme Rolland, et par les deux oppositions si tranchées de Mme de Coigny et de Mme la duchesse de Polignac. J'ajoute celui de M. de Juigné, parce que l'opposition religieuse fut d'un grand secours à ceux qui mirent le trouble en France, avant que les affaires ne fussent en état de recevoir le changement nécessaire qu'elles devaient éprouver.

Les querelles de M. Necker avec M. Turgot et M. de Calonne furent encore un motif de disputes et de conversations animées. Le parti de M. Necker, défendu par M. de Maurepas, avait surtout dans l'origine un homme plus intelligent peut-être qu'habile, mais habile dans son intrigue et parfaitement secondé par les conseils de sa sœur, ce qui, à une époque où les femmes avaient un crédit et un empire qui leur donnaient encore une sorte de puissance apparente si elle n'existait pas au fond, était d'une assez grande importance. Mme de Cassini, jadis maîtresse de M. de Maillebois, directeur de la guerre et militaire assez distingué, Mme de Cassini, dont Louis XV *avait rejeté* le

[1] Ce n'est pas par la douceur de sa voix et de son timbre que Mme de Coigny donnait l'exemple chez elle, car elle avait un son de voix rauque le plus désagréable du monde.

nom comme intrigante lorsqu'elle avait demandé à être présentée à la cour, était sœur du marquis de Pezay, dont le nom est presque inconnu à beaucoup de gens aujourd'hui, et qui pourtant fut d'une haute importance dans nos affaires politiques, puisqu'il est positif que ce fut lui qui nous donna M. Necker. Ceci doit être rapporté maintenant pour donner une idée des premières années du règne de Louis XVI, dont je ne parlerai avec détail qu'à la seconde époque de mes *Salons*.

Louis XVI était le plus honnête homme de sa cour ; depuis sa première jeunesse il aimait à s'isoler ou bien à demeurer seul avec la reine. Il n'aimait pas le monde, il s'en éloignait même, et lorsqu'il devint roi, il aurait cependant voulu parler à chaque personne qu'il recontrait, mais sans en être connu, pour savoir d'elle l'opinion de chacun sur son règne et prendre son avis. Lorsque Louis XVI monta sur le trône, on afficha sur la statue de Henri IV : *Resurrexit!* « Quelle belle parole ! » dit-il, les yeux pleins de larmes.

Ce désir de s'instruire dans un roi ne peut être que bon, mais cependant il doit avoir des limites. Les avis ne sont pas toujours donnés par une bouche amie, et souvent la haine est le premier motif de l'empressement de ceux qui avertissent, afin de mettre le trouble dans l'âme au lieu de donner la paix.

C'était dans le but de s'instruire et de tout connaître que Louis XVI lisait les journaux étrangers. Il savait parfaitement l'anglais, qu'il avait appris pour lire les journaux écrits de cette langue, s'étant aperçu qu'on lui faisait une traduction infidèle pour lui

dérober une partie des injures qu'écrivaient alors les journalistes anglais sous la direction de M. Pitt; car à cette époque, le fameux traité de commerce[1] de M. de Vergennes n'était pas encore fait, et M. Pitt ne croyait pas encore autant à *notre tendre et constante amitié*. Louis XVI voulait régner par lui-même. Ses intentions étaient admirables enfin! Que n'avaient-elles plus de force!

Un ami de Dorat, nommé *Masson*, jeune homme ayant de l'esprit et même au-dessus de la médiocrité des vers qu'il faisait, ce qui me fait croire que les vers étaient en entier de Dorat, tandis qu'on l'accusait de les faire retoucher par lui, ce jeune homme avait une sœur parfaitement belle, appelée Mme de Cassini. Elle était belle, galante, spirituelle; elle crut que sa présentation à la cour de Louis XV ne souffrirait pas de difficultés : elle se trompa. Le roi répondit, en prenant sur la cheminée de Mme Dubarry, chez laquelle il était alors, un crayon pour biffer le nom de Mme de Cassini, en écrivant de sa main :

« *Il n'y a ici que trop d'intrigantes; Mme de Cassini ne sera pas présentée.*

[1] M. Fox attaqua vivement M. Pitt dans le parlement pour ce traité : chose étrange! parce que c'était nous qui étions froissés et perdus par ses clauses. Un jour M. Fox dit en plein parlement : « Il est étrange que M. Pitt croie aussi facilement à l'amitié de gens qui ont aidé l'Amérique à se soulever et à nous échapper. En vérité, ajouta-t-il, c'est comme ceux qui prennent pour positif : — Monsieur, j'ai bien l'honneur d'être votre très humble et très obéissant serviteur. En même temps, il se tournait, avec un air ironique, du côté de M. Pitt. — Et dont on l'est si peu, qu'on se bat avec lui le lendemain, répondit froidement M. Pitt.

Elle avait été la maîtresse de M. de Maillebois ; elle sut le garder pour ami. Elle avait un frère qui était ce Masson, ami de Dorat, qui un jour prit le titre de marquis de Pezay[1]. Il avait une jolie figure, de belles manières qu'il avait prises dans la société de sa sœur qui, en hommes, voyait ce qu'il y avait de mieux à la cour ; il avait de l'ambition et ne possédait rien. Il y avait bien dans sa vie des circonstances qui pouvaient être par lui mises en œuvre, et le mener à un état heureux ; mais son ambition voulait un grand pouvoir ; il le rêvait et finit par l'obtenir, chose qui fut longtemps ignorée. Il composait des vers, des héroïdes, des madrigaux, tout cela fort pâle, fort tiède… et pour peu que Dorat se mêlât de corriger, je demande ce que devenait le peu de feu sacré que l'homme ambitieux avait prêté à celui qui *voulait être* poète ; car l'ambition est un sentiment hardi pour lequel il faut que l'homme sente ses facultés et les mette en activité. L'âme de l'ambitieux ne peut être froide.

Les *soirées helvétiques* ou *helvétiennes* furent beaucoup vantées dans la société de Mme de Cassini et dans celle d'un ami de M. de Pezay, le résident de Genève, un homme qui depuis devait être fameux, M. Necker, Mais la réputation de M. de Pezay ne dépassait pas alors ce cercle assez borné, attendu que les hommes de finance n'étaient connus dans la haute classe que par leurs alliances avec la noblesse. Mais ceux qui

[1] Ce fut sur lui qu'on fit ce quatrain ; il est de M. de Rulhières :

Ce jeune homme a beaucoup acquis.
Acquis beaucoup je vous le jure.
Il s'est fait auteur et marquis,
Et tous deux malgré la nature.

étaient étrangers à notre patrie comme à nos coutumes nous étaient complètement inconnus. M. Necker, de Genève, n'était pas tout à fait dans ce cas ; mais il vivait dans son hôtel assez solitairement, possédant une grande fortune qu'il avait gagnée dans ses spéculations de la compagnie des Indes, et nourrissant une grande ambition qu'il voulait au reste appliquer au bien public. Son caractère était honorable, et rien n'a pu le noircir même à une époque où la plus basse flatterie faisait incliner la tête devant Napoléon, qui avait pris M. Necker dans la plus belle des aversions, sans trop savoir pourquoi, ou plutôt parce que M. Necker réclamait deux millions qu'on lui avait PRIS, c'est le mot.

M. de Pezay avait aussi son ambition : à cette époque, les économistes, les encyclopédistes, avaient un peu tourné les meilleures têtes, d'où il suivait que les médiocres n'allaient guère droit leur chemin. M. de Pezay, n'étant connu de personne, voulut se faire connaître en innovant. Il écrivit à Frédéric, à Catherine II, à Joseph II, à tous les rois de l'Europe. Mais il n'eut aucune bonne chance ; Frédéric prit de l'humeur même, et lui répondit :

— *Il sied bien à une jeune barbe comme vous de donner des leçons à un vieux roi.*

Frédéric aurait pu ajouter *comme moi*, car il y avait à cette époque, en Europe, de vieux rois qui auraient pu recevoir des leçons d'un enfant.

M. le marquis de Pezay, repoussé dans ses attaques sur la royauté étrangère, jeta ses filets sur la nôtre. Il aurait bien commencé par elle, mais une circonstance que je dirai tout à l'heure s'y opposait ; il voulut enfin dominer son étoile, et voici ce qu'il fit.

Un garçon des petits appartements, nommé *Louvain*, fut gagné à prix d'or pour déposer une lettre, à l'adresse du roi, dans l'endroit le plus apparent d'une chambre où le roi s'occupait ordinairement de ces sortes de lectures.

Cette lettre, écrite d'un fort beau caractère, était de nature à attirer, par cette seule raison, l'attention du roi. Il écrivait admirablement et aimait à trouver dans les autres ce qu'il possédait aussi. Mais la lettre elle-même pouvait être considérée par son contenu comme susceptible d'attirer l'attention spéciale du roi.

Dans cette lettre, qui n'était *point signée*, on proposait au roi (alors fort jeune) une correspondance mystérieuse et tout à son avantage ; on lui donnerait, disait-on, des détails précieux sur l'esprit public, sur ce qu'on pensait de son administration, enfin sur tout ce qui pouvait stimuler la curiosité et surtout l'intérêt du roi. Il fut au comble. Louis XVI, enchanté du ton de la lettre, conçut l'espoir d'avoir dans son auteur un véritable ami qui, au milieu de la corruption de cette cour, l'objet de son éloignement et presque de son aversion, serait pour lui un ange sauveur! Il relut cette lettre. C'était, lui disait-on, comme le spécimen du reste de la correspondance. Elle contenait des détails sur l'Angleterre, sur l'intérieur de plusieurs familles françaises, depuis la roture jusqu'au prince et au duc et pair. Louis XVI fut ravi et espéra un second numéro, il ne se trompait pas. Le surlendemain, qui était un samedi, le roi trouva une seconde lettre mieux faite que la première et plus intime dans ses détails. L'auteur disait cette fois qu'il était homme de naissance, qu'il connaissait les Anglais les

plus riches et les plus renommés par leur position sociale, qu'il voyait également les personnes les plus remarquables de Paris et de Versailles, qu'il était agréable aux femmes les plus recherchées et les plus à la mode. Il concluait en disant au roi qu'il l'aimait comme son souverain et comme l'homme le plus parfait de sa cour. Il assurait ne vouloir *rien* pour lui. Il communiquerait ses observations au roi, et il n'aurait que le bonheur d'être en relation avec le meilleur et le plus digne des maîtres. Tous les samedis comme ce même jour, il ferait parvenir au roi un numéro de sa correspondance. Si cet arrangement convenait au roi, l'auteur de la lettre le suppliait humblement de tenir son mouchoir à la main d'une manière qui le lui fît distinguer, pendant le moment de l'élévation, le lendemain à la messe, et de le quitter après l'élévation du calice, pour témoignage que l'auteur de la lettre ne déplairait pas en continuant sa correspondance. Il finissait en assurant Louis XVI qu'il lui donnerait des détails *positifs et intimes* sur les princes contemporains, les grands du royaume, les parlements, les ministres, les évêques des deux partis, les intendants, les gens de lettres; enfin il assurait au roi qu'il le ferait assister, comme dans une loge grillée, aux sociétés les plus recherchées de Paris, dont il lui importait surtout de connaître, à cette époque, l'esprit et les sentiments intimes. C'était enfin un ministre de plus qu'avait le roi, un lieutenant de police, un M. de Sartines, et sans qu'il lui en coûtât rien.

On pense bien que le mouchoir fut tenu à la main et déposé suivant la recommandation faite. Louis XVI était jeune; et bien que rien ne fût moins romanesque

que lui, il aimait cet ami mystérieux qui ne donnait qu'à lui seul des communications qui devaient produire un effet d'autant plus étonnant que le roi paraissait n'avoir aucune connaissance intime. Aussi le conseil fut bien surpris lorsque le roi annonça des nouvelles qui, au fait, étaient inconnues, même au ministre dont le département était intéressé à les savoir, et qui se trouvèrent exactes.

Bientôt cette correspondance devint si intéressante, que le roi voulut en connaître l'auteur. Il dit à M. de Sartines de le découvrir et le lui ordonna comme voulant être obéi.

Le soupçon tomba d'abord sur beaucoup de personnes, qui nièrent à la première enquête, mais qui, voyant que c'était pour une si importante raison, eurent l'air de laisser croire qu'elles étaient en effet auteurs de la correspondance ; mais les agents de M. de Sartines découvraient bientôt la fausseté de la chose, et on recherchait de nouveau. Cependant la police était trop habilement faite pour ne pas découvrir un homme qui, d'ailleurs, se lassait de l'incognito et voulait enfin jouir de sa faveur, car il voyait qu'elle n'était pas douteuse. Il se laissa donc trouver, et le roi sut enfin que son correspondant était un homme qu'il pouvait avouer au moins, ce que son mystère prolongé lui faisait mettre en doute.

Le marquis de Pezay, une fois dévoilé, conçut les plus hautes espérances ! Il avait surtout l'ambition de composer le ministère du roi et d'y placer M. Necker. Ce qui est certain et en même temps fort curieux, c'est que jamais il n'y songea pour lui-même. Pourquoi cela ? C'est une particularité assez remarquable. Quant à M. Necker, c'est ainsi qu'on préluda à son

élévation par cette correspondance qui dura plusieurs années. M. de Pezay ignorait que M. de Vergennes lui en opposait une autre écrite également pour le roi *lui seul*. Mais elle était, m'a-t-on dit, plus sérieuse et, par cette raison devait moins plaire au roi. Enfin, le marquis de Pezay reçut du roi l'affirmation que sa correspondance lui était agréable et l'ordre de la continuer. Alors il voulut établir son crédit et demanda au roi de daigner s'arrêter un dimanche en revenant de la chapelle, devant une travée qu'il désigna et où il devait se trouver. Curieux de connaître enfin son correspondant mystérieux, qui depuis deux ans lui était inconnu, le roi s'arrêta plusieurs minutes pour causer avec lui, au grand étonnement de toute la cour. Mais il redoubla lorsque le roi, charmé de la bonne tournure, de l'élocution facile, du ton parfait de M. de Pezay, lui ordonna de le suivre dans son cabinet. Là, il causa de confiance avec lui pendant une heure. Au bout de ce temps, il lui dit :

— Il faut que je vous fasse connaître à un homme qui lui-même sera ravi de vous voir. Passez un moment derrière ce paravent.

Le marquis obéit, et le roi fit appeler M. de Maurepas[1], qui alors vieux et presque toujours malade, ne venait que pour satisfaire son ambition en ce qu'il paraissait conserver par là une ombre de grand pouvoir.

— Mon vieil ami, lui dit Louis XVI lorsqu'il entra

[1] M. de Maurepas avait un petit appartement que Louis XVI lui avait donné tout près du sien ; il le *sonnait* comme Louis XV sonnait ses quatre filles. Il sonnait d'abord madame Adélaïde, elle *sonnait* alors madame Victoire, qui *sonnait* madame Sophie, et le dernier coup de cloche était pour madame Louise.

dans son cabinet, je vais vous présenter l'auteur de ma correspondance mystérieuse.

— Que Votre Majesté n'a jamais voulu me montrer, grommela le vieux ministre d'un ton grondeur.

— Je ne le pouvais, j'avais engagé ma parole, et vous savez qu'elle est sacrée. Mais je vais vous faire faire connaissance avec l'auteur.

Et prenant M. de Pezay par la main, il le présenta gracieusement à M. de Maurepas.

— Ah ! mon Dieu ! s'écria celui-ci, stupéfait à la vue de M. de Pezay.

Le marquis s'inclina profondément, bien que sa main fût toujours dans celle du roi.

— Votre Majesté me pardonnera de rendre un hommage de respect aussi profond en sa présence à un autre qu'à elle-même. Mais M. de Maurepas est mon parrain.

— Votre parrain ! s'écria le roi à son tour dans un extrême étonnement.

— Son parrain, répéta M. de Maurepas d'un air si accablé que M. de Pezay et le roi ne purent retenir un sourire.

C'était, en effet, une chose qui devait surprendre que cet homme, dont la finesse et l'esprit, les manières parfaites, lui donnent une grande ressemblance avec M. de Talleyrand, attrapé, joué par un jeune homme qu'il regardait comme trop enfant pour lui *confier la rédaction* [1] *d'un simple rapport.*

[1] Malgré l'extrême douceur de ses manières, M. de Pezay ne pouvait retenir un sourire amer lorsqu'il disait que M. de Maurepas avait en effet refusé un jour de lui laisser rédiger le simple rapport de l'incendie d'une ferme royale. Après tout, il

M. de Maurepas dissimula, mais la blessure avait été profonde. Il se sentit d'autant plus humilié que M. de Pezay était poète et que lui aussi faisait des chansons. Cependant il trouva des sourires et caressa même beaucoup M. de Pezay devant le roi. Mais lorsque le filleul fut en route avec le parrain pour le remettre chez lui, il s'arrêta tout à coup et, regardant le jeune homme ambitieux et favori avec toute la haine impuissante du vieillard ambitieux sans pouvoir, il lui dit :

— Vous êtes en relation avec le roi ! vous ! vous !

Et il joignait les mains en regardant au ciel comme s'il avait cru à quelque chose !

M. de Pezay, en prenant le parti qu'il suivait si obstinément depuis deux ans, s'était attendu à l'éclaircissement qui venait d'avoir lieu et s'y était préparé. Aussi eut-il bientôt ramené à lui M. de Maurepas. Il avait une grâce extrême, de la *cajolerie* même dans les manières, et ce qui nous paraîtrait aujourd'hui ridicule et même absurde à n'être pas admis, n'était alors qu'un excès de politesse recherchée, trop affectée peut-être et révélant la province ; mais après tout l'inconvénient n'allait pas plus loin.

Ainsi donc, avant d'être au bout de la galerie, M. de Maurepas était ou paraissait apaisé, et le filleul avait persuadé au parrain que tout ce qu'il avait fait depuis deux ans n'était que pour lui-même, M. de Maurepas ! Mais le vieux renard n'était pas facile à tromper, et une fois sur la voie il devait

n'était qu'un intrigant un peu plus habile et mieux élevé qa'un autre, et voilà tout.

trouver la trace de la bête lancée. Aussi, quelque temps après, se trouvant chez lui au moment où M. de Pezay discutait un peu plus vivement qu'il n'avait coutume de le faire avec Mme de Maurepas, il dit avec aigreur :

— *Eh mais, voilà un jeune homme qui nous gouvernerait, ma femme et moi, si nous le lui permettions.*

C'est l'influence positive de M. de Pezay qui fit renvoyer du ministère des finances l'abbé Terray. Ce fut surtout *un compte rendu des conversations de Paris dans les salons les plus influents* qui détermina le roi à en faire une éclatante justice. Louis XVI ne pouvait supporter patiemment que les actes de son règne fussent l'objet de l'attention aussi spéciale du monde appelé *beau monde*, non qu'il le blâmât, mais cela lui était pénible ; et M. de Pezay, en lui racontant *minutieusement* toutes les conversations du monde élégant de Versailles et de Paris, l'intéressait davantage qu'en lui donnant d'autres relations.

Ce fut alors que M. le marquis de Pezay commença à recueillir les fruits de son travail. Il fit paraître un ouvrage immense dont la faveur et la protection royale pouvaient seules lui faciliter l'exécution. Il était *très intimement lié* avec Mme la princesse de Montbarey, proche parente de M. de Maurepas. M. le prince de Montbarey, alors au ministère de la guerre, ouvrit ses portefeuilles, et M. de Pezay fit alors paraître un ouvrage qui est vraiment remarquable par la beauté des cartes et de l'atlas complet, avec le titre de *Mémoires de Maillebois*. Ce n'est, du reste, qu'une compilation et une traduction de plu-

sieurs ouvrages italiens [1], ce qui faisait qu'avant les campagnes d'Italie il pouvait servir, et même utilement; mais depuis ce moment *je crois* que nous avons fait mieux.

Dans l'année qui suivit celle où il ouvrit sa correspondance, M. de Pezay défit donc un ministre et en fit deux, M. de Montbarey et M. Necker. Quant à lui, il obtint une assez belle récompense pour la peine qu'il avait prise en faveur d'un roi de France. Il fut nommé inspecteur général des côtes, avec un traitement annuel de 60,000 francs et il obtint le payement d'une fourniture de vin de 40,000 francs, faite par son père.

Ce fut alors que M. de Pezay présenta les plans de M. Necker à M. de Maurepas pour la forme, et au roi pour le fond. Le trésor royal était dans un état de délabrement effrayant, et nul moyen d'avoir de l'argent! M. Necker promit à M. de Maurepas de *faire* ou de se procurer les fonds nécessaires pour faire face aux dépenses de la guerre si elle avait lieu et comme elle se fit en effet [2]. M. de Clugny, alors ministre des finances, était malade et incapable d'agir; on lui adjoignit M. Necker. Quelques mois après M. de Clugny mourut et M. Necker lui succéda. Il promit de fournir quarante millions comptant!

J'ai montré, je le crois, à quel point j'estime M. Necker. Je suis donc bien digne de foi lorsque je lui

[1] On a fondu les cuivres de ces cartes pendant la révolution, ce qui rend les exemplaires restants de la plus grande rareté. L'atlas de cartes géographiques accompagnant les *Mémoires de Maillebois* est aujourd'hui d'un prix idéal qui n'est surtout pas en rapport avec la valeur intrésèque de l'ouvrage.

[2] Celle d'Amérique pour l'indépendance.

adresse un reproche, et c'en est un mérité que celui d'avoir été le courtisan de M. de Pezay! Au moment où M. de Pezay faisait tant de démarches pour faire nommer M. Necker au contrôle général, celui-ci allait *lui-même* apprendre le résultat des démarches du marquis et, le manteau sur le nez, il se tenait caché sous une remise chez M. de Pezay, attendant mystérieusement son retour de Versailles quelquefois jusqu'au matin.

A la nouvelle de sa nomination, le clergé jeta les hauts cris. M. de Maurepas répondit froidement à un archevêque scandalisé de la nomination d'un protestant :

— *J'y tiens encore moins que vous, monseigneur, et je vous l'abandonne si vous voulez payer la dette de l'État.*

Tabourcau des Réaux, ne voulant pas être sous les ordres de Necker, donna sa démission, qui fut acceptée[1].

En parlant du salon de Mme Necker, il me faudra nécessairement y faire arriver M. Necker. Je dois donc aussi le peindre et je vais le faire d'après les renseignements que j'ai eus sur lui par des personnes qui l'ont beaucoup connu, mais avec impartialité, chose qu'on ne peut trouver dans les ouvrages de Mme Necker.

La figure de M. Necker était étrange et ne ressemblait à aucune autre. Son attitude était fière et même

[1] A la mort de M. de Clugny, on remarqua qu'il était le premier ministre des finances depuis Colbert qui mourut en place; il y en avait eu *vingt-cinq!* M. de Clugny fut remplacé par Taboureau des Réaux, homme intègre et éclairé, dont la sincère probité et les talents ne purent lutter néanmoins contre les intrigues de M. de Pezay, qui voulait que son protégé fût seul.

un peu trop. Il portait habituellement la tête fort élevée et, malgré la forme de son visage, dont les traits fortement prononcés n'avaient aucune douceur, il pouvait plaire, surtout à ceux qui sentaient énergiquement ; on voyait qu'en lui on trouverait une réponse à une démarche tentée avec force ou bien à un mot de vigueur. Son regard[1] avait du calme même dans les occasions où l'émotion causée par une attaque violente pouvait faire excuser qu'il manquât de repos dans sa contenance. Quant à son talent, il en avait un positif[2] et pour ses vertus je crois pouvoir affirmer aussi qu'elles étaient également positives. Son esprit était actif; il recherchait toutes les instructions, n'en repoussait aucune et accueillait tous les mémoires qu'on lui présentait. Il n'était distrait par aucun des amusements qui, à cette époque, passaient pour devoir faire partie indispensable de la vie commune et sociale. Il ne jouait pas et ne voyait d'ailleurs que très peu de personnes de la cour, même étant au contrôle général.

Le caractère de ses écrits avait une couleur qui annonçait une révolution dans le pays comme dans les lettres, mais surtout révélait un grand amour de

[1] Mme Necker, en parlant de M. Necker, est tellement exagérée qu'elle en arrive à être ridicule. Ainsi, par exemple, en parlant de M. Necker : « Il a surtout dans le regard je ne sais quoi de fin et de céleste, que les peintres n'ont jamais adopté que pour la figure des anges. » Et plus loin : « Duclos disait : Mon talent, à moi, c'est l'esprit; car il le mettait à la place de tout. M. Necker peut dire : Mon talent, à moi, c'est le génie. »

[2] Je crois avoir déjà dit dans mes Mémoires sur l'empire que mon père était très lié avec M. Necker et qu'il l'estimait beaucoup. C'est de lui que j'ai appris à l'estimer aussi.

l'humanité. Il parlait avec une exquise sensibilité et cependant il avait une tournure dans le discours qui révélait des sentiments républicains. Son style approche beaucoup de celui de Rousseau et son imagination était brillante comme celle de sa fille. Comme elle, il donnait à toutes ses phrases une tournure que n'avait aucun des écrits qui à cette époque inondaient la France. Elles avaient surtout un caractère de vérité qui séduisait lorsqu'il appelait l'attention sur les malheurs du peuple. Peut-être employait-il alors des figures et des ornements inconnus, surtout dans le ton sentimental, en écrivant sur des objets d'administration. Sa doctrine était pure et, c'est une chose digne de remarque et surtout de haute estime, que dans les trois volumes qu'il publia d'abord il n'existe pas une seule citation, un seul mot injurieux qui pût accuser les ennemis qui agissaient contre lui sans mesure et sans impartialité. M. de Meilhan surtout, intendant de Valenciennes[1], chef du parti, c'est-à-dire du premier parti qui s'éleva contre M. Necker, ne mettait aucun frein à sa haine et faisait que tous ceux qui le lisaient donnaient raison à M. Necker. Il était homme d'esprit, écrivain éloquent, homme d'honneur, ministre intègre; il devait avoir raison sur un homme acerbe, qui l'attaquait de prime-saut avec la dague au poing et l'injure à la bouche : la haine s'y voyait tout entière.

Toutefois on doit convenir que M. Necker, dans les opérations de son ministère, a peut-être devancé les opinions du siècle où il vivait. Il a administré un

[1] Sénac de Meilhan, intendant de Valenciennes, l'un des ennemis les plus acharnés contre M. Necker.

autre pays que la France et croyait exister dans un autre temps que dans le XVIIIe siècle. Il détruisait au lieu de construire, s'écriait-on! Il détruisait d'anciennes doctrines, qui s'en allaient croulant ; il avait raison en beaucoup de points, car ce qu'il abattait tombait de toutes parts de vétusté. Mais on ne veut jamais attendre chez nous. Nous jugeons et nous critiquons, nous dispensons la louange et le blâme avec une certaine assurance qui est bien ridicule. Nous avons en cela une affectation de vertu et des accès de morale qui font dire avec Saint-Lambert :

« *O philosophes dignes des étrivières, je vous honore! Mais je m'aperçois, par les trous de votre manteau, que vous n'êtes aussi que des hommes*[1]. »

Et cela est si vrai, qu'en vérité nous ne pouvons nous regarder sans perdre la tête. Nous sommes comme de jolies femmes en face d'un miroir.

M. Necker ne suivait aucune route connue. Mme Necker lui donnait souvent des conseils qui lui étaient fort utiles. Il agissait bien; mais il y avait en France cinquante familles de la haute magistrature[2] qui se regardaient comme les gardiennes de ses coutumes héréditaires. Et telles étaient la force et la grande régu-

[1] C'est ce que Saint-Lambert écrivait après avoir lu la correspondance de Rousseau.

[2] Il y avait, en France, un respect religieux pour l'ancienne noblesse de robe, qui, en effet, était respectable et honorable sous tous les rapports : les Molé, les Lamoignon, d'Ormesson, d'Aguesseau, Trudaine, Joly de Fleury, Senozan, Nicolaï, Barentin, Colbert, Richelieu, Villeroy, Turgot, Amelot, d'Aligre, de Gourgue, Boutin, Voisins, Boullogne, Machault, Berulle, Sully, Bernage, Pelletier, Lescalopier, Rolland, de Cotte, Bochard de Sarron, etc., etc.

larité de l'habitude qu'un esprit juste, quoique médiocre, suffisait pour conserver ses anciennes coutumes intactes.

L'imagination de M. Necker et, si j'ose le dire, de Mme Necker, devint donc le fléau de l'ancienne administration. Mme Necker avait une grande influence sur son mari ; elle balançait celle de la probité et de tout ce qui tenait à la marche du ministère. M. Necker l'écoutait avec une attention d'autant plus religieuse, qu'elle lui répétait TOUS LES JOURS qu'il était non seulement DIEU, mais au-dessus de tous les dieux du ciel. Le moyen de douter après cela des paroles qui sortent des lèvres qui ont proféré de telles louanges! Ces louanges paraissent d'abord ce qu'elles sont, bien exagérées; et puis on s'y habitue si bien, que le jour où elles cessent vous vous croyez injurié.

Cependant les soins de Mme Necker ne pouvaient éloigner de M. Necker les cris, impuissants à la vérité, de l'envie et de la calomnie ; mais enfin ces cris retentissaient autour du contrôleur général. Ce qu'on lui reprochait surtout, c'était de se passionner pour la classe qui ne possède rien pour la défendre contre celle des propriétaires! La question immense enfin des prolétaires !

— *Que devons-nous bientôt voir?* disait M. de Meilhan chez M. de Calonne. *Les scènes des deux Gracchus!*

La retraite de M. de Trudaine fit surtout un tort excessif à M. Necker. M. de Trudaine avait une réputation de droiture et de délicatesse dans sa manière d'administrer qui donnait beau jeu aux ennemis de M. Necker pour l'attaquer, en le rendant responsable de la retraite de M. de Trudaine. C'était en vain que

M. Necker lui avait conservé les ponts et chaussées, ses partisans ou plutôt les ennemis de M. Necker en faisaient un martyr; car, en France, nous ne louons souvent un homme que pour mieux accabler son antagoniste.

Ce qui prouve à quel point M. Necker avait devancé son siècle, c'est qu'il attaqua l'administration de la loterie. Ce fut, dit-on, à la prière instante de Mme Necker. Mais la détruire tout à coup, il n'y fallait pas songer. On laissa six administrateurs, on diminua le nombre des bureaux. Mais elle subsistait et elle subsista encore cinquante ans après les paroles sages et lumineuses de l'administrateur qui voulait retrancher du corps de l'État cette partie malade qui altérait le reste! Et nous venons de le faire!

L'établissement du comité contentieux acheva de perdre M. Necker en mettant contre lui une foule d'individus qui étaient certains de trouver les esprits prévenus pour eux et contre le directeur général[1]. Ce qu'il avait fait pouvait être bien pour le service du roi; *mais tous les malheureux qui étaient réformés, comment M. Necker s'en excuserait-il?* Mme Necker dit, en apprenant ce mot :

— *En vérité, on croirait voir une maison de grand seigneur au pillage dans laquelle arrive un nouvel intendant. C'est Gil Blas chez le comte Galiano. Et tous les domestiques crient au secours, parce qu'on ne veut plus qu'ils volent!* »

Les réformes[2] furent faites, dit-on, sous la direction

[1] Il ne fut contrôleur général qu'en 1789.

[2] La ferme des postes mise en régie, et le bail cassé, les receveurs des domaines supprimés, les intendants de finances supprimés, les administrateurs réduits à six.

de Mme Necker, quoiqu'elle se soit constamment défendue d'avoir aidé, en quoi que ce fût, M. Necker dans son ministère. Mais ce qu'elle avouait, c'étaient les avis qu'elle donnait à M. Necker pour qu'il se défiât de M. de Maurepas et de M. de Sartines. Le premier n'avait pas pardonné à M. de Pezay sa faveur mystérieuse, et l'autre n'avait pas pardonné davantage à M. de Pezay d'avoir fait le ministre de la police mieux que lui auprès du roi. Ces deux hommes, dont le crédit était puissant, et qui le voyaient attaqué par la nouvelle faveur du ministre étranger, le désignèrent pour victime, avec d'autant plus de joie, qu'en le frappant ils abattaient deux têtes ; car pour arriver à lui il fallait abattre l'homme qui l'avait placé en si haut lieu. Il leur était bien égal que M. Necker fît du bien à la France ! que leur importait ? Ils voulaient se venger, et ils se vengèrent. Ils commencèrent par M. de Pezay. La chose était difficile, parce qu'il plaisait au roi ; mais qu'il fût hors de sa vue, et la chose allait toute seule. Il fallait donc seulement l'éloigner. On lui persuada de faire une tournée comme inspecteur des côtes ; il en demanda l'ordre. Mme Necker lui conseilla de ne pas quitter Versailles.

— Vous aurez quelque désagrément de cette absence, mon ami, lui dit-elle ; il ne faut pas quitter les rois, ils sont oublieux de leur naturel et faciles à influencer.

— Le roi m'aime trop pour que je puisse craindre, dit M. de Pezay d'un ton dédaigneux.

Et il partit. Ce voyage ne lui avait été conseillé que par des ennemis. Il se conduisit dans cette tournée comme on l'avait espéré, avec un manque absolu de tact et de convenances. Il y avait sur son chemin de vieux officiers qu'il traita fort mal et avec l'insolence

d'un favori parvenu. Mais si le naturel des rois est *oublieux*, celui de M. de Pezay était présomptueux ; les plaintes arrivèrent en foule à Versailles. Le roi, ne voyant pas l'accusé, crut à tout ce qu'on lui disait; on fit intervenir un homme qui déclara que le nom du roi était gravement compromis par M. de Pezay, et le résultat de cette belle amitié royale fut d'envoyer un courrier à M. de Pezay pour lui commander de rester à Pezay, lieu dont il avait pris le nom [1]. Ce courrier lui fut envoyé par M. de Sartines. Le malheureux jeune homme, frappé de frayeur à la réception de ce courrier, qui avait ordre, en véritable envoyé d'un lieutenant de police, de remplir une double mission et de dire tout haut, devant les gens de M. de Pezay, que le marquis serait enfermé à la Bastille pour crime d'État s'il retournait à Paris. Le malheureux, effrayé, jusqu'à la terreur, de ces nouvelles, ne réfléchit pas que, n'étant pas coupable, il n'avait rien à redouter avec Louis XVI, qui était juste et bon. Il fut saisi tout à coup d'un frisson qui devait être mortel. Quelques heures après, comme il était assoupi et accablé par la fièvre, un bruit de chevaux le réveille. C'est un courrier de M. Necker. Le malade se soulève, il ne souffre plus. C'est un courrier de M. Necker, de son meilleur ami ! C'est son rappel ! Le courrier entre dans sa chambre, lui remet une lettre qui n'est pas de l'écriture de M. Necker. Le marquis ouvre d'une main tremblante et retombe accablé sur son lit ! M. Necker lui demandait avec instance de lui *renvoyer* ou *de brûler* à l'instant même tout ce qu'il avait à lui en papiers, *même insignifiants !* Deux heures

[1] J'ai déjà dit qu'il s'appelait Masson.

après, un autre courrier entrait dans la cour du château. C'était un envoyé de M. de Sartines qui venait, par ordre du roi, pour emporter les papiers de la correspondance de M. de Pezay avec le roi !

Ces deux messages rendirent la maladie mortelle en peu d'instants. Cette chute, dont la scène définitive avait lieu dans une province éloignée du roi, de la Cour et de M. Necker, est un coup de politique vraiment habile, et montre que M. de Maurepas avait peut-être plus que de l'esprit ; il avait d'abord une extrême méchanceté qu'il mettait en œuvre quand un homme lui déplaisait assez pour le faire sortir de son caractère habituel, c'est-à-dire de son caractère apparent, qui paraissait être l'indolence. M. de Pezay une fois abattu, le ministre genevois, *l'étranger*, *l'intrus*, *le ministre romanesque*, ne devait pas être difficile à terrasser. M. Necker fut d'abord attaqué par M. de Sartines, qui s'expliquait en public avec assez de véhémence. M. de Vergennes, qui le blâmait le plus, était celui des ministres qui le disait le moins. Quant à M. de Maurepas, il marmottait en ricanant[1] :

— Je doute moi-même de la bonté de mon choix. Je croyais être débarrassé des gens à projets, des ennuyeux à grands mots ; et puis quand j'ai éloigné *la turgomanie*, voilà-t-il pas que je tombe dans *la nécromanie* !

Mme Necker, dont j'ai parlé, mais pas assez pour la bien faire connaître, était un ange de vertu au milieu de cette cour de Versailles, dont le bruit seulement au reste parvenait jusqu'à elle. Son excellent

[1] M. de Talleyrand a beaucoup de ressemblance avec M. de Maurepas : il est comme lui railleur, même dans les choses sacrées, et d'une finesse d'aperçu qui tient plus au talent qu'au génie.

jugement devait lui donner des lumières sur le malheur qui menaçait son mari, et elle le lui montra en perspective, avec cette même fermeté qu'elle aurait apportée à traiter le sujet le plus ordinaire.

Mme Necker[1] était née à Genève, d'un ministre protestant, dans le pays de Vaud, nommé Curchod de Naaz. Il n'était pas riche comme tous les ministres de sa communion en Suisse ; cependant, malgré son peu de fortune, il donna à sa fille une éducation qui pouvait lui en servir. Elle fut élevée comme si M. Naaz avait eu un fils ; elle apprit le latin, le grec, et devint habile dans les plus fortes études. Lorsque son éducation fut achevée, Mme de Vermenoux l'appela auprès d'elle à Paris, pour qu'elle apprît le latin à son fils. C'est dans la maison de Mme de Vermenoux que M. Necker fit la connaissance de *Suzanne Curchod*. Il était lui-même, alors, dans une position qui, certes, n'annonçait pas celle qu'il eut depuis, et même bien avant d'être ministre. Il était dans une maison de banque alors comme commis ; je crois, la maison Thélusson. Le mariage se fit tard, parce que les deux fiancés n'avaient pas assez de bien pour se mettre en ménage. Enfin Mme de Vermenoux les aida un peu, et le mariage se fit. Mme Necker fut, depuis ce moment, toujours un ange secourable. Lorsque M. Necker fut nommé directeur général du royaume, elle pleura sur cette responsabilité qu'il prenait devant Dieu pour remettre les affaires d'un peuple qui n'avait pas la même croyance que lui.

[1] Suzanne Curchod de Naaz, fille d'un ministre protestant. Elle est née à Genève, quoique son père eût sa cure dans le pays de Vaud.

— Nous sommes égaux devant Dieu, mon amie, lui répondit M. Necker ! Cependant, si tu le désires, je refuserai.

Mme Necker demeura quelques instants calme et réfléchie. Puis, relevant sa tête :

— Mon ami, lui dit-elle, il faut accepter ! Vous vous devez au bonheur du genre humain, dont vous êtes une des plus belles parties. Accomplissez la mission que Dieu vous a donnée. Rendez les hommes heureux, je tâcherai de glaner après vous.

Une fois ce parti adopté, Mme Necker remplit la charge qu'elle avait acceptée, avec toute la bonté d'âme, toute la grandeur qu'elle y pouvait mettre. Naturellement bonne, elle voyait chaque jour une foule de malheureux qu'elle soignait et soulageait dans leurs besoins, sans que sa main gauche sût ce que faisait sa main droite. Elle allait, quand elle le pouvait, dans les hôpitaux. Enfin elle fonda elle-même un hospice dans Paris, où elle établit douze malades, et en fit la fondation à perpétuité, donnant, pour cette action noble et grande, une très grosse somme d'argent ! Naturellement spirituelle et parfaitement instruite, Mme Necker devait avoir une maison charmante, et elle l'eût été, sans une souffrance continuelle qui lui causait une douleur nerveuse dont les effets étaient bizarres ; elle était contrainte à demeurer debout, même au milieu de cent personnes. Son agitation presque convulsive l'empêchait de s'asseoir ! Elle était maigre, grande, blanche, et d'une extrême pâleur. Ce qui prouve, plus que tout ce qu'on pourrait dire, le calme de l'esprit de cette femme remarquable, c'est la gaieté soutenue de son humeur et même de son esprit, avec cette douceur toujours dans elle, tou-

jours sa compagne. Où l'on en trouve la preuve, c'est dans le recueil de ses *pensées* et de ses *traits*. Parmi ces derniers, il s'en trouve beaucoup de très plaisants, presque tous gais, et tous au moins intéressants. Le choix des anecdotes qu'elle cite, remarquable par cette humeur douce et tranquille qui n'a rien de la résignation, c'est-à-dire de ce qui éloigne de celle qui souffre, m'a charmée en lisant ses *Souvenirs*. Son mari en était fier, et il avait raison.

Les écrits de Mme Necker sont distingués surtout par leur élégance et par le tour heureux des expressions. On lui a reproché d'être trop *pesante* dans sa diction ; sans doute, à côté de sa fille, on lui trouvera un peu de monotonie et une couleur pâle ; mais il y a du piquant dans sa manière de raconter, et la chose est visible en lisant ces anecdotes narrées avec simplicité ; j'en vais donner un exemple. J'ai déjà dit qu'elle avait une santé déplorable ; voici l'extrait d'une lettre qu'elle écrivait à M. de Saint-Lambert, son ami le plus intime :

« ... Ma santé n'a fait aucun progrès en bien : je ne l'ai pas dit à M. de Lavalette; mais vous, monsieur, à qui ma vie est liée, je vous dois compte de *votre bien*, et j'ai droit de me plaindre du silence que vous gardez sur le *mien*. Je souffre toujours, mais il me semble, comme dit M. Dubucq, *que tout sert en ménage*. »

Cette dernière phrase est charmante, car elle est d'une simplicité douce, d'une gaîté qui est timide parce qu'elle craint de blesser un ami inquiet. Cette pensée m'a donné de Mme Necker l'opinion qu'elle ne pouvait être que très bonne. Elle dit plus loin dans une autre lettre :

« Le jour où l'on amena M. de Vaucanson chez Mme du Deffant, la conversation fut assez stérile. Lorsque le savant fut sorti : « — Eh bien ! dit-on à madame du Deffant, que pensez-vous de ce grand homme? » « — *Ah ?* dit-elle, *j'en ai une grande idée* ; *je pense qu'il s'est fait lui-même.* »

« Deux hommes assis aux deux bouts opposés d'une table prirent querelle l'un contre l'autre. « — Monsieur, dit le plus irrité des deux, si j'étais auprès de vous, je vous donnerais un soufflet; ainsi tenez-le pour reçu. » « — Monsieur, lui crie l'autre, si j'étais auprès de vous, je vous passerais mon épée au travers du corps; tenez-vous donc pour mort. »

Je pourrais en citer beaucoup du même genre, qui prouvent que l'esprit de Mme Necker était de cette nature plaisante qui montre qu'on est heureux de la joie d'autrui.

Une grande affaire, je ne sais plus sur quel sujet, se présenta avant que M. Necker se retirât la première fois du ministère. Attaqué de toutes parts, le directeur général voulut, pour pouvoir résister, puisque le roi voulait le garder, être ministre et entrer au Conseil; c'était le seul moyen d'avoir de la force; M. de Maurepas, qui vit le roi au moment de céder, éleva tout de suite un obstacle, celui de la religion. M. Necker était protestant; on lui proposa d'abjurer; il refusa. Lorsque Mme Necker l'apprit, elle accourut à lui, et, se jetant dans ses bras, elle y pleura et répandit de douces larmes de joie.

— Je serai doublement heureuse maintenant en priant Dieu, lui dit-elle, car je lui offrirai, avec le mien, un noble cœur pénétré de sa divine bonté !

Ce fut dans ce moment difficile que M. Necker,

dont le caractère était sévère et rude à manier, fit dans la maison de la reine et celle du roi les réformes les plus fortes[1]. M. le prince de Condé[2] fut atteint lui-même par la main réformatrice. Les plaintes les plus graves arrivaient à M. de Maurepas, qui répondait plaisamment :

— Que voulez-vous? ce Genevois est un *faiseur d'or*; il a trouvé la pierre philosophale.

M. Necker, en effet, venait d'ouvrir l'administration provinciale de Montauban, et l'emprunt se faisait.

— Ainsi donc, disait Sénac de Meilhan à M. de Maurepas, un emprunt est la récompense d'une destruction, car cet homme détruit.

— Sans doute ; il nous donne des millions en échange de la suppression de quelques charges.

— Et s'il vous demandait la permission de couper la tête des intendants ?

M. de Meilhan était intendant de Valenciennes.

— Eh ! eh ! nous le lui permettrions peut-être. Mais je vous l'ai dit, trouvez-nous comme lui la pierre philosophale, et vous serez ministre le même jour.

Enfin, Monsieur et le comte d'Artois se mirent contre M. Necker ! La lutte devait être un triomphe pour les princes : mais la défense du ministre fut noble et digne. Accusé d'aller à la gloire, *comme Érostrate, en brûlant la monarchie*, M. Necker ne répondit à ces attaques de l'envie impuissante que par le silence. Mais dans le mémoire fait par ordre

[1] Les trésoriers de la maison du roi, et ceux de la reine ; les trois offices des contrôleurs généraux, ceux des trésoriers de la bouche, ceux de l'argenterie, celui des menus plaisirs, des écuries, et celui de la maison du roi, etc., etc.

[2] Grand maître de la maison du roi.

de M. le comte d'Artois, un passage trouva M. Necker vulnérable, et la blessure alla au cœur. Ce passage concernait Mme Necker!... On lui reprochait d'avoir été maîtresse d'école dans un village de Suisse. Il y avait de la méchanceté à cette action, qui n'avait pour but que de nuire. Peu après venait le parallèle de Law et de M. Necker.

On offense, on fait du mal, mais l'offensé, quoique bon, peut enfin se venger! Ce fut ce qui arriva. M. Necker fit accuser M. de Sartines [1] de prévarication, et il fut renvoyé dès le jour même du ministère de la marine, où il était passé de la lieutenance de police.

Le jour où Mme Necker apprit que son mari vengeait son injure en accusant M. de Sartines, elle se jeta à ses genoux.

— Celui qui se venge, lui dit-elle en pleurant, non seulement n'est pas chrétien, mais est plus coupable que celui qui commet la faute. Au nom du Sauveur, secourez-le pour moi!...

M. Necker fut inflexible.

— Il serait coupable à moi, lui dit-il, de faire ce que vous me demandez. Cet homme est coupable. Je

e fait du renvoi de M. de Sartines est bien curieux. On avait besoin de dix-sept millions pour la guerre d'Amérique; mais on voulait le cacher à M. Necker, qui alors était directeur général. D'accord avec M. de Maurepas, alors ministre, M. de Sartines augmenta son budget de la marine de trois millions par mois. M. de Maurepas était malade; M. Necker, qui ne savait rien de cet accord entre le roi, M. de Sartines et M. de Maurepas, accuse M. de Sartines en plein conseil. Le roi se trouve seul; il n'ose dire : *Je sais ce que c'est!* M. de Sartines est renvoyé comme coupable. Le roi dit ensuite qu'il l'avait *oublié!...* Le silence de M. de Sartines est bien beau.

dois ne pas laisser subsister plus longtemps dans la rapine et l'audace un homme qui n'est, après tout, qu'un espion revêtu d'un habit noir honorable. M. de Sartines est un misérable et un assassin, le meurtrier de Pezay! Pezay, mon ami, lui si bon, si doux, si inoffensif! Il l'a traité comme les hommes de boue de son ministère!... Non, non, cet homme doit succomber parce que tout a une fin, le doigt de Dieu l'a désigné.

M. de Sartines fut en effet renvoyé avec la honte de l'accusation. M. de Maurepas était à Paris, malade de la goutte, et souffrait beaucoup en radotant un peu[1], parce que comme disait M. Necker, tout a une fin. M. Necker profita habilement de cette absence et du renvoi de M. de Sartines. Ce fut alors que, par les conseils de Mme Necker, il publia son fameux *compte rendu*. C'est un des événements les plus remarquables du règne de Louis XVI. Ce fut en vain que le comte d'Artois, toujours ennemi de M. Necker, comme de tout novateur, appela ce travail *un conte bleu*, parce que la brochure était recouverte en papier bleu : ce *tocsin*, qui devait sonner l'heure du malheur, ne fit rien contre M. Necker dans le même moment. Le roi était juste; il lut la brochure et ne fit pas même attention à ce que lui dit son frère contre le directeur général. Ses affaires prirent même un autre aspect, et mille voix s'écrièrent autour de lui et avec lui : *Chute du Mentor!*... car M. de Maurepas, malgré son esprit aimable et tout homme du monde qu'il était, avait le défaut de vivre

[1] Il est remarquable combien M. de Maurepas a de ressemblance avec M. de Talleyrand!

trop longtemps dans une place dont tant d'autres voulaient.

Le parti de M. Necker était nombreux et comptait dans ses rangs les plus grandes dames et les hommes les plus influents. On y voyait figurer la marquise de Coigny, la princesse de Poix, la comtesse de Simiane, la duchesse de Grammont, la duchesse de Choiseul, le duc de Praslin, presque tous les gens de lettres, Mme de Blot, et tant d'autres dont les voix dominaient les autres bruits, dans le temps où le salon d'une femme de bonne compagnie était un tribunal où se jugeait, de l'aveu de tous, une cause comme celle de M. Necker. Les salons alors dirigeaient *l'opinion publique.*

Mme Necker fut encore admirable dans ce retour de faveur, parce qu'aux vertus natives et à la religion ordinairement inculquée comme principe, Mme Necker joignait l'ardente piété des femmes protestantes. Louis XVI parlait un jour de Mme Necker à son mari et regrettait que son état de santé l'empêchât de venir à la Cour. Le maréchal de Noailles se trouvait là, ainsi que le chevalier de Crusol et le baron de Besenval. Tant que les deux derniers furent présents, M. Necker garda le silence ; mais lorsqu'ils furent sortis, M. Necker dit au roi :

— Sire, Votre Majesté est la seule personne dans sa Cour que je juge digne d'entendre prononcer le nom de Mme Necker. Le nom de ma femme est connu, Sire, et souvent invoqué dans les asiles les plus obscurs et les plus misérables de votre capitale, ainsi que devant quelques amis tels que monsieur le maréchal. Mais je crains que ce nom, que les anges ne redisent qu'avec joie devant le trône de Dieu, ce

nom ne soit comme un reproche tacite dit en face de ces femmes sans pudeur qui osent rire de ses souffrances[1]! Ces mêmes grands seigneurs qui parlent contre ma vertueuse compagne, Sire, devraient se rappeler que Mme Necker, ayant appris que depuis VINGT-HUIT ANS M. le comte de Lautrec, capitaine de dragons, était enfermé au château de Ham, et qu'il avait à peine l'apparence de l'espèce humaine, dans le cachot où le malheureux était enseveli, résolut à elle seule, faible femme, de le sauver, ou du moins de le soulager. Elle part pour Ham, s'informe de M. de Lautrec, et parvient enfin jusqu'au tombeau où l'infortuné gisait sur la paille presque sans vêtements, n'ayant enfin que ses cheveux et sa barbe pour couvrir sa poitrine et ses épaules! Entouré de rats et de reptiles, seuls compagnons de sa captivité, M. de Lautrec était au moment de se détruire, car son état était insupportable, lorsque Mme Necker, par ses soins, sa bonté vraiment angélique, parvint à faire adoucir la captivité de M. de Lautrec. Il put vivre du moins, et bénir la femme généreuse qui, lui étant étrangère et parfaitement inconnue, a su le faire sortir de l'enfer où il gémissait.

Voilà de ses actions, Sire, poursuivit M. Necker en se tournant vers la fenêtre, pour dérober son émotion au roi...

— Ah! ne me cachez pas vos larmes! s'écria Louis XVI, fort ému. Je suis digne de les voir

[1] On avait fait des caricatures représentant Mme Necker droite et pâle, se tenant raide et immobile devant son mari tandis que celui-ci dînait, et lui récitant un traité de morale. La maladie de Mme Necker était une agitation nerveuse qui l'empêchait de se tenir assise.

croyez-le bien, et surtout d'apprécier le trésor que Dieu vous a confié.

Cette conversation fit du bien au cœur de M. Necker, c'était *bien le roi* dans de pareils moments, mais ils étaient malheureusement trop rares et ceux qui les suivaient détruisaient l'effet que les précédents avaient produit.

Un matin Mme Necker entra chez son mari avec un visage serein, mais plus solennel qu'à l'ordinaire :

— Mon ami, lui dit-elle, voulez-vous toujours lutter contre des factions sans cesse renaissantes? Voulez-vous être la cause de la mort d'un homme, vous, à qui le sang chrétien est en horreur? Eh bien ! hier une querelle eut lieu dans un bal chez Mme de Blot et les deux antagonistes se sont battus ce matin. Les oppositions se multiplient, les avez-vous comptées ?

M. Necker fit un signe négatif.

— Eh bien ! j'ai eu ce courage, poursuivit-elle, et il en reste dix !

M. de Necker fit un mouvement d'effroi, sa femme reprit :

— Les amis de Turgot ;

Tous les économistes, ayant en tête l'abbé Baudeau [1] ;

La haute finance ;

La finance subalterne ;

La haute administration ;

Les propriétaires privilégiés ;

Les anciens favoris du roi ;

[1] On l'appelait le père de la science ; il était l'élève du docteur Quesnay.

Les parlements : le parlement exilé et le parlement Meaupou ;

Les ministres vos confrères ;

Et M. de Maurepas.

Ajoutez, à ce que je viens de mettre sous vos yeux, votre propre gloire, mon ami, qui vous commande de ne pas la commettre dans de pareils débats et vous serez d'accord avec moi que votre démission doit être donnée au roi dans cette même journée. Quittons Paris, retournons à Coppet : là nous aurons encore de beaux jours et de douces heures à nous consacrer mutuellement. Sans doute les cris de ce peuple qui t'aime me vont au cœur. Mon bien aimé, il faut avoir un amour bien profond pour exiger un sacrifice semblable de toi. Mais je sens que je t'aime et que je t'aime pour toi. *Je sens que tu es mon idole, mon Dieu. Tu le sais, dans tous les temps tu fus le seul objet de toutes mes affections, toi qui ne peux me reprocher d'avoir donné à de vains plaisirs des jours que le devoir et la tendresse t'avaient consacrés. Souffre que je sois auprès de toi l'interprète de la voix générale. Viens regarder ton image dans un cœur qui ne fut qu'à toi, qui ne fut jamais rempli que par toi, viens y lire le tableau ineffaçable de tes rares vertus et le garantir de tes propres inquiétudes. Que ce cœur, qui ne t'a jamais trompé, t'apprenne à te rendre justice et ne permets pas à la calomnie de troubler des destinées que tes éminentes vertus ont rendues si belles*[1].

Mme Necker pensait, avec raison, qu'en France

[1] Tout ce qui est en italique est de Mme Necker elle-même, et pris d'un portrait de M. Necker. (*Voir ses Souvenirs.*)

l'opinion publique est une puissance à nulle autre pareille. Cette puissance n'est plus aujourd'hui ce qu'elle était, et nos enfants eux-mêmes ne la comprennent pas. Nous sommes des reines sans royaume, et nous ne savons plus dire même si nos fronts ont porté couronne.

A l'époque de Mme Necker, *l'esprit de société*, le besoin de réunion, celui des égards et de la louange réciproques, avaient alors élevé un tribunal où tous les hommes de la société étaient obligés de comparaître. Là, *l'opinion publique*, comme du haut d'un trône, prononçait ses arrêts et donnait ses couronnes. On marquait du signe réprobateur celle ou celui qui se montrait en faute. *L'empire de l'opinion*, enfin, était immense, et cet empire était gouverné par une femme. C'était la maîtresse d'un salon qui présidait aux jugements qu'on rendait chez elle; c'était avec son esprit, son bon goût, qu'on les rédigeait, et son cœur, toujours à côté de son esprit, empêchait que celui-ci ne prît une fausse route.

En France, particulièrement, c'est le grand ascendant de l'opinion publique qui souvent oppose un obstacle à l'abus de l'autorité. Louis XIV la craignait. Louis XV et Louis XVI se faisaient rendre un compte exact des plus petites conversations de Paris pour juger par elles de l'esprit de la ville, de cet esprit qui forme un tout appelé L'OPINION PUBLIQUE. Napoléon! avec quelle minutieuse exactitude il se faisait rendre compte des moindres paroles. De notre temps, cette opinion publique est moins forte, parce que les sociétés particulières sont détruites et que la société générale est disséminée et sans lien; et cependant, malgré ce désaccord, il existe toujours une sorte de

respect pour la *parole du monde*. On veut se soumettre à sa loi, et son mépris fait couler des larmes, comme sa louange et ses applaudissements font battre le cœur. Grâce à ce pouvoir, le vice, quelque hardi qu'il soit, se croyant bien fort de son impudence, après avoir fait une tentative et levé sa tête, à l'aide de la richesse et de l'apathie apparente du monde, le vice hideux et infâme est contraint de ramper comme toujours dans le silence et la fange du mépris.

Il est des femmes qui disent que leur conscience leur suffit, et que l'opinion du monde leur est indifférente si elle est injuste. Je ne les crois pas, car la chose est impossible. Il est des hommes qui disent aussi que l'opinion leur est égale. Eh bien! à eux aussi je dirai que cela *n'est pas vrai*. Nul sous le ciel n'est invulnérable sous un regard de blâme ou de mépris, fût-il injuste même. Il y a dans la malveillance un poison pénétrant dont le venin est bien âcre et bien brûlant, et, lorsque le cœur d'un homme en est venu à ce point de ne pas sentir la douleur de cette blessure, c'est qu'alors ce cœur est devenu de marbre, et l'homme lui-même n'est plus qu'une pâture indigne de l'insulte.

A l'époque où M. Necker quitta le ministère pour la première fois, il y eut un mouvement tellement extraordinaire dans toutes les classes, qu'il faut y arrêter son attention pour montrer ce qu'étaient alors nos différentes sociétés. Chacun était agité dans la noblesse, dans la finance, dans le clergé. Partout avait sonné la cloche d'alarme, partout le nom du roi et de la reine étaient prononcés avec celui de M. de Maurepas et de M. Necker, premier avertissement que le gouvernement recevait de l'opinion publique.

Mme Necker, toujours soigneuse de la gloire de son mari, lui conseille alors de donner sa démission si le roi ne le fait ministre d'État. Le roi hésite. M. de Maurepas rassemble tout ce qu'il a eu jadis de crédit et d'empire sur un prince faible pour frapper l'homme que lui-même il éleva et que maintenant il veut abattre. Il est victorieux enfin et l'emporte : M. Necker *est renvoyé*. M. de Maurepas est vengé de la mystification de M. de Pezay, mais il ne l'est pas de ce qu'il appelle les offenses personnelles de M. Necker. Il le mande dans son cabinet et là il lui annonce, avec la brutalité d'un homme mal appris, *lui*, le modèle de la politesse exquise, que le roi lui donne sa démission et que tous les ministres, *M. de Castries excepté*, donnent la leur si M. Necker demeure au ministère. M. Necker sort de chez M. de Maurepas, qui est convaincu *qu'il l'a insulté*, comme s'il dépendait de vouloir insulter pour atteindre quand on est haut placé. M. Necker regarde avec pitié le vieillard, impuissant dans sa haine comme dans son pouvoir d'homme d'État. Il lui dit seulement que les coffres sont pleins et qu'il a accompli ses promesses. Et le lendemain, 19 mai 1781, le roi reçut un petit billet de deux pouces et demi de large sur trois pouces et demi de haut, contenant ce qui suit, sans vedette ni titre :

« La conversation que j'ai eue hier avec M. de Maurepas ne me permet pas de différer de remettre entre les mains du roi ma démission. J'en ai l'âme navrée. J'ose espérer que Sa Majesté daignera garder quelque souvenir des années de travaux heureux, mais pénibles, et surtout du zèle sans bornes avec lequel je m'étais voué à la servir.

« NECKER. »

M. Necker reçut des visites de condoléance de M. le prince de Condé et du prince de Conti à Saint-Ouen, et des ducs d'Orléans et de Chartres.

— Gardez-vous pour des temps meilleurs, lui dit Mme Necker.

A cette époque de la première retraite de M. Necker, sa fille avait dix-huit ans, mais elle était tellement femme du monde que l'on pouvait déjà prononcer hardiment sur elle le jugement qui la proclamait l'un des esprits les plus lumineux de son temps comme publiciste. Mais je parlerai d'elle plus tard et en son lieu. Mme de Staël ne doit être en concurrence avec personne ; elle éclipse tout là où elle se trouve et la maison où elle paraît doit être la sienne. Sa mère rend une lumière assez vive pour être admirée seule à côté de M. Necker, soit qu'elle s'y montre son guide sur la mer orageuse des mouvements politiques, soit qu'elle le console dans sa belle retraite de Saint-Ouen.

Le ministère qui remplaça M. Necker, M. de Fleury[1] (Joly), le marquis de Castries[2], le comte de Ségur[3], M. Amelot[4], M. de Vergennes[5], cette réunion d'hommes, se comprenant mal, ne s'aimant pas, s'ennuyait et ne faisait rien. On changea encore de ministre et M. d'Ormesson fut sacrifié à M. de Calonne. A dater du départ de M. Necker, l'anarchie se mit dans le département des finances et dans tous les autres. Que devenait Louis XVI au milieu de ce conflit

[1] Successeur immédiat de M. Necker.

[2] Ministre de la marine, depuis maréchal.

[3] Ministre de la guerre, depuis maréchal, grand-père de l'auteur de l'ouvrage sur la campagne de Russie.

[4] De la maison du roi.

[5] Des affaires étrangères.

de passions personnelles et d'agitation publique? Il voyait, sentait le mal et ne rémédiait à rien. Enfin le tumulte en vint au point de ne savoir comment la machine irait encore. Un jour M. de Castries se rappela que M. Necker l'avait fait entrer au ministère et à son tour le désigna au roi pour contrôleur général. Le roi le voulait bien, hélas! il voulait tout. Mais autour de lui que de voix négatives! M. de Vergennes voulait tenir M. Necker éloigné du ministère et encore une fois la Couronne se trouvait dans une position désastreuse.

Tout à coup on exile M. Necker pour un ouvrage dans lequel M[me] Necker avait écrit bien des belles pages. M. Necker l'adressa au roi en *violant l'étiquette*. C'en fut assez. Les ennemis de M. Necker se prévalurent de CETTE FAUTE. Il fut, non pas exilé, mais relégué hors Paris. J'ai une lettre de Louis XVI, une lettre de trois pages, écrite à M. de Vergennes, dans laquelle il parle de M. Necker d'une manière outrageante! Qu'est-ce qu'un roi qui peut traiter ainsi un homme qu'il a jugé digne de sa confiance pendant plusieurs années, surtout lorsque cet homme lui a donné des preuves de son habileté et de son attachement?

— Qu'on ne me parle plus de M. Necker, s'écria Louis XVI, ni de M. de Mareuil!

En janvier 1785, il disait de M. Necker :

— C'est un homme de talent, sans doute, mais un brouillon fanatique qui, dirigé par sa femme, voudrait faire de mon royaume une *république criarde* comme est leur ville de Genève.

Pendant ce temps M. Necker voyait M. de Castries en secret et tout se préparait pour sa rentrée au ministère. C'est ce moment que j'ai choisi pour peindre

Mme Necker dans son salon. Elle avait, à cette époque, bien des sentiments qui l'agitaient, et que pouvait-elle faire? Rien, comme femme du ministre; tout, comme femme privée, comme souveraine d'un royaume où l'opinion était elle-même une souveraine.

Des années s'écoulèrent ainsi. Par l'histoire de la Révolution, qu'il faut suivre en même temps pour me bien comprendre, on peut voir ce que faisaient à cette époque les sociétés en France et combien les salons étaient puissants, comment ils pouvaient *et comment ils faisaient*. M. Necker et M. de Calonne, M. Necker et M. Turgot, en arrivèrent à être eux-mêmes les causes portées devant ce terrible tribunal du monde. Il les jugea, comme toujours, sans y entendre grand'chose, parce qu'à l'ordinaire les parties sont absentes. Il y eut des pamphlets écrits, des brochures signées et avouées des auteurs. Les choses en étaient arrivées à un point alarmant pour la majesté royale. Louis XVI, qui la voyait en silence s'écrouler tous les jours sans songer à la soutenir d'un bras de souverain, Louis XVI songea cependant à sévir contre les ministres qui, soit en place, soit dans la retraite, troublaient l'ordre public et dérangeaient la société jusque dans ses bases.

Le 7 avril 1787, un dimanche, le roi écrivit à M. de Calonne, alors contrôleur général, pour lui demander sa démission. Il avait fait cette terrible profession de foi à l'Assemblée des notables! Et pourtant il n'avait eu peur de rien. M. de Montmorin lui porta la lettre du roi. La dénonciation de M. de La Fayette donna le coup de grâce à M. de Calonne, qui, au fait, pour être ministre des finances dans une aussi terrible crise, n'avait aucune des qualités requises. Il était agréable,

mais toujours Robin, et son portrait, fait par Mme de Staël, est fort éblouissant. Ses amis le comparaient à Alcibiade; mais, s'il lui a jamais ressemblé, c'était probablement pour avoir fait couper la queue à son chien. Le roi lui envoyait sa démission dans sa lettre le plus gracieusement qu'il pouvait. Le vendredi suivant, le lieutenant de police, M. de Crosnes, successeur de M. de Sartines et de M. Lenoir, alla porter *lui-même* à M. Necker l'ordre qui l'exilait à vingt lieues de Paris, lui laissant le choix du lieu de sa retraite. M. Necker, qui s'attendait à rentrer au contrôle général, partit à l'heure même avec sa femme; mais il fut contraint de s'arrêter à Marolles, à peu près à dix lieues de Paris, et de là il écrivit que Mme Necker étant trop malade pour aller plus loin, il demandait de demeurer près d'elle; ce que le roi accorda. Il quitta Marolles quelques jours après et se rendit à Château-Renard, près de Montargis. Mais en partant il avait quitté le lieu du combat en Parthe, en lançant une flèche qui avait porté au milieu du cœur, et la blessure était de telle sorte que la main seule qui l'avait faite la pouvait guérir. Le mal grandissait, la plaie s'envenimait. Mais ce fut bien pis lorsque M. de Brienne s'en mêla : le sang français coula par flots, la Seine reçut des cadavres. Enfin la Cour vit le danger; elle fit donner un chapeau rouge à M. de Loménie et rappela M. Necker. Mme Necker était alors plus malade que jamais et ne pouvait demeurer dans un même lieu sans que des douleurs très violentes la fissent aussitôt changer de place. Partout déjà sonnait le tocsin de la révolte et, pour accepter la place de contrôleur général, il fallait le courage de Mme Necker.

SALON DE Mme NECKER

1787

Dans une pièce vaste et bien éclairée, dont les fenêtres donnaient sur un jardin, étaient plusieurs personnes autour d'une femme encore assez jeune, grande, élancée, et d'une pâleur qui révélait un état de souffrance habituel. Un mouvement nerveux paraissait agiter tous ses traits et particulièrement sa bouche, lorsqu'elle gardait le silence. Elle était belle pourtant, si l'on pouvait l'être avec cette pâleur de mort qui couvrait son visage, et dont le regard éternel de ses yeux confirmait la triste vérité. Cette femme, en ce moment, racontait une anecdocte à trois ou quatre personnes, qui paraissaient l'écouter avec une grande attention, et cela n'était pas extraordinaire, car cette femme était Mme Necker. Le salon où elle se trouvait était celui du contrôle général. M. Necker avait été nommé au moment où l'ardeur animait chacun pour ramener le calme, ne fût-ce même que pour l'apparence. A peine le retour de M. et Mme Necker avait-il été connu, que leurs nombreux amis étaient accourus pour les revoir et leur

dire toute la joie qu'on éprouvait de ce retour dans Paris et dans toute la France. Mme Necker souriait doucement en regardant M. Necker, qui, de son côté, renvoyant une partie de ce bonheur à sa femme et à sa fille, voyait doubler pour lui les jouissances de l'amour-propre par celles du cœur.

Mme Necker avait naturellement un son de voix très grave, mais aussi parfaitement doux; avantage de femme que n'avait pas Mme de Staël, dont la voix était belle, et même pleinement sonore, mais nullement harmonieuse. Quant à Mme Necker, son état de maladie rendait son timbre encore plus doux.

— Madame, vous alliez nous dire une histoire de M. de Malesherbes au moment où M. de La Harpe est entré, lui dit le baron de Nédonchel ; voulez-vous ne pas nous priver de cette bonne chose? Qu'est-ce que M. de Malesherbes pouvait avoir de si curieux à montrer à Mme de Pons, *lui* qui ne trouve rien d'extraordinaire, lui montrerait-on la tour de porcelaine de de Pékin?

Mme Necker sourit.

— En effet, il s'étonne difficilement, lui qui aime tant à étonner les autres; mais ici la chose n'est pas ce que vous pourriez croire; voici le fait.

M. de Malesherbes dit à Mme de Pons:

« — J'ai dans mon jardin un cèdre du Liban!

« — Ah! mon Dieu, dit-elle, que cela doit être beau, un cèdre du Liban! Allons le voir. »

Elle cherchait dans les nues, tandis que M. de Ma-

[1] Je dirai, une fois pour toutes, que les histoires que je rapporte sont toutes véritables, ainsi que les noms des personnes que je cite.

lesherbes, qui a la vue basse, comme vous savez, et qui est myope, cherchait à ses pieds. Enfin il tombe par terre, et touchant ce qu'il cherchait de l'œil et de la main :

« — Le voilà, le voilà !

« — Quoi donc ?

« — Eh ! le cèdre !

« — Et où cela ? »

C'était un arbrisseau à deux lignes de terre !

Vous jugez des rires de Mme de Pons.

— Y a-t-il longtemps qu'il n'a fait quelque belle surprise, opéré quelque magique étonnement ? demanda quelqu'un à M. Suard.

— Je ne sais. Mais il est à remarquer que cette manie qui lui donne un amusement, au reste bien innocent, ne nuisant à personne, n'a encore amené que des résultats heureux et n'a produit aucun résultat fâcheux, pour lui au moins : pour les autres je n'en dirai pas autant, et malheur à l'honnête homme si le coquin a offensé M. de Malesherbes !

Dernièrement il était à Melun et voulait aller à Vaux. Ses chevaux étant fatigués, il les laisse à l'auberge et part à pied pour Vaux. Il faisait à son départ un temps superbe ; mais à peine à moitié chemin, le ciel se couvre, et la pluie tombe fortement. M. de Malesherbes fut contrarié ; mais il se résigna, et se mit sous un arbre pour s'abriter, car il n'avait pas même de parapluie. Enfin l'orage, car c'était plus qu'un grain, continuant toujours, il se détermina à gagner le château en recevant toute la pluie. A peine fut-il sur le chemin, qu'un paysan déboucha d'un des grands sentiers qui bordent la route, dans une petite carriole couverte d'une toile

verte, et fort bonne en apparence, surtout pour un homme qui recevait pleinement l'orage sur une assez mauvaise redingote de bouracan fort légère.

« — Voulez-vous me donner une place à côté de vous, mon ami? demanda M. de Malesherbes au paysan, je vous donnerai pourboire. »

Le paysan regarda M. de Malesherbes et, loin de se déranger pour lui faire place, il se mit au contraire plus en avant, et dit à M. le premier président, en regardant alternativement lui et sa redingote :

« — Bah, c'est bien la peine ! Le temps va s'éclaircir! et vous êtes, ma foi, bien couvert ! Ce n'est pas comme cet homme-là. »

Et il lui montrait un paysan qui travaillait aux vignes et n'avait que sa chemise.

« — Mais il est jeune et je suis vieux, dit M. de Malesherbes avec une sorte d'expression, pour attendrir le méchant homme.

« — Vieux ! Mais pas trop ! Quel âge avez-vous ben ?

« — Soixante ans, vienne la Saint-Jean, c'est-à-dire dans huit jours.

« — Ah ! ah ! dit le paysan, fouettant toujours sa bête et trottant à côté du pauvre piéton qu'il éclaboussait de son mieux. »

La patience de M. de Malesherbes est connue dans ces sortes d'aventures ; mais celle-ci commençait à l'ennuyer, parce que le remède était aussi par trop près de lui.

« — Savez-vous si nous sommes encore loin du château ? demanda-t-il au paysan?

« — Oh ! monsieur, le voilà tout à l'heure ! est-ce que vous y allez? »

M. de Malesherbes fit un signe affirmatif.

« — Et moi aussi, j'y vais pour affaires. »

Il dit ce mot d'*affaires* avec un ronflement dans la voix qui annonçait le maître de plusieurs gros sacs d'écus!

« — Et quelles sont vos *affaires*? Peut-on vous le demander, si cela peut se dire?

« — Oh! mon Dieu, oui! Je suis fermier de monseigneur, je tiens la ferme des Trois-Moulins, ici près, là tout au bord de l'eau. De beaux prés, ma foi, et si beaux qu'ils tentent tout le monde! J'ai un voisin, Mathurin le pêcheur, qui veut me prendre un de mes prés. J'ai plaidé, mais bah! il plaide aussi! Et je ne sais pas comment il s'arrange, je suis toujours condamné à quelque chose; ça n'est pas juste! Enfin, on m'a dit comme ça que M. le premier président venait aujourd'hui par ici, et j'ai attelé ma jument, et me v'là. Je demanderai à monseigneur de me recommander à lui et, si je n'ai pas tout à fait tort, il me donnera raison. Avec des protections, la justice marche toujours. »

M. de Malesherbes ne riait plus.

« — Pourquoi dites-vous cela? Avez-vous donc des juges dans ce canton qu'on fait marcher avec de l'argent? » demanda-t-il au paysan d'une voix sévère.

Le paysan se mit à rire de ce rire malin et bête qui ne dit ni oui ni non. M. de Malesherbes répéta sa question.

« — Je n'ai pas dit cela, dit le rustre, pressé par son *nouvel ami*, mais je le crois. »

Cependant la pluie redoublait de violence; le paysan regarda le vieillard, qui marchait avec peine

dans le sentier couvert d'une terre glaise glissante ; il fit un faux pas et faillit tomber. Le paysan se mit à rire.

« — On voit ben que vous n'êtes pas habitué à marcher dans nos chemins, ça vous accoutumera. »

Et il se mit encore à rire. En ce moment ils arrivaient au château. Le paysan entra au trot de sa jument dans la première cour, où il fut obligé de s'arrêter. M. de Malesherbes doubla le pas et gagna le château, où il fut reçu, comme vous pouvez le penser, avec la joie qu'il inspire toujours, mais sans étonnement, parce que ces aventures-là lui sont familières. Il dit son histoire avec le paysan et pria le duc de Praslin de le faire venir après le dîner *pour qu'il parlât au premier président.* En me racontant toutes ces scènes ce matin, ajouta M. Suard, je vous jure qu'il était plus amusant et plus extraordinaire que jamais dans les effets qu'il produit. Mais il s'est surpassé dans la description de l'étonnement du paysan en reconnaissant dans le premier président son voyageur qui glissait et se mouillait sur le chemin humide et crotté de Melun au château ! Sa détresse, en regardant les éclaboussures qu'avait faites sa malice sur la redingote de bouracan, était bien comiquement rendue par M. de Malesherbes.

— Et je suis sûre, dit Mme Necker, qu'il a promis à l'homme de lui faire rendre justice s'il y a lieu.

— Vous en êtes assurée. Quand on le connaît comme nous, on en est sûr d'avance.

— Eh bien, voilà la confirmation de ce que je disais tout à l'heure : un homme qui aura été malhonnête envers un vieillard, un méchant homme enfin, va être plus favorisé que ce Mathurin le pê-

cheur, qui est peut-être un honnête homme. Je ne comprends pas beaucoup, je l'avoue, la morale de M. de Malesherbes. Je le lui ai déjà dit plusieurs fois et le lui dirai encore. Car enfin, rappelez-vous toutes les aventures qui lui sont arrivées; elles sont plus ou moins désagréables, mais elles le sont souvent pour lui en résultat. Et malgré cela c'est presque toujours une récompense qui est donnée à l'homme impertinent qui aura manqué de respect à un vieillard. M. de Malesherbes est vraiment bien singulier[1].

UN VALET DE CHAMBRE annonçant.

Mme la duchesse de Lauzun[2], Mme la princesse de Monaco !

Mme Necker alla au-devant d'elles, et les saluant avec une réserve douce, sans froideur, mais avec dignité, les conduisit à un grand canapé où les deux jeunes femmes s'assirent.

Mme la duchesse de Lauzun parut d'abord vouloir parler à Mme Necker avec un empressement mêlé d'émotion ; mais en voyant autant de monde, elle fut embarrassée.

— En vérité, madame, je ne sais comment vous

[1] Quelle que fût la bonté de Mme Necker, on sait que M. de Malesherbes était l'ami le plus intime de M. Turgot, et presque, par cette raison, l'ennemi de M. Necker !... M. de Malesherbes était ensuite plus qu'*irréligieux;* il était presque athée... et l'un des plus zélés philosophes, sorte de gens par leur nature peu aimés de Mme Necker.

[2] Petite-fille de la maréchale de Luxembourg. *Voyez* le ravissant portrait qu'en fait J.-J. Rousseau dans ses *Confessions*. C'est elle qu'il embrassa un jour sur l'escalier du château de Montmorency... ce qui le fit renvoyer du château. — Mme de Lauzun était un ange.

exprimer ma gratitude ! M. le maréchal voulait venir avec moi, mais il est goutteux et souffrant, vous le savez. Je suis donc venue seule, mais bien pénétrée, madame, de vos bontés pour moi.

Mme NECKER, avec un accent plus affectueux qu'habituellement.

Je vous assure qu'en faisant ce portrait, je pensais tout ce que j'écrivais, et que rien n'y est exagéré. Tout est vous-même, et si ces messieurs veulent éprouver un double plaisir, ils écouteront M. de La Harpe, qui lit si merveilleusement bien, et qui voudra bien nous dire ce qui se trouve dans ce cahier.

(M. de La Harpe s'incline.)

TOUS LES HOMMES, avec empressement.

Ah ! oui ! oui ! Madame la duchesse, permettez-le.

LA DUCHESSE DE LAUZUN, très embarrassée, se penchant vers Mme Necker, lui dit très bas :

Madame, je vous en conjure, ne lisez pas devant Mme de Monaco ! Elle, si belle, si charmante ! Ah! ne me faites pas faire sans le vouloir une chose qui pourrait paraître de ma part une étrange preuve d'orgueil, et surtout de prétention si peu fondée !

Mme NECKER la regarde quelques instants en silence, puis elle dit à M. de la Harpe :

Aussi bonne que belle !

LA PRINCESSE DE MONACO, qui causait avec le marquis de Chastellux, se levant.

Ah ça ! si je comprends toute l'agitation qui est autour de moi, je crois qu'il est question de lire un portrait de Mme de Lauzun ! Je ne sais pas si M. de

La Harpe est susceptible? ajouta-t-elle en se tournant vers lui avec un de ses plus charmants sourires.

M. DE LA HARPE.

Mme la princesse veut-elle me dire en quoi j'ai à me soumettre à ses commandements?

LA PRINCESSE DE MONACO, étendant la main vers lui.

En me donnant ce rouleau de papier pour que je lise moi-même ce que Mme Necker a écrit et ce que nous pensons tous.

(Mme Necker, allant à elle, la baise au front. La princesse s'incline, et dans ce mouvement plein de grâce, sa belle tête blonde[1] se penche et, le chignon poudré et flottant se sépare et répand une odeur embaumée dans la chambre.)

— Vous êtes aussi une ravissante femme, dit Mme Necker, toujours avec cette réserve qui ne la quittait jamais, mais à laquelle se mêlait une vive émotion.

[1] Mlle de Stainville, femme du prince Joseph de Monaco, était une charmante personne; elle avait, à l'époque où elle se trouvait chez Mme Necker, à peine dix-neuf ans. Ses cheveux blonds étaient les plus beaux du monde... Arrêtée d'abord en 93, elle obtint de rester chez elle avec des gardes; elle s'échappa et sortit de Paris. Elle erra plusieurs mois dans la campagne. Enfin, sa malheureuse destinée lui inspira la volonté de rentrer dans Paris. Elle fut arrêtée de nouveau, et cette fois condamnée à mort! La malheureuse jeune femme écrivit à ce monstre à face humaine, à Fouquier-Tinville, en lui disant qu'*elle était enceinte*, espérant par cet innocent mensonge sauver sa vie. Le tigre ordonna le supplice. La veille de sa mort, la princesse de Monaco voulant laisser à ses deux filles un souvenir parlant de cette heure cruelle, coupa ses magnifiques cheveux blonds et les leur envoya. Comme on lui refusait des ciseaux, et qu'elle n'avait aucun instrument tranchant, elle cassa un carreau de vitre dont elle se servit! Au moment

Elle prit les deux jeunes femmes presque dans ses bras, et les regardant toutes deux :

— Eh bien, il sera fait comme l'a dit la souveraine des suaves odeurs. Nous ne sommes qu'avec des amis ! Eh bien, qu'une jolie femme prononce l'éloge d'une autre !

On se plaça autour d'une grande table ronde, recouverte d'un tapis de velours vert bordé d'une frange d'or ; sur cette table était un flambeau d'argent à douze branches surmonté d'un abat-jour ; autour de la table se rangèrent M. de La Harpe, M. de Chastellux, M. Suard, l'abbé Morellet, l'abbé Galiani, M. de Saint-Lambert, M. de Florian, M. Gibbon, M. de Chabanon et M. Moultou, etc., etc. A côté de Mme Necker toujours debout, mais toutes deux assises, étaient les deux jeunes femmes, mises à la mode du temps ; elles portaient un pierrot en pékin rayé avec un grand fichu en gaze de Chambéry, bordé d'une magnifique blonde. Le pierrot de Mme de Lauzun était de pékin puce rayé, couleur sur couleur, d'une large raie satinée et garni d'une ruche découpée ; sur sa tête était un petit chapeau de satin rose, avec un bouquet de

d'aller à l'échafaud, elle craignit de paraître pâle et demanda du rouge.

— Si j'ai peur, dit-elle avec ce doux sourire d'ange qui était un des charmes puissants de son visage, que ces misérables n'en voient rien...

Elle périt *la veille* de la mort de Robespierre, le 8 thermidor !

Les deux filles qu'a laissées Mme la princesse de Monaco sont Mme la marquise de Louvois et Mme la comtesse de La Tour-du-Pin.

Le fait de l'éloge de Mme de Lauzun, lu par Mme de Monaco, est exact ; il se passa, comme je le rapporte, chez Mme Necker.

plumes également roses, posé sur le côté. Mme de Monaco était en cheveux, n'ayant que ce qu'on appelait alors *un œil* de poudre; elle était habillée d'une étoffe vert clair parsemée de petites roses.

Au moment où l'on allait commencer la lecture du portrait, on annonce :

— M. le comte de Buffon, M. de Marmontel !

Mme NECKER, allant vivement à M. de Buffon.

Eh quoi ! c'est vous ! si tard !

M. LE COMTE DE BUFFON, après lui avoir baisé la main.

Il n'est jamais tard pour venir à vous, car pour une si douce chose que celle de vous voir, on est toujours prêt ! (*Il s'incline très bas devant les deux jeunes femmes.*) Madame la princesse de Monaco veut-elle bien recevoir mon hommage[1] ?

(Il s'approche de Mme de Lauzun, qu'il connaît davantage, et lui prend la main, qu'il baise, toujours en s'inclinant profondément.)

[1] M. de Buffon, né le 7 septembre 1707, avait alors quatre-vingts ans ; il mourut à Paris l'année suivante 1788, le 16 avril.

C'est encore une réputation trop exhaussée. Quand on voit sur le piédestal de sa statue *que son génie égale la majesté de la nature*, on se demande quelle louange on donnera au vrai naturaliste qui soulèvera le voile de la nature et nous révèlera ses secrets. M. de Buffon a révélé seulement le secret d'écrire en prose avec tout le charme et la pompe de la poésie ; mais pour être un brillant écrivain, on n'est pas un illustre savant, un homme nécessaire à la science spéciale de l'histoire naturelle. Je dirai plus, on peut lui faire à cet égard même de très grands reproches. Ses tableaux sont ravissants, mais souvent hypothétiques. C'est une faute, une grande faute. Voltaire l'a bien senti, Condorcet également. Linnée, son contemporain, Linnée, qui fut maltraité par M. de Buffon, Linnée aura peut-être une place dans la postérité que le temps ne lui ravira

Mme NECKER.

J'espère, Marmontel, que vous n'aurez pas permis au comte de faire une trop longue course à pied ?

jamais. Il a attaché son nom à des classifications jusque-là incertaines, et le beau système de M. de Jussieu a même respecté Linnée dans beaucoup de parties. Quant à M. de Buffon, il faut, en faisant son éloge, parler en même temps de Montbeillard, élégant écrivain, et de l'abbé Bexon, pour l'histoire des oiseaux ; de M. Daubenton pour la partie anatomique des quadrupèdes, ainsi que de Mertrud ; et enfin, pour l'histoire des serpents et des poissons, de M. de Lacépède, dont le talent ressemble tant à celui de M. de Buffon, en ce qu'il montre plus de brillant et de coloris que de profondeur.

Aristote avait posé les premiers fondements de la zoologie. Pline mêla le vrai et le faux, le ridicule et le sublime, accueillant toutes les versions, mais racontant admirablement ce que lui-même voyait. Puis vinrent ensuite Gessner (Conrad), Aldrovande, et plus tard *Césalpin*, *Agricola*, *Jean Rai*. Tous ces esprits, cherchant la lumière, avaient préparé les voies, et lorsque M. de Buffon fut transporté au Jardin du Roi, au milieu de ces trésors dont la profusion étonnait même la science, il n'y vint pas *seul* et n'y travailla jamais sans aide *.

M. de Buffon est de Montbard ; les détails de sa vie habituelle me sont aussi familiers que ceux d'un de mes parents les plus proches. Je sais donc de lui des traits qui repoussent le génie. Cette manie de n'écrire qu'habillé ou tout au moins poudré et en jabot de dentelle... c'est pitoyable, et cela révèle un talent lorsqu'on y ajoute ce mot :

Le génie, c'est l'aptitude à la patience.

Avec ce système, le génie devrait être bien plus fréquent,

* Les deux frères de ma belle-mère, les oncles de Junot, qui s'appelaient MM. Bien-Aymé, étaient les amis intimes de M. de Buffon ; l'un était évêque de Metz et, avant la révolution, premier chanoine de la cathédrale d'Évreux ; l'autre, médecin ordinaire de M. le comte d'Artois. Mon oncle l'évêque de Metz était fort habile en botanique, et surtout en histoire naturelle, pour les insectes et les oiseaux. C'est lui qui a fait *en entier* l'article des Abeilles. Guéneau de Montbeillard était souffrant, et ce fut mon oncle qui s'en chargea.

M. DE MARMONTEL.

Traverser les Tuileries seulement, madame.

Mme NECKER.

C'est encore beaucoup.

tandis qu'il est bien rare ! Je crois au contraire que le génie, c'est la conception instantanée et surtout rapide de ce qui s'offre à nous. Cette pensée est viable ou elle ne l'est pas. Le moule dans lequel elle fut jetée ne vous la rendra pas. Voilà, du moins, comment je comprends le génie. Il fut créateur, mais créateur comme la Divinité. Dieu n'a ni repentir ni calcul ; ce qu'il produit est parfait. Le génie ! oh ! quel abus on a fait de ce grand nom ! Le génie ! Ce mot a été souillé et maintenant il faudrait un autre mot pour désigner cette émanation de Dieu, cette parcelle du feu qui brûle devant son trône ! Quel abus nous avons fait et nous faisons encore des mots ! ! !

M. de Buffon n'aimait pas Linnée : cela devait être ; mais pourquoi le laisser voir ? Linnée reçut longtemps les attaques peu courtoises de M. de Buffon sans lui répondre ; cependant le savant de la Suède pensa que le silence était une approbation tacite, et il répondit ; mais savez-vous comment ? Le fait est assez peu connu.

Un jour, en parcourant les bruyères, les vallées et les lacs de sa province glacée, il trouva dans ses courses une plante fort ordinaire, laide et désagréable à voir et même à étudier. Elle est de la famille des cariophyllées * ; elle ne croît que dans des terrains arides et incultes. Les magiciennes de la Thessalie l'employaient dans leurs enchantements, et dans presque toutes ses touffes on est sûr de trouver un crapaud, parce qu'ils aiment cette plante ; lorsque Linnée la trouva, elle était inconnue comme classification ; il la plaça avec celles de sa parenté et la baptisa du nom de BUFFONIA. Ce fut la seule vengeance qu'il tira de M. de Buffon, qui avait été fort mal pour lui.

Cette nature morale et cette nature physique s'alliant ensemble pour une passion humaine des plus basses, la ven-

* Cette famille a deux espèces, l'une vivace et l'autre annuelle.

M. DE BUFFON.

Lorsque les vieillards ne marchent pas, ils perdent l'usage de leurs jambes.

Mme NECKER.

Mais n'en est-il pas de même de leurs facultés? Voyez Voltaire! s'il n'avait pas toujours écrit, il n'aurait pas produit aussi tard ni aussi bien.

MARMONTEL.

Ah! aussi bien!

(M. de Buffon sourit sans parler.)

M. DE LA HARPE.

Mais...

geance, m'a toujours paru un texte bien remarquable à commenter.

M. de Buffon était parfaitement aimable lorsqu'il était avec des personnes auxquelles il voulait plaire.. Ses manières et son ton, tout en lui formait ce qu'on appelait alors un homme parfaitement aimable comme un homme du monde. Il avait ces formes non seulement polies, mais complètement inconnues maintenant, et qui paraîtraient une sorte de caricature des manières d'aujourd'hui. M. de Buffon avait une belle tête de vieillard et sa tournure avait de la distinction. Son père était conseiller au parlement de Dijon, Benjamin Leclerc.

Un fait que je tiens de mon oncle l'évêque de Metz, c'est que J.-J. Rousseau, passant par Montbard, voulut voir M. de Buffon; il était absent. Jean-Jacques se fit conduire chez lui et là, ayant demandé à être introduit dans le cabinet où travaillait M. de Buffon, Jean-Jacques se prosterna et *baisa* le seuil de la porte. Mon oncle a été *témoin* du fait.

M. de Buffon mourut à Paris, le 16 avril 1788; son fils périt sur l'échafaud, sans que son nom, dont la France devait être trop fière pour le souiller de sang, pût le préserver de la proscription des cannibales qui nous décimaient.

MARMONTEL.

Mon cher La Harpe, vous ne pouvez avec toute votre amitié pour M. de Voltaire, lui reconnaître du talent dans ses derniers jours[1].

M. DE BUFFON, d'une voix égale et douce.

Messieurs, messieurs, point de discussion sur le génie du grand homme[2] !

Mme NECKER.

Et notre éloge ?

LA DUCHESSE DE LAUZUN, d'un ton caressant.

Pas aujourd'hui.

Mme NECKER.

Et moi, comme auteur et comme maîtresse de maison, j'ordonne ici et *je veux* que vous entendiez votre amie vous louer comme vous devez l'être.

LA PRINCESSE DE MONACO.

Je suis prête !

(Au moment où elle va commencer, une porte s'ouvre à côté de la cheminée ; un homme sans chapeau et vêtu d'un habit noir sort par cette porte, suivi d'une jeune femme, dont la tournure est étrange et dont l'aspect présente celui de la force et de la santé. Cet homme était M. Necker, alors contrôleur général de France et la jeune personne était Germaine Necker, femme du baron de Staël, ambassadeur de Suède. A la vue du contrôleur général, tout le monde se leva et Mme Necker s'avança vers son mari avec le respect qu'elle lui témoignait en toutes cir-

[1] M. de Voltaire était mort depuis neuf ans (1778).

[2] On sait qu'ils se détestaient ; mais il y avait un raccommodage *reblanchi*, comme l'écrivait Voltaire au cardinal de Bernis.

constances. M. Necker prit la main de sa femme et la lui serra avec tendresse. C'était un spectacle à la fois touchant et respectable que la vue de cet intérieur. Mme de Staël s'avança vers sa mère, qui l'accueillit froidement, quoiqu'elle l'aimât ; mais leurs natures ne se ressemblaient pas assez.)

M. Necker avait à cette époque de sa vie quarante-cinq ans. Sa taille était haute, sans être très grande, mais il avait un art particulier de porter sa tête et d'ajouter à la hauteur de sa personne. Son front, quoique élevé, avait une singulière particularité ; il y avait de la femme[1] en lui : ni angles ni nœuds, ni de ces *pattes d'oie*[2] qui vieillissent avant le temps les visages qui les ont. Son œil était admirable ; il y avait dans son regard une douceur infinie et puis une activité d'âme tempérée par la sagesse, fruit de ses longues études et d'une connaissance intime du cœur humain, qui lui donnaient une gravité douce échappant aux calculs matériels de la terre et n'étant pas étrangère à ce monde invisible dont nous faisons partie sans pouvoir le comprendre. Dans ce regard *attentif*, on trouvait, dit Lavater, la force de combinaison plus peut-être que la force créatrice. Son teint était d'un jaune pâle, ainsi que tous les hommes qui travaillent beaucoup. Sa bouche avait une ligne surtout très remarquable, aiguë, sans dureté, qui permettait aux lèvres de sourire avec grâce ; c'était encore, comme sur son front et dans son regard, une beauté, ou plutôt un agrément de la femme qui exis-

[1] C'est le mot de Lavater.

[2] On appelle ainsi un rayon de petites rides qui se placent au coin de l'œil, entre l'œil et la tempe.

tait dans sa conformation. Son menton était peut-être un peu long et replet, mais non comme le serait un menton d'homme éminemment gourmand. Il y avait en général dans tous ses traits une grande harmonie, et il ne pouvait se mouvoir sans se placer dans une attitude qui lui seyait.

Son nez n'avait aucune forme particulière : il n'était ni aquilin, ni grossièrement taillé, quoique fort, mais il était ce qu'il fallait pour rendre cette physionomie imposante par tout ce qu'elle exprimait en repos. Une qualité à lui particulière, c'était la grâce simple, — chose si difficile à acquérir quand la nature ne vous l'a pas donnée, — qu'il mettait à accueillir les étrangers qu'on lui présentait et les personnes qu'il connaissait et qu'il trouvait chez Mme Necker en sortant de son travail. Il mettait à l'aise dans le salon où l'on était avec lui ; et malgré ce qu'on a dit à Paris de la raideur de Mme Necker, je tiens de plusieurs personnes dignes de foi qu'elle et lui faisaient parfaitement les honneurs de chez eux. Quant à Mme de Staël, elle était déjà à cette époque si bruyante et si démonstrative, qu'à côté d'elle une politesse ordinairement affable paraissait froide et sans couleur. Les jeunes personnes n'avaient alors rien de ce mouvement perpétuel qui l'agitait et qui depuis s'est au reste fort calmé ; mais nous avons pu juger de ce qu'il était lorsqu'elle avait quinze ans, et cela devait être étrange.

Lorsque M. Necker fut assis et que sa fille eut pris sa place à côté de lui, comme si elle eût cherché un appui, il se tourna vers la duchesse de Lauzun, qu'il connaissait mieux que la princesse de Monaco, et lui dit en souriant :

— Est-ce qu'Émilie a reçu un portrait *qu'on m'a fait voir*, mais que je ne connais pas entièrement?

LA PRINCESSE DE MONACO.

Nous en sommes là précisément, monsieur! Mme de Lauzun prétend qu'elle ne veut pas qu'on lise son éloge devant elle; moi je prétends qu'il y a de la vanité là-dedans.

M. NECKER, riant doucement à Mme de Lauzun.

Mais savez-vous que cela y ressemblerait un peu? Vous! vous! de la coquetterie!

LA DUCHESSE DE LAUZUN.

J'avoue que cela m'émeut de penser qu'on s'occupera de moi exclusivement pendant tout un quart d'heure, et je suis sûre que Mme de Monaco est comme moi.

LA PRINCESSE DE MONACO, souriant.

C'est selon! mais allons, nous perdons un temps qui serait bien mieux employé.

(Elle se place dans le vrai jour et commence à lire.)

« Pour connaître la nature humaine dans tout l'éclat dont elle est susceptible et pour qu'elle nous inspire à la fois autant d'admiration que d'intérêt, il faut se représenter, sous les traits d'une jeune personne, l'union véritablement divine de la sagesse et de la beauté.

« Quand je considérais dans mon esprit l'accord touchant et sublime de ces deux perfections, quand je me blâmais ensuite de m'occuper trop exclusivement d'un prodige sans vraisemblance, je le vis se réaliser à mes yeux; je vis Émilie[1].

[1] Je n'ai transcrit ici qu'une partie de ce charmant éloge de de Mme de Lauzun, écrit par Mme Necker.

« Qui connut cette femme charmante et ne ressentit aussitôt les douces émotions de l'amour et de l'amitié? Ses grâces naïves pourraient inspirer, je l'avoue, des sentiments trop passionnés, s'ils n'étaient réprimés par la noble décence de ses regards, et par l'expression céleste de sa physionomie; car c'est ainsi qu'Émilie *en impose* [1], sans le savoir et qu'elle ne fait jamais naître que des sentiments dignes d'elle [2].

« Heureuses les femmes qui ont su longtemps cacher leur mérite par la simplicité et la modestie, et qui ont appris leur secret au public avant de le savoir elles-mêmes! Heureuses celles qui ont su se faire aimer avant de faire naître l'envie, et qui ont jugé de bonne heure que l'exemple donné en silence est le plus utile de tous! Émilie fait rarement l'éloge de la vertu; car elle entrevoit sans s'en douter que ce serait parler d'elle. Elle craint les regards, les distinctions; elle ne peut suivre la route commune et ne veut point paraître s'en écarter.

« La grande considération dont jouit Émilie dans un âge aussi peu avancé n'est pas due à la seule vertu; car on trouve des femmes très honnêtes et qui remplissent bien des devoirs austères, sans qu'elles aient obtenu cette fleur de réputation que possède Émilie. C'est donc à une âme *à elle*, dont sa physionomie est l'image, qu'elle doit l'estime et les égards dont elle est entourée. Les femmes qui veulent captiver l'opinion cherchent à s'insinuer dans tous les esprits par des propos flatteurs, par des intentions de tous les

[1] Il est étonnant que Mme Necker fasse la faute toutes les fois qu'elle se présente.

[2] Comme ce portrait ressemble à Mme Récamier!

genres. Émilie, au contraire, n'a jamais montré aux indifférents d'autres sentiments que celui de la bienveillance, et néanmoins elle a réuni tous les suffrages[1], comme les corps célestes qui, paraissant rester toujours dans la même place, attirent cependant tous les autres autour d'eux, sans mouvement et sans effort.

« Cette âme tendre, qui vit au milieu du monde et comme le monde, semble transformer en actions vertueuses toutes les actions indifférentes et se trouver ainsi que Mornay, au milieu des combats, non pour y prendre part, mais pour garantir la vertu, ce maître qu'elle s'est choisi, des coups qu'on veut lui porter. Ce caractère, d'une vertu simple et sans éclat, est le plus rare de tous; car, en général, les femme ressemblent à ces soldats qui s'étourdissent par leurs propres cris quand ils marchent à la victoire.

« L'éducation d'Émilie ressemble à la législation de certains peuples qui ne traitait que des fautes légères, pour ne pas donner l'idée des grands crimes : aussi se trouble-t-elle par la crainte de la moindre

[1] Quelle inconcevable rapport entre ce portrait et celui qui serait fait pour Mme Récamier ! Beauté, bonté, agréments, considération, tout ce qui est attachant, ce qui tient à l'estime, au charme, à la renommée, tout ce qui fait aimer et plaire se trouve réuni sur les deux têtes de ces femmes charmantes ! Comme on aurait été heureux de les voir toutes deux près l'une de l'autre ! leurs destinées sont également brillantes devant les hommes, pures et parfaites devant Dieu ! Toutes deux belles et vertueuses, toutes deux frappées par le malheur : mais l'une au moins est demeurée pour donner à ses amis le seul bien que Dieu leur accorde, la présence d'un ange consolateur. Une chose remarquable, c'est que Mme de Staël a fait de Mme Récamier le même portrait que Mme Necker de Mme de Lauzun.

omission; aussi rougit-elle dès qu'on la regarde [1] et rougit-elle de s'être aperçue encore qu'on la regardait. Émilie connaissait bien mieux que personne l'importance des petites choses dans l'exercice de ses devoirs, et rien de ce qui peut contribuer au bonheur des autres et augmenter leur affection ne lui paraît à dédaigner. C'est un enchaînement de moyens très délicats, connus ou plutôt devinés par les âmes sensibles et qu'il leur est plus aisé de pratiquer que d'exprimer; *c'est par une constance à toute épreuve qu'Émilie s'est frayé une route vers le bonheur, à travers les circonstances les plus difficiles et les plus cruelles*. Pourquoi ne nous est-il pas permis de montrer dans toutes les situations de sa vie, ce modèle de perfection où les femmes peuvent atteindre, et dérouler toutes les circonstances de cette apparition de la vertu sur notre terre abandonnée?

« La religion d'Émilie est une raison éclairée. Elle ne la montre pas par accès, mais par une suite d'actions qui ont entre elles un rapport constant et dérivent toujours des mêmes principes.

« O vous, ange protecteur à qui le Ciel a confié les jours et les vertus de ma chère Émilie, ange qui suivez ses pas au milieu des dangers dont elle est environnée... »

Un Valet de chambre, annonçant.

Mme la comtesse de Blot [2]!

[1] Cette partie du portrait est surtout admirable et frappante de ressemblance.

[2] Mme la comtesse de Blot était dame d'honneur de Mme la duchesse d'Orléans.

LA DUCHESSE DE LAUZUN, rapidement et à voix basse à M. Necker, tandis que Mme Necker va au devant de Mme de Blot.

Je vous en conjure, monsieur, je vous supplie de ne pas faire continuer la lecture devant Mme de Blot.

M. NECKER.

Pourquoi cela? elle est de nos amies. C'est une femme d'esprit, parfaitement agréable et bien faite, je vous l'assure, pour sentir tout ce que vous valez. Je voudrais, au contraire, que l'on recommençât la lecture pour elle, et si vous étiez complaisante autant que bonne et charmante, vous nous en laisseriez prendre la licence.

LA DUCHESSE DE LAUZUN, rougissant et très embarrassée.

Je ne puis, monsieur, vous exprimer toute ma gratitude de la bonté avec laquelle Mme Necker veut bien parler de moi; mais je n'ai pas le courage de braver la censure de Mme la comtesse de Blot.

M. NECKER, avec un sourire malin.

Vous êtes prévenue contre Mme de Blot, et cela est très naturel. Je sais pourquoi!

LA DUCHESSE DE LAUZUN, vivement.

Je n'ai nommé personne!

M. NECKER, souriant encore.

Oh! personne, positivement, non; mais vous savez que le regard est souvent plus éloquent que la parole même.

LA DUCHESSE DE LAUZUN, embarrassee.

Je vous assure, monsieur, que...

M. NECKER, la regardant avec un intérêt marqué.

Vous êtes un ange qui ne pouvez rien celer, et surtout qui ne *sait* rien celer ! Au reste, la personne qui est en guerre avec Mme de Blot est assez hostile envers Mme Necker et envers moi pour que je craigne son influence sur vous !

LA DUCHESSE DE LAUZUN, avec intérêt.

Ellle serait nulle, si elle voulait agir contre vous et Mme Necker. Mme Necker ! qui est pour moi, comme l'amie, la mère la plus tendre et la plus éclairée !

M. NECKER, après avoir hésité un moment.

Eh bien ! alors, comment pouvez-vous entendre Mme le comtesse de Genlis parler sur ma femme comme elle le fait ?

LA DUCHESSE DE LAUZUN, avec dignité et une sorte d'émotion.

Monsieur Necker, comment *vous*, qui jamais ne dites une parole légère, pouvez-vous m'en adresser qui me soient presque douloureuses ? Moi ! écouter, entendre dire quelque chose d'offensant sur Mme Necker ! Vous ne le croyez pas ! Qui m'a accusée de cette faute ? car vous ne pouvez m'en avoir soupçonnée, vous !

M. NECKER, lui prenant la main avec émotion.

Pardon ! pardon ! Mais vous connaissez cette histoire que fait courir Mme de Genlis sur le compte de Mme Necker ?

LA DUCHESSE DE LAUZUN.

Non ! je n'ai rien appris ! Qu'est-ce donc ?

M. NECKER, souriant,

Puique vous l'ignorez, je ne vous l'apprendrai pas,

oublions-le; l'oubli de ce qu'ils disent devrait être la vraie punition des méchants.

UN VALET DE CHAMBRE, annonçant successivement :

M. le comte de Creutz, M. Chénier, Lord Stormont, M. de Grimm, M. Dandhume, M. de Chabanon, Mme la comtesse de Brienne, Mme la comtesse de Châlons, Mme la comtesse de Tessé, M. le marquis de Castries, Mme la duchesse de Grammont, Mme la princesse de Poix, Mme la princesse de Beauvau, Mme la duchesse de Choiseul, M. l'abbé Raynal, etc.

La conversation devint générale; mais, ainsi que le voulait Mme Necker, elle était toujours dirigée par la maîtresse de la maison. Elle voulait aussi qu'aucune des personnes présentes ne sentît qu'elle était sous la dépendance de la présidente du salon. *Il faut que le pouvoir agisse invisiblement*, disait Mme Necker[1]. Et cela n'était pas toujours.

Le moment, au reste, l'exigeait impérieusement. On était à cette époque où, après les notables, l'Assemblée constituante se formait dans l'avenir et cette association du tiers, que M. Necker espérait enfin faire adopter, causait déjà un mouvement général et fort actif. Les amis de M. Necker lui étaient demeurés fidèles, mais cette fidélité lui resterait-elle toujours? Il y avait une grande épreuve à soutenir. Le moment était cri-

[1] Mme Necker prouvait ici ce qui se voit souvent; c'est que la théorie mise en pratique ne remplit pas toujours le même but. Il y avait chez Mme Necker une sorte de froid dans la conversation qui ne se voyait nulle part et sans qu'il y eût toutefois de l'ennui. Cela venait sans doute de l'état nerveux dans lequel elle était toujours. Elle ne pouvait s'asseoir et n'obtenait de repos que dans le bain.

tique, car le délire de la liberté américaine existait encore dans toute sa force et cette liberté se voyait dans tout ce qui montrait un point d'opposition avec la cour. M. Necker en était presque haï dans cet instant, et cette défaveur suffisait pour lui donner une faveur que peut-être sans cela il n'aurait pas eue en France, où tout ce qui fait réussir manquait à M. Necker, la grâce, la légèreté d'esprit, de cet esprit spécial à notre pays, qu'on ne comprend que lorsqu'on est né en France. Melle Necker aimait la discussion et la rendait animée, ce qui déplaisait à sa mère, surtout au moment où les affaires politiques demandaient un grand calme et beaucoup de circonspection. Mme Necker avait deux jours spécialement affectés pour recevoir, le lundi et le vendredi; le lundi était plus intime. La santé déplorable de Mme Necker lui rendait, en général, ces jours-là fatigants, mais elle y était à côté de son mari. Elle le voyait, l'entendait et, pour elle, ce charme du cœur se répandait sur tout ce qui l'entourait. Pouvant difficilement s'asseoir, elle allait d'un groupe à l'autre, écoutait et revenait près de la cheminée, où bientôt elle était entourée à son tour, et M. Necker le premier était attentif à tout ce qu'elle disait et recueillait avec une religieuse et scrupuleuse attention les anecdotes qu'elle racontait avec une grâce charmante. Il est faux qu'elle fût *guindée* dans sa conversation. Son maintien était raide, et puis cette malheureuse attitude, cette difficulté de s'asseoir était un des plus grands obstacles au charme du *laisser-aller*, qui était surtout alors ce qui dominait dans une société intime et de la haute classe; mais Mme Necker suppléait autant que possible à ce laisser-aller par une finesse d'idée qui plaisait. Celle offerte par elle

vous plaisait aussi par la manière dont elle la présentait : il semblait qu'elle était, depuis longtemps, au bord de votre pensée. Enfin, on se trouvait peut-être mieux avec elle qu'avec sa fille, malgré le brillant génie et la faconde toute sublime de Mme de Staël. Elle inspirait tout d'abord une grande méfiance de soi-même. Ce sentiment est pénible.

Ce même soir où l'on avait lu le portrait de la duchesse de Lauzun, les groupes étaient plus nombreux qu'à l'ordinaire dans le salon de Mme Necker. Dans l'une des parties les plus éloignées de la cheminée, on voyait Mme de Staël, entourée de l'abbé Raynal, Marmontel, Grimm, la duchesse de Grammont, Cerutti et quelques amis de l'éloquence forte et passionnée de la jeune femme. Elle racontait en ce moment l'événement du portrait de Charles Ier, posé dans le cabinet du roi par M. le comte d'Artois le jour où M. Necker proposa la réunion entière. Mme de Staël, sans réfléchir combien cette anecdote pouvait être pénible aux oreilles de son père qu'elle adorait et pour qui elle professait un culte fanatique, racontait l'aventure avec une chaleur d'expression qui doublait encore lorsqu'on songeait qu'elle indiquait ainsi jusqu'où pouvait aller l'aveuglement de la famille royale, puisque le frère du roi voyait sa mort dans ce qui pouvait peut-être le sauver, si cette mesure eût été dirigée au lieu d'être arrachée *au pouvoir* par *la force!*

— Mon père indiquait le seul moyen de salut[1],

[1] Cette anecdote fut racontée le lendemain par Mme de Staël elle-même chez son père. Je l'ai entendu raconter à M. de La Harpe.

prononça hautement la jeune ambassadrice. Eh bien! que croyez-vous que fit M. le comte d'Artois? poursuivit-elle en s'adressant à l'abbé Raynal. Lorsqu'il vit que la leçon n'était pas comprise par le roi, il enleva le tableau et y substitua le même jour une gravure anglaise, représentant non pas la figure de Charles Ier, mais son supplice[1].

L'ABBÉ RAYNAL

Et que dit le roi, cette fois, à la vue de la gravure?

Mme DE STAEL

Rien. La leçon demeura sans fruit comme la première. Mais ne trouvez-vous pas admirable qu'à de l'ignorance on joigne une hardiesse aussi grande?

UN VALET DE CHAMBRE, annonçant.

Mme la marquise de Sillery.

En entendant ce nom, il y eut d'abord un silence général et puis comme un murmure produit par beaucoup de chuchotements; Mme de Genlis n'en eut pas du tout l'air embarrassée; Mme Necker fit beaucoup de pas au devant d'elle et, la prenant par la main, elle la fit asseoir le plus commodément possible, l'entoura de soins et lui montra sans affectation une bienveillance marquée.

[1] Cette sorte de prévision ne veut rien dire du tout : Louis XVI avait, au contraire, la crainte du sort de Charles Ier, et c'est pour l'éviter qu'il agissait ainsi qu'il l'a fait. Ce n'était donc pas Charles qu'il fallait lui montrer, il ne connaissait que trop cette tragique histoire, mais le moyen de l'éviter par une marche plus saine et du moins raisonnable.

Mme DE STAEL, à M. de La Harpe, qui vient de se joindre aux hommes qui sont autour d'elle, mais à demi-voix.

Que nous apporte-t-elle aujourd'hui, Mme de Genlis? Un traité sur l'éducation ou bien un conte de fée? (*M. de La Harpe sourit.*) J'avoue, poursuivit Mme de Staël, que je fus très enthousiaste de Mme de Genlis. Ma mère me conduisit à Bellechasse, où elle était déjà avec Mademoiselle d'Orléans. Je venais de lire *Adèle et Théodore*. J'en étais enchantée et je voulais en connaître l'auteur. Ma mère voulut bien y aller à ma prière et nous entendîmes la lecture d'une pièce de Mme de Genlis, qui me charma, *Zélie ou l'Ingénue*. Comme son style est pur et qu'elle dit à ravir, j'avoue que j'ai rarement entendu la lecture d'un morceau de littérature par son auteur, avec autant de plaisir qu'elle m'en fit; mais, depuis, ce que j'ai appris de Mme de Genlis m'a bien éloignée d'elle.

Mme de Staël ne voulait pas dire qu'elle savait tout ce que Mme de Genlis disait de sa mère, de son père et d'elle-même.

Dans ce moment on entendit quelques voix animées s'élever à l'extrémité du salon, dans la partie où étaient Mme de Genlis et Mme Necker, ainsi que Mme de Blot. Mme de Staël s'appuya sur le bras de son père, qui venait à elle et, s'approchant de l'endroit où la conversation paraissait animée, elle vit Mme de Genlis et sa mère qui discutaient ensemble, et Mme de Blot, dont le sourire fin et même malin appuyait ce que disait Mme Necker, en jetant une sorte de ridicule sur Mme de Genlis, dont l'émotion, visiblement excitée, contrastait avec le calme inaltérable de Mme Necker. Elle donnait l'idée d'une sœur morave, toujours égale, comme soumise à une règle générale, tandis

qu'elle n'obéissait qu'à celle qu'elle-même s'imposait. Lorsque Mme Necker avançait une opinion un peu hasardée, rien dans ses manières, dans le timbre de sa voix, ne dénotait une discussion. Mme de Genlis, au contraire, était agitée. Ses yeux, qu'elle avait fort beaux, lançaient malgré elle des regards *plus qu'animés* et le reste de sa physionomie, ses traits[1], qui demandaient de l'harmonie pour être agréables, révélaient par leur contraction une agitation intérieure dont elle n'était pas maîtresse. La position où elle était redoublait encore ce malaise. Dans ce cercle de femmes qui étaient ce soir-là chez Mme Necker, Mme de

[1] Mme la comtesse de Genlis, qu'on appelait alors Mme de Sillery, par l'héritage de la terre de Sillery, avait été charmante et surtout très gracieuse ; elle avait une très singulière qualité dont elle-même se vantait, que lui avait donnée la grande habitude de jouer la comédie. Elle était *mime ;* elle avait donc la possibilité de prendre souvent, non pas une nouvelle figure, mais une nouvelle physionomie. Son genre de visage comportait plutôt de la gaieté et de la malice que des sentiments profonds. On voyait dans ses grands yeux fendus en amandes une expression qui racontait tout autre chose que ce qui devait animer un visage de jeune femme. Sa bouche était grande, mais ses dents fort belles et ses lèvres bien faites, seulement un mouvement imperceptible ramenait les deux lèvres l'une contre l'autre, ce qui donnait alors aux coins de la bouche une expression tout à fait déplaisante et fort méchante ; et son nez, qui ne se sauvait de la réputation de gros nez que parce qu'il pouvait aussi prétendre à celle d'un nez retroussé, son nez recevait aussi un *plissement* qui le rendait tout autre et changeait enfin tellement la physionomie de Mme de Genlis lors d'une émotion vive, que j'ai entendu M. de Saint-Phare, qui passait sa vie chez moi et me parlait d'elle, qu'il l'aimait encore mieux que Mme de Montesson, qu'il exécrait, me dire que Mme de Genlis, assez maîtresse d'elle pour ne dire que ce qu'elle voulait, ne l'était pas assez pour contrefaire son visage.

Genlis comptait bien peu d'amies, et elle le savait. Mme de Blot, à elle seule, suffisait déjà pour l'embarrasser. Mme de Blot, dame d'honneur de Mme la duchesse de Chartres, avait conséquemment longtemps dominé Mme de Genlis de son autorité et, depuis, elle était demeurée plus que malveillante pour elle; elle était son ennemie. Mme de Genlis raconte comment cette inimitié était venue; mais elle le raconte à sa manière, disant que *n'ayant pas lu la* Nouvelle Héloïse, *à vingt-deux ou vingt-quatre ans qu'elle avait alors*, Mme de Blot l'entreprit sur ce chapitre devant Mme la duchesse de Chartres et devant *M. le duc de Chartres* et qu'elle la traita comme une personne qu'une autre assez impolie pourrait nommer *bégueule.* Voilà, du moins, ce que Mme de Genlis laisse apercevoir dans sa propre narration. Elle parle de Mme de Blot comme d'une femme ridicule et l'instant d'après elle en parle comme d'une personne spirituelle et au-dessus des autres. Le fait est que Mme de Blot, quoiqu'elle ne fût plus une jeune femme, était toujours élégante dans sa taille et ses manières, et surtout dans sa mise, non seulement par le choix des objets de sa toilette, mais par une grâce intime qui faisait imiter le lendemain par les autres femmes ce qu'elle avait porté la veille. Elle était supérieure comme esprit, de causerie surtout, *et d'esprit de salon* enfin, à tout ce qui était au Palais-Royal à cette époque. Le duc de Chartres la tenait en haine, en raison du pouvoir constant qu'elle exerçait sur toute la maison de la duchesse de Chartres et puis pour cet empire que l'esprit, et l'esprit sain, peut aussi donner sur un caractère angélique comme l'était celui de Mme la duchesse de Chartres. Mme de Blot avait de

la gaieté dans l'esprit plus que dans le caractère, ce qui donne toujours du charme et du piquant à la conversation, parce qu'elle ne manque alors jamais de raison et qu'il en faut en tout, même pour causer, et puis parce que la passion ne nous entraîne plus hors des bornes de la discussion lorsque le caractère est paisible. Mme de Blot avait encore un autre avantage, qui lui avait valu de bonne heure la faveur de Mme la duchesse de Chartres; c'était une extrême politesse et une attention soutenue à ne violer aucun des usages reçus. Aussi, Mme de Blot attachait-elle une grande importance *au bon ton* et *aux bonnes manières*. La délicatesse de son goût, en ce genre, était extrême. Ce n'était pas sur ce point, au reste, qu'elle et Mme de Genlis n'étaient point d'accord. Quoi qu'il en soit, le sujet de leur inimitié était toujours demeuré fort obscur, malgré la bonne volonté des curieux. Cependant la chose paraissait simple et plusieurs personnes de l'intimité de la cour du Palais-Royal m'ont assuré que M. le duc de Chartres aurait pu résoudre les doutes pour ceux qui voulaient en conserver. C'était du moins ce que disaient plusieurs hommes, qui riaient et causaient dans des groupes à l'extrémité du salon de Mme Necker et dans le billard qui le précédait. Quelquefois le nom de Mme de *Sillery-Genlis* était-il répété avec une expression de malveillance. Cependant Mme de Genlis ne perdait pas facilement contenance et surtout l'assurance nécessaire à ce qui devait la faire sortir du salon de Mme Necker comme victorieuse de la lutte engagée.

— Mais, madame, disait-elle à Mme Necker, comment, avec votre goût si parfait, pouvez-vous vous

refuser à voir dans M. de Voltaire ce même bon goût étouffé sous une vanité excessive qui le prive de la faculté de raisonner avec lui-même? Car aussitôt que son amour-propre était offensé, il ne pouvait parler qu'avec une entière partialité et, quant à la flatterie, jamais il ne la trouva trop excessive. Je n'en veux pour preuve que ce qui s'est passé pour sa statue, faite par Pigalle! Au reste, qu'en est-il résulté? Qu'un comédien a eu plus de bon sens que la flatterie outrée qui faisait insulter à la mémoire de Corneille et de Racine, en admettant une statue entière dans le lieu où ils n'avaient que des bustes.

— Madame, répondit Mme Necker, de sa voix toujours égale et douce, M. Préville, en excitant la querelle dont vous parlez, a prouvé certainement plus d'orgueil que M. de Voltaire, en mettant, lui, homme vivant et comédien, son buste[1] immédiatement après celui de M. de Voltaire, comme si de bien jouer une pièce était la même chose que de la faire. Et cette

[1] Cette querelle, qui avait eu lieu dans l'année, vers la fin de la précédente, fut ridicule pour les deux parties. Préville prétendit que la statue *assise* de Voltaire, par Pigalle, ne devait pas être dans le foyer de la Comédie-Française, pour y insulter de son fauteuil à Racine, Corneille et Molière, qui n'y avaient que des bustes. En conséquence, la statue fut provisoirement reléguée *au grénier*, et Voltaire n'eut qu'un buste comme les autres. Jusque-là les manières seules étaient à blâmer, car pour le fond M. de Voltaire ne devait pas obtenir un honneur que n'avaient pas ses rivaux. Mais M. de Voltaire, depuis soixante ans, était le bienfaiteur, on peut le dire, de la Comédie-Française, et cette reconnaissance lui était due. Et puis il était mort; et cette persécution exercée contre un vieillard, mort depuis dix ans, par une femme que son esprtt devait éclairer; est une chose inconvenante de Mme de Genlis.

statue de Pigalle, fruit de l'admiration de la France entière, a été d'abord reléguée au grenier, et depuis, par faveur spéciale et par celle toute particulière de M. le duc de Duras, elle est mise dans le vestibule au milieu des laquais et des cochers!

Mme Necker était émue. Cette souscription pour la statue en marbre de Voltaire, exécutée par Pigalle, avait été remplie par les noms les plus illustres de France. L'idée était de Mme Necker. Quelques personnes s'y refusèrent; mais le nombre en fut tellement circonscrit que M. de Maistre est trop injurieux en disant sur M. de Voltaire le mot affreux qui se trouve dans les *Soirées de Saint-Pétersbourg*[1].

Cette conversation se prolongeait, au grand chagrin de M. Necker, qui, à côté de sa fille, regardait Mme de Genlis d'un air à la fois moqueur et cependant assez sérieux pour lui imposer. Quant à Mme de Staël, elle se contenait à peine. Sa mère le vit et résolut de mettre fin à cette sorte d'agitation, si contraire aux habitudes de sa maison. Mais avant qu'elle eût pu reprendre la parole, Mme de Genlis la prévint :

— Vous parlez, madame, dit-elle à Mme Necker, de la *simplicité* de M. de Voltaire ; appellerez-vous ainsi le sentiment qui l'a porté à faire mettre dans son salon de Ferney, ainsi que je l'y ai vu lorsque je fus lui rendre visite, ce détestable tableau, véritable enseigne de village, dans lequel M. de Voltaire est re-

[1] M. de Maistre, dans l'une de ses *Soirées de Pétersbourg*, s'écrie :

« Vous voulez élever une statue à Voltaire, je n'y mets aucun obstacle; seulement, faites-la lui élever par la main du bourreau! »

présenté dans une gloire, ayant à ses genoux les Calas et foulant aux pieds ses ennemis, Fréron, Pompignan et une foule d'autres personnes qui étaient dans la disgrâce de M. de Voltaire, tandis qu'un magnifique Corrège était relégué dans une antichambre obscure, sans un rayon de soleil pour adoucir son exil? M. Ott, peintre allemand, qui était également dans ce voyage de Ferney, l'a vu comme moi. Est-ce là de la simplicité?

Mme NECKER

Vous m'avez mal comprise, madame. En parlant de la *simplicité* de M. de Voltaire, j'entends un grand naturel dans son langage et de la facilité dans son débit. Ainsi, par exemple, il n'était pas comme beaucoup de personnes d'esprit que nous connaissons toutes et qui s'écoutent parler avec une telle satisfaction d'elles-mêmes qu'il n'en reste plus pour autrui.

Mme DE BARBANTANE

Ajoutez que M. de Voltaire avait beaucoup de bonté et que son cœur était parfait. Quoi de plus touchant que la vie entière de cet homme!

Mme DE BLOT

J'ai une lettre de lui, qu'il m'écrivit quelques jours avant sa mort, et dans laquelle il me parle avec une tendresse paternelle de tout ce qu'il savait devoir me toucher de près. Il y a dix ans qu'elle est écrite et pour moi le souvenir en est aussi vif. Mais Mme de Genlis n'a peut-être pas été reçue aux Délices lorsqu'elle fut en Suisse?

Mme DE GENLIS, d'un ton assez aigre.

J'ai eu l'honneur, madame, de vous raconter, plusieurs fois même, les détails de mon entrevue avec M. de Voltaire. Je crois plutôt que c'est *lui* qui se sera trouvé contrarié de n'avoir pas fait sur moi l'effet qu'il s'attendait à produire. J'ai été naturelle et M. de Voltaire s'attendait à des larmes, de l'attendrissement au moins.

Mme DE BLOT, avec un naturel affecté.

Et vous n'avez pas même été émue? Pauvre petite! Savez-vous qu'à l'âge que vous aviez alors, c'est vraiment fort étonnant? Quoi! pas même d'émotion?

Et son regard se promena circulairement sur le groupe de femmes assises près l'une de l'autre qui les entouraient. Toutes, excepté l'ange de duchesse de Lauzun, sourirent avec une malice plus mordante que la phrase la plus claire. Mme de Genlis comprit toute l'étendue de cette attaque muette; elle connaissait la valeur de tout ce qui frappait et elle savait bien que souvent une histoire racontée sur quelqu'un lui est plus nuisible, dès qu'il s'y trouve du ridicule, que si cette même personne était attaquée sous le rapport de l'honneur. Les conséquences de cette visite devaient être ensuite d'autant plus connues dans le monde, que Mme de Genlis allait peu chez Mme Necker. Mme de Staël avait été conduite un jour à Bellechasse, par sa mère, pour y voir Mme de Genlis. Son âme noble et franche, son bon cœur et, plus que tout, son génie, qui se révélait à elle, lui avait montré dans Mme de Genlis ce qu'elle était en effet, une

femme supérieure[1]. Alors elle s'était livrée à son enthousiasme, non pas, je crois, en *baisant les mains*

[1] Il est permis de dire ce que je dis là de Mme de Genlis; mais ce qui ne l'est pas, c'est d'avoir fait d'elle une biographie aussi burlesque, sans être amusante, que celle qui se trouve dans le *Dictionnaire de la Conversation*, et qui est signée *Jules Janin!* J'ai d'abord cru que je me trompais, que la biographie n'était pas celle de Mme de Genlis, et que l'auteur n'était pas Jules Janin. Mais, hélas! à mon grand regret, c'était bien lui, c'était bien elle. Je n'aime pas à perdre mes illusions; il est trop tard pour les remplacer. Voilà que je croyais qu'avec l'esprit ravissant de M. Jules Janin on ne se trompait jamais, surtout quand on faisait *des biographies* et des articles qui frappent d'*anathème*, du moins par l'intention. Il faut que le marteau retombe alors sur l'enclume, ou bien il blesse celui qui donne le coup. Comment M. Jules Janin peut-il dire que Mme de Genlis est dans l'oubli *le plus entier?... un sommeil de mort!... éternel!...* Mais où a-t-il pris cela? Ce n'est même pas dans sa pensée; car vingt lignes plus loin il dit que les ouvrages d'éducation de Mme de Genlis sont *toujours* dans une foule de mains. Son opinion est vraiment originale. Ce ton tranchant avec lequel il prononce l'oraison funèbre de l'une de nos plus belles réputations littéraires a quelque chose d'amusant. Mais vient ensuite la partie plus sérieuse. Lorsqu'on parle d'un auteur, qu'on le déchire, qu'on le frappe de son fouet d'Aristarque, il faut avoir non seulement étudié tout ce qui le concerne, mais connaître sa vie dans tous ses détails. Ce n'est pas pour prendre la défense de Mme de Genlis que je dis cela; je ne l'aime pas, et je n'estime pas son caractère; mais je suis juste et je veux de l'équité, précisément parce qu'elle est répréhensible. Je trouve qu'il y a de la lâcheté à accuser un coupable faussement. Pour en revenir à Mme de Genlis, à sa biographie du *Dictionnaire de la Conversation*, l'auteur ne se doute pas même de ce qui la concerne, si ce n'est ce qu'il en a recueilli dans les conversations de gens qui eux-mêmes ne la connaissaient pas, et *redisent* ce qu'*on a dit* sans approfondir aucune chose. Ainsi donc on voit dans la biographie de M. Jules Janin que M. de Genlis épousa Mlle Ducret Saint-Aubin et lui donna une fortune

de Mme de Genlis, comme elle le dit elle-même dans ses Mémoires (tome III, page 317), mais en lui té-

et un état dans le monde. Mme de Genlis était bien fille du marquis de Saint-Aubin; mais elle s'appelait Mme la *comtesse de Lancy*, étant chanoinesse d'Alix, à Lyon : il fallait être d'une très bonne noblesse pour cela. M. de Genlis n'avait aucune fortune *que dix mille* livres de rentes; il se maria secrètement et contre l'aveu de ses parents, qui ne revinrent à lui que longtemps après, et ce fut sa femme qui opéra ce rapprochement. Ensuite, où M. Jules Janin a-t-il vu que son mariage avec M. de Genlis *fit surtout* le bonheur et la fortune de Mme de Genlis, *en ce qu'il lui donna pour tante Mme de Montesson?* C'est une ignorance profonde des faits les plus simples concernant Mme de Genlis. Mme de Montesson étant tante de Mme de Genlis et non de M. de Genlis; elle était *sœur* de la mère de Mme de Genlis, de Mme de Saint-Aubin. Jamais elle n'eut le moindre crédit sur Mme la duchesse de Chartres, à qui jamais elle n'a même parlé, bien loin de lui *avoir donné Mme de Genlis pour dame du palais*. Ce n'est pas non plus Mme la duchesse de Chartres qui nomma Mme de Genlis *gouverneur* * des enfants d'Orléans. Ce fut le prince, et ce n'était pas au Palais-Royal que se faisait l'éducation, mais bien à Bellechasse, où un pavillon avait été bâti exprès. Je pourrais relever cent fautes encore plus fortes. Je me contente de parler seulement de celles-ci, elles feront juger du reste. M. Jules Janin écrit beaucoup; il n'a pas eu le temps de lire aucun des livres de Mme de Genlis; il s'en est fait rendre compte; on lui a fait un résumé que bien, que mal, et voilà une pauvre femme jugée. Mais aussi une femme est bien ridicule d'oser écrire, et surtout d'avoir une réputation; de faire des livres qui se lisent! Tout en n'aimant pas Mme de Genlis, je rends hommage à son talent; car elle en a un très positif. Sans doute, il est moins lumineux que celui de Mme de Staël, et aujourd'hui que celui de George Sand, dont le rare mérite est de puiser ses inspirations à un foyer dont la flamme est bien rare à présent, celui du génie de l'âme. Mais pour n'être

* Elle ne fut jamais non plus *gouverneur*. C'est un mot qui courut alors dans le monde; mais elle avait si peu ce nom, qu'elle a fait une sorte de journal-manuel intitulé : *Leçons d'une Gouvernante*.

moignant son admiration avec cette chaleur d'expression que nous lui avons tous reconnue et qu'elle devait avoir à un degré bien puissant à l'âge de seize ans qu'elle avait alors. Quant à Mme de Genlis, elle ne vit pas s'élever près d'elle une femme qui présageait une gloire assez lumineuse pour en déverser une partie des rayons sur toutes les femmes de son siècle, sans un sentiment de mauvaise nature. Sous le prétexte qu'elle n'aimait pas les personnes exaltées, Mme de Genlis s'éloigna de Mme Necker et de sa fille et ne fut pour elles qu'une simple connaissance, en apparence du moins, car au fond elle était leur ennemie et sa haine pour Mme de Staël se fit jour, en dépit de ses efforts pour la cacher, et se montra jusque dans les plus petites circonstances[1]. Au moment de

ni Mme de Staël, ni Mme Sand, Mme de Genlis n'en est pas moins un de nos talents littéraires les plus distingués. C'est une évidence, et la nier ne peut être que le résultat d'une pensée mal conçue ou d'un ressentissement particulier.

[1] Cette soirée, qui eut lieu en effet chez Mme Necker un vendredi de la première année de la rentrée de son mari au contrôle général, m'a été racontée par le cardinal Maury, par M. de La Harpe et par M. Millin, qu'on appelait alors Grandmaison, comme son frère, et qui allait quelquefois chez Mme Necker lorsqu'elle recevait. Il travaillait alors à un journal qu'on appelait *la Chronique de Paris*, et il était en seconde et même troisième ligne dans cette belle société littéraire, composée alors de tout ce que nous avions d'hommes habiles ; mais cela ne l'empêchait pas de remarquer et même d'écouter. A l'époque où les querelles de Mme de Staël et de Mme de Genlis devinrent tellement vives qu'elles amusèrent tout Paris, lors de *Corinne* et de *Delphine*, le cardinal Maury et Millin se rappelèrent tout ce qui s'était passé entre ces deux femmes ; et dans nos veillées du Raincy comme dans celles de Paris, ils nous racontaient tout ce qui se passait les lundis et les vendredis chez Mme Necker : les

cette soirée chez Mme Necker, elle ne cachait même pas ses sentiments[1] et ce qu'avait dit M. Necker pour l'histoire qu'elle attribuait à M. de Chastellux, répandue par elle, était commenté de la manière la plus moqueuse. Mme de Staël, instruite de ces particularités et franche autant qu'elle était passionnée, était depuis ce temps d'une froideur même insolente avec Mme de Genlis. Un mot que celle-ci avait eu la maladresse de dire sur M. Necker avait été la déclaration de guerre et l'hostilité était complète entre ces deux femmes. Mme de Staël avait pour son père surtout une de ces affections qui n'accordent aucune transaction.

La conversation, toujours pénible à soutenir lorsqu'elle est disposée à tourner à l'aigreur, devenait encore plus difficile pour la maîtresse de la maison, qui était calme, compassée et sans aucune imagination, bien qu'elle eût dans le langage une sorte de manière emphatique qui pouvait y faire croire un moment. Mme Necker avait été blessée de cette attaque directe relative à la statue de M. de Voltaire ; elle savait que Mme de Genlis avait tourné en ridicule le poète et ses admirateurs, et cette preuve presque positive en était une nouvelle assurance. Elle reprit donc la dernière parole de Mme de Genlis avec cette exquisse politesse qu'elle apportait toujours dans la conversation, même dans une discussion avec une ennemie, et lui dit :

— Vous avez parlé, madame, de la vanité de M. de

soupers du vendredi étaient charmants, surtout quand M. Necker n'y était pas, disait le cardinal.

[1] Voyez, dans la *Bibliothèque des Romans*, *la Femme auteur* ou *la Femme philosophe*, et une foule de petites nouvelles dans le même genre. Ce sont des pamphlets contre Mme de Staël.

Voltaire ; je vais, si vous le permettez, vous montrer une lettre qu'il m'écrivit de Ferney lorsqu'il apprit que notre intention était de lui envoyer M. Pigalle.

Mme Necker passa chez elle et rapporta, après quelques moments d'absence, une lettre de la main même de M. de Voltaire, chose qui n'arrivait que dans les grandes occasions. Voici cette lettre :

«... J'ai soixante-seize ans, madame, et je sors à peine d'une grande maladie. M. Pigalle doit, dit-on, venir modeler mon visage ; mais, madame, il faudrait pour cela que j'eusse un visage. On n'en devinerait pas même la place : mes yeux sont enfoncés de trois pouces ; mes joues sont du vieux parchemin mal collé sur des os qui ne tiennent à rien ; le peu de dents que j'avais est parti. Ce que je vous dis là n'est point de la coquetterie, c'est une pure vérité. On n'a jamais sculpté un pauvre homme dans cet état ; M. Pigalle croirait qu'on s'est moqué de lui, et, pour moi, j'ai tant d'amour-propre que je n'oserais jamais paraître devant lui, etc. »

— Eh bien ! madame, dit Mme Necker, après que Mme de Genlis eut pris lecture de la lettre du patriarche de Ferney, car elle avait voulu qu'elle reconnût son écriture, que dites-vous de la vanité d'un homme qui convient avec lui-même, et avec vous, que sa nature est arrivée à être ainsi décrépite ?

Mme DE GENLIS, se levant.

Tout ce que je pourrais dire, madame, serait superflu, car je suis confirmée dans ma première pensée, maintenant que j'ai lu cette lettre (*Souriant et regardant Mme Necker*). Vous m'accuserez peut-être d'entêtement, ce n'est que *persévérance* dans mon opinion.

Mme DE BARBANTANE.

Ah! dans le fait! n'êtes-vous pas grande-maîtresse de l'ordre de la Persévérance? C'est une bonne manière d'avoir un brevet d'entêtement. On dit: *Je suis de l'ordre de la Persévérance*[1], *je ne change pas d'avis*, et on a raison! C'est fort commode!

Mme DE GENLIS, d'un air digne et sans paraître même émue de ce que vient de lui dire Mme de Barbantane, salue Mme Necker en souriant, et lui dit :

Quoique je sois *entêtée*, madame, permettez-moi de vous dire que je suis fâchée de me trouver d'un autre avis que le vôtre: c'est un regret qu'on ne peut s'empêcher d'éprouver quand on vous apprécie comme je le fais. Permettez-moi d'ajouter que je suis effectivement de l'ordre de la Persévérance, et que je le prouverai par celle que je mettrai toujours à vous être agréable.

Tout cela fut dit si gracieusement, que Mme Necker fut vaincue, et son adieu fut même amical. Mme de Genlis, contente d'avoir ramené à elle la personne qu'il lui importait le plus de mettre de son parti, s'en fut,

[1] Mme de Genlis avait fondé un ordre appelé l'ordre de *la Persévérance;* elle prétendit alors que c'était un ordre ancien et qui venait de Pologne. Mme Potocka et un Polonais lui donnèrent quelques idées là-dessus et le roi de Pologne acheva la mystification que voulait faire Mme de Genlis. Cet ordre a fait beaucoup de bruit; on prétendit dans le temps que la reine avait demandé à en être et qu'elle avait été *refusée ;* je ne le crois pas, quoique Mme de Genlis le nie dans ses Mémoires de manière à le faire croire. Au reste, l'anneau donné aux chevaliers ne leur imposait tout simplement que la perfection, il portait en lettres émaillées : *Candeur et loyauté, courage et bienfaisance, vertu, bonté, persévérance.*

non pas comme une femme, même de bon ton, s'en irait aujourd'hui, en courant et saluant, soit de la tête comme un sous-officier prussien, soit en traînant ou avançant une jambe et donnant une main[1] qu'on lui secoue avec force, mais en marchant doucement, soit pour s'échapper sans être vue, afin d'éviter de faire événement, et pour cela on saisissait le moment où il entrait une nouvelle visite, soit pour bien développer l'élégance de sa taille, qui alors avait tous ses avantages, en prenant congé de la maîtresse de la maison, lorsqu'on ne pouvait l'éviter. Cette politesse, que nous regardons aujourd'hui comme ridicule, était plus nécessaire au bonheur de la vie habituelle qu'on ne le croirait peut-être ; elle entretenait des relations douces et amicales entre des personnes qui, quelquefois, étaient disposées à s'éloigner l'une de l'autre. A cette époque il était encore facile de maintenir cette façon d'être. Des traditions toutes récentes, des souvenirs de ce siècle qui nous avait fait proclamer le peuple le plus poli du monde entier, aidaient à conserver cette urbanité de manières, cette sûreté de commerce, cet échange réciproque d'attentions, de sacrifices même, sans lesquels une société n'a plus ni lois, ni frein, ni rien de ce qui donne de la force à ce code qui nous régit. A l'époque que je cite, il y avait d'ailleurs dans le monde de ces personnes qui survivent au siècle où elles ont vécu, et qui transpor-

[1] Un homme d'un mérite supérieur et qui joint à ce mérite un esprit spécialement fin et d'une nature à la *Sterne*, M. Dupin, le président de la Chambre, me disait un jour en parlant de ces *mains secouées*, façon de s'aborder aussi grossière que ridicule, mais en usage enfin, et voilà ce qui lui déplaît avec raison, qu'il fallait nommer cela des *patinades*.

tent dans l'autre les traditions et les coutumes du précédent. Ce qu'elles avaient vu, elles le racontaient à la jeune génération, qui voulait à son tour avoir à raconter que le temps où elle vivait était le plus joli et le plus remarquable comme exquises manières. J'ai connu chez ma mère de vieux amis de la maison, qui me tenaient sur leurs genoux et me racontaient qu'ils avaient vu Louis XIV dans leur enfance. Ma mère avait elle-même été nourrie dans ces traditions, et je me souviens que ces vieux amis dont, entre autres, était M. le comte de Périgord[1], étaient bien intéressants à écouter, surtout ce dernier, qui avait une grâce et une politesse parfaites, et qui, du reste, était ordinaire d'esprit, mais ne le paraissait pas, tant sa conversation avait de douceur et de charme. Son suffrage était d'un grand poids[2]; c'était presque un succès pour ceux qui entraient dans le monde. Aussi un jeune homme se faisait présenter chez lui comme une jeune femme se faisait toujours présenter dans ce temps-là, soit chez Mme la maréchale de Luxembourg, soit chez Mme de Coaslin, soit chez Mme de Brissac, ou chez Mme la duchesse de Brancas, dont l'extrême bon goût était le régulateur de celui d'une grande partie de la société : on voulait plaire à cette société, et pour cela il fallait être aimable pour sa patronne. On faisait des frais; ils nous étaient rendus, et de là cet échange

[1] L'oncle de M. de Talleyrand. J'ai encore aujourd'hui ma bonne et excellente amie, la comtesse de La Marlière, qui, avec ses quatre-vingt-quatre ans, a toute la vivacité d'une femme de trente ans et qui me parle de tout le dernier siècle avec un esprit qui est ravissant. Ce qu'elle sait est infini, ainsi que mon vieil ami M. Lageard de Cherval.

[2] *Grand-père* d'Élie de Périgord.

mutuel de prévenances et de marques d'intérêt. Le premier véritable ébranlement de cet édifice sacré de la société fut donné en 1787 à celle de Paris par la révolution *commençante*. On se moqua de TOUT, de son père, de sa mère, même de Dieu. Pouvait-on ne pas se moquer de soi-même? Cela devait arriver et arriva en effet. On fut encore bon, loyal et vertueux; on eut des façons *polies*, mais parce qu'il fallait cacher une laide nature. Jamais on ne parle davantage du bien que lorsqu'on est près du mal.

Je n'entends pas toutefois, parce que je viens de dire, que la société de cette époque ne fût formée que d'êtres tellement excellents, que nous menions une vie de l'âge d'or. Tout au contraire, il y avait comme aujourd'hui des envieux et des envieuses, des intrigantes et des intrigants, et tout ce même arsenal des méchancetés du cœur. Mais il y avait cette bonne éducation qui faisait éviter les gaucheries dans les méchancetés, et qui les dépouillait de ces épines, de cette enveloppe grossière qui est ajoutée dans notre temps aux mêmes perfidies, aux mêmes vices, et rend le fiel plus amer lorsqu'on arrive au fond du calice des unes, en augmentant la laideur des autres. On est grossier aujourd'hui sans être meilleur, voilà tout le changement. On a de l'impudence pour confesser une trahison; on lève la tête pour la proclamer, et l'on appelle cette impudente effronterie de la *franchise*.

Ajoutez à cette prétention que jamais le mensonge ne fut plus à l'ordre du jour parmi ce qu'on appelle encore le monde. On est vain du mal qu'on produit, on est comme stipendié du démon pour déranger la vie de la plus simple route. C'est une étude bien curieuse à faire que celle de cette société qui s'en va

s'écroulant, s'abîmant sous ses propres ruines, et chantant HOSANNA pour remercier Dieu de sa régénération ! Ce serait peut-être intéressant pour ceux qui assistent à la représentation, s'ils étaient dégagés de tout intérêt ; mais ce n'est pas possible. L'âme, le cœur, le mobile de tout ici-bas, l'*intérêt*, une cause quelconque enfin, nous attache à ce monde dans lequel nous vivons, et nous fait frémir le cœur lorsque nous voyons les insensés qui conduisent la voiture dans laquelle nous roulons aller toujours à côté du précipice. Ils y tomberont tous en répétant qu'ils connaissent la route.

— Vous ne connaissez que le vieux chemin, s'écrient-ils, on en a fait un beaucoup plus beau !

— Sans doute, mais nous avons sur vous l'avantage de connaître l'ancien et le nouveau, nous qui sommes de l'*ancien temps !*

Retournons chez Mme Necker.

Lorsque Mme de Genlis fut partie, les femmes qui composaient ce soir-là la société de Mme Necker firent entendre un chœur de paroles qui, pour être cependant dites avec tout le bon goût possible, n'en atteignaient pas moins le but, et ce but était Mme de Genlis. Elle n'était pas aimée depuis quelques années, et c'était elle-même qui avait aigri le monde contre elle, par sa suffisance, son ton aigre-doux dans le monde et sa conduite envers la reine. A cette époque, comme toujours, une femme influente dans le monde par son esprit, sa figure ou sa fortune, savait bien nuire à n'importe qui[1], et Mme de Genlis, parlant

[1] Qu'on voie à quel point cela est vrai pour Napoléon : il avait Mme de Staël contre lui ; eh bien ! elle lui a nui plus peut-être que 25,000 hommes.

presque toujours au nom du duc de Chartres, était écoutée, bien qu'on ne l'aimât pas. Aussi était-elle dans une grande disgrâce auprès de Mme de Châlons[1],

[2] Mme de Châlons, jeune et charmante femme et cousine de la duchesse de Polignac; elle accompagna son mari en Portugal, où il fut nommé ambassadeur en 1790. Ce fut le dernier ambassadeur *de famille* que la France envoya dans la péninsule. Il fut reçu avec le cérémonial le plus bizarre, où se trouvent de ces usages qu'on suit aujourd'hui parce qu'on l'a fait hier. Ce cérémonial était le plus ridicule du monde; le détail s'en trouve dans mes Mémoires sur l'Empire. Par exemple, l'ambassadeur était reçu à la descente de son vaisseau ou de sa galère, soit qu'il soit venu par mer ou par l'Espagne, les deux seules routes pour parvenir à Lisbonne, par le grand de Portugal, le dernier ayant reçu la grandesse. Ils montaient tous deux seuls dans une voiture de la cour; l'ambassadrice prenait une autre route également dans les voitures de la reine*. L'ambassadeur et le grand de Portugal arrivaient à l'ambassade; là, ils trouvaient une table somptueusement servie pour *trente* couverts, mais pas un convive. Ils se saluaient silencieusement et se mettaient à table. On offrait de deux ou trois plats au seigneur portugais, qui flairait seulement, et lorsque le cuisinier était bon, comme le mien, par exemple, qui était le meilleur de Paris**, c'était un sacrifice. Les deux hommes demeuraient ainsi en face l'un de l'autre pendant vingt minutes à peu près, ensuite le Portugais se levait et l'ambassadeur le reconduisait jusqu'à sa

* La reine était folle, mais elle régnait toujours ; il y avait une régence, et les actes portaient son nom.

** Il était si excellent, qu'un jour M. de La Vaupalière le reconnut en mangeant d'une tête de veau en tortue chez moi... La Vaupalière s'écria : — Il ne peut y avoir qu'*un seul* homme dans Paris qui puisse faire ainsi une tête de veau! C'est Harley!... C'était lui, en effet. Cet homme portait, vers la fin de son service, l'insolence culinaire a un tel point, qu'il ne faisait les jours de grands dîners chez moi que les trois ou quatre plats qui étaient devant moi et qu'il savait que j'aimais ; le reste du dîner était bon, mais avec une grande différence : c'était celui qui était sous lui qui agissait. Quant à lui, il allait au spectacle à Lisbonne, au grand théâtre italien, avec la même fashionabilité que le premier secrétaire d'ambassade. C'était un type très curieux à étudier que Harley. Tel était le nom de mon cuisinier. Il vit toujours.

jeune et charmante personne, cousine de Mme la duchesse de Polignac; auprès de Mme de Brionne, parente de la reine; de la princesse de Beauvau qui, en sa qualité de dame du palais, aimait la reine comme toutes les personnes qui l'approchaient. Mme de Blot et Mme de Barbantane étaient bien du Palais-Royal, ce qui leur donnait l'ordre d'être mal pour la reine; mais leur aversion pour Mme de Genlis les mettait en harmonie avec les autres femmes. Ce fut en vain que Mme Necker voulut prendre la défense de l'absente, le déchaînement était trop fort. Mme de Staël vint au secours d'ailleurs de Mme de Blot, qui en ce moment expliquait à lord Stormont, qui arrivait, comment il les trouvait si animées, ajoutant que Mme de Genlis avait avoué qu'elle n'avait pas même été émue pendant son voyage à Ferney :

— Même ayant M. Ott, un fameux peintre allemand, avec elle, dit Mme de Staël.

Mme Necker ne dit rien, mais elle regarda sa fille avec une expression de mécontentement très marquée.

Il était minuit. Tout ce qui n'était pas de l'intimité de Mme Necker était parti ; il ne restait plus que Mme de Blot, Mme de Barbantane, Mme de Lauzun, Mme de Monaco, Mme de Brionne, Mme la princesse de Poix, la seule personne de la cour et même de Paris qui eût

sa voiture. Une fois parti, l'ambassadeur remontait, bâillait, s'il était triste de son humeur, chose qu'il n'avait point osé faire, et riait, qu'il fût gai ou non, car il le fallait bien, de cet original qui venait ainsi demander à dîner à des gens qui arrivent et n'ont pas encore leurs malles ouvertes. La même chose arriva pour nous; ce fut l'ambassadeur d'Espagne, que nous ne connaissions pas, qui prêta tout ce dont on avait besoin. Voilà ce que c'était que le Portugal en 1806.

dans toute leur pureté l'esprit aimable et les exquises manières de la cour de Louis XIV, M. de La Harpe, Marmontel, l'abbé Raynal, le maréchal de Noailles, le comte de Creutz, ambassadeur de Suède, le comte Louis de Narbonne, Grimm, et plusieurs autres hommes qui, moins marquants que ceux dont je viens de dire les noms, n'en contribuaient pas moins à l'agrément des soupers de Mme Necker, que sa fille au reste rendait charmants, lorsqu'elle y restait quand sa mère était trop souffrante pour les présider autrement que debout, ce qui faisait dire au maréchal de Noailles qu'elle ressemblait alors au spectre de Banquo dans *Macbeth*.

Ce même jour dont je raconte les événements il y avait eu du mouvement dans Paris. Les amis de M. Necker étaient inquiets. La faction qui lui était contraire le poursuivait avec un acharnement auquel il ne répondait qu'avec un grand calme et de la dignité. Sa femme, qui pouvait paraître ridicule, mais ne l'était pas, avait, dans tout ce qui se rapportait à son mari et à ses intérêts de famille, une convenance égale à celle de M. Necker. Quant à leur fille, ses passions la portaient à parler avec véhémence sur les sujets les plus frivoles : qu'on juge de l'éloquence de son âme lorsqu'il s'agissait de son père ! son père, qu'elle idolâtrait ! Quelquefois elle avait avec lui une discussion sur un individu de la révolution, un homme qui, la veille, le matin même, avait injurié son père à la tribune, ou bien dans un pamphlet. De l'individu, on arrivait aux choses, et la discussion s'engageait. C'était alors que Mme de Staël était adorable ! Elle conduisait la discussion juste au point où il fallait qu'elle parvînt pour faire briller le talent de son père, auquel elle était tellement supérieure, que la lutte n'était pas même pos-

sible. Et lorsqu'elle avait conduit son père *à la porte* du triomphe, alors elle se retirait modestement, mais si adroitement aussi, que personne ne pouvait se douter qu'elle-même n'était pas vaincue, et qu'elle cédait la victoire. Ceux qui ne connaissent pas Mme de Staël et la jugent d'après les pauvretés qu'en rapportent quelques écrits de Mme de Genlis et de quelques autres personnages n'ayant pas le talent de Mme de Genlis, et n'étant renommés que par leur opposition au plus beau talent, au génie qui apparut dans le dernier siècle ; les personnes, dis-je, qui veulent juger Mme de Staël d'après *ces pièces-là*, rendront un arrêt complétement injuste, car Mme de Staël avait autant d'âme, autant de cœur que de génie, et qui l'aurait vue dans l'exercice de cette coquetterie filiale l'aurait elle-même adorée !

Ce qui restait ce soir-là au contrôle général avait été invité à souper par Mme Necker. Elle agissait ainsi dans la soirée : en voyant dans la foule une personne qu'elle voulait garder, elle le lui disait ou le lui faisait dire. Mais il y avait *un fond*, comme on appelait sept à huit personnes de l'extrême intimité qui toujours étaient invitées de droit.

Les affaires politiques étaient alors d'une telle importance qu'une discussion élevée sur un fait quelconque chez M. Necker ne pouvait être que sérieuse. Mme Necker le sentit, et elle dirigea la conversation vers un autre but. M. de Chastellux prétendait que Mme Necker arrangeait le matin la conversation du soir : c'est du moins Mme de Genlis qui le raconte. Je parlerai en son lieu de cette anecdote, que je crois entièrement fausse, au moins dans quelques-unes de ses parties. Mais ce jour dont je viens de parler, il y

avait trop de monde d'ailleurs autour de Mme Necker pour qu'elle pût diriger à son gré la conversation. Lorsque la foule fut partie et que le salon de Mme Necker se trouva comme il devait être, alors seulement elle parut respirer.

— C'est dans de pareils instants que je suis de plus en plus convaincue que je ne suis pas faite pour le grand monde. disait-elle à la duchesse de Lauzun! C'est Germaine[1] qui doit y briller et doit l'aimer, car elle possède toutes les qualités qui mettent dans cette position d'être à la fois redoutée et recherchée. Tenez, regardez-là !

En ce moment, en effet, Mme de Staël était presque belle. Elle était toujours mal mise, même selon la mode et ses convenances, et elle l'était également selon sa personne, si difficile à encadrer dans une parure ordinaire qui ne fut pas ridicule. Mais ce soir-là, elle était bien. Ses bras et ses mains, d'une admirable beauté, ressortaient sur une robe noire qu'elle portait, soit par goût, soit qu'elle fût en deuil. Entourée de plusieurs hommes en adoration devant elle, appuyée pour ainsi dire sur son père, dont elle semblait interroger le regard pour deviner sa pensée, elle avait dans sa pose et dans l'expression de sa physionomie toute une poésie de l'âme, que plus tard elle a communiquée à tout ce qu'elle a écrit. Et puis, sans être belle[2] Mme de Staël était déjà le modèle d'après lequel Gérard peignit sa Corinne vingt ans plus tard. C'était cette

[1] Mme de Staël, Louise-Germaine, etc.

[2] Je ne parle pas de sa figure, mais de sa personne. On sait qu'elle était admirablement faite, et que ses épaules, sa poitrine, ses bras et ses mains étaient d'une grande et rare beauté.

même richesse de forme et de santé, cette même pureté de lignes, ces contours puissamment arrondis qui revêtaient une organisation poétique. Corinne est bien la jeune femme qui jadis, au cap Misène, devait improviser dans ces temps fabuleux où les jours, les nuits et les heures avaient leurs guirlandes et leurs autels. Mme de Staël, jeune comme elle l'était en 1788, avait un charme très puissant qu'elle exerçait sur tout ce qui l'approchait. Connaissant ses avantages, n'en perdant aucun, les faisant valoir même, Mme de Staël, sans être une personne à prétention, en avait quelquefois les inconvénients, parce que l'excès de son naturel en faisait soupçonner la vérité. C'est ainsi qu'à l'époque où nous sommes arrivés, Mme de Staël était une personne extrêmement en dehors d'elle-même, et ne pouvait contraindre ses sentiments. Mme Necker, entièrement opposée non-seulement de système, mais de goûts, à la manière d'être de sa fille, formait avec elle une étrange disparate. Il y avait donc dans ce groupe de trois personnes s'aimant sans doute, mais se convenant mal, bien peu aussi d'éléments de bonheur. Il y avait même souvent des discussions qui se terminaient toujours convenablement, parce que Mme de Staël, tout en ayant raison, évitait de faire souffrir sa mère ou son père par un triomphe qui les eût blessés. Tous ceux qui ont connu Mme de Staël peuvent certifier de la vérité du fait, et ce qui était surtout admirable, c'est qu'elle n'y mettait pas cette sorte de com plaisance accordée à *un vieil enfant*. On voyait qu'elle cédait par respect et par convenance [1].

[1] M. de Narbonne, le cardinal Maury, M. Suart, M. Frédéric de Châteauneuf, qui la virent plus tard à Coppet, me certifièrent tous cette vérité.

Ce même jour dont je parle, il avait été question de l'abbé Barthélemy (Anacharsis), et on en avait dit assez de mal. Quelques personnes avaient assisté à la séance académique du matin pour sa réception, et Mme de Staël voulait entendre un avis sur cette grande affaire. Elle interpella donc M. de La Harpe, qui alors était son plus ardent admirateur, et lui demanda des détails sur la réception de l'abbé Barthélemy, qui avait été reçu par le chevalier de Boufflers. Mme Necker avait demandé à sa fille de détourner, autant que possible, la conversation des sujets politiques. Mme de Staël aimait sans doute avec passion une discussion *tribunitienne*, et pour elle le forum eût été un lieu de prédilection. Mais les causes littéraires lui plaisaient aussi. C'est, au reste, à sa coutume de soutenir des causes politiques dans le salon de sa mère, et plus tard dans le sien lorsqu'elle fut ambassadrice de Suède, qu'on doit la funeste manie qui domina les femmes de cette époque, et fit de tous les salons de Paris autant d'arènes où les amants, les maris et les frères, soutenus, excités par la vue de celles qu'ils aimaient, prenaient, laissaient, reprenaient des opinions qu'ils *relaissaient* encore, selon les caprices dominants de la passion qui les faisait agir. Depuis la Fronde, il en allait ainsi ; et M. de La Rochefoucauld disait avant la bataille de Saint-Antoine :

Pour obtenir son cœur, pour plaire à ses beaux yeux,
Je fais la guerre aux rois, je l'aurais faite aux dieux !...

et par une suite malheureuse de cette même influence, il disait après la bataille, mais d'une voix dolente :

Pour obtenir son cœur, pour captiver ses vœux,
J'ai fait la guerre aux rois, j'en ai perdu les yeux !

La *Fronde* se fit et se forma dans le salon de Mme la duchesse de Longueville. Ce furent les mains blanches de la duchesse de Chevreuse, de Mme la duchesse de Longueville, de Mademoiselle, *mademoiselle la Grande*, qui nouèrent les rubans bleus aux bouquets de paille et en firent un signe de ralliement des *frondeurs*. Et plus tard, est-ce que ce ne furent pas aussi les mains de toutes les femmes de Paris qui nouèrent en rosettes tous leurs rubans blancs, lorsqu'en 1814 le drapeau blanc flotta de nouveau sur les Tuileries ? et dans ces mêmes années 1789 et 1791, les cocardes blanches et tricolores, avec l'influence immense de l'opinion sur celui qui recevait un ruban ou bien un signe quelconque et se disait :

— Que pensera-t-on de moi dans cette maison ?

Tout cela venait de même source.

Et on ne pouvait s'empêcher de demeurer soumis à cette influence de l'*opinion publique;* car c'était ainsi qu'on nommait l'opinion qui partait d'un salon dont la coterie se composait de cent personnes. Mais elles connaissaient l'autre coterie d'une semblable opinion, et son influence doublait celle qui était immédiate. N'avons-nous pas vu, à l'époque désastreuse de l'émigration, une caisse à l'adresse d'un officier qui voulait demeurer dans ses terres avec sa femme et ses enfants ? Eh bien ! cette caisse renfermait une quenouille et son fuseau ! L'homme était frappé au visage de cette manière, et il devait subir l'influence que les femmes alors exerçaient sur l'opinion. Cette preuve de notre pouvoir fut la dernière, mais elle fut immense non-seulement dans ses effets immédiats, mais dans son long retentissement, dans ses résultats funestes peut-être. Non que je récuse le pouvoir

que Dieu a mis en nos mains, mais je crois qu'il lui a donné une autre destination.

Mme de Staël ne le pensait pas ainsi. Elle croyait qu'il ne fallait que de la force pour pénétrer de son sujet un auditoire bien composé, et qu'il est du devoir d'une femme de lui inculquer alors les opinions qu'on veut propager. Le matin de ce même soir, Mme Necker et elle avaient longuement agité cette question, et comme toujours, la discussion brouilla la question au lieu de l'éclaircir, et elles se trouvèrent un peu moins d'accord après la discussion qu'elles ne l'étaient. Le résumé allait néanmoins être arrêté, lorsque M. le comte Louis de Narbonne, qui alors était lié avec Mlle Contat, entra dans le cabinet de Mme Necker [1], dont il était fort aimé, quoique leur esprit fut tout-à-fait dissemblable. C'est peut-être pour cette raison. Quoiqu'il en soit, aussitôt que la mère et la fille l'aper-

[1] M. de Narbonne m'a souvent raconté que Mme Necker évitait les discussions politiques avec autant de soin que sa fille les recherchait, et il me citait ce fait en me racontant qu'un jour, allant voir Mme Necker le matin, il la trouva dans un entretien très animé avec sa fille et la suppliant de ne pas parler politique dans son salon ; à quoi la fille répondait avec chaleur, comme elle en mettait à tout ce qu'elle faisait, qu'elle ne pouvait se promettre à elle-même d'être comme sa mère le lui demandait. « Ma mère, dit-elle à M. de Narbonne en riant, croit faire de moi comme d'une masse de cire qu'elle jetterait en moule et qui prend la forme qu'on lui donne. Il faudrait que je fusse de même. Cela ne se peut pas, n'est-ce pas ? » Cependant elle promit de ne parler que littérature. M. de Narbonne était alors lié avec Mlle Contat ; il venait de l'être avec Mlle de Coigny (la marquise), et cette époque de 89 était le moment où il commençait à trouver Mme de Staël plus aimable que toutes les autres femmes.

çurent, elle le firent juge de leur cause, et il donna raison à Mme Necker.

— Mais, ajouta-t-il, seulement pour ce soir ; car quand je devrais en voir les plus sinistres effets, je ne me refuserais pas au délicieux plaisir d'entendre madame, dit-il, en se tournant vers Mme de Staël et lui baisant la main. C'est un plaisir dangereux, je le sais, mais il faut y céder.

Mme de Staël rougit, ce qui ne l'embellit pas! mais M. de Narbonne commençait à être sous le charme, et elle-même y cédait aussi. Ce ne fut, toutefois, que longtemps après qu'ils furent liés plus intimement ensemble [1], c'est-à-dire quelques mois après. Mais avant ce moment même il avait du pouvoir dans la maison, où son charmant esprit était apprécié ce qu'il valait, ainsi que son cœur, car il était aussi bon que spirituel.

En conséquence de sa promesse, Mme de Staël, voyant sa mère inquiète de la tournure qu'elle allait donner à la conversation avant le souper, demanda, comme je l'ai dit, à M. de La Harpe, comment s'était passée la séance de l'Académie.

Mme NECKER.

Oui. Comment le récipiendaire s'est-il comporté, monsieur de la Harpe? Son discours.

M. DE LA HARPE, assez embarrassé, attendu que l'abbé Barthélemy est l'ami de la famille Necker.

Son discours est un peu médiocre. C'est l'ouvrage d'un homme âgé, qui a voulu atteindre à un but trop

[1] Je raconte cette soirée pour donner une idée des soupers intimes de Mme Necker; c'était exactement ainsi.

élevé pour lui. On l'a applaudi par bienveillance pour sa personne et son grand âge. On trouve dans son discours de ces fautes dont il est rare de se garantir aujourd'hui, mais dont l'abbé Barthélemy devrait être exempt. Par exemple, il dit en parlant de son prédécesseur Beauzée : « *La métaphysique de la grammaire offrait à ses regards une vaste région rarement fréquentée par des voyageurs ; couverte, en certains endroits, de riches moissons; en d'autres, de roches escarpées et de forêts.* » Des *moissons*, des roches escarpées, des forêts, dans la grammaire! Que de grands mots déplacés et vides de sens! Et puis, en parlant de Beauzée, homme de talent sans doute, mais presque inconnu hors de France, il dit : « *Sa supériorité lui donne des droits à la modestie.* » Quelle phrase louche et entortillée! Il semblerait qu'on ne doit être modeste qu'en étant supérieur. Je croyais, au contraire, que c'était même *un devoir* pour la médiocrité que d'être modeste.

LE MARÉCHAL DE NOAILLES.

Et le chevalier, comment s'est-il comporté? C'est lui qui m'intéresse après tout.

M. DE LA HARPE.

Sa réponse étincelle d'esprit. Mais il y aurait un reproche à lui faire peut-être. (*Ici M. de La Harpe regarde rapidement autour de lui pour voir s'il n'y a personne qui puisse prendre parti pour M. de Boufflers.*) Il donne trop facilement dans le phébus. Mais c'est un léger défaut que mille beautés font disparaître, et ce n'est qu'en ma qualité d'Aristarque que je me suis permis cette critique en répondant à M. le maré-

chal. Et dans une sorte d'analyse du *Voyage du jeune Anacharsis*, remplie d'imagination et de noblesse, dans laquelle il retrace l'état de dégradation où est la Grèce aujourd'hui sous des maîtres barbares[1], M. le chevalier de Boufflers s'élève à la hauteur du plus beau talent. Ce passage m'a tellement frappé, que je lui ai demandé sur l'heure même la permission d'en prendre une copie, et je l'ai sur moi.

Mme NECKER.

Monsieur de La Harpe, je vous demande instamment de lire ce morceau.

Mme DE STAEL, allant à lui et lui serrant vivement la main, lui dit d'un ton caressant :

Monsieur de La Harpe ! Monsieur de La Harpe ! j'aimerais bien mieux quelque chose de vous. Mais après ce que vous écrivez, ce que je préfère, c'est ce que vous lisez !

M. DE LA HARPE, s'inclinant.

Madame ! votre bonté me confond ! (*Il tire un portefeuille de sa poche, dans lequel est le fragment du chevalier de Boufflers, et lit*[2] *:*)

[1] Ce que pense et dit M. le chevalier de Boufflers dans son discours est bien curieux, il avait *deviné* l'avenir.

[2] Ce discours est celui de M. de Boufflers même ; je l'ai transcrit seulement par fragments, le trouvant moi-même fort beau ; cependant, il a les défauts de son époque, l'*abondance stérile* des épithètes et des épithètes *trois* par *trois*... Ainsi, par exemple :

« ... Les tableaux *nouveaux*, *parlants* et *vivants*... L'*enthousiasme*, la *haine* et l'*impartialité*, tracent le portrait de Philippe. Chaque chose a repris sa *forme*, son *lustre* et sa *place*, etc. »

J'ai mis ce fragment, parce qu'il est peu connu et qu'il rap-

« Mais quel autre Orphée, quelle voix harmonieuse, rappelle sur ces coteaux dépouillés les arbres majestueux qui les couronnaient, et rend à ces lieux incultes l'ornement de leurs bocages frais, de leurs vertes prairies, de leurs ondoyantes moissons? Quels puissants accords ont de nouveau rassemblé les pierres éparses de ces murs autrefois bâtis par les dieux? Tous les édifices sont relevés sur leurs fondements, toutes les colonnes sur leurs bases, toutes les statues sur leurs piédestaux. Chaque chose a repris sa forme, son lustre et sa place, et dans cette création récente, le plus aimable des peuples a retrouvé ses cités, ses demeures, ses lois, ses usages, ses intérêts, ses occupations et ses fêtes. C'est vous, Monsieur, qui opérez tous ces prodiges : vous parlez, aussitôt la nuit de vingt siècles fait place à une lumière soudaine, et laisse éclore à nos yeux le magnifique spectacle de la Grèce entière au plus haut degré de son antique splendeur. Argos, Sparte, Athènes, Corinthe et mille autres villes disparues, sont repeuplées. Vous nous montrez, vous nous ouvrez les temples, les théâtres, les gymnases, les académies, les édifices publics, les maisons particulières, les réduits les plus intérieurs. Admis sous vos auspices dans leurs assemblées, dans leurs camps, à leurs écoles, à leurs cercles, à leurs repas, nous voilà mêlés dans tous leurs jeux, spectateurs de toutes les cérémonies, témoins de toutes les délibérations, associés à tous les intérêts, initiés à tous les mystères, confidents de toutes les pensées, et jamais les Grecs n'ont aussi bien connu la Grèce,

pelle l'époque; il est fort long, et je n'en ai ai pu placer qu'une petite portion.

jamais ils ne se sont aussi bien connus eux-mêmes que votre Anacharsis ne nous les a fait connaître.

« Dans ces tableaux nouveaux, parlants et vivants, les objets s'offrent à nous sous tous les aspects. Les hommes et les peuples, toujours en rapport, toujours aux prises les uns avec les autres, nous découvrent à l'envi leurs vices et leurs vertus. L'enthousiasme, la haine et l'impartialité tracent alternativement le portrait de Philippe. Les tristes hymnes des Messéniens accusent l'orgueil de Lacédémone. Les Athéniens laissent entrevoir leur corruption au travers de leurs agréments. Le suffrage ou le blâme distribué tour à tour par des partisans ou par des rivaux, tous les témoignages favorables ou contraires soigneusement recueillis, fidèlement cités, sagement appréciés, suspendent et sollicitent des jugements que vous laissez modestement prononcer à votre lecteur ; il tient la balance, mais vous y mettez les poids.

« Enfin, est-il question de la plus noble passion des Grecs, de leur patriotisme ? En nous les offrant pour modèles, vous nous rendez leurs émules. Mais que dis-je ! En fait de patriotisme, les exemples des Grecs nous seraient-ils nécessaires ? Non, non ; ce feu sacré, trop longtemps couvert, mais jamais éteint, n'attendait ici que le souffle d'un *roi citoyen*[1] pour tout embraser. »

(Ici de nombreux applaudissements interrompent M. de La Harpe. Mme de Staël, transportée de cette partie du discours de M. de Boufflers, témoigne son admiration et son contentement. Mouvement très prononcé. Moment de repos

[1] Singulière coïncidence ! Louis XVI, acceptant la constitution de 89, est appelé *roi citoyen*, comme Louis-Philippe, quarante-un ans plus tard !...

pendant lequel on parle du discours. M. de La Harpe reprend sa lecture).

« Déjà un même esprit nous vivifie, un même sentiment nous élève, une même raison nous dirige, un même titre nous enorgueillit, c'est celui de Français. Nous savons comme les Grecs qu'il n'est de véritable existence qu'avec la liberté, sans laquelle on n'est point homme, et qu'avec la loi sans laquelle on n'est point libre (*Approbation nouvelle et prononcée.*) Nous savons, comme eux, qu'au milieu des inégalités nécessaires des dons de la nature et de la fortune, tous les citoyens sont égaux aux yeux de la loi (*Nouvelle approbation*), et que nulle préférence ne vaut cette précieuse égalité, qui seule peut sauver du malheur de haïr ou d'être haï. Nous savons, comme eux, qu'avant d'être à soi-même, on est à sa patrie, et que tout citoyen lui doit le tribut de son bien, de son courage, de ses talents, de ses veilles, comme l'arbre doit le tribut de son ombre et de ses fruits aux lieux où il a pris racine[1]. »

Lorsque M. de La Harpe eut fini de lire, tout le monde l'entoura pour le remercier d'avoir apporté ce fragment.

— Voilà un morceau vraiment bien fait, dit Mme de Barbantane. M. de Boufflers a montré en l'écrivant que l'auteur d'*Aline* pouvait produire des choses aussi fortes et profondément senties qu'il en fait de légères et d'agréables. Qu'en dit M. Necker?

[1] Ce qui est ici rapporté du discours de M. de Boufflers est textuellement copié dans le discours même de M. le chevalier de Boufflers. (*Note de l'auteur.*)

— Je le trouve fort beau, madame, et j'en ferai sincèrement mon compliment à M. le chevalier de Boufflers.

On annonce : — M. l'abbé Barthélemy.

— Vous arrivez toujours trop tard, lui dit Mme Necker, mais surtout aujourd'hui. M. de La Harpe vient de nous lire le discours de M. de Boufflers, et j'avoue que je n'ai pu résister au bonheur que j'ai éprouvé de vous entendre louer avec cette vérité[1] et puis des louanges vraies dites par un homme d'esprit avec cette chaleur de cœur, c'est vraiment une chose si rare, qu'il faut en remercier le Ciel lorsque cela arrive à un de nos amis. Mais pourquoi venir si tard ?

— J'assistais à une lecture à laquelle très peu de monde était invité. M. le marquis de Montesquiou nous a lu un drame de sa composition qui, je l'avoue, m'a fait la plus profonde impression, intitulé *les Joueurs*. Le but en est fort moral, et tous les événements marchent avec une chaleur d'action remarquable.

— Je connais cet ouvrage, dit M. de La Harpe. Nous l'avons joué cet été à Maupertuis[2].

Mme NECKER

Comment ne nous en avez-vous pas parlé, monsieur de La Harpe ?

Mme DE STAEL

Oui, vous savez que nous désirons connaître tout

[1] M. l'abbé Barthélemy était un des amis de la famille Necker.

[2] Belle terre à quelques lieues de Paris, appartenant à cette époque à M. le marquis de Montesquiou. On y joua *les Joueurs*

ce qui paraît dans toutes les branches de la littérature; et un ouvrage de M. de Montesquiou, c'est un double intérêt. Est-ce bien?

M. DE LA HARPE.

Je m'avoue coupable; car l'ouvrage vaut bien la peine d'une analyse et d'un éloge. Mais une fois dans ce salon, on est si agréablement détourné de la route qu'on s'est tracée en y venant, que je suis pardonnable.

Mme NECKER, en souriant.

Et vous serez *pardonné*, si vous nous en dites votre avis: car c'est particulièrement à votre avis que nous tenons, vous le savez?

M. DE LA HARPE, s'inclinant.

Marmontel, qui était aussi à Maupertuis, et avait comme moi, un rôle dans la pièce, vous dira, madame, que c'est un ouvrage de très haute espérance, si l'auteur veut étudier l'art dramatique. Cette pièce des *Joueurs* est parfaitement conduite, et réussirait à la scène avec peu de changements. C'est une peinture des malheurs qu'entraîne avec elle la passion du jeu: toutes les bassesses qui se commettent dans les tripots, école de tant de fripons et l'écueil de tant de dupes, les crimes et les horreurs qui s'y multiplient, cet assemblage de la bonne et de la mauvaise compagnie associées ensemble pour même honte comme pour même joie, toutes ces turpitudes dont la société devrait rougir enfin, sont dépeintes dans la pièce de

dans l'été de 1789 et M. de La Harpe y avait, en effet, un rôle, ainsi que Marmontel.

M. le marquis de Montesquiou avec une vérité profondément morale et très dramatique. Les caractères sont bien tracés, l'intérêt est bien conduit. Enfin c'est une bonne pièce : et une pièce en cinq actes et en vers, c'est une chose assez rare pour en prendre note. Mais voici qui est aussi bien curieux ! Il y a quelques années, que le marquis de Montesquiou fit lire sa pièce aux Comédiens français, mais sans faire dire son nom ; il laissa croire, au contraire, qu'elle était d'un jeune auteur sans nom et sans état : elle fut refusée à l'UNANIMITÉ. Elle est pourtant bien écrite, et elle m'a paru faire plaisir à la représentation ; après cela, ce n'est point un jugement sans appel que celui d'un parterre de comédie de société, ce n'est pas une épreuve aussi certaine qu'une représentation publique, et encore celle-ci ne l'est pas toujours. La pièce de M. de Montesquiou a été aussi bien jouée, au reste, qu'il est possible de jouer sur un théâtre de société.

MARMONTEL.

Comme Mme la baronne de Montesquiou a surtout été charmante ! quelle douce voix ! quelle finesse ! elle joue aussi bien les soubrettes que les amoureuses : deux emplois très opposés cependant ! Elle a un son de voix ravissant et une grâce inimitable dans toute sa charmante personne. Au surplus, La Harpe peut en parler mieux que moi, car elle a joué *Mélanie* d'une manière plus supérieure, dit-il, qu'il ne l'a jamais vu jouer.

M. DE LA HARPE.

C'est la vérité ; elle fit fondre en larmes toute l'assemblée ; elle y mit une telle expression, que moi-

même je trouvai dans son rôle des nuances, saisies par elle, que je n'avais pas conçues dans le caractère de Mélanie.

MARMONTEL.

La Harpe, dis donc à ces dames les vers que tu as faits pour Mme la baronne de Montesquiou.

M. DE LA HARPE, embarrassé.

Je ne crois pas me les rappeler.

Mme DE STAEL, avec un grand naturel.

Comment, vous! avec votre mémoire! allons donc! c'est impossible.

M. DE LA HARPE, après avoir lancé un regard de reproche sur Marmontel, récite les vers.

A Mme la baronne de Montesquiou.

De ses talents qu'a-t-elle donc affaire?
Pour nous charmer, il suffit de ces yeux,
De ce maintien, de ce port gracieux :
En se montrant, elle est sûre de plaire...
J'entends sa voix, et je suis dans les cieux.
Naïve Annette et touchante Émilie[1],
Si belle dans les pleurs! en riant si jolie!...
Lequel de tant d'attraits est plus puissant sur nous?
Son organe ravit et son jeu nous entraîne.
Son sourire est si fin! son regard est si doux!...
Lequel lui sied mieux d'être bergère ou reine?
Chacun de ses talents rendrait une autre vaine :
Eh bien! elle est modeste en les possédant tous.

Mme DE STAEL, avec force.

Ils sont charmants, ces vers! et surtout parfaite-

[1] Ces noms étaient ceux des rôles qu'elle remplissait dans les différentes pièces qu'on a jouées à Maupertuis.

ment vrais! Quand on connaît Mme la baronne de Montesquiou, on est encore plus frappé de leur beauté.

Mme NECKER, après avoir jeté un coup d'œil attristé sur sa fille, éprouve néanmoins un mouvement d'orgueil maternel en l'entendant louer une autre jeune femme sur tout ce qui lui manquait; aussi dit-elle d'une voix émue :

Est-elle donc si agréable, cette jeune femme?

Mme DE STAEL.

Ah! charmante! et aussi bonne que belle!.

En ce moment, on annonça le souper. C'était l'heure particulière de l'agrément de la maison de Mme Necker. Avant cette heure, où ordinairement les personnes les plus froides prennent une sorte d'aisance et de *laisser aller*, il régnait toujours chez Mme Necker un air solennel, maintenu par elle et M. Necker; il y avait une glace que toute la chaleur active et mouvante de leur fille ne pouvait *fondre*. Mais l'heure du souper était celle des *bons contes* : chacun en faisait; ce n'était pas une grosse joie, mais une réunion de gens joyeux. Enfin, on s'y amusait, tandis que, malgré le génie de Mme de Staël, l'esprit de Mme Necker et le talent de M. Necker, on parvenait à s'ennuyer pendant les lectures et les discussions littéraires du soir. Mais au souper cela n'arrivait jamais. Ce soir-là on était préoccupé des événements qui se préparaient. Le 6 octobre venait d'avoir lieu, et le plus sinistre avenir se montrait à tous les yeux! Mme de Staël, dont le beau talent voyait tout comme le plus habile publiciste, fronçait souvent le sourcil devant une réflexion plus ou moins sombre qui passait menaçante dans son esprit. Quant à Mme Necker,

toujours égale dans son humeur, quoique tremblante pour le sort de M. Necker, mais résignée et confiante en Dieu, elle ne paraissait nullement troublée. Debout[1] devant cette table que son mari et sa fille présidaient pour elle, elle n'en était pas moins l'âme de ces réunions vraiment remarquables par leur composition. M. Necker, malgré les occupations qui réclamaient de lui travail ou repos, tenait le fauteuil de président et paraissait toujours écouter Mme Necker avec un grand intérêt. La conversation devint générale : on parla théâtre, littérature, politique, et tout cela sans bruit, avec des paroles qui ne voulaient pas persuader en étant injurieuses; il y avait *conversation* enfin, et jamais dispute. Quelquefois, cependant, Marmontel élevait la voix avec une sorte de rudesse qui tenait à sa personne[2] plutôt qu'à ses manières. Il parlait vivement et M. de La Harpe, toujours dans les bornes, lui répondait doucement, quoiqu'avec aigreur lorsqu'il était poussé trop avant dans ses retranchements. La discussion était sur des pièces données au public de Paris, très difficile encore à cette époque et qui faisait justice des mauvaises choses. Marmontel prétendait que l'on y mettait de l'esprit de parti, et qu'on sifflait les pièces qui ne flattaient pas l'esprit public.

— Mais, disait La Harpe, on profite au contraire de cet esprit du moment pour nous inonder de plates productions. Voilà le vieux d'Arnaud Baculard qui vient de faire jouer son *Comte de Comminges*, imprimé

[1] On sait qu'elle ne pouvait pas s'asseoir à cause d'un tremblement nerveux très violent qui ne se calmait que dans le bain.

[2] Marmontel n'avait aucune élégance dans sa personne; il était lourd et carré, avait l'air *hommasse* enfin.

depuis trente ans et depuis trente ans mis au nombre des plus plates productions, si ce n'est même en tête. Eh bien! parce qu'on parle d'abolir les couvents, il vient nous jeter aux jambes son malheureux comte de Comminges!

— C'est donc bien mauvais? dit Mme de Blot. Cependant le roman de Mme de Tencin est bien touchant; c'est rempli d'intérêt.

— Et voilà pourquoi, madame, le drame d'Arnaud est mauvais : il est fort rare qu'un roman, dramatique même, bien écrit, bien conduit, comme celui de Mme de Tencin, soit bon à être mis en scène. Il n'y a rien de théâtral dans le comte de Comminges; sa situation est forcément passive, uniforme, et sans aucun moyen de péripétie une fois la reconnaissance faite. Là, aucune de ces vissicitudes, de ces événements imprévus, de ces espérances trompées, enfin de ces mouvements nécessaires au théâtre. Les deux amants sont enfermés dans le même couvent et ne se reconnaissent que lorsqu'Adélaïde est couchée sur la cendre et au moment d'expirer. Encore son amant ne la reconnaît-il pas d'abord, et dit-elle plus d'une page avant qu'il soit *bien sûr* que c'est elle! Et quel style encore! c'est à n'y pas tenir. Enfin tout le drame, qui a trois actes, consiste en ceci : le comte de Comminges apprend des nouvelles fâcheuses, il se lamente. Il apprend une autre nouvelle, il se lamente encore plus fort et la toile tombe. Allons, Marmontel, sois de bonne foi : Est-ce autre chose?

— Tu railles et je parle sérieusement. Comment nous entendre?

— Tu as trop bon goût pour ne pas être de mon avis, et ce comte de Comminges est ennuyeux, ton

héros qui ne parle, ne vit, n'agit, ne meurt que pour l'amour, il n'est même pas amoureux!

— Oh! pour celui-là, c'est trop fort! s'écrie Mme de Staël. Comment? le comte de Comminges n'est pas amoureux? Que je suis malheureuse! Je n'ai pas vu la pièce, je ne sais ce qui en est!.

— Je vous en fais juge, madame la baronne : ce comte de Comminges, qui ne respire que pour l'amour, qui ne meurt que pour l'amour, eh bien! il ne reconnaît pas sa maîtresse et passe sa vie à jardiner en creusant des fosses avec elle. Il lui parle (chose sévèrement défendue d'abord à la Trappe), et le plus merveilleux, c'est qu'il trouve que ce jeune moine ressemble à Adélaïde : c'est ce qu'il se dit pendant tout le second acte. Est-ce qu'il n'y a pas dans la figure de l'être aimé, dans sa voix, quelque chose qui ne peut échapper à l'amour?

— Et surtout à l'amour qui observe, dit doucement Mme Necker.

— Et puis, dit La Harpe, tous les accessoires qu'on a pu mettre en œuvre pour faire un drame avec les décorations et le jeu du machiniste ont été employés. Il y a, entre autres choses, une profusion de fosses et de têtes de morts qui m'a rappelé ces vers de Collé. Nous sommes à souper, je puis les chanter? (*Il s'incline devant Mme Necker et chante.*)

. . . .
Pour émouvoir le cœur d'abord
Ah! que c'est un puissant ressort
Qu'une belle tête de mort! Collé.

(Tout le monde rit).

— Ah ça! et *Henri VIII*, dit Marmontel, est-il aussi dans ta disgrâce?

— Mon Dieu, que vous êtes amusants tous les deux! dit Mme de Staël, en avançant sa chaise, posant ses deux bras sur la table et appuyant sa tête sur ses mains. Monsieur de La Harpe, dites-nous votre avis sur *Henri VIII*, ma mère le permettra. N'est-il pas vrai, ma mère?

— Oh! sans doute, s'écria Mme Necker. Allons! que pensez-vous d'*Henri VIII*?

— Je dis, madame, que c'est une mauvaise pièce et que les vers en sont aussi mauvais que la contexture de l'œuvre.

— C'est clair cela! dit Mme de Staël, voilà un avis qui n'est pas fardé. Et comment la trouvez-vous mauvaise? pourquoi?

— Pourquoi, madame la baronne, pourquoi? Par la raison que je trouve *Jeanne Gray*[1] un bon ouvrage; parce que je suis vrai et que le faux me révolte. Dans *Henri VIII*, tout est à contre-sens; M. Chénier a pris l'histoire à rebours. C'est une pièce où il n'y a *ni intérêt, ni action, ni intrigue, ni marche dramatique*[2] *ni mouvement, ni caractères, ni convenances, ni conduite.*

— Voilà une belle analyse! dit Marmontel. Il y a cependant de la noblesse dans la diction, il s'y trouve de beaux vers.

[1] Mauvaise tragédie de Mme de Staël faite dans sa jeunesse. Je la connais, quoiqu'elle ait été longtemps presque cachée aux yeux du public. M. le comte Louis de Narbonne avait un exemplaire manuscrit de *Jeanne Gray*, et me le prêta. C'était celui qu'originairement avait écrit Mme de Staël, sans y faire presque de corrections. Elle le lui fit redemander étant en Italie; j'ignore s'il le lui renvoya et ce qu'il est devenu.

[2] Opinion textuelle de La Harpe dans sa correspondance littéraire.

— Cette diction dont tu parles est sentencieuse, mêlée de réminiscences de mauvais goût. Il y a, sans doute, quelques vers bien faits, encore cela est-il douteux ; mais sois toi-même de bonne foi, ôte quelques-uns de ces vers et tout le reste est d'un écolier. Quant au sujet, c'est celui de *Marianne*. Mais il est moins heureux, parce que Hérode a de l'amour au moins pour sa victime et que la jalousie effrénée qui la lui fait condamner, comme dans *Zaïre*, enlève l'odieux de cet homme qui, ayant le pouvoir en main, pouvant ordonner, ordonne la mort d'une femme innocente pour en posséder une autre. C'est un bourreau et une victime. On ne peint pas, pour une société élégante dont le goût est délicat, de ces sujets de place de Grève. Henri VIII est tellement déterminé, dès la première scène, à épouser Jeanne Seymour, et conséquemment à faire mourir Anne de Boleyn, qu'on n'a aucune incertitude sur la chose. L'atrocité du caractère d'Henri VIII est si marquée, son pouvoir si positif, Anne de Boleyn tellement privée de tous moyens de défense, que la chose est certaine; ainsi donc, pas de nœud, pas d'action, peut-on dire, pour alimenter cinq actes. Et cette Jeanne Seymour qui est là sans savoir ce qu'elle veut ou ne veut pas! Et ce rôle ne pouvait être crayonné plus fortement, attendu qu'une paire de monstres conjurant ainsi le meurtre juridique d'une belle jeune créature comme Anne de Boleyn eût été par trop révoltant. Il est vrai qu'au quatrième acte, on emploie un moyen neuf pour émouvoir le public et le roi; mais il paraît qu'Henri VIII était comme moi et qu'il n'aimait pas les ressorts postiches[1].

[1] On appelle scènes et ressorts *postiches*, tout ce qui est en

Ce moyen est : la jeune Élisabeth, amenée à son père qu'elle vient prier pour sa mère. Cela rappelle la scène des petits chiens dans *les Plaideurs!*

... Venez, venez, famille désolée !...

Est-ce qu'on amène ainsi un enfant sur la scène?

— Ah ! Racine n'en a pas introduit, lui, et comme ressort actif encore !

— Quelle comparaison me fais-tu là ! Racine a mis un enfant sur la scène, dans *Athalie*, parce qu'il n'a que l'intéressant de l'enfance sans en avoir le ridicule. Mais dans son chef-d'œuvre en ce genre où l'intérêt pour un enfant est le mobile de l'action, dans *Andromaque*, il s'est bien donné de garde de faire paraître Astyanax, quoiqu'il parle de lui d'un bout à l'autre de la pièce.

— Mon Dieu, mon Dieu, que vous êtes divertissants avec vos querelles ! s'écriait Mme de Staël.

Et elle se remettait plus à son aise en regardant La Harpe et Marmontel avec ses grands et beaux yeux si expressifs, et dont l'âme s'échappait en ce moment en traits de feu pour aller la révéler à tous ceux qui l'approchaient. Marmontel, voyant que le jeu lui plaisait, continua sa revue et nomma *le Philinte de Molière*, que Fabre d'Églantine venait de donner à la nouvelle Comédie-Française.

— Qu'est-ce donc que ce M. Fabre d'Églantine, monsieur de La Harpe ? demanda Mme de Barbantane, qui toujours voulait savoir quelle origine avait le talent. Il est noble cet homme-là ?

dehors de l'action, et qui pourrait en être ôté sans nuire à sa marche.

Mme DE STAEL.

Ah ! mon Dieu ! je ne sais s'il est noble ou non, mais de ma vie je n'ai entendu un pareil vacarme à celui qui s'est fait l'autre jour à une mauvaise pièce de lui, appelée, je crois, *le Présomptueux*.

M. DE LA HARPE.

Ou l'Heureux imaginaire.

MARMONTEL.

Mais n'est-ce pas copié sur la pièce des *Châteaux en Espagne* de Collin d'Harleville? Quelle chute ! le parterre était de bonne humeur, au reste. Au troisième acte, cependant, il a fallu baisser la toile. Mais qu'est-ce donc que M. Fabre d'Églantine effectivement? le connais-tu ?

M. DE LA HARPE.

C'est un M. Fabre autrefois comédien et directeur en province : il arriva à Paris avec un porte-manteau rempli de pièces de la force de celle que vous avez vue l'autre jour. Il alla porter le produit de ses veilles aux comédiens, qui, dans un moment de disette, de famine même, ont accueilli *le Présomptueux* et une certaine *Augusta*, une tragédie du même auteur qui est, je crois, le pendant du *Présomptueux* !

Mme DE BLOT.

Mais vous ne nous avez pas dit si ce jeune homme

[1] Tout ce qui a rapport à Fabre d'Églantine fut dit chez Mme Necker un soir à souper, et le nom de M. Abauzit fut pris comme point de comparaison pour la patience.

était d'une bonne famille. Mme de Barbantane vous le demande encore.

M. DE LA HARPE, s'inclinant en souriant.

J'allais y arriver, madame. M. Fabre était, comme j'ai eu l'honneur de vous le dire, comédien et directeur de troupe en province ; il s'appelait alors M. *Fabre* ; aucune particule ne suivait ni ne précédait son nom. Mais M. Fabre devint auteur. M. Fabre composa. M. Fabre concourut. M. Fabre apprit, je ne sais comment, que :

A Toulouse il fut une belle,
Clémence Isaure était son nom ;
Le beau Lautrec brûla pour elle, etc. ;

et M. Fabre obtint la fleur qu'*aimait*[1] Clémence Isaure, il obtint l'églantine. Et voilà l'histoire de ses parchemins.

Mme DE BARBANTANE.

Comment ! c'est ainsi qu'il s'appelle *Fabre d'Églantine* ?

MARMONTEL.

Ma foi, madame, il y a beaucoup d'origines récentes qui ne sont pas si parfumées !

[1] La complainte dit :

L'églantine est la fleur que j'aime,
La violette est ma couleur ;
Dans le souci tu vois l'emblème
Des chagrins de mon triste cœur, etc.

M. DE LA HARPE. (Il a toujours une expression sardonique en parlant de Fabre d'Églantine [1].)

Fabre, ayant obtenu l'églantine, travailla pour le théâtre, et, comme j'ai eu l'honneur de vous le dire, apporta cette foule de mauvaises pièces, *les Gens de lettres* ; *le Présomptueux*, plate parodie des *Châteaux en Espagne* ; *Augusta*, mauvaise tragédie, ou plutôt mauvais roman calqué sur *la Vestale*, mauvais drame de je ne sais plus quel auteur, qui parut il y a environ vingt ans, et dont le sujet mieux traité eût pu fournir une pièce intéressante [2].

L'ABBÉ BARTHÉLEMY.

Il me semblait que la pièce avait été jouée plusieurs fois. La tragédie est restée.

M. DE LA HARPE, avec une extrême politesse, mais très sèchement, tout en s'inclinant.

Je vous demande pardon, monsieur l'abbé, mais la pièce fut retirée à la troisième représentation. Les comédiens français, plus courageux que ceux de la Comédie Italienne, apparemment parce que c'est l'ouvrage d'un comédien, se sont efforcés, mais vainement, de relever la pièce. *Le Journal de Paris* est plus plaisant que le reste ; il a inséré une lettre dans laquelle sont des reproches au public sur sa *sévérité*; et pour prouver le talent de l'auteur, on cite deux vers de sa pièce, dont l'un est ridicule et l'autre niais.

[1] Il avait été maltraité par Fabre dans *le Poète de province, ou les Gens de lettres*.

[2] Témoin le charmant opéra de *la Vestale*, par M. de Jouy.

Mme DE STAEL.

Vous les rappelez-vous, monsieur de la Harpe ? oh ! cherchez bien !

M. DE LA HARPE.

Je crains de les avoir oubliés, ils sont si nuls ! (*Se recueillant.*) Les voici :

Romains... c'est un mortel qui va juger un homme.
. . . .
L'excès de la vertu n'est pas toujours un bien...

C'est trop fort aussi.

L'Abbé BARTHÉLEMY.

Mais, monsieur de La Harpe, il me semble que vous avez entendu la dernière pièce de M. Fabre d'Églantine — du moins m'a-t-il dit vous l'avoir lue — et que vous en aviez été content. Quant à moi, je dois ici faire une profession de foi ; c'est que depuis Molière c'est la meilleure pièce que nous ayons eue, qu'en pensez-vous, monsieur de La Harpe ?

M. DE LA HARPE, évidemment contrarié et même blessé.

Vous avez raison, monsieur, et M. Fabre d'Églantine, qui a eu jusqu'ici un si constant malheur, est en effet bien heureux que cette dernière œuvre soit, comme vous le dites, et comme je le pense, la meilleure pièce depuis Molière.

Mme DE STAEL.

Ah ! mon Dieu ! qu'est-ce que vous dites donc là ?

M. DE LA HARPE.

La vérité, madame ! il y a des défauts, sans doute,

mais beaucoup de beautés. Le titre en est mauvais. Son Philinte n'est pas celui de Molière; c'est un égoïste: c'est ce caractère bien saisi, bien rendu. M. d'Églantine aurait dû l'appeler *l'Égoïste*, car c'est lui qui, le premier, a tracé à merveille ce caractère odieux. L'idée morale est de punir l'égoïsme par lui-même: ce qui arrive par la propre faute de l'égoïste, voilà pour l'idée morale. Quant à l'idée dramatique, il l'a également bien conduite. Il y a du drame dans cette pièce, je le répète; elle va être reçue, et je crois son succès certain. N'est-ce pas votre avis, monsieur l'abbé! ajouta La Harpe en se tournant vers l'abbé Barthélemy.

L'ABBÉ BARTHÉLEMY.

Parfaitement! mais vous voyez bien que cet homme, qui fait une œuvre aussi remarquable, n'est pas un sot.

M. DE LA HARPE, vivement piqué, et se balançant sur sa chaise.

Ma foi, monsieur l'abbé, vous me forcerez d'être ce que mon austère franchise m'avait d'abord fait paraître, et ce que ma courtoisie pour vous m'avait fait adoucir, et je dirai qu'un homme qui, pendant quinze ans de sa vie, c'est-à-dire depuis vingt ans jusqu'à trente-cinq, ne produit que des satires et de méchants vers, et tout à coup vous montre une pièce qui, comparativement aux autres, est un chef-d'œuvre, je dis, monsieur, que c'est au moins un grand sujet de réflexions.

Mme LA DUCHESSE DE CHOISEUL, bas à l'abbé Barthélemy.

Mon cher abbé, vous avez fait ce soir un ennemi mortel à ce pauvre Fabre d'Églantine.

L'Abbé BARTHÉLEMY.

J'en ai peur ! mais le mal ne vient pas de moi.

La conversation devint générale ; Mme Necker causait avec chaque personne du souper, et faisait ainsi le tour de la table. Elle s'arrêtait le plus souvent auprès de M. de la Harpe, devenu son favori depuis la mort de Thomas, et en face de M. Necker. Tout à coup quelqu'un prononça le nom de M. de Piis. Mme de Simiane dit aussitôt :

— Ah ! je demande grâce pour mon protégé ! C'est un homme qui a bien de l'esprit.

MARMONTEL, regardant Mme de Simiane, qui était une des femmes les plus jolies et les plus gracieuses de France à cette époque.

Comment ! madame la comtesse, Piis est votre protégé ! Mais que faut-il donc faire pour obtenir ce bonheur-là ?

Mme DE SIMIANE.

Faire comme lui de jolis vers !

MARMONTEL.

Ah ! mon Dieu !

Mme DE BARBANTANE.

Piis est fort aimable !

MARMONTEL, riant toujours.

Oh ! sans doute, madame la marquise ; cependant demandez à la Harpe !

M. DE LA HARPE sourit et dit à Mme de Simiane :

Vous a-t-il jamais lu son poème sur quelque chose, comme l'alphabet, par exemple, madame ?

Mme DE STAEL, Mme DE BARBANTANE, Mme NECKER ET Mme DE BLOT, s'écrient :

Sur l'alphabet !

M. DE LA HARPE.

Mon Dieu, oui !

Mme DE STAEL.

Mais c'est impossible !

MARMONTEL.

Ah ! madame, il est des hommes à qui rien n'est impossible pour exécuter des merveilles dans un certain genre. Et pour parler comme M. de Piis [1], nous allons vous montrer comment l'A *s'arroge* sa place, en véritable *insolent* qu'il est, tout en haut de *l'alphabet*, et que

A s'Adonner A mal quand il est résolu
Avide, Atroce, Affreux, Arrogant, Absolu,
Il Assiège, il Affame, il Attroupe, il Alarme...

Mme DE STAEL, s'agitant sur sa chaise en riant aux éclats.

Grâce ! grâce ! Marmontel, j'en meurs ! mais cet homme est un fou !

MARMONTEL.

Il est fort raisonnable ! s'il était fou, il ne serait plus amusant, et je le maintiens le plus sage de la ville.

[1] M. Auguste de Piis fit en effet paraître ce poème sur l'alphabet en 1787 ou 1788. Il ne fut connu qu'un ou deux ans après, comme je le dis ici.

M. DE LA HARPE.

Et puis, madame, il faut vous calmer sur les méfaits de l'*A*. M. de Piis nous apprend plus loin que

... Il n'est pas toujours Accusé d'Attentats...
Avenant, Attentif, Accessible, Agréable,
Il préside à l'Amour, ainsi qu'à l'Amitié.

M[me] Necker, qui jusque-là était demeurée à moitié sérieuse, ne peut retenir un éclat de rire à cette dernière parole. Tout le monde rit non seulement du ridicule des vers, mais de la manière admirablement burlesque dont M. de la Harpe les a dits. Voyant qu'il amusait[1], il continue :

A la tête des Arts à bon droit on l'admire,
Mais surtout il Adore... et si *j'ose le dire...*
A l'aspect du Très Haut sitôt qu'Adam parla,
Ce fut apparemment l'A qu'il articula.

[1] J'ai moi-même entendu M. de La Harpe dire à un jeune auteur de Brives * que mon beau-frère lui avait recommandé, et auquel il prenait assez d'intérêt pour lui donner des leçons et des avis : « Mon jeune ami, lorsque vous êtes dans une maison pour y faire une lecture ou pour y passer la soirée et porter ainsi votre tribut de paroles, regardez; et si vous voyez une expression d'ennui, ne vous fâchez pas, n'ayez jamais l'air piqué, rien n'est plus sot, et surtout n'en a plus l'air. Prétextez un mal de dents, un mal de tête. Si vous causez et que la conversation faiblisse, conduisez-la jusqu'au point de pouvoir vous éloigner sans vous faire remarquer. Enfin, lorsque vous plaisez, saisissez l'à-propos, et dominez fortement. » M. Alphonse Brénier a profité des avis de M. de La Harpe; je ne sais si ce sont eux qui lui ont fait trouver une place à la Colombie qui lui a donné 10,000 francs de rentes.

* M. Alphonse Brénier.

Je ne doute pas, mesdames, que vous ne soyez enchantées de l'*A* qui *s'adonne au mal* et qui *assiège*. En fait de rébus, c'est, je crois, très bien faire, mais jugez de la fin.

Le C, rival de l'L avec une *cédille*,
Sans elle au lieu du Q dans tous nos mots *fourmille* ;
L'E s'Évertue ensuite, etc.
L'I droit comme un piquet, établit son empire.
Le K, partant jadis pour les Kalendes grecques,
Laisse le Q, le C, pour servir d'hypothèques.
Le P, plus Pétulant, à son Poste se Presse.
. . . .
S'arrête, éclate et meurt, dès que son Pétard Part,

dit-il plus loin pour une fusée ; car vous saurez, madame, qu'il a l'ambition avec ce poème de faire revivre la poésie imitative ; mais son *pétard part* ne vaut pas :

A ce péril pressant nous échappâmes, car
La porte était ouverte, et nous passâmes par.

Ailleurs ce sont des moutons

Qui bêlent pêle-mêle !...

Et puis une bouteille qui fait ses glouglous.

M. NECKER.

Monsieur de La Harpe, je vous envoie un verre de vin de Malaga et un verre de vin de Tokai ; celui-ci vient de Vienne directement, voyez si ses glouglous valent ceux de M. de Piis.

M. DE LA HARPE, remerciant

Sans aucun doute, mais comprend-on qu'un homme

qui ne date pas son ouvrage des Petites-Maisons fasse un raisonnement assez étrange pour l'amener à publier pareille extravagance? En vérité, cela fait peur!

MARMONTEL.

Ma foi, je crois que Ducis est tout aussi timbré que Piis. As-tu lu ses dernières pièces?

Mme de STAEL.

C'est prodigieux! mais puisqu'il comprend Shakspeare, comment un soleil aussi pur ne l'éclaire-t-il pas d'un seul de ses rayons, le malheureux?

M. de La Harpe ne répliqua pas, parce qu'il n'aimait pas Shakspeare. L'école de M. de Voltaire ne comprenait pas ce prodigieux génie, et il était convenu parmi ses disciples que Shakspeare était *un barbare, un ignorant*. Nous n'étions pas heureux, au reste, dans nos jugements à cette époque; car dans le même temps, c'est-à-dire dans le même siècle, nous méconnaissions encore *Athalie! Athalie*, chef-d'œuvre admirable que nous n'avions pas d'excuse pour méconnaître, nous. Quant à Shakspeare, quelque difficile qu'il soit, c'est un sacrilège de ne pas le comprendre. Shakspeare est l'Homère du théâtre! Nous l'avons méconnu un temps; Dieu veuille qu'aujourd'hui, où nous admettons ses beautés, nous les sentions toutes! Mme de Staël avait une de ces âmes qui vont au devant du génie; elles le devinent au parfum qu'il répand. Aussi, avant le moment où elle put lire les auteurs célèbres dans leur langue, elle les étudiait dans les traductions. Mais déjà familière, à l'époque que nous suivons, avec les hautes merveilles littéraires

des autres nations, elle ne pouvait entendre M. de La Harpe concentrer toute la littérature dans notre langue. Elle n'était pas encore ce qu'elle est devenue depuis, une femme que la voix universelle proclame la première de son temps, n'importe la nation qui la réclame ; mais dès lors elle sentait que pour comprendre un auteur, il faut le lire dans la langue où il écrivait. Qu'importe une traduction à celui qui peut sentir les beautés du Dante, de Cervantes et de Calderon, de Schiller et de Klopstock, dans leur idiome ?

— Un homme qui sait quatre langues vaut quatre hommes, disait Charles-Quint.

Je ne sais pas jusqu'à quel point cet adage est vrai ; cependant il a une grande force quand on voit à quel degré les hommes d'une nation pourraient arriver pour le bien des peuples, s'ils savaient étudier dans les annales d'un autre peuple, dans ses légendes, ses chroniques, à ne prendre la chose que comme publicistes seulement, et nullement sous le rapport littéraire.

Mme de Staël demanda donc à M. de La Harpe s'il lisait Shakspeare dans l'original ; il lui dit que non, mais avec *un dictionnaire*[1].

— Alors, lui dit Mme de Staël, je ne vous reparlerai plus de Shakspeare : nous ne nous entendrions pas.

M. de La Harpe comprit qu'il se trouvait en mauvaise attitude, et il se sauva sur Ducis ; heureusement pour lui qu'il avait plus que le moyen d'avoir raison, car on venait de donner *le Roi Lear* et *Macbeth !* Aussi le malheureux Ducis, renvoyé à La Harpe pour supporter

[1] Je le lui ai entendu dire *moi-même ;* et il ajoutait : « *Cela est égal.* »

sa mauvaise humeur, passa-t-il sous son scalpel avec une sévérité cruelle ; et pour dire la vérité, lorsque La Harpe, d'une voix moqueuse, disait ces vers du *Roi Lear :*

> ... Végétaux précieux,
> Si vous pouvez *m'entendre* et *sentir mes alarmes,*
> *Fleurissez* pour mon père, *et croissez sous mes larmes,*

il était impossible de garder son sérieux. Des végétaux qui croissent sous les larmes, qui entendent. M. de La Harpe avait d'ailleurs le beau rôle en cela, et Mme de Staël, toujours prompte dans la discussion, avait oublié ce qui est le palliatif à toute discussion un peu vive. Mme Necker y remédia, car elle voyait le front de l'Aristarque devenir nébuleux, et jamais un de ses convives ne sortait de chez elle avec une impression pénible.

— Monsieur de La Harpe, lui dit Mme Necker, il faut d'autant plus pardonner à ma fille de vous avoir un peu contrarié, que j'ai été témoin de son attendrissement à la pièce qui le lendemain lui fit oublier les absurdités du *Roi Lear.*

M. DE LA HARPE.

Avez-vous donc été voir *le Roi Lu* [1], madame ? C'est une ravissante parodie, en effet, où vous aurez pleuré à force de rire.

Mme NECKER.

Non, non, pas de parodie. Ce que ma fille a vu est

[1] *Le Roi Lu,* charmante parodie du *Roi Lear;* elle fut donnée en même temps que trois ou quatre autres très drôlement faites, et bien dans le genre parodie.

aussi une traduction, mais une belle et véritable traduction de Sophocle [1].

(M. de La Harpe baisse les yeux ; mais on voit une grande joie se répandre sur sa physionomie.)

Mme NECKER, en souriant.

Eh bien, monsieur de La Harpe ! reconnaissez-vous maintenant la pièce qui a dû faire oublier *le Roi Lear ?*

M. DE LA HARPE.

Madame, je ne sais si je puis me livrer à l'excès d'orgueil que me donnerait une telle approbation. Mme la baronne de Staël a eu la bonté de me dire qu'elle était contente, et j'avoue que ma reconnaissance est profonde.

Mme DE STAEL, vivement et rendue à son équité naturelle.

Oui, oui, sans doute ! c'est admirable ! et surtout traduit avec une perfection de style et de versification, comme tout ce qu'écrit M. de La Harpe.

Mme DE SIMIANE.

Connaissez-vous les vers de M. de Florian sur Philoctète ? Ils sont charmants. Allons, monsieur de La Harpe, dites-nous ces vers, voulez-vous ?

Mme DE STAEL, en riant.

Comment, madame, vous voulez que M. de La Harpe vous récite *lui-même* des vers à sa louange ? Mais c'est impossible.

[1] Le *Philoctète* de Sophocle, traduit presque littéralement par La Harpe, est une des bonnes pièces qui soient au Théâtre-Français, comme traduction. La couleur locale y est assez bien conservée.

Mme DE SIMIANE, bas à la duchesse de Lauzun.

Encore un moment, et il les dirait.

MARMONTEL.

Mais je les sais, moi, et si Mme Necker veut bien le permettre, je m'en charge.

Mme NECKER, souriant avec un signe de tête.

Ce sera un double plaisir pour nous.

MARMONTEL, il se recueille un moment pour se rappeler les vers.

Vers à M. de La Harpe en sortant de la représentation de Philoctète, *par M. de Florian.*

Que tu m'as fait verser de pleurs !
Comme ton Philoctète est touchant et terrible !
Que j'ai souffert de ses douleurs !
Je ne sais pas le grec, mais mon âme est sensible ;
Et pour juger tes vers, il suffit de mon cœur.
La Harpe, c'est à toi de remplacer Voltaire !
Il l'a dit en mourant ! l'Hercule littéraire
T'a choisi pour son successeur.
Va, laisse murmurer une foule timide
D'envieux désolés, d'ennemis impuissants.
Prends Philoctète pour ton guide ;
Comme lui tu souffris du venin des serpents
Et possèdes les traits d'Alcide.

Mme DE STAEL.

A merveille, Marmontel ! à merveille ! voilà de bons vers, bien dits, justes dans leur louange et vraiment bien faits ! J'aime la poésie comme celle-là.

M. DE LA HARPE, totalement revenu de son humeur, s'inclinant devant Mme de Stael.

Puisque vous aimez les beaux vers, madame, pour

quoi ne pas vous faire dire l'ode que Marmontel a faite sur la mort du duc Léopold de Brunswick[1].

Mme NECKER.

Je l'ai entendue, mais je crois que ma fille ne la connaît pas.

Mme DE STAEL, se levant.

Je vous demande pardon, je l'ai lue! Non, non, s'écria-t-elle en rencontrant le regard de reproche de Mme Necker et se rasseyant, non, non, je ne la connais pas, et je veux l'entendre. Allons! Marmontel!

MARMONTEL.

Je vous supplie de m'excuser! mais ce n'est pas un prétexte, je ne m'en souviens pas! Ceci est une vérité.

[1] Celui qui périt dans l'Oder en cherchant à sauver deux hommes qui se noyaient. Ce trait, l'un des plus beaux des temps modernes, est de l'année 1787. La pièce de vers de Marmontel est vraiment fort belle; c'est ce qu'il a fait de mieux peut-être, en ce genre surtout, car Marmontel manquait totalement la réussite de la chose qu'il tentait aussitôt qu'il lui fallait aborder le style noble et les mouvements oratoires de grand effet. Le style poétique et noble ne lui allait pas plus que le rythme alexandrin, tandis que le style léger et le rythme des vers à cinq pieds lui réussissaient presque toujours. Le principal mérite de ce petit poème, c'est que Marmontel a su faire un petit morceau bien complet ayant un commencement, un milieu et une fin. La marche en est rapide, et l'intérêt n'y est jamais entravé. Ensuite, une remarque à faire, c'est de voir comme ces deux hommes se renvoient les louanges et la flatterie. Cette scène, au reste, est parfaitement vraie et point inventée.

Mme DE STAEL. Son œil s'enflamme et s'anime à mesure qu'elle parle et qu'elle est devant cette sublime action, son regard est errant quoique animé.

Oh ! oui ! Marmontel a dû faire quelque belle chose en parlant de l'action de ce prince devenu en un moment trop grand, trop colossal pour qu'une couronne puisse aller à son front ! Quelle âme de prince que celle qui vous fait élancer dans un fleuve qui gronde[1], pour lui arracher deux victimes ! Et c'était à l'ombre que germait une telle âme ! Quand César se jeta dans une barque et affronta la tempête, il allait au devant de l'empire de Rome, de l'empire du monde, et puis il était *avec sa fortune*, il jouait sa vie contre une vague dans laquelle était un trône. Mais celui-ci ! où allait-il en se jetant dans l'Oder ? Vers deux malheureux qui lui tendaient les bras ! Il les entendait crier au secours, et le noble jeune homme affronta la tempête sans savoir s'il était suivi, *et sans être suivi !* Cependant, en arrivant sur le lieu du malheur, il montrait à tous ses mains généreuses remplies d'or ! Oh ! Marmontel ! Marmontel ! vous nous direz vos vers, n'est-ce pas ?

Marmontel, qui l'avait écoutée, comme tout le monde, avec attendrissement, surtout en voyant ses beaux yeux à elle-même remplis de larmes, et toute sa personne agitée d'un tremblement nerveux, effet ordinaire d'une âme forte dans un corps robuste, ne lui répondit qu'en lui baisant la main en silence. Mme de Staël, assise près de son père, s'était appuyée sur lui, et sa tête reposait sur son épaule. Là, elle pleurait encore au seul souvenir de cette aventure, qui d'ail-

[1] L'Oder avait débordé, et les inondations étaient affreuses.

leurs s'était passée seulement quelques semaines avant. Mme Necker était mécontente ; mais, selon sa coutume, rien ne paraissait au dehors. Cette concentration d'émotion l'a tuée, je crois, beaucoup plus tôt que la nature ne l'eût permis. Quant à M. Necker, en écoutant Mme de Staël, il se sentait fier d'une telle fille.

Il la soutenait avec une tendresse protectrice qui inspirait de la confiance pour le bonheur de cette femme qui paraissait avoir un si grand besoin d'affection !

— Il faut que je sois aimée, disait-elle souvent, ou ma vie est tellement glacée, qu'elle s'arrête en moi ! Mon cœur ne bat plus quand je crois qu'on ne m'aime pas.

Après être demeurée quelques moments en silence sur l'épaule de son père, Mme de Staël releva sa tête et rencontra de nouveau le regard presque fixe de Mme Necker, qui, debout devant elle, les bras croisés, vêtue de blanc ce jour-là comme presque toujours, la regardait avec une expression de blâme très manifeste. A cette époque, Mme de Staël était encore assez jeune femme pour plier sous la volonté de sa mère. Elle baissa les yeux et se retira des bras de son père, où elle avait été chercher un cœur parmi cette multitude qui l'entendait sans la comprendre, quelque admiration qu'elle lui inspirât ! Elle rougit, et malheureusement cela lui allait mal ; elle le savait, ce qui redoubla son embarras.

— Allons, Marmontel, vos vers ! répéta-t-elle d'une voix faible.

MARMONTEL.

Moi, madame ! Après cette prose sublime que vous

venez de nous donner en la sortant de votre cœur, vous voulez que j'aille vous ennuyer de mes vers ! Mais la patience de M. Abauzit n'y suffirait pas, et cependant Dieu sait s'il en avait.

Mme DE BLOT.

Ah çà ! voilà bien des fois que j'entends parler de ce M. Abauzit. Qu'est-ce donc que cet homme-là ?

M. DE LA HARPE.

C'est un Genevois, un ami de Mme Necker. Mais c'est à elle de vous faire connaître M. Abauzit ; c'est à un ange à faire connaître un sage, puisqu'il n'y a pas de saints dans sa religion.

Mme NECKER.

Mais vous avez donc oublié tout ce qu'en a raconté Rousseau ? Il l'a rendu célèbre parmi nous. Rappelez-vous ce qu'il en dit.

Mme DE BLOT.

Je vous jure que ce nom m'est inconnu. J'ignore même en quoi il peut être fameux.

Mme NECKER.

Pour une vertu qui est rare parmi nous et le devient chaque jour davantage. Si M. Abauzit eût vécu du temps d'Épictète, il en eût été fort estimé ; aujourd'hui cette vertu commence à passer un peu pour de la niaiserie.

Mme DE BARBANTANE.

Ah ! je me le rappelle maintenant ! Oui, oui. Je vis cet homme un jour, comme il sortait de chez vous ! Dites-nous donc quelque chose de lui.

Tout le monde se réunit pour prier Mme Necker.

— Oh ! oui ! quelque bonne histoire de M. Abauzit, contée par vous, s'écria Mme de Staël, et ce sera parfait, ma mère !

Mme Necker se rapprocha de la table, jeta un coup d'œil autour d'elle pour voir si le service n'interrompait pas sa narration, et quand tout fut prêt, elle commença :

— Vous saurez que M. Abauzit ne s'est JAMAIS de sa vie mis en colère. JAMAIS il ne s'est fâché. Jamais enfin une émotion n'a dérangé le calme inaltérable de cette physionomie d'honnête homme qu'il porte à si bon droit ; mais ses amis crurent que cette égalité d'humeur pourrait enfin céder à une contrariété quelconque. Ils consultèrent une vieille gouvernante qui, depuis *trente ans*, était à son service. Cette femme chercha longtemps comment elle pourrait arriver à la vulnérabilité de son maître, car elle l'aimait et ne pouvait se résoudre à l'affliger et à le faire paraître autrement qu'il n'était, puisque ses amis eux-mêmes déclaraient que c'était un pari. Cette femme protestait que depuis trente ans elle n'avait pas vu son maître une seule fois *en colère !*

— Une seule fois ! Mais c'est impossible ! s'écriait-on ; une colère en trente années ! ce n'est guère ! Allons, conviens d'une seule fois !

— Mais je ne puis pas mentir ! disait la bonne femme.

— Mais comment parvenir à le fâcher ? Aide-nous.

— Ah voilà, le difficile ! comment le fâcher ? Il y a des gens qu'on ne sait pas comment satisfaire ; lui, c'est de le *fâcher* qu'il faut venir à bout.

Enfin, après beaucoup de recherches dans sa pen-

séc, après avoir examiné son maître dans l'habitude de sa vie, la vieille Marguerite crut avoir trouvé le moyen de faire gagner le pari.

— Quoique en vérité, disait-elle, je ne comprends pas pour quelle raison vous voulez faire sortir mon bon maître de sa paix !

— Que t'importe ? nous l'aimons autant que toi.

— Cela n'est pas sûr.

— Nous l'aimons, te dis-je, et tu le sais bien ; ainsi tu ne dois avoir nulle inquiétude sur les suites de tout ceci. Voyons, qu'as-tu imaginé?

— Le voici : M. Abauzit aime par-dessus toute chose à être bien couché ; c'est une des habitudes de sa vie intérieure à laquelle il tient le plus. Je ne ferai pas son lit et dirai que je l'ai oublié.

L'expédient parut admirable ; le lendemain, les amis de M. Abauzit viennent le prendre et le mènent promener avec eux ; ils passent la journée ensemble et le soir ils le remettent chez lui, assez fatigué de sa journée et content de trouver son lit et le repos.

Son lit ! il n'était pas fait, comme on sait. Le lendemain matin, il dit à Marguerite :

— Marguerite, il paraît que vous avez oublié de faire mon lit, tâchez de pas l'oublier aujourd'hui.

— Eh bien ? demandèrent les amis, lorsqu'ils vinrent le matin pour savoir le résultat.

— Rien du tout, dit la gouvernante. Il m'a dit de ne pas l'*oublier* aujourd'hui !

— *Mais tu l'oublieras ?* Songe aux conditions !

Le lendemain, même affaire ; le soir, M. Abauzit rentre encore fatigué d'une longue promenade et trouve son lit dans le même état que le matin. En se levant, il appelle Marguerite :

— Tu as encore oublié de faire mon lit, Marguerite; je t'en prie, songes-y donc?

Le matin, même enquête des amis, même réponse de la vieille gouvernante. C'était le second jour. Le soir, en arrivant devant son lit, M. Abauzit le trouve dans l'état où se trouve un lit fait ou plutôt défait depuis trois jours; le lendemain matin, il appelle Marguerite :

— *Marguerite*, lui dit-il, mais sans élever la voix, *vous n'avez pas encore fait mon lit hier; apparemment que vous avez pris votre parti là-dessus et que cela vous paraît trop fatigant; mais après tout, il n'y a pas grand mal, car je commence à m'y faire.*

Touchée de cette bonté, car ici ce n'est plus de la patience, et je crois que M. Abauzit l'avait devinée, Marguerite se jeta aux pieds de son maître en fondant en larmes et lui avoua tout!

Est-ce que ce trait ne figurerait pas admirablement dans la vie de Socrate?

Mme DE STAEL, émue et irritée en même temps.

Ah çà! j'espère que M. Abauzit a chassé, le même jour, la vieille gouvernante avec ses trente ans de service et qu'il n'a jamais revu ses amis prétendus qui pouvaient se jouer de lui au point de faire des expériences sur son humeur et même sur son cœur! C'est tout simplement indigne.

Mme NECKER, en souriant.

Voilà mon champion! Il met flamberge au vent pour combattre les brigands de cœur.

Mme DE STAEL, souriant aussi.

Fais-je donc si mal? Cette histoire de M. Abauzit,

que je trouve admirable par le rôle qu'il y joue, m'a toujours révoltée, en songeant à celui de ses prétendus amis qui disent aimer un homme et qui travaillent à l'envi à détruire en lui une qualité que peut-être il a acquise au prix de souffrances inconnues, de peines ignorées! Non, je suis fort sévère pour de pareilles choses. Ai-je donc tort, mon père?

M. NECKER, touché de cette demande.

Non, mon enfant! il y a une équité de cœur dans votre indignation qui trouve en moi une entière approbation. (*Et l'attirant à lui, il l'embrassa et la retint longtemps sur son cœur.*)

Mme NECKER.

Vous avez raison tous deux. La question, présentée sous cet aspect, la place en effet comme un acte d'égoïsme complet de la part des amis de M. Abauzit. Mais lui, il n'en est pas moins un véritable sage.

Mme DE STAEL, entourant sa mère de ses bras tandis qu'elle passe près d'elle, et l'embrassant d'un air caressant.

Et vous en faites un saint, ma mère, par votre ravissante manière de conter.

Mme NECKER, l'embrassant sur le front et se dégageant d'elle sans affectation, car tous les mouvements violents lui étaient étrangers et presque désagréables, lui dit en souriant :

Vous êtes une *flatteuse*, ma fille, je le sens; mais il est doux de se laisser flatter par ceux qu'on aime. Messieurs, il faut nous retirer, mais avant vous boirez un verre de champagne à la santé de M. Necker.

M. DE LA HARPE, s'inclinant.

J'accepte pour moi et pour Marmontel.

MARMONTEL.

Et moi pour moi seul. Tu n'es pas digne d'apprécier le vin de Sillery de Mme Necker.

Mme DE STAEL.

Comment Mme de Genlis ne lui commande-t-elle pas de devenir mauvais? Elle le ferait, j'en suis sûre, si elle le pouvait.

Mme NECKER, avec le ton de reproche.

Ma fille!

Mme DE STAEL.

Ma mère, demandez à Mme de Blot et à Mme la duchesse de Lauzun si j'ai tort d'être méchante! Méchante, d'ailleurs! En quoi le suis-je donc pour elle, moi?

PLUSIEURS VOIX ENSEMBLE.

Vous ne l'êtes pour personne! pour personne!

Mme DE STAEL, avec émotion.

Eh bien! eh bien! qu'est-ce donc? Sans doute je ne suis pas méchante; qu'y a-t-il d'étonnant? Je ne fais là que mon devoir de membre social de la grande famille humaine. Je disais donc, ma mère, que je n'étais pas méchante pour Mme de Sillery; et après tout je pouvais l'être, mais je ne l'ai pas été. Je ne me suis pas réjouie du mal que dit de moi M. de Champcenetz, parce qu'il en disait d'elle! Jamais, je l'avoue, je n'ai porté le degré de haine jusque-là. C'est pourtant ce qu'elle a fait.

Mme DE BARBANTANE.

Qu'est-donc que cette histoire? Je ne connais pas

cela? En quoi donc Mme de Genlis et vous, mon cœur, avez-vous pu être réunies?

Mme DE STAEL.

Oh! c'est une vieille histoire, mais plaisante, après tout, et bien originale.

Mme DE BARBANTANE.

Mais encore!...

Mme DE BLOT.

Ah! je me rappelle! Mme la duchesse de Chartres s'en est bien amusée.

Mme DE STAEL.

Eh bien donc! c'était l'année dernière, je crois. (*Se tournant vers M. de La Harpe.*) N'est-ce pas, monsieur de la Harpe? (*M. de La Harpe s'incline.*) Depuis que c'est la mode *d'avoir de l'esprit* et qu'on ne peut s'en passer, il faut bien en avoir, et en avoir à tout prix, car en France la mode est une maîtresse exigeante; ce qu'elle prescrit, il faut le faire, et tous ceux qui n'ont pas l'esprit nécessaire pour faire dire qu'ils en ont, s'arrangent pour y suppléer, par des libelles, par exemple, et par des pamphlets. C'est la manière la plus aisée de se passer d'esprit; de la méchanceté et tout est dit. Or, il existe un homme qu'on appelle M. de Champcenetz, qui s'est fait enfermer trois fois pour des livres ou plutôt pour des libelles diffamatoires, qui respirent la plus atroce méchanceté. Il croit peut-être au milieu des désordres politiques où nous sommes, que le gouvernement ou le parti de l'opposition le remarqueront et l'emploie-

ront en lui donnant une grande place pour l'acheter; il ne sait pas, le pauvre simple, que pour être acheté il faut *valoir*. Être connu à force de scandale n'est pas chose difficile. Qu'importe le moyen? Seulement il s'est trompé dans le résultat. Il n'est pas assez méchant pour être acheté, il l'est assez pour qu'on n'en veuille pas, et on l'a enfermé parce qu'il allait jusqu'à l'insolence; mais la prison a été son seul salaire. Lorsqu'il a vu que le gouvernement et les gens de parti étaient aussi ingrats, alors il a tourné son dard contre nous autres pauvres femmes, et dans un petit écrit contenant un plate parodie du songe d'Athalie (avec des notes) et une épigramme fort insolente, il jette tout le fiel dont il peut être pourvu. La parodie est contre Mme la comtesse de Genlis et ce bon M. de Buffon, qui, *chargé d'ans et de gloire*, et la tête courbée sous le poids de cent couronnes, ne mérite pas en vérité de recevoir le venin d'une vipère ignorée. L'épigramme me concernait! Cela ne m'empêcherait pas d'y reconnaître des beautés si elle était bien faite, mais elle est mauvaise, elle n'est pas même amusante.

M. NECKER, vivement.

Et comment n'ai-je pas connu cette affaire?

Mme DE STAEL, en riant.

Pourquoi, mon père? Parce que je vous donne ma parole d'honneur, que moi-même je l'oubliai deux jours après, et qu'aujourd'hui je n'y songerais plus, si la charmante leçon que M. de Rulhières donne à ce misérable Champcenetz ne m'était demeurée dans cette mémoire qui n'oublie jamais, dans celle du

cœur, car j'ai eu de la reconnaissance pour celui qui m'a su venger sans donner de la publicité à mon offense. Quant à Mme de Genlis, ainsi attachée à ma personne, elle m'en a voué un surcroît de haine. Vous conviendrez que cela est injuste !

Mme DE BARBANTANE.

Oh ! la drôle d'histoire avec tout cela ! Vous et Mme de Genlis, ayant M. de Buffon pour chevalier. (*Elle rit.*) De celui-ci du moins on ne médira pas. Eh bien ! je crois que je viens de faire un vers sans m'en douter !

Mme DE BLOT.

Et les vers de M. de Rulhières, qui se les rappelle ici ?

Mme DE STAEL.

Moi.

Mme DE SIMIANE.

Double plaisir pour nous. Vous dites si parfaitement les vers !

Mme DE STAEL.

Être haï, mais sans se faire craindre,
Être puni, mais sans se faire plaindre,
Est un fort sot calcul. Champcenetz s'est mépris ;
En recherchant la haine, il trouve le mépris.
En jeux de mots grossiers parodier Racine,
Faire un pamphlet fort plat d'une scène divine,
Débiter pour dix sous un insipide écrit,
C'est décrier la médisance,
C'est exercer sans art un métier sans profit.
Il a bien assez d'impudence,
Mais il n'a pas assez d'esprit.

Il prend, pour mieux s'en faire accroire
Des lettres de cachet pour des titres de gloire ;
Il croit qu'être HONNI, C'EST ÊTRE RENOMMÉ ;
Mais si l'on ne sait plaire, on a tort de médire ;
C'est peu d'être méchant, il faut savoir écrire,
Et c'est pour de bons vers qu'il faut être enfermé.

Mme DE SIMIANE.

Oh merci, madame la baronne ! Mon Dieu ! que je voudrais les savoir par cœur, ces vers ! Sont-ils imprimés ?

Mme DE STAEL.

Non, madame [1], mais je les écrirai et j'aurai l'honneur de vous les envoyer.

Mme de Simiane s'inclina en souriant et sa gracieuse figure parut encore plus charmante, embellie par ce sourire auquel répondaient ses yeux. *On croyait voir* dans son regard.

— Madame, dit-elle à Mme Necker, je ne vous dirai pas de vers, car je n'en sais pas faire ; mais je puis vous en faire dire de charmants, s'il plaît à l'auteur. Monsieur de Marmontel, je vous dénonce à Mme Necker pour un improvisateur excellent.

Nous étions à Auteuil, madame, il y a quelques jours ; au dessert, on pria M. de Marmontel de chanter un couplet. Il n'en savait pas. Alors on lui imposa d'en *faire* un, et comme il refusait encore, on lui dit qu'il serait obligé de travailler sur un *mot;* on lui

[1] Ils l'ont été depuis, mais je ne sais où et comment ; car je ne crois pas qu'ils soient dans les œuvres de M. de Rulhières, avec les *Disputes* et les *Jeux de mains*, deux petits poèmes ravissants également de lui.

donna ce mot, il fit le couplet et ce couplet est charmant. Allons, baronne, donnez-lui un *mot!*

Marmontel se récria! C'était une perfidie!

— Eh bien! dit Mme Necker, je vais vous donner un *mot* et vous ferez un couplet.

Elle rêva un moment. Tout à coup, le bouchon d'une bouteille de vin de Champagne vint à partir.

— Ah! s'écria-t-elle, le voilà tout trouvé! *Champagne!*

Marmontel rêva quelques instants. Puis, sans écrire, sans revoir ce qu'il venait de faire, il s'adressa à Mme Necker en lui chantant le couplet suivant :

Champagne, ami de la folie [1],
Fais qu'un moment Necker s'oublie,
Comme en buvant faisait Caton;
Ce sera le jour de ta gloire :
Tu n'as jamais sur la raison
Gagné de plus belle victoire,

[1] Ce couplet fut improvisé un soir à souper, l'un des petits jours chez Mme Necker, par Marmontel, à qui Mme Necker donna en effet le mot CHAMPAGNE.

SALON DE MME DE POLIGNAC

Il me faut bien donner ce titre à la réunion des personnes que je vais faire passer sous les yeux du lecteur. Car il est difficile, pour ne pas dire impossible, de rendre compte du *salon* de la reine, et c'est pourtant Marie-Antoinette qui sera la véritable *maîtresse de maison* à Trianon, Compiègne, Marly, Versailles et surtout dans le salon de Mme de Polignac; c'est la reine de France laissant à la porte la hauteur et la morgue souveraine pour être la plus aimable femme de cour de France et présider les soupers du salon de la duchesse de Polignac avec cette grâce charmante qui faïsait, comme la tradition nous l'a conservé, que jamais on n'oubliait son sourire, comme on n'oubliait jamais aussi son regard de dédain.

Marie-Thérèse l'avait élevée pour être *reine de France :* avec cette finesse de tact que les femmes apportent à juger les choses, elle avait compris que, dans cette cour voluptueuse et polie où sa fille allait être souveraine[1], puisqu'elle n'avait aucune autre puissance

[1] La reine Marie Leczinska était morte le 24 juin 1768; il n'y avait à la cour que les filles du roi et Mme du Barry, favorite en

au-dessus de la sienne, il fallait qu'elle doublât cette puissance par le charme de ses manières. Elle voulut que sa fille fût la première de la cour de France par sa grâce et son esprit du monde comme par son rang. Elle voulut que son langage même ne rappelât en rien le Nord et son accent sévère. Elle demanda pour la jeune fiancée du dauphin, une fois que le traité fut conclu par les soins de Mme de Pompadour et de M. le duc de Choiseul, un homme assez habile pour lui enseigner à la fois la langue française dans son élégant idiome, car à cette époque il y en avait deux fort distincts, l'un pour la haute classe et l'autre pour celle inférieure, et les manières d'une femme du monde, jointes à celles que la dignité allemande savait si bien inculquer de bonne heure aux princesses de la famille impériale. M. le duc de Choiseul, consulté par l'impératrice sur le choix à faire, consulta à son tour M. de Brienne, depuis cardinal de Loménie, homme du monde comme lui, et l'un des plus élégants de son temps en même temps que le moins moral. Il lui recommanda l'abbé de Vermont, qui fut en effet envoyé à Vienne auprès de la jeune archiduchesse, qu'il trouva déjà formée pour être la plus aimable princesse de l'Europe. Elle était agréable sans être belle et possédait les grâces qui ne s'apprennent pas et devant lesquelles viennent échouer l'envie et l'opposition des femmes les plus belles. Ayant la volonté d'*être ce que sa mère voulait qu'elle fût*, Marie-Antoinette se prépara à être doublement la souveraine de la France. Élevée par une mère comme

titre, et présentée à mesdames l'année qui suivit la mort de la reine. (22 avril 1769.)

Marie-Thérèse, nourrie dans les principes du goût le plus exquis des arts et surtout de la poésie, c'est ainsi qu'elle entra dans le royaume dont elle devait être reine n'ayant pas encore quinze ans[1].

Elle avait dans sa personne l'élégance de son esprit et de ses goûts. Sans être très grande, sa taille avait une juste proportion, qu'elle doublait lorsqu'elle traversait la galerie de Versailles avec cette dignité gracieuse qui la rendait adorable et se manifestait par le moindre de ses mouvements. Ses cheveux étaient charmants, son teint admirable, ses bras et ses mains beaux à servir de modèle. Si l'on ajoute à tous ces avantages une bonne grâce inimitable et le prestige magique du rang de reine de France, on ne s'étonnera plus de l'enthousiasme délirant qu'inspira si longtemps Marie-Antoinette à la France entière.

Sa première éducation lui avait donné le goût de la vie intime, de la société privée. Accoutumée de bonne heure à vivre familièrement avec sa nombreuse famille, elle sentit avec peine cette privation d'un intérieur de société dans lequel elle pût causer, faire de la musique, broder en écoutant une lecture, vivre enfin pour elle, lorsqu'elle avait vécu pour la cour et fait son devoir de reine. Cette vie familière lui avait d'ailleurs été prescrite, pour ainsi dire, par sa mère lorsqu'elle avait quitté Vienne. Marie-Thérèse, qui connaissait l'intérieur de toutes les cours de l'Europe, avait surtout cherché à parfaitement connaître aussi celle dans laquelle allait vivre sa fille bien-aimée : elle savait qu'en France tout se fait par le monde et

[1] Marie-Antoinette-Josephe-Jeanne de Lorraine était née à Vienne le 2 novembre 1755.

ses relations. Les volontés royales étaient elles-mêmes soumises à ce tyran, qui, à cette époque surtout, dominait tout et faisait la loi. Nulle part le tribunal de l'opinion n'était aussi sévère, non pas qu'il y eût plus de mœurs, il y en avait moins qu'ailleurs au contraire : mais la règle établie par le code du monde social avait prononcé, et ses arrêts s'exécutaient, n'importe sur quelle tête ils étaient lancés. Marie-Thérèse le savait ; elle savait aussi qu'une main habile pouvait facilement conduire cette société élégante et en devenir la reine, comme elle l'était des belles provinces de France. Elle donna des instructions à Marie-Antoinette pour ajouter encore aux premières, données moins secrètement. Celles-ci furent uniquement consacrées à tracer à la dauphine une règle de conduite comme la mère d'une jeune fille les lui donnerait à son entrée dans le monde. Ceci expliquera comment la reine avait des amitiés intimes peu de temps après son arrivée en France, et comment elle voulut organiser une société *à elle.* La pièce que je place ici est authentique. J'ai conservé l'orthographe de l'impératrice et sa manière de nommer les individus sans leur donner aucune qualification. Ce fut au moment même de se séparer de sa fille que l'impératrice lui remit cette liste[1] avec prière d'y donner la plus grande attention :

« Eux et leurs amis, voilà où vous devez placer votre confiance et vos affections. Quant à vos sympa-

[1] Cette liste étant écrite de la main de l'impératrice Marie-Thérèse, je la copie exactement sur l'original. Cette recommandation montre à quel point l'impératrice connaissait la France et l'intérieur des familles de la cour.

thies personnelles, ne vous y laissez aller qu'après un mûr examen.

Liste des gens de ma connaissance.

Le duc et la duchesse de Choiseul[1];
Le duc et la duchesse de Praslin;
Hautefort[2];
Les Duchâtelet;
D'Estrées (le maréchal)[3];
D'Aubeterre[4];
Le comte de Broglie;
Les frères de Montazel[5];
M. d'Aumon[5];
M. Blondel[5];
M. Gérard[5];

« La Beauvais, religieuse[6], et sa compagne.
« Les Durfort[7]; c'est à cette famille que vous

[1] Le comte de Stainville, dont le père était le marquis de Stainville, ministre de l'empereur, grand-duc de Toscane, près la cour de France, et grand chambellan. — Le comte de Stainville, ambassadeur de France à Rome, fut nommé à son retour à Paris à l'ambassade de Vienne. Il était Lorrain, titre de faveur à Vienne. Ce fut lui qui fit réussir le mariage de l'archiduchesse avec le dauphin de France; il revint à Paris après trois mois de séjour à Vienne pour être créé duc et fait ministre des affaires étrangères. — La duchesse de Choiseul était Mlle Crozat; c'était une personne charmante.

[2] Ancien ambassadeur de France à Vienne, et dévoué au parti lorrain.

[3] Il fut rappelé d'Allemagne au moment de ses triomphes par Mme de Pompadour.

[4] Ambassadeur à Vienne et également dévoué.

[5] Ils avaient eu le secret de Mme de Pompadour pour le fameux traité.

[6] Qui de son couvent intriguait vivement pour le parti lorrain.

[7] M. le duc de Duras, qui en Bretagne avait poursuivi le duc

devez marquer, en toute occasion, votre reconnaissance et attention.

« De même pour l'abbé de Vermont[1]. Le sort de ces personnes m'est à cœur. Mon ambassadeur est chargé d'en prendre soin. Je serais fâchée d'être la première à sortir de mes principes, qui sont de ne recommander personne. *Mais vous et moi nous devons trop à ces personnes*, pour ne pas chercher en toutes les occasions à leur être utiles, si nous le pouvons sans trop d'*impegno*[2].

« Consultez-vous avec Mercy[3].

« Je vous recommande en général tous les Lorrains dans ce que vous pouvez leur être utile. »

On voit dans cette instruction que Marie-Thérèse, loin d'avoir inspiré à sa fille une morgue hautaine contre nous, a toujours témoigné au contraire combien elle était heureuse de cette alliance ; elle est *reconnaissante*, elle lui recommande d'être *utile* à tous les Lorrains, parce qu'ils les ont obligées *toutes deux, et c'est en faisant ce mariage ;* voilà comme il faut se méfier des opinions émises légèrement sur le compte de personnes élevées.

On voit, par cette liste, que la dauphine avait déjà une société assez nombreuse indiquée par sa mère, et pour peu qu'il s'y joignît quelques affections par-

d'Aiguillon, ennemi du parti autrichien. La famille des Duras et des Durfort était dévouée au parti autrichien.

[1] L'abbé de Vermont de même. Il avait élevé Marie-Antoinette.

[2] *Impegno*, embarras, gêne.

[3] Ambassadeur de la cour impériale près la Cour de France. J'ai conservé le style et l'orthographe de Marie-Thérèse.

ticulières, elle avait une autorité positive et assez étendue dans la société de la cour [1].

J'ai déjà dit qu'elle avait besoin d'une société intime et dégagée de l'étiquette de la cour. Elle avait

[1] Je vais raconter un trait qui indiquera comment en France à cette époque un mot dit légèrement pouvait influer sur les affaires. Ce trait m'a été raconté par un témoin occulaire.

Au moment où Mme de Pompadour arriva à la cour, on sait qu'elle remplaçait Mme de Châteauroux, qui selon les uns mourut empoisonnée, et selon les plus sensés mourut de la mort des justes, attendu que le cardinal de Fleury n'était pas un empoisonneur et qu'il n'y avait personne qui eût assez d'ambition pour vouloir gouverner le roi. Mme de Châteauroux mourut et mourut après avoir été une personne fort ordinaire. Sa vie est une suite de jours pâles et sans action, si ce n'est d'être la maîtresse d'un roi, ce qui fait la faute d'une femme beaucoup moins pardonnable, surtout quand le roi n'est pas éperdu d'elle; et c'était le cas de Louis XV, qui des trois sœurs n'aima jamais que Mme de Vintimille. Une femme de mes amies, qui a beaucoup connu Mme de Flavacourt*, sœur de Mme de Mailly et de Mme de Châteauroux, me racontait dernièrement que Mme de Vintimille, encore pensionnaire dans un couvent lorsque Mme de Mailly, qui avait été belle, mais qui ne l'était plus guère, et qui était sotte parce qu'elle l'avait toujours été, tenait alors l'état de maîtresse du roi, Mme de Vintimille disait :

« J'irai à la Cour auprès de ma sœur de Mailly : le roi me verra, le roi m'aimera, et je gouvernerai ma sœur, le roi, la France et l'Europe. »

Elle voulut si bien régner, au reste, qu'on prétend que le cardinal de Fleury l'empoisonna aussi : on dit toujours que les gens haut placés qui meurent ayant la colique meurent empoisonnés.

Mme de Vintimille fut en effet celle des trois sœurs que Louis XV aima le plus. Mais cela ne prouve pas qu'on l'empoisonna. Avec la nature de Louis XV, il aurait fallu empoisonner

* Mme de Flavacourt est morte fort âgée, l'an VII de la République (1789); elle était laide, mais plus spirituelle qu'aucune de ses sœurs, qui, du reste, étaient toutes fort ordinaires. Elle était dame du palais de la reine.

déjà tenté de se délivrer de cette contrainte qui est peut-être une des misères mais une des nécessités de la royauté, en habitant Trianon peu de temps après que Louis XVI le lui eut donné, lorsqu'elle accoucha

toutes les jolies femmes de sa cour ! Mais je reprends l'histoire de Mme de Châteauroux et de Mme de Pompadour.

Mme de Pompadour avait donc succédé à Mme de Châteauroux. Quoique celle-ci fût morte, on fut étonné de voir Mme de Pompadour lui vouer une haine d'autant plus extraordinaire qu'elles ne s'étaient jamais rencontrées. En voici un des motifs.

Il y avait dans Paris, au moment de la faveur de Mme de Châteauroux, un coiffeur dont toutes les femmes raffolaient. *Dagé* avait pour pratiques les femmes les plus élégantes de la cour, et il choisissait les têtes qu'il devait embellir. Madame la dauphine*, Mesdames, filles du roi, se faisaient coiffer par *Dagé*, et la suffisance, ou, pour parler plus juste, l'insolence du coiffeur était sans bornes. Mme de Pompadour, en arrivant à la cour, voulut avoir *Dagé;* il refusa. La favorite insista ; le coiffeur refusa encore... Mme de Pompadour qui s'appelait encore Mme *Lenormand d'Étioles, négocia* avec le coiffeur, et finit par l'emporter sur une résistance qui peut-être ne demandait qu'à être vaincue. Dagé une fois *fléchi*, Mme de Pompadonr voulut lui faire payer l'humiliation qu'elle avait subie pour l'obtenir, et la première fois qu'elle fut coiffée par lui, au moment où la cour était la plus nombreuse à sa toilette, elle lui dit :

— *Dagé, comment avez-vous donc obtenu une aussi grande vogue, et la réputation dont vous jouissez ?*

— Cela n'est pas étonnant, madame, répondit Dagé, qui comprit la valeur du mot : *je coiffais l'autre !*

La cour de Mme de Pompadour était trop nombreuse pour que le bon mot de Dagé ne fût pas connu dans tout Versailles avant une heure. En effet, Madame la Dauphine, Madame de France répétaient en riant aux éclats le bon mot de Dagé... *Il coiffait l'autre!* Ce mot, répété par le parti de l'opposition, devint bientôt comme une bannière proclamant la division qui éclata peu après dans la famille royale pour et contre la favorite. Les princesses et les princes appelèrent Mme d'Étioles *madame*

* Mère de Louis XVI.

de Madame Royale. Dans l'origine, Louis XVI, loin de s'y opposer, le vit avec plaisir. Il n'avait aucun goût pour le monde. Il était défiant et sévère pour les grands seigneurs. Peu porté aux plaisirs bruyants, il n'aimait ni le bal, ni le jeu, ni le spectacle, ni le faste, et encore bien moins le libertinage. Mais pour ce dernier défaut, il faut dire une singulière prédiction du roi de Prusse. On parlait un jour devant Frédéric de Louis XVI et de la reine, et surtout du bonheur dont ils jouissaient tous deux. Le roi de Prusse se mit à rire.

— Il en sera de mon frère Louis XVI comme de ses prédécesseurs, dit-il. A quarante ans, il quittera sa femme devenue vieille et inquiète, il aura une maîtresse, mais sa Pompadour ne sera pas Autrichienne. Elle sera, d'intérêt et de naturel, militaire et prussienne, et cette fois ce sera le tour de mon successeur d'être l'allié le plus utile de la maîtresse du roi très chrétien.

Celle-ci, et Mme de Châteauroux *madame L'autre*. Louis XV en fut désolé, et Mme de Pompadour, furieuse de ce surnom plus peut-être que de celui du roi de Prusse *, se mit à la tête d'une faction contre la famille royale, et, pour avoir plus de consistance qu'une maîtresse ordinaire, elle voulut se mêler de politique, et nous savons ce qui en est résulté !... Ce fut peut-être ce mot de Dagé qui amena cette résolution.

Louis XV fut un roi libertin moins pardonnable peut-être qu'un autre : il eut des maîtresses qui firent la honte du trône, sans qu'il en fut justifié par l'amour qu'il avait pour elles. Mme de Châteauroux, la seule qui ait eu une conduite vertueuse, sa faute exceptée, était du reste fort nulle d'esprit et de moyens. Elle eut un beau mouvement en excitant le roi à la guerre, mais il venait du cœur.

* Il l'appela, aussitôt qu'elle fut en titre, Cotillon IV.

En raisonnant ainsi, Frédéric raisonnait avec cet esprit profond et judicieux qui perce le voile de l'avenir et devine la marche forcée des événements. Le temps détruit tout; les systèmes s'usent, et celui des femmes aux affaires devait l'être plutôt qu'un autre. Seulement, Frédéric ne prévoyait pas qu'une république serait à la place d'une favorite.

A l'époque où Frédéric rendait cette sorte d'oracle, l'Europe était vraiment sous de singulières influences féminines! De là venait, comme je l'ai dit au commencement de cet ouvrage, l'effet de ces influences sur la masse de la société, parce qu'à cette époque les femmes faisaient tout dans la société, et que la France avait une immense action sur le reste de l'Europe à cet égard. Depuis Louis XIV, nous savions le prix du joug d'une favorite. Mme de Montespan commença; Mme de Maintenon établit la puissance de l'état de favorite, en lui donnant l'apparence de l'état de femme. Elle bouleversa la France en élevant les enfants légitimés au rang des légitimes, en persécutant les jansénistes et les protestants; elle dégrada enfin le beau règne de Louis XIV. En Espagne, la princesse des Ursins, puis la reine Farnèse, prouvaient ce que peuvent deux esprits fortement trempés, qu'ils soient dans le corps d'un homme ou dans celui d'une femme. Après elles, vint Marie-Thérèse, également supérieure à son sexe, mais toujours femme néanmoins, ainsi que les autres, dans l'exercice de ses droits, et ne l'oubliant jamais. En même temps qu'elle, Catherine II apprenait à l'Europe entière ce que pouvait tenter et exécuter une femme à ferme volonté!

Pendant ce temps, les maîtresses de Louis XV con-

tinuaient l'agitation sociale que le gouvernement des femmes avait établie dans le monde. Les trois sœurs[1], Mme de Pompadour et Mme du Barry, précédèrent Marie-Antoinette, qui enfin vint clore chez nous le siècle des agitations soulevées par des femmes. Mais elles furent plus actives encore chez Marie-Antoinette, parce que le pouvoir lui échappait et que, pour le ressaisir, elle faisait continuellement des efforts qui soulevaient la monarchie. Connaissant l'action immédiate des femmes sur l'opinion en France, la reine employa ces moyens avec un grand succès, du moins pendant les premières années du règne de Louis XVI. Elle ne fut pas aussi heureuse pendant l'Assemblée Constituante; elle lutta contre des femmes qu'il aurait fallu gagner, chose qui eût été facile. Elle-même voulut *se soumettre*. Elle le tenta bien quelque temps en faisant le salon de Mme de Polignac; mais en n'y admettant que les personnes tout à fait privilégiées, les préférences blessèrent les exilées, et il y eut des mécontents. Cela se manifesta lorsque la reine voulut s'établir à Trianon.

Trianon était un adorable séjour dont la reine aurait dû jouir sans le faire servir à une vengeance que depuis longtemps elle méditait contre la noblesse de France et surtout celle présentée à la cour, qui formait alors la majeure partie de la haute société de Paris. Le motif de cette vengeance datait du jour des fêtes du mariage de Marie-Antoinette, et sans être injuste on ne peut lui donner tort.

Marie-Thérèse avait demandé que Mlle de Lorraine et M. le prince de Lambesc eussent rang immédiate-

[1] Mme de Mailly, Mme de Vintimille et Mme de Châteauroux.

ment après les princes du sang, dans les fêtes du mariage de sa fille avec le dauphin de France. Louis XV l'accorda; mais il n'avait pas calculé les obstacles qu'il devait rencontrer dans la noblesse française. Sa complaisance à l'égard du roi avait changé depuis quelques années. Elle n'était plus ce qu'elle était, non seulement sous les premiers temps du règne, mais même sous Mme de Pompadour. Les femmes de la cour prirent une attitude opiniâtre, au fait, plus que fière, et opposèrent une résistance invincible à la *prière* du roi, car il n'ordonna pas de céder la place à Mlle de Lorraine après les princesses du sang; leur fermeté alla même jusqu'à se priver du bal plutôt que d'abandonner *leur droit*. Mme la duchesse de Bouillon surtout se signala parmi *les opposantes* par l'aigreur de ses refus. Le roi fut très choqué de cette résistance, mais la dauphine le fut encore plus. On prétend qu'elle écrivit sur la lettre de Louis XV aux pairs : *Je m'en souviendrai!* et qu'elle la renferma dans une cassette d'où souvent elle la retirait pour la relire! Enfin, pour que les fêtes eussent lieu, Mlle de Lorraine accepta de danser avec Mme la duchesse de Duras, qui alors était de service au château, et par cette raison ne pouvait en sortir! Ce moyen terme diminua un peu le scandale que fit le retour à Paris de presque toutes les femmes titrées qui avaient refusé de danser au mariage de la dauphine.

Elle n'oublia jamais cette offense. La noblesse française fut à ses yeux, de ce moment, un ennemi avec lequel elle fut en guerre! Mme de Noailles lui répéta vainement que l'étiquette avait parlé et qu'il fallait lui obéir, qu'elle-même lui était soumise. La dauphine ne fit qu'en rire, tourna en dérision et

l'étiquette et la noblesse, se moqua avec raison des mésalliances journalières qui, déjà à cette époque, commençaient à s'introduire parmi la haute noblesse. Elle fit plus; elle se moqua de Mme de Noailles elle-même, bien décidée à exclure de son service toutes les femmes titrées ayant *des prétentions*, comme elle le disait.

Ces querelles furent longues à produire leur effet. Aussi la dauphine n'en éprouva-t-elle le désagrément que plusieurs années plus tard. Les quatre premières qu'elle passa en France furent un véritable enchantement. Elle était vraiment jolie : son teint éblouissant, ses belles couleurs, l'élégance de sa taille, l'expression gracieuse de sa physionomie, parce qu'alors, voulant conquérir, elle était toujours prévenante[1], — qualité qui, dans une princesse, a plus de charmes que dans une autre femme, — l'ensemble enfin de toute sa personne en faisait un être que tout le monde aimait. Elle était caressante, enjouée, attentive à plaire. Aussi les académies, les journaux, les poètes lui prodiguaient la louange, et la société la plus brillante de l'Europe, qui alors était celle de France, était à ses pieds! Elle était jeune et belle, et la flatterie avait encore pour les femmes, chez nous, les formes et le ton du beau règne de Louis XIV!

Ce qu'elle fit plus tard avec hauteur quand elle fut reine, elle le fit aussitôt après son mariage avec une grâce qui empêchait qu'on ne le lui reprochât. Cependant, il y avait parfois une teinte satirique qui ne

[1] Tant que Louis XV vécut, la dauphine dissimula pour combattre avec succès l'ascendant de Mme Du Barry.

pouvait échapper à ceux qui étaient l'objet d'une remarque ou d'une allusion.

. En arrivant à la cour de France, elle témoigna une grande admiration pour la beauté ravissante de Mme Du Barry. Mais comme elle ne voulait pas qu'on pût croire que cette admiration était *une complaisance*, elle demanda un jour à Mme de Noailles *quelles étaient à la cour les fonctions de Mme Du Barry?*. . Mme de Noailles, chargée de son instruction, lui répondit *que Mme Du Barry était à la cour pour plaire au roi et pour le distraire.*

— *Ah!* dit la dauphine, *alors je serai sa rivale?*

Le mot était charmant! mais la question qui l'avait précédé l'était-elle?... Louis XV en fut blessé, parce que toute la cour, qui n'aimait pas Mme Du Barry, répéta le mot sans le prendre pour une ingénuité.

Cette lutte de l'autorité légitime que devait avoir la dauphine de France contre celle usurpée d'une fille de joie, favorite d'un vieux roi libertin, changea beaucoup le caractère de Marie-Antoinette. Mme Du Barry, dont la beauté était dans tout son éclat, faisait éprouver à la jeune dauphine la jalousie d'un succès toujours dominant. Les fêtes de la cour que donnait Louis XV semblaient n'être faites que pour la favorite! La dauphine le sentait cruellement. C'est en vain qu'elle était toujours bonne et caressante auprès du roi vieux et libertin, comme Mme la duchesse de Bourgogne l'était auprès de Louis XIV, mais les temps étaient bien différents! et pour dire la chose, les personnages l'étaient aussi! Louis XV était blasé sur tout, même sur la grâce! il n'aimait plus les femmes aux bonnes manières. Mme Du Barry influa beaucoup sur la société de France à cette époque;

son mauvais ton, sa manière plus que naturelle, et qu'on pouvait appeler grivoise, était ce que le roi aimait. Que voulait-on? imiter le roi; ce fut ce qui arriva. Le vieux maréchal de Richelieu lui-même se mit dans la voie *de perdition*, comme lui-même l'appelait, et dans les soupers qui se faisaient encore à Marly et à Choisy, où Louis XV aimait à souper de préférence, le vieux maréchal était souvent le plus licencieux de tous les hommes qui étaient à la table du roi. On connaît au reste le mot de Mme Du Barry pour le café. On l'a nié, mais il est positif; il révélait ce que la France allait devenir!

La dauphine, avec sa figure fraîche et ses blonds cheveux, sa peau de lis et de roses, cette adorable expression qui la faisait aimer de tout ce qui l'approchait, la dauphine pouvait seule arrêter le torrent dans sa course, mais elle ne le pouvait qu'autant que le roi lui en donnerait la puissance *exécutrice*. Que faire en pareille circonstance? Se tenir en silence devant une position vraiment délicate, et attendre. C'est ce qu'elle fit.

Louis XV mourut; on connaît les particularités de cette mort. Je dirai seulement que cette bougie placée derrière un carreau de vitre pour avertir qu'un roi de France est mort, est plus cruelle peut-être que la perversité de tous n'est abjecte. Mais il est une justice distributive. Louis XV avait été bien cruel lui-même pour son fils. Le dauphin était à l'agonie de cette maladie de langueur dont il est mort, et la cour à Choisy. Aussitôt qu'il aurait rendu le dernier soupir, la cour devait quitter Choisy. On avait donc interrogé le médecin qui le soignait plus particuliè-

rement, en lui demandant combien il avait d'heures à vivre.

— Mais, avait répondu le médecin, peut-être sept à huit heures, à peu près! plus ou moins!

Et le médecin continua à prendre son chocolat, car il était à déjeuner lorsqu'on vint lui faire cette question. Je ne pense pas qu'on puisse répondre aussi affirmativement avec un sang-froid aussi dur. En conséquence de cette réponse, tout le service d'honneur fit ses préparatifs ; et les femmes de chambre, les valets de chambre jetaient les paquets par les fenêtres avec une sorte de joie folle, parce que le séjour avait été plus long que de coutume. Par un hasard funeste pour le mourant, son appartement se trouvait presque à la hauteur de ces femmes et de ces hommes qui jetaient ces paquets! Il était à ce moment où l'âme quitte le corps. C'est une lutte douloureuse... Le malheureux prince voulut prendre l'air, car il suffoquait! On roula son lit auprès de la fenêtre, et là, il fut témoin des préparatifs du départ. Il connaissait trop bien la cour et tout ce qui tient à elle pour ne pas voir ce qui en était et ce que signifiait cette occupation générale. Un sourire, comme la mort n'en permet pas souvent, vint errer sur ses lèvres déjà froides. Hélas! le malheureux prince avalait ainsi au moment extrême la gorgée la plus amère du calice de sa vie!

Mais, je l'ai dit, il est une justice distributive. Le roi Louis XV mourut aussi, et, le même jour, une bougie derrière un carreau de vitre devait être éteinte au moment du dernier soupir royal! Et alors, la cour impatiente et craignant la contagion devait partir pour Choisy! Ce qui fut fait.

Le même jour, Mme Du Barry fut exilée à l'abbaye du Pont-aux-Dames, près de Meaux. Ce fut le chancelier, le duc de la Vrillière, qui lui porta lui-même la lettre de cachet. En voyant cet homme qui avait rampé à ses pieds et venait la braver, Mme Du Barry dit en jurant :

— Beau..... règne que celui qui commence par une lettre de cachet !

Cette punition de Mme Du Barry fut un des premiers actes du pouvoir royal de Louis XVI. La reine y fut étrangère. Ce n'était donc pas une princesse tout à fait autrichienne, une Allemande enfin, d'après ce que j'ai rapporté de son éducation, qui vint épouser le dauphin de France. Lorsque le mariage fut définitivement conclu par les soins du prince de Kaunitz et du duc de Choiseul, l'abbé de Vermont fut envoyé à Vienne pour former la jeune archiduchesse aux belles manières d'une cour qui était alors la plus élégante et la plus polie de l'Europe. La princesse arriva donc en France parfaitement instruite de tout ce qu'elle devait savoir comme femme élégante du monde, parce que l'abbé de Vermont avait en lui tout ce qui pouvait former la femme présentée à la cour la plus exigeante. Celle de France était alors le lieu le plus ravissant comme centre de tous les plaisirs et du luxe le plus recherché. Marie-Antoinette en fut frappée lorsqu'elle arriva à Compiègne[1] et qu'elle y fut reçue par le roi et M. le dauphin. Le jour suivant, elle coucha seule à La Muette avec ses femmes, et revint à Versailles le lendemain pour se réunir à la cour, et recevoir la fatale bénédiction d'un mariage qui devait

[1] 14 avril 1770.

la conduire à la mort. C'est à cette époque que les fêtes du mariage[1] du dauphin et de l'archiduchesse eurent lieu. Ces fêtes magiques par le luxe effréné que la cour y déploya et que suivirent tous les courtisans, ces fêtes furent comme le coup de cloche qui sonna le glas funèbre pour annoncer une funeste destinée. Et pourtant quelle magie, quelle admirable magnificence doublait celle déjà fantastique de Versailles ! Vingt millions furent dépensés pour ces fêtes ! Vingt millions pour cette époque présentent une somme fabuleuse relativement aux frais des fêtes des mariages des anciens dauphins et des rois de France On accourut du fond de nos provinces pour admirer la jeune dauphine. Les étrangers du Nord y vinrent en foule ; ceux du Midi qui n'étaient jamais venus en France y vinrent pour voir la fille de Marie-Thérèse monter sur le trône de deux reines allemandes, dont le sort avait été funeste à la nation française. Le luxe que les étrangers déployaient luttait avec celui que par devoir comme par orgueil et par goût déployaient les Français. Les fêtes se multipliaient non seulement à la cour, mais dans les maisons particulières. Tout était motif de réjouissance, tout devenait sujet à une fête parmi les personnes de la cour et parmi celles de la finance, dont les alliances avec la noblesse étaient fréquentes. Le luxe de cette époque, quelque soin que nous prenions de le copier, n'est pourtant pas de fort bon goût. C'est surtout dans le contraste frappant qu'on trouve dans l'observance ridicule du goût antique qu'il faut trouver le mauvais genre de l'époque ; Mme de Pompadour s'ha-

[1] 15 avril.

billait en Vénus avec des paniers, et M. de Chabot faisait Adonis avec une coiffure poudrée *à frimas*. Cette violation du goût pur et exercé des anciens était la faute des yeux et du goût de l'époque, puisque les modèles étaient là. Il faut dire que Mme Du Barry fut plus élégante en cela que Mme de Pompadour. Elle était plus belle et moins spirituelle cependant, mais le désir de plaire donne du goût et de l'esprit, même aux plus sottes. Mme Du Barry suivait assez bien les modes, selon le bon goût ; il existe d'elle des portraits où le costume oriental est assez bien observé. L'histoire de ce costume est plaisante.

Mme Du Barry détestait, comme on le sait, M. le duc de Choiseul, tout ce qu'il disait et faisait était mal dit et mal fait. Enfin, Chanteloup l'en délivra. Mais avant ce moment, le ministre en faveur dut souvent recevoir bien des humiliations.

Un jour on parlait chez le roi des costumes différents des peuples de l'Europe. M. de Choiseul parlait de ceux de la Russie et de ceux de Constantinople, en même temps que du superbe et étrange aspect de cette ville, en remarquant que l'Europe n'était pas aussi dépourvue de beaux costumes et il donnait pour preuve ces deux derniers pays.

— Cependant, ajouta-t-il en se reprenant, j'ai tort de mettre la Russie et la Turquie dans le nombre, car les plus beaux costumes de ces pays sont dans les provinces d'Asie.

A ce mot, Mme Du Barry éclate de rire et s'écrie :

— C'est bien la peine d'être ministre pour ne pas savoir que la Turquie est en Asie et que la Russie est en Europe.

— C'est bien la peine d'être favorite, dit le duc

de Choiseul en rentrant chez lui, pour ne pas savoir que le pays où les femmes vivent en *troupeau* pour les plaisirs d'un seul homme est en Europe comme à Paris.

Le propos revint à Mme Du Barry; elle fut furieuse. A dater de ce jour-là elle se fit lire tout ce qui a été écrit sur la Turquie et elle le débitait ensuite comme une leçon avec un petit babil que sa gentillesse et sa beauté rendaient presque supportable, car ce n'était pas par la parole qu'elle brillait, comme on le sait. Enfin, la turcomanie en vint au point qu'elle persuada à Louis XV de se faire peindre en sultan, elle en sultane favorite et le reste de la cour en habitants du sérail. Il y avait même un *Mesrour*, à ce que disent les mauvaises langues, mais n'importe, c'était répondre spirituellement à M. de Choiseul. On fit une magnifique table en porcelaine qui fut peinte à Sèvres. On y voit une vingtaine de personnes habillées à l'orientale. Le roi est très ressemblant, ainsi que Mme Du Barry. Cette table fut longtemps à La Malmaison [1].

Mme Du Barry détestait M. le duc de Choiseul et, toutes les fois qu'elle pouvait lui faire ou lui dire une chose désagréable. Elle n'y manquait pas. Un jour M. de Choiseul était auprès d'elle et parlait des moines, elle se mit aussitôt à parler des jésuites avec le plus grand éloge, parce qu'elle savait que M. de Choiseul ne les aimait pas et qu'il n'en était pas aimé. Alors il se mit à dire tant de bien des religieux en général, qu'elle prit la contre-partie et se mit à en

[1] J'ai entendu raconter le fait à l'empereur lorsqu'il était premier consul.

dire des choses tellement fortes que tout l'auditoire demeurait interdit.

— Enfin, dit-elle, ils ne savent pas même prier Dieu !

— Ma foi ! madame, dit le duc de Choiseul, vous conviendrez au moins qu'ils font de beaux enfants.

Mme Du Barry était fille naturelle d'un frère coupe-choux.

Elle fut interdite et, depuis ce jour, elle demeura toujours silencieuse devant le duc de Choiseul. Elle le craignait tout en le détestant.

Lorsque la dauphine fut reine, elle put enfin satisfaire ce goût pour la société intime qu'elle avait toujours eu. Elle rassembla autour d'elle tout ce qu'elle aimait et cette réunion lui forma une société intime. Ce fut vers cette époque que le roi lui donna Trianon. Voilà un salon qu'on peut faire, et montrer le bon goût qui présidait à tout ce qui se faisait dans ce ravissant séjour. Là, elle oubliait les ennuis de la cour ; là, Mme de Noailles ne la persécutait plus, comme elle le disait, avec cette sévérité qui l'avait fait surnommer *Mme l'Étiquette* par la reine. Mme de Noailles ayant appris que non seulement la reine se permettait de s'égayer sur son compte, mais encore sur M. le comte d'Artois, s'éloigna de la cour, donna sa démission et fut suivie de beaucoup de femmes de distinction, qui ne voulurent pas servir de point de mire à des traits d'esprit ou de texte à une aventure un peu étrange. La reine commença alors à jouir de la vie comme elle l'entendait. Trianon fut un lieu de joies et de fêtes, dont l'étiquette fut bannie. La reine allait voir ses belles-sœurs, leur rendait visite sans écuyers, sans aucun appareil et riant elle-même de cette simplicité à laquelle elle voulait amener la cour de France.

— Qu'importe après tout, disait-elle, que je sois un peu plus, un peu moins entourée de cette *étiquette*, dont vous faites votre noblesse ; car ajoutait-elle, que m'importe une noblesse comme celle que vous avez en France ? C'est l'*étiquette* seule qui la fait.

La reine pouvait avoir raison pour quelques familles, mais non pas pour toute notre noblesse. Chérin[1] avait dans son cabinet de quoi répondre aux plus grandes exigences de l'Allemagne. La noblesse la plus pure de France n'était pas celle peut-être qui montait dans les carrosses.

La reine avait connaissance des recommandations faites par l'impératrice-reine, relativement à beaucoup de personnes de la cour de France. Pour celles-là jamais elles n'éprouvaient de bourrasques et, pour dire le vrai, elles commençaient à devenir fréquentes pour beaucoup d'autres.

La reine avait aussi ses affections personnelles. Parmi ses affections intimes, Mme la duchesse de Mailly était une des privilégiées. Elle était dame d'atours, mais donna bientôt sa démission pour se retirer dans son intérieur. La reine l'aimait avec une tendresse de femme du monde et le lui prouva en l'allant voir très souvent après sa retraite de la cour. Mme de Mailly avait une taille immense et la reine l'appelait *ma*

[1] Généalogiste nommé par le roi pour examiner les preuves de noblesse de ceux qui demandaient à être reconnus. Il était incorruptible. Il disait un jour à mon oncle, le prince de Comnène, que ce qui lui avait le plus coûté était la résistance qu'il avait opposée à de belles personnes *pleurant à ses pieds*. Lorsqu'il vérifia nos preuves, il demeura en extase de savant devant des preuves comme celles fournies par mon oncle.

grande. La duchesse de Mailly mourut jeune et vivement regrettée de Marie-Antoinette, qui était une amie bonne et dévouée, comme elle devenait ennemie implacable.

La reine avait parmi les jeunes femmes de la cour une personne qu'elle aimait avec une vive et profonde amitié. Elle était jeune, agréable et spirituelle, c'était la marquise de B...n. La reine la fit dame du palais pour l'avoir auprès d'elle. Cette intimité amena des rapports de confiance entre la souveraine et la sujette. Mme de B...n aimait avec un sentiment d'amour *idéalisé* M. le comte Étienne de D..., celui qu'on appelait le beau Durfort. Il l'aimait également et la reine qui savait presque leur secret, leur donnait une de ces consolantes confiances qui doublent le prix de l'amitié : elle en eut bientôt le devoir à remplir.

Mme la marquise de B...n aimait avec trop de vérité pour ne pas s'apercevoir si elle-même était moins aimée. Elle s'aperçut d'une froideur et d'un tel changement dans leurs rapports, qu'elle comprit que M. de D... ne l'aimait plus. Elle ne le dit à personne, elle renferma ce secret en elle-même et pleura en silence.

Le vicomte de Ségur, homme fort spirituel mais très méchant, aimait depuis longtemps Mme la marquise de B...n. Que pouvait-elle ? lui défendre de l'aimer ? Elle l'aimait si peu qu'elle n'y songea même pas. Mais lui ne la perdait pas de vue. Aussitôt qu'il vit le gonflement de ses yeux, la pâleur de ses joues, il accourut et, prenant la main de la marquise, il la serra sans lui parler. Rien n'émeut autant que ces marques silencieuses d'un attachement qui, tout méconnu qu'il est, ne laisse pas néanmoins d'être un des

intérêts de la vie. Aussi dès que le vicomte de Ségur eut seulement levé les yeux sur la marquise, elle fondit en larmes.

— Qu'avez-vous ? lui dit-il.

Elle ne répondit pas, mais elle continua de sangloter et ne pouvait lui répondre.

— Pauvre enfant ! vous souffrez, n'est-ce pas ? Vous n'osez pas me le dire ? Pauvre petite, je sais quel est le sujet de vos larmes et je dois à ma conscience de vous dire qu'il en est indigne.

M[me] de B...n fit un mouvement d'indignation, mais le vicomte passa outre.

— Oui, je soutiens que celui pour qui vous pleurez n'en est pas digne.

M[me] de B...n poussa un cri déchirant.

— Eh quoi ! vous n'avez pas plus de courage ?

— Non ! je ne vous crois pas.

Le vicomte sourit sans répondre.

M[me] de B...n vit son arrêt dans ce sourire, elle regarda le vicomte avec une expression suppliante.

— Voulez-vous la preuve de ce que je vous ai dit ?

M[me] de B...n fit un signe de tête affirmatif.

— Eh bien ! vous l'aurez dans quatre jours, peut-être demain !

M. de Ségur avait beaucoup connu M[me] de Souza, ambassadrice de Portugal en France et M[lle] de C... Elle était belle-sœur de cette M[me] de Canilhac, l'une des causes du fameux duel de M. le duc de Bourbon et de M. le comte d'Artois. M[me] de Souza était jolie comme un ange, mais sotte comme un panier ; elle avait une belle tête, mais aucune cervelle dans cette belle tête et elle avait de plus l'avantage d'être provinciale au dernier point. Elle avait de la complai-

sance quelquefois pour les personnes qui lui disaient qu'elle était jolie et M. de Ségur était un de ceux qui le lui avaient le plus répété. Aussi dès qu'il parut devant elle, Mme l'ambassadrice quitta le sofa sur lequel elle était assise et s'en vint au devant de lui en lui donnant la main, faveur qu'à cette époque on ne prodiguait pas comme aujourd'hui : on ne donnait la main qu'à une personne aimée enfin et se tenant pour avertie qu'on allait lui demander quelque chose, car les femmes ont à cet égard une sorte de finesse qui ne trompe jamais et porte à deviner ce qu'elles veulent savoir. Le vicomte la regarda et lui dit avec admiration :

— Mon Dieu, que vous êtes belle !

Et c'était vrai ! elle était ravissante dans son négligé du matin, à moitié coiffée et n'ayant aucune prétention. Elle avait un grand peignoir de mousseline des Indes garni d'un point d'Angleterre fort beau ; les manches étaient rattachées au poignet avec un ruban bleu clair, ainsi que le col, et une grande ceinture bleue serrait sa taille. Ses cheveux n'avaient qu'*un œil* de poudre, comme on commençait à porter les cheveux alors.

— Oui, vous êtes bien belle! répéta le vicomte.

Mme de Souza se regarda dans la glace avec une complaisance toute gracieuse.

— Mais vous êtes si coquette!

— Moi ! quelle idée !

— Oh ! en effet, elle est absurde !

Mme de Souza fut embarrassée ; M. de Ségur la regardait avec une sévérité dont lui-même s'amusait fort, et qui paraissait à Mme de Souza la trompette du

jugement : car elle le redoutait et ne l'avait aimé que par crainte.

— Oui, madame, vous êtes très coquette. Et plus que cela ! vous êtes infidèle !

Mme de Souza joignit les mains. Le vicomte *fut généreux.*

— Allons, je vous pardonne ! Je suis bon, et de plus je suis votre ami : c'est ce qui me fait venir auprès de vous. Vous aimez le comte Étienne ?

La comtesse de Souza rougit jusqu'aux yeux.

— Eh bien ! c'est à merveille ! Qu'avez-vous donc ? N'allez-vous pas me croire jaloux ? Oh ! je ne fais plus de ces folies-là moi ! Je laisse les fureurs d'Orosmane à des jeunes gens, à M. le duc de Lauzun, par exemple ! à M. le comte d'Artois, qui, à ce qu'on dit, est jaloux comme un Africain Berbère ! mais moi, non ; ainsi revenons à notre affaire. Vous aimez le comte Étienne. Eh bien ! si vous voulez le conserver, il faut l'empêcher de conserver cette ancienne passion, la marquise de B... !

Mme de Souza tenait ses yeux baissés et roulait les deux bouts de sa ceinture dans ses doigts, et ne disait mot. Mais elle releva les yeux lorsque le vicomte eut fini pour trouver une parole et ne trouva pas un mot. Ce n'était pas son fort d'abord, et puis le vicomte l'avait effrayée sur le sort de ses amours.

— Si vous voulez le conserver, tâchez de le brouiller avec elle, pour que tout rapport soit enfin rompu. Tâchez, par exemple, d'avoir son portrait, son anneau et ses lettres.

Une femme a toujours de l'esprit pour ses affaires de cœur. On a dit depuis longtemps que l'amour en donnait aux plus bêtes, et c'est vrai.

Mme de Souza comprit l'importance de ce qu'elle allait tenter. Elle s'y prit si adroitement, que le comte lui remit le portrait et les lettres de la marquise de B... Lorsque le vicomte de Ségur les eut, il sourit avec cette joie infernale qui fait aussi sourire Satan.

— Maintenant, dit-il, elle est à moi !

Ce qui prouve que devant un cœur de femme un homme, quelque esprit qu'il ait, lorsqu'il a de l'esprit, demeure sans intelligence, lorsqu'il n'y a aucun rapport ni cette union d'âme qui révèle à l'un ce que l'autre éprouvera.

En recevant cette preuve de l'infidélité du seul homme qu'elle eût aimé, la marquise de B... ressentit une de ces impressions terribles qui vous montrent la mort comme un lieu de refuge, car vous souffrez trop !

Le vicomte comprit, cependant, que cette douleur sans cris et sans larmes avait une force devant laquelle toutes ses petites intrigues étaient bien nulles ! Il se retira sans parler et sans avoir la force de hasarder même une parole devant cette femme dont le deuil du cœur était si solennellement profond !

Demeurée seule, la marquise de B... regarda d'abord ce portrait que tant de prières avaient sollicité ! Qu'était-il maintenant? un morceau d'ivoire peint, sans que rien pût lui donner la force et la vie qui l'animaient il y avait seulement deux mois !

— Et ce n'est qu'un espace de quelques jours qui me rend si différente de moi-même ! disait la pauvre délaissée avec une voix brisée par les sanglots ; car elle était seule maintenant, et la fierté ne retenait plus ses larmes !

Elle ouvrit le paquet de lettres et voulut en relire une! Oh! qu'elle souffrit!

Et cependant elle relut cette lettre, et puis une autre, et encore une autre. Enfin elle relut le paquet tout entier. Cet effort lui brisa le cœur! Elle se leva, alla à son secrétaire, et prit les lettres du comte Etienne. En les relisant elle souffrit tout ce qu'une âme humaine peut souffrir.

— C'est une *agonie* en effet! dit-elle avec une expression déchirante.

Car on l'aimait encore en ce monde, et il y avait des êtres qui devaient souffrir du parti qu'elle allait prendre; mais il était irrévocablement arrêté dans son âme. Elle sonna sa femme de chambre, se déshabilla, fit plusieurs dispositions qui devaient en précéder une dernière, puis étant demeurée seule, elle avala une dose de vert-de-gris qu'elle s'était procurée.

Elle fut horriblement mal. Le poison avait été si abondamment donné à ce corps si gracieux, mais si frêle et si petit! Les médecins ne répondirent d'elle qu'au bout de plusieurs jours, mais il lui resta TOUTE SA VIE un tremblement nerveux, une agitation terrible, qui lui causaient des douleurs spontanées qui, dans les premiers temps, lui paraissaient un retour des cruelles souffrances qu'elle avait supportées pendant plusieurs heures! On la sauva; et pourquoi? pour sa douleur. La vie était décolorée pour elle maintenant, et ce qu'elle voulait c'était mourir! Mais on ne meurt pas ainsi! Il faut du temps pour mourir!

[1] Elle ne pouvait pas mettre de bas : par exemple lorsqu'elle était de service au jeu de la reine, la reine lui faisait signe d'ôter ses bas, ce qu'elle faisait tandis que le tapis la cachait.

Mme de B... était d'une douceur achevée, et elle avait de la piété. Elle était malheureuse, et cela ne fut qu'une raison de plus pour que la religion prît sur elle plus d'empire. Le reste de sa vie eut une consolation accordée par le ciel : un ami intime s'attacha tellement à elle qu'il ne la quitta plus. Touché par sa résignation et par le profond chagrin que lui causa la mort de la reine, M. de M..., qui fut ministre de Louis XVIII, demeura avec elle jusqu'à sa mort. Dans cet attachement elle trouva, du moins, un baume pour sa blessure.

Mme la marquise de B... était un des ornements les plus agréables de la société intime de la reine. Elle avait un ravissant talent de peinture et peignait les fleurs, surtout, avec une habileté peu commune à l'époque où Mme de B... était encore jeune et belle. Que de fois elle peignit des modèles de fleurs pour que la reine pût les copier ensuite en tapisserie! Dans ces réunions de Trianon, qu'on a tant calomniées, il arrivait souvent que les matinées s'écoulaient comme dans un château du fond de l'Auvergne ou de la Bretagne, et ces fameuses orgies dont la calomnie a voulu accuser la reine martyre n'étaient autre chose qu'une lecture faite en commun, tandis que la reine et les dames nommées pour être de ce petit voyage travaillaient soit au bord de l'eau, près du moulin, soit dans salle de marbre fraîche et blanche de la laiterie. Le nombre des élus était fort restreint : ce fut ce qui attira le plus à la reine cette foule d'ennemis qui commencèrent le parti de l'opposition, dans lequel se mirent d'abord de hautes notabilités de vertu comme Mmes de Noailles et de Marsan, et qui finit par avoir pour chef la marquise de Coigny! Trianon

avait toujours été désiré par la reine avec passion; Louis XVI lui en fit présent à sa première couche, et Marie-Antoinette jouit de sa nouvelle propriété avec ce plaisir vif et pur de la jeunesse satisfaite : on lui en fit un crime. Le vent faisait alors tourner la girouette de notre esprit; et le temps où les Français forçaient les acteurs de répéter le beau chœur d'Iphigénie, *Chantons, célébrons notre reine!* lorsque leur souveraine entrait à l'Opéra, ce temps était déjà oublié!

Un des plaisirs de la reine était de jouer la comédie. On dit qu'elle jouait et chantait mal : voilà son tort plus encore peut-être que de jouer, quoiqu'il soit fort inconvenant de livrer à la critique, pendant plusieurs heures, jusqu'au moindre geste d'une reine. La perfection n'existe pas; mais si elle doit se trouver, c'est dans ceux que nous reconnaissons assez supérieurs à nous pour nous commander. C'est donc un reproche à notre propre jugement que de reconnaître dans nos maîtres des imperfections qui deviennent des ridicules dès qu'elles sont prétentions. On a reproché à la reine, lorsqu'elle jouait à Trianon et chez Mme de Polignac, d'avoir rempli des rôles qui n'étaient pas d'accord avec la majesté de son rang. Si elle les avait bien joués, la chose, encore une fois, eût été égale.

Louis XVI avait de la simplicité, de la bonhomie même; mais il avait le sentiment de sa dignité à un degré assez intime lorsqu'il n'était pas à son enclume avec Gamin. Il pouvait bien faire le Vulcain, mais il ne paraissait ainsi que devant un homme dont c'était d'ailleurs le métier d'avoir aussi les mains noires. Et voici un fait qui prouve que Louis XVI

comprenait fort bien le danger d'un *ridicule royal*.

Il était un matin plus activement occupé qu'à l'ordinaire, lorsque le serrurier qui travaillait avec lui, et qui s'appelait Jacques Derhin[1], se mit à rire aux éclats en le regardant. Le roi lui demanda ce qui le mettait ainsi en joie. Derhin riait toujours et ne pouvait parler, mais il montrait à Louis XVI son propre visage et lui indiquait par là ce qui excitait ainsi sa gaîté. Comme il n'y avait pas de glace dans la forge royale, le roi passa dans la pièce voisine : aussitôt qu'il se fut regardé, et qu'il put voir son visage tatoué d'une si étrange sorte qu'il en était méconnaissable, il partagea la gaîté de Jacques Derhin et se mit à rire, de ce bon rire franc et joyeux qu'on connaît peu sous une couronne.

Mais après avoir donné satisfaction à sa propre gaîté, le roi jugea ne pas devoir prolonger celle de son *compagnon* :

— Jacques, lui dit-il, en lui donnant un louis, tu boiras à ma santé ce soir à ton souper, avec ta femme et tes enfants, *mais sans leur raconter* ce qui nous a tant fait rire. Tu n'oublieras pas ce que je viens de te dire, mon garçon?

Et il appuya sur ce dernier mot.

Ce ne fut que bien longtemps après qu'un cousin de Jacques Derhin, employé dans les travaux que je fis faire dans mon hôtel, me raconta ce que je viens dire. Lui et son frère étaient fort habiles dans leur état de serrurier, surtout pour faire les clefs.

Cette recommandation de Louis XVI prouve qu'il

[1] Celui qui était avec le roi avant Gamin.

ne voulait pas qu'on pût rire de lui ; cette crainte du ridicule me plaît dans un roi.

Comme la reine était jeune et jolie femme, elle le redoutait moins, parce qu'elle ne s'en croyait pas susceptible. Elle ignorait qu'on peut faire la caricature de la Vénus de Médicis, et qu'on a parodié les plus belles œuvres du génie. Je crois aussi qu'elle méprisait la voix populaire : ceci est encore un tort.

Mais il était excusable en elle. Elle ignorait la valeur de ce terrible mot : le PEUPLE ! Hélas ! elle devait apprendre cruellement à quel degré montait sa puissance. En Autriche, le peuple, encore aujourd'hui, ne songe ni même ne parle sur la classe élevée : pour lui, c'est une autre race que la sienne ; il ne lui envie rien, il ne forme là-dessus aucun plan, aucun projet. Et s'il est ainsi en 1837, qu'on juge de ce qu'il était en 1784 !

Quant à la noblesse, Marie-Antoinette ne l'aimait ni ne l'estimait. Il y avait peu de familles en France dont l'écusson n'eût une tache dans son blason, et Marie-Antoinette le savait. Aussi lorsque l'offense des duchesses-pairesses la blessa si vivement aux fêtes de son mariage, elle s'en vengea chaque jour depuis cette époque par des épigrammes sanglantes sur les alliances de la haute noblesse avec la finance. Les Noailles surtout furent en butte plus que tous les autres aux traits de sa satire, pour atteindre Mme de Noailles, son ancienne dame d'honneur, qui lui faisait des leçons assez sévères sur l'oubli de sa dignité.

Étant un jour sur un âne dans le parc de Versailles, elle tomba. Elle ne voulut pas qu'on la relevât, et riant aux éclats :

— Allez chercher Mme de Noailles, pour qu'elle

nous dise comment on relève la reine de France, lorsqu'elle ne sait pas se tenir sur un âne.

La reine eut tort. Le mot, s'il demeure dans l'histoire, ne prouve que pour Mme de Noailles, et condamne la reine. Mme de Noailles se fâcha, et elle eut raison ; elle se retira et eut encore raison. Cette retraite fut d'autant plus fâcheuse pour la reine, qu'elle eut lieu à la seconde époque de son séjour en France, lorsque ses différends avec ses deux belles-sœurs et M. et Mme de Maurepas divisèrent la société en deux partis, et lorsque la reine, voulant vivre en simple *grande* dame, mais point en reine, prit la direction de l'un de ces partis. La retraite de Mme la duchesse de Noailles, mais surtout son mécontentement, entraîna toute une puissante famille, celle des Noailles, grande, puissante par ses alliances, illustre par des services rendus à l'État, dans le parti contraire à la reine. Cette famille mécontente se jeta dans les premières scènes de la Révolution avec les d'Aiguillon et d'autres grands noms, que la reine avait aussi mécontentés, et qui depuis longtemps dirigeaient l'opinion des salons de Versailles et de Paris.

Marie-Antoinette balançait par le charme de ses manières, dans cet intérieur qu'elle s'était formé chez ses favorites, ce qu'on tramait contre elle dans la faction opposée ; et peut-être eût-elle triomphé, si elle n'avait été en même temps la gardienne à Versailles d'un traité[1] nuisible à la France, contraire aux intérêts de l'Europe, mais utile à l'Autriche. L'attachement de

[1] Le traité de 1756. Cette cause de nos malheurs est bien curieuse à étudier comme le plus puissant motif peut-être de notre Révolution. Toutes les puissances de l'Europe, l'Autriche exceptée, étaient intéressées à voir rompre ce traité de 1756

Marie-Antoinette à sa maison fut ce qui la perdit. Ses brouilleries éclatantes avec ses deux belles-sœurs achevèrent le mal déjà commencé, en formant à la cour un parti de femmes toutes occupées à se nuire, en divulguant des aventures quand on en avait ; en se donnant des amants, quand on n'en avait pas ; en se faisant, enfin, tout le mal que des femmes peuvent se faire quand elles ne s'aiment pas et qu'elles veulent se perdre. Car tel était l'attachement que les personnes dévouées à Marie-Antoinette lui portaient, que les femmes distinguées par elle répandaient partout, en sortant de son intimité, l'enthousiasme des chefs de partis pour défendre sa cause. C'est ainsi que chez nous les femmes ont eu, de tout temps, une immense influence sur les affaires. C'était dans nos salons que se formaient ces haines et ce fanatisme qui causèrent les premiers effets de la Révolution. A cette époque, le peuple lisait peu. Chaque marchand n'avait pas comme aujourd'hui son journal pour diriger son opinion ; mais il avait un cousin maître d'hôtel, une belle-sœur femme de chambre, un frère valet de chambre, qui lui rapportaient l'opinion de leurs maîtres. Cette opinion était souvent contraire à la reine, parce que le parti opposé à ses intérêts était plus nombreux que le sien. L'opinion passait donc du salon à l'office, et de l'office dans les boutiques ou dans les ateliers de Paris. Ces relations se répandaient même en province, lorsque des familles comme les Noailles, les Voyer d'Argenson, ou d'autres aussi puissantes, allaient passer l'été dans leurs terres.

avec l'Autriche, les unes par esprit de vengeance, les autres pour leur propre intérêt. C'est important à approfondir.

En remontant plus haut, on voit encore une cause très positive du malheur de la reine dans le voyage de Joseph II en France. L'archiduc Maximilien n'avait blessé que la haute noblesse, en exigeant que Mlle de Lorraine eût le pas sur les duchesses-pairesses, tandis que l'empereur d'Allemagne alarma tout notre commerce et nos industriels, en se montrant plutôt en voisin jaloux qu'en beau-frère de Louis XVI. Au Havre et à Brest, il se permit même une demande plus qu'indiscrète. C'était cependant un homme supérieur, et n'ayant pas, je crois, autant de projets hostiles contre nous qu'on l'a voulu faire croire pour nuire à sa sœur. Madame, femme de Monsieur, frère du roi, avait pour la reine une de ces haines qui ne sont satisfaites que par le malheur de celle qui en est l'objet. Elle souleva de nouveau la société à ce second voyage des princes autrichiens ; tout lui fut bon pour nuire. L'archiduc Maximilien avait blessé par trop de hauteur ; Joseph voulut être populaire et le fut, en effet, à un point peut-être exagéré. Eh bien ! il voulait gagner le peuple, disait Madame !

L'archiduc Maximilien ayant été voir M. de Buffon, celui-ci lui offrit un exemplaire de ses œuvres.

— Je vous remercie, dit le prince, *je ne veux pas vous en priver*.

Le mot n'est pas heureux.

L'empereur Joseph connut ce malheureux mot ; il alla voir M. de Buffon, et lui dit :

— Je viens réclamer, monsieur, l'exemplaire de vos œuvres *que mon frère a oublié chez vous !*

Voici un fait curieux sur le voyage de l'empereur Joseph II en France.

Il voulait connaître notre belle patrie, comme on le

sait, et même on a dit injustement qu'il avait eu tant de jalousie de notre *prospérité* qu'il en avait *conçu de la haine.* C'est absurde et faux. D'abord nous n'avions pas alors de prospérité au point de donner de la jalousie. Nous sommes en France comme les femmes qui croient plaire à quarante ans comme à vingt-cinq. Mais cela ne se peut pas. Joseph II, en allant à Lyon, voulut voir un homme très habile comme publiciste et comme jurisconsulte, M. *Prost de Royer ;* il était à cette époque lieutenant de police de Lyon. C'était un homme estimé du comte Campomanes, l'un des plus honnêtes ministres de l'Espagne, considéré de M. de Vergennes et de lord Chatham, modèle du comte Rantzaw en Danemark, enfin un homme à connaître.

— Monsieur le comte, dit-il à Joseph II, je connais le protocole des cours. Si vous l'exigez, je le suivrai ; alors j'attendrai que vous m'interrogiez et ne répondrai que par monosyllabes. Mais vous avez parcouru la France : vous cherchez des hommes, vous n'avez dû rencontrer que des statues ; vous cherchez la vérité, et vous n'avez dû trouver que mensonge ou silence. Cette vérité, je suis capable de vous la dire ; mais il faut me permettre de parler avec le comte de Falkestein et non pas avec le fils de Marie-Thérèse, car il n'y a de conversation possible qu'avec un échange de paroles, et le moyen de questionner un empereur ?

— *Je viendrai ce soir m'enfermer avec vous, et nous causerons les coudes sur la table,* répondit Joseph.

Il y fut, et le lendemain il y retourna.

— Pourquoi les Français ne m'aiment-ils pas ? demanda-t-il à Royer.

— Monsieur le comte, on n'a pas oublié le moment où

Marie-Thérèse, vous tenant dans ses bras, demandait aux Hongrois du secours contre la France.

Joseph II sourit.

— C'était Louis XV et les gens de son cabinet. Tous sont morts !

— Me permettez-vous encore une question ?

— Dites.

— Vous avez été élevé par le vieux Bathiani, il détestait la France et les Français. N'avez-vous pas ses sentiments ? voilà ce qu'on craint.

— Monsieur, s'écria l'empereur fort ému, et se levant il parcourut la chambre à grands pas... Monsieur, depuis que nous causons, ne me connaissez-vous pas encore ? Ne voyez-vous donc pas que je voyage pour me dépouiller de ces vieux préjugés dont on m'avait garroté l'esprit ? Est-ce donc que je ne prends pas assez de peine pour réussir ?

Il était agité, et Prost de Royer vit qu'il était vraiment ému.

— Me permettez-vous encore une objection ?

— Parlez.

— Vous avez souvent loué la nation française, mais comment ? C'est une nation *charmante*, avez-vous dit. L'éloge est bien mince dans la bouche du frère de notre reine.

Joseph sourit.

— On voit bien que vous êtes lieutenant de police. Oui, j'ai dit cela. Je l'ai dit à Versailles, mais c'est vrai. En parcourant la France, en observant la cour et la ville, la bourgeoisie et l'armée, l'armée elle-même, la plus vaillante de l'Europe, et la plus brave dans tous les moments, eh bien ! je ne vois en elle qu'une aimable

nation et rien de plus. Je ne m'en dédis pas, répéta l'empereur.

Cependant, reprit-il après avoir fait quelques tours dans la chambre sans parler, j'en excepte la classe ouvrière et quelques-uns de nos amis[1]. Alors la nation est intéressante. Je vous autorise à dire mon sentiment à cet égard, ajouta-t-il en souriant.

— Ainsi donc, dit Prost de Royer, il en est de votre antipathie contre nous comme de votre tendresse pour Frédéric, n'est-ce pas ?

Joseph regarda le lieutenant de police avec curiosité.

— C'est que je suis sûr qu'aussitôt que vous pourrez toucher à la Silésie....

Joseph sourit, mais ne répondit pas.

— Et puis on dit que vous avez l'amour des conquêtes, que vous voulez renvoyer sur l'Euphrate les gens qui sont sur la mer Noire, est-ce vrai ?

— Non, répondit sérieusement Joseph. Regardez Pétersbourg plutôt que Vienne pour les affaires de Constantinople.

Tel fut, à peu de choses près, car la place me manque pour tout rapporter, l'entretien de Joseph avec Prost de Royer, ami de Voltaire et de Turgot et de toute la secte d'esprit de ce temps-là. Cette entrevue, qui *dura quatre jours*, fut ignorée dans le temps, parce que M. de Maurepas craignit que les Français ne fussent blessés et inquiets d'une aussi longue conférence du premier magistrat de la première ville manufacturière de France avec l'empereur d'Autriche ; il exigea donc le silence. Quant à Prost de Royer, il le garda

[1] Les économistes comme Turgot et les autres.

pour ne pas faire de peine à Voltaire, qui avait attendu l'empereur à Ferney, et fut furieux de ne l'avoir pas vu. C'est très bien à Prost de Royer ; cela seul fait juger un homme.

Quoi qu'il en soit, l'effet du voyage de Joseph II fut fâcheux pour la reine. M. de Vergennes, qui redoutait toujours le retour de M. de Choiseul et de M. de Praslin, présentait au roi la maison d'Autriche, amie de l'exilé de Chanteloup, comme nuisible à la gloire de la France. Le voyage de l'empereur, malgré les soins de la reine, fut présenté sous d'odieuses couleurs de jalousie, d'envie, et de tout ce qui pouvait rendre le roi de France l'ennemi de l'empereur d'Allemagne. Louis XVI, déjà prévenu par les mémoires et les notes laissés par son père sur la maison d'Autriche, n'aimait pas cette maison ; il en vint à détester l'empereur Joseph. Quelle que fût sa confiance dans la reine, jamais elle ne put pénétrer dans une pièce reculée qu'il appelait son cabinet. Cette pièce était située à Versailles sous la chambre aux enclumes, la plus élevée du château. C'était là que le roi avait déposé ses papiers les plus importants, ceux enfin qui, plus tard, formèrent une terrible accusation, et furent trouvés dans ce qu'on appelait *l'armoire de fer*.

Ce fut particulièrement à cette époque où elle vit un repoussement qui pouvait devenir général, que la reine résolut de se faire une société, de former *un salon* d'où *ses amis*, comme elle le dit elle-même à M. le comte de Périgord [1], iraient ensuite se répandre dans

[1] Oncle de M. de Talleyrand, et frère de l'archevêque de Périgord, Angélique de Talleyrand, celui dont M. de Quélen fut coadjuteur.

les différentes sociétés de Paris, et la défendre là contre ses ennemis.

— Je suis bien malheureuse, mon cher comte, lui dit-elle ce même jour, en lui présentant sa belle main, que le comte baisa avec ce respect qu'avaient pour leur souveraine les courtisans de cet âge, qui avaient été nourris dans la crainte et le respect du roi et des femmes. Je suis bien malheureuse.

M. de Périgord se sentit ému au fond de l'âme en voyant cette femme, jeune et belle, reine du plus bel empire, lui disant presque en pleurant :

— Je suis bien malheureuse !

M. le comte de Périgord jeta un coup d'œil rapide autour de lui, et baissant ensuite les yeux, il ne répondit pas. C'est que ce qu'il voyait blessait en lui ce que l'éducation et des préjugés fortement enracinés l'avaient accoutumé à considérer comme inviolable ; ce qu'il voyait enfin brisait ce qu'il supposait encore être respecté par la reine.

— Dès ce jour, disait-il à ma mère, je jugeai la France perdue.

Il est certain que pour un homme élevé dans les jours qui suivirent le beau règne de Louis XIV, ce qu'il voyait devait lui paraître étrange. Il avait demandé une audience à la reine. Elle lui fit répondre par la comtesse Jules de Polignac que Louis[1] le prendrait le lendemain dans le grand corridor, en face de la chapelle, au sortir de la messe (c'était un dimanche), et qu'il le conduirait près d'elle. M. de Périgord, étonné de ce *rendez-vous*, se rendit néanmoins à

[1] Valet de chambre du service inférieur, l'un des hommes les plus dévoués à la reine.

l'heure fixée au lieu qui lui était indiqué, et y trouva en effet Louis qui l'attendait. Le comte fut à lui, mais le valet de chambre lui fit signe de ne le pas approcher, et s'éloigna d'un pas assez lent pour que le comte pût le suivre[1]. Arrivés dans l'une des galeries extérieures, Louis prit le chemin d'un petit escalier très étroit et fort obscur, éclairé seulement par des lampes ; cela aurait pu avoir l'air d'une aventure, mais le comte n'était plus jeune et n'avait d'ailleurs jamais été beau. Le comte et le valet de chambre montèrent pendant si longtemps, que le comte crut que cet homme se trompait.

— Mais où donc me conduis-tu, Louis? lui demanda-t-il enfin.

C'était la première question qu'il lui adressait. Il connaissait parfaitement Louis ; c'était lui qui était chargé des messages fréquents de la reine, lorsque Mme la duchesse de Mailly[2] était sa favorite bien-aimée.

Louis ne répondit pas. Mais ils montaient toujours. Enfin, ils arrivèrent sous les toits. On était alors au mois d'août et la chaleur était insupportable dans cet endroit, où le *supplice des plombs à Venise* était presque rappelé. Louis regarda autour de lui pour se reconnaître .

— *C'est cela*, dit-il.

Et tirant une fort vilaine clef de sa poche, il la mit

[1] On sait qu'il avait aussi ce défaut dans la marche, assez commun dans la famille.

[2] Elle était fille du comte de Périgord, et tante d'Élie de Périgord, aujourd'hui prince de Chalais. Elle était dame d'atours de la reine, et donna sa démission, quelques instances qui lui fussent faites pour garder sa charge.

dans la serrure d'une petite porte fort laide également. Mais, après avoir tourné deux tours, il s'arrêta et frappa trois petits coups. Une voix répondit de l'intérieur et dit d'entrer. Le comte pénétra alors dans une chambre assez sombre. Il passa ensuite dans une seconde pièce fort simplement meublée, où il trouva la reine seule, qui le reçut ainsi que je viens de le dire.

Le coup d'œil accusateur que le vieux comte jeta rapidement sur l'appartement meublé en perse et en bois peint en blanc, sur la lévite de mousseline brodée de l'Inde, attachée seulement avec une ceinture de rubans lilas, que portait la reine, fit rougir fortement Marie-Antoinette et, retirant sa main, que le comte avait conservée dans les siennes, elle lui dit avec colère :

— Vous ne jugez pas à propos de me plaindre, n'est-ce pas, parce que vous me trouvez pleurant dans un lieu où du moins j'oublie que je suis reine de France?

— Ah! madame, en sommes-nous donc à ce point que vous regrettiez d'être notre souveraine! A Dieu ne plaise que ce jour arrive! Ne croyez pas de faux rapports, ne vous laissez pas éloigner de nous.

La reine était visiblement offensée. Le comte le vit.

— Si j'ai laissé voir trop ouvertement l'impression que j'ai ressentie en voyant se confirmer une partie des bruits qui me blessent au cœur depuis que je les entends, que Madame me pardonne! Elle est ma souveraine, elle est la maîtresse de mon sang et de ma vie et je ne veux jamais lui déplaire.

— Mais que disent-ils donc de moi? demanda la

reine avec une anxiété qui montrait qu'en effet elle n'était pas instruite.

Le comte baissa les yeux, mais garda le silence.

— J'exige que vous me parliez avec franchise, comte, et si ce n'est pas assez, je vous en supplie.

Le comte de Périgord était le plus excellent des hommes, mais il avait peu d'esprit. Toutefois, dans une circonstance semblable, il se montra supérieur à lui-même et, surmontant sa répugnance, il parla en homme d'âme et de cœur noblement animé. Il dit à Marie-Antoinette que ces relations n'étaient pas pour elles-mêmes, mais que la vie intérieure de la reine où ces mêmes relations avaient accès, était tellement changée que le blâme universel s'y attachait avec raison.

— J'ai longtemps repoussé les attaques dans lesquelles le nom de la reine était mêlé, poursuivit M. de Périgord. Mais tout à l'heure en voyant moi-même cet appartement...

— Eh bien, qu'a-t-il donc, dit la reine, de si révoltant, cet appartement?

Elle mit un accent tellement impérieux dans cette demande, que le comte ne répondit pas. La reine poursuivit :

— Est-ce donc parce qu'excédée de l'ennui qui me suffoque dans ces salons dorés que j'ai là sous mes pieds, — et elle frappa du pied avec violence ; — est-ce donc parce que l'ennui m'excède au milieu d'une cour qui ne m'aime pas et que je n'aime pas davantage, et que je viens ici jouir en paix de la conversation de quelques amis et oublier, je le répète, que je suis *reine de France,* est-ce donc cela qu'on me reproche? S'il en est ainsi, il faut désespérer de la France!

Elle s'était levée et marchait à grands pas dans une agitation violente.

— Venez, dit-elle au comte de Périgord, voyez cet appartement, regardez le bien et dites-moi, sur votre honneur, si vous pensez qu'il mérite le nom d'une *petite maison*[1].

Cet appartement était composé de trois ou quatre pièces et se trouvait voisin de l'appartement qui fut arrangé pour Mme de Lamballe, lorsque pour elle on créa la charge de surintendante de la maison de la reine. L'ameublement en était simple, mais parfaitement commode. On voyait que la reine avait bien souvent répété : « Faites-moi un lieu de repos *où je sois commodément.* » Dans l'une des pièces était un billard. La reine y jouait bien et aimait beaucoup ce jeu, qui lui permettait de montrer la grâce de sa taille et la beauté de ses bras et de ses mains.

— Vous voyez, dit-elle à M. de Périgord, que je ne mérite pas, au moins, le reproche de ruiner la France par mes folles dépenses. Je ne fais pas comme les favorites de Monsieur, moi. Je ne fais pas mettre le feu dans la nuit à l'ameublement d'un salon, parce que cet ameublement déplaît, et Mme de Balby est plus savante que moi, toute reine que je suis, en pareille matière.

La reine pleurait !

— Jamais, disait plus tard M. de Périgord, cette conversation ne sortira ni de ma pensée ni de mon âme. La reine avait en moi un serviteur. De ce jour

[1] On lui avait donné un nom beaucoup moins honnête dans un noël contre Marie-Antoinette, à propos de je ne sais plus quelle histoire.

elle eut un ami de plus, car je compris qu'elle était calomniée. Mais elle prêtait à cette calomnie et je ne pus m'empêcher de le lui dire.

— J'agirai donc autrement, puisque l'on m'y force, répondit-elle. Mais je n'en continuerai pas moins à vivre pour moi quelquefois et pour mes amis. Cette retraite me plaisait. J'y soupais avec quelques personnes assez discrètes pour n'en pas parler. Nous y avons ri et causé comme de simples humains, ajouta-t-elle en souriant. Le roi y est venu quelquefois, mais en me demandant de n'y pas souper, car rien au monde ne lui ferait manquer l'heure de son souper de famille. Maintenant que vous avez vu tout cela de près, mon cher comte, me donnez-vous l'absolution?

M. de Périgord n'était pas éloquent avec toute sa bonté. Eh bien, il le devenait en parlant de la reine lorsqu'il racontait cette histoire. Je la lui ai entendu dire bien souvent et toujours de même quant au fond; mais jamais d'une manière semblable quant aux détails de l'impression qu'il avait reçue de la reine ce jour-là.

La reine, en effet, changea immédiatement de façon d'être. Elle allait quelquefois chez Mme de Polignac. Elle y fut presque tous les jours. Son affection pour la comtesse Jules, qui alors n'était pas encore gouvernante des enfants de France et qui recevait tout son lustre de l'amitié de la reine. justifiait assez son assiduité à aller chaque soir chez elle. Mais la reine fit bien savoir qu'elle désirait qu'on vint chez Mme de Polignac comme si on était venu chez elle. Le fond de cette société, comme je l'ai déjà dit, était : Mme la comtesse Jules et son mari, la comtesse Diane de Polignac, la duchesse de Grammont, Mme la marquise

de Bréhan, le comte d'Artois, Mme la comtesse de Châlons, MM. de Vaudreuil, M. le baron de Bésenval, le comte de Fersen, les d'Hautefort, la maréchale d'Estrées, le comte Étienne de Durfort, le comte Louis de Durfort, la duchesse et le duc de Duras, MM. de Coigny et quelques autres personnes, telles que M. de Breteuil, Mme de Matignon. Mais ils étaient moins souvent appelés que les premiers noms que je viens de dire.

La jalousie que la reine excita de nouveau par cette faveur insigne d'aller chaque soir souper chez Mme de Polignac, déchaîna encore davantage contre cette famille.

Cependant Mme la comtesse, depuis duchesse de Polignac, était une personne parfaitement faite pour plaire à Marie-Antoinette. Elle était douce et bonne, avait une belle âme et comprenait la vie sous le côté le plus honorable, bien qu'elle eût peu d'esprit, quoi qu'en disent quelques biographies écrites dans le temps du ministère de son fils. Elle était charmante. Sa figure avait un éclat de blancheur ; ses yeux, les plus beaux du monde, avaient un regard doux comme elle-même ; son sourire était candide ; ses manières, sa voix, en elle tout plaisait et attachait. Elle venait de se marier et avait peu d'espoir de faire une aussi brillante fortune que celle qui lui fut envoyée par le ciel. Lorsque sa belle-sœur, la comtesse Diane de Polignac, obtint une place de *dame pour accompagner*, chez Mme la comtesse d'Artois, la reine alors connut la comtesse Jules et l'aima au point de lui accorder sa confiance et des marques d'une affection peu commune. Le comte Jules fut fait premier écuyer de la reine en survivance du comte de

Tessé et duc héréditaire en 1780. Le comte de Grammont, demandant en mariage la fille de Mme la duchesse de Polignac, fut créé duc de Guiche, mais duc *à brevet*, et fait capitaine des gardes-du-corps du roi. Enfin la reine, voulant avoir continuellement Mme de Polignac avec elle, fit ôter à Mme de Rohan-Guéméné la charge de gouvernante des enfants de France et la donna à Mme la duchesse de Polignac, et son mari obtint la place de directeur général des postes et haras de France.

On a beaucoup parlé de tout ce que la famille de Polignac a coûté à la France. J'ai dit comme les autres et puis, en étudiant cette époque, en consultant des gens encore vivants et témoins oculaires, j'ai connu la vérité. La reine, qui passait sa vie avec Mme de Polignac, qu'elle aimait tendrement, voulut la combler de biens et des marques de cette bienveillance que le public semblait vouloir lui refuser ; mais il est faux que la duchesse de Polignac fut aussi ambitieuse qu'on le lui a reproché. C'était sa belle-sœur, la comtesse Diane de Polignac, qui était intrigante et avide : la reine ne l'aimait pas. Quant à la duchesse, elle avait peu d'esprit, mais elle avait un jugement sain et donna souvent d'utiles conseils à la reine. Une chose digne de remarque, c'est que les favorites de Marie-Antoinette n'avaient pas d'esprit. La princesse de Lamballe était douce, bonne et belle, mais elle avait encore moins d'esprit que Mme la duchesse de Polignac. Cela prouverait ce que plusieurs personnes ont dit, c'est que la reine avait elle-même un esprit ordinaire. On a voulu ternir cette liaison de la reine et de Mme de Polignac par les plus infâmes calomnies. Il est des choses qui ne se réfutent pas.

Le salon de la gouvernante des enfants de France devint donc celui de la reine. On invitait à souper en son nom, on y priait en son nom pour un concert ou pour une comédie.

Ce surcroît d'une immense faveur acheva de soulever la haute noblesse, déjà irritée contre la reine, qui lui rendait, au reste, haine pour haine et qui peut-être n'était aussi bien pour la famille de Polignac que pour prouver qu'elle pouvait créer une famille puissante et la transformer, par sa seule volonté, du néant au faîte du pouvoir.

On refuse encore aujourd'hui aux Polignac d'être d'une haute noblesse. On prétend qu'ils ne sont qu'*entés* sur les Polignac et qu'ils s'appellent *Chalançon*. Quoi qu'il en soit, le cardinal de Polignac a illustré cette famille. Mais elle était encore en 1774 dans un tel état de médiocrité qu'à peine possédaient-ils 8,000 livres de rentes avec une petite baronnie en Languedoc. Leur position de fortune, ai-je souvent entendu dire à des habitants de leur province, n'était pas au niveau de la bonne bourgeoisie pour la fortune.

J'ai beaucoup entendu parler de la comtesse Diane de Polignac, et les avis sont unanimes sur son compte. Laide, méchante, ambitieuse et fort intrigante, on prétend que, chaque matin, elle dictait à sa belle-sœur sa conduite de la journée et lui donnait la liste des places et des grâces à demander. Je crois que c'est exagéré comme le reste, mais je dirai comme je l'ai déjà dit : c'est une pensée qui peut être vraie et qu'il ne faut pas rejeter.

D'autres ont vu M[me] la duchesse de Polignac sous un jour bien différent. On la juge comme une femme

d'une âme forte et d'un esprit calculé, n'ayant nul besoin d'être dirigée et dirigeant elle-même. On lui attribue un grand courage et beaucoup de résolution. D'après cette nouvelle manière de la juger, elle aurait méprisé cette coutume humiliante de n'avancer à la cour qu'à pas lents. Elle voulut tout obtenir par surprise de la fortune, parce qu'elle comprenait qu'elle pouvait aussi tout perdre en un moment. Les noëls, les vaudevilles, les caricatures, tout ce qui frappe les gens qui sont placés en haut lieu ne lui fut pas épargné. Le seul M. de Calonne, dans le livre qu'il publia plus tard en Angleterre, voulut y prouver que la famille de Polignac n'avait rien coûté à la France, ou du moins presque rien.

La comtesse Diane était généralement détestée, et c'était un problème que la faveur d'une telle femme. Arrivée à la cour en 1775, en qualité de dame pour accompagner Madame, comtesse d'Artois, ce qui était, comme service d'honneur, la place la plus médiocre de la cour, elle était devenue dame d'honneur de Madame Élisabeth, qui, aussi douce, aussi angélique qu'elle était belle, en vint au point de tellement redouter la comtesse Diane, qu'elle quitta un beau jour Versailles, et vint à Saint-Cyr pour échapper à sa tyrannie. Le roi, désespéré, et qui détestait lui-même Mme Diane, s'en alla *lui-même* rechercher sa sœur à Saint-Cyr, en la *suppliant* de revenir, de *patienter* et *souffrir*[1] la comtesse Diane. Le résumé de tout ce qu'on vient de lire, c'est que la famille Polignac avait un immense crédit par le moyen de la reine

[1] Propres paroles de Louis XVI.

qu'elle plaçait entre elle et la nation comme une garde avancée.

J'ai parlé de la société de la reine dans le salon de la gouvernante des enfants de France, ou plutôt dans le salon de la reine elle-même. Cette société avait parmi elle de singulières innovations. La reine ne pouvait pas se déguiser la vérité de sa situation : elle voulut tenter de la braver et, ne pouvant pas avoir dans son intimité des femmes titrées, elle voulut au moins avoir des gens qui l'amusassent et elle attira des artistes et des hommes amusants. De ce nombre fut Rivarol. Sans doute Rivarol était un homme d'un esprit supérieur, mais il n'avait que de l'esprit, et cela ne suffit pas pour rapprocher les distances qui existent entre un sujet et le souverain. Quoi qu'il en soit, cette admission suffit pour autoriser Rivarol à émigrer, et son frère à jouer le rôle d'une victime de l'empereur Napoléon, parce qu'il aimait les Bourbons, et par suite de cet attachement aux Bourbons, il se crut obligé de faire un quatrain qui devait lui attirer les honneurs de la proscription s'il eût été surpris. Et cela, pourquoi, je me le demande? Je sais bien qu'on peut crier : *Vive le roi!* sans être M. de La Trémouille; cependant je trouve toujours un côté ridicule à ces passions de drapeau blanc qui prennent à des individus comme un accès de fièvre, sans but, sans motif, seulement pour faire du bruit. Maintenant nous en avons un assez bon nombre en France comme cela, et remarquez que ceux qui crient si haut n'appartiennent ni par leur naissance, ni par leur position, à cette opposition du faubourg Saint-Germain qui, dans le silence, fait des vœux plus actifs pour le retour de la famille exilée. Mais en l'honneur de quoi ces gens

crient-ils si haut? On n'en sait rien, ou plutôt on le sait bien. Ils ont crié : *Vive l'empereur!* aussi fortement qu'ils crient maintenant *vive Henri V!* ou *vive Henri IV!* C'est vrai au moins ce que je vous dis là.

La reine voulut jouer la comédie dans ses petits appartements; elle y remplit elle-même, ainsi que je l'ai déjà dit, de méchants rôles, qu'elle jouait mal ellemême. Cette manie de comédie devint alors universelle, parce que tout en blâmant la cour, on l'imite toujours. Il y eut des théâtres, des comédies, dans presque toutes les maisons de campagne et les châteaux, ainsi que dans beaucoup de maisons de Paris, et les enfants eux-mêmes apprirent à déclamer. Beaucoup y perdirent leur temps, mais d'autres profitèrent des leçons et prirent un vrai plaisir en déclamant et jouant sur le théâtre organisé chez Mme de Polignac.

Mme de Sabran, qui fut depuis Mme de Boufflers, avait deux enfants : l'un était le comte Elzéar de Sabran, et l'autre, Mlle Louise de Sabran qui, depuis, devint Mme de Custine, belle-fille de ce vieux guerrier si lâchement assassiné! Mlle de Sabran, déjà belle comme un ange, avait alors douze ans et son frère un ou deux de plus. Ces deux enfants, élevés par leur mère, avaient un charmant talent, non seulement de déclamation, mais de jeu théâtral. La reine, ayant entendu parler de ces petits prodiges, voulut les voir et les entendre. Un théâtre fut monté exprès chez Mme de Polignac et les jeunes artistes y jouèrent *Iphigénie en Tauride*. Mlle de Sabran faisait Iphigénie et M. de Sabran, remplissait le rôle d'Oreste. Les autres acteurs étaient Jules de Polignac[1], les deux demoiselles Dand-

[1] Le ministre de Charles X.

law, depuis Mmes d'Orglande et de Rosambo. Le succès fut complet. On avait préparé un souper pour ces jeunes acteurs; on les fit mettre à table, où le roi et la reine LES SERVIRENT et se tinrent debout, l'un derrière Oreste, l'autre derrière Iphigénie. Mlle de Sabran quoique fort jeune encore, était déjà de cette remarquable beauté qui la rendit célèbre lorsque, plus tard, elle se montra vraiment héroïne en consolant son beau-père dans son cachot et lui servant d'ange gardien, lorsqu'il était en face du tribunal de sang qui le jugeait. Cette jeune personne belle et charmante, que la reine aimait à entendre chanter, à faire causer, partit de cette cour si brillante de Versailles pour aller dans un couvent. Là, plus de fètes, plus de spectacles, plus de ces joies mondaines qui montraient sa beauté dans son vrai jour. Elle résista aux sollicitations de la reine et de Mme de Polignac; elle alla au couvent et un an après elle voulut prendre le voile. Mme de Sabran s'y refusa et la maria avec M. de Custine qui, lui aussi, mourut sur l'échafaud comme son père et la laissa veuve avec un enfant[1], deux ans après leur mariage. Elle fut une noble héroïne après comme avant cette cruelle catastrophe.

Parmi les habitués les plus intimes que la reine accueillait dans le salon de Mme de Polignac, j'ai oublié de nommer le prince et la princesse d'Hennin et les Dillon, surtout celui qu'on appelait Édouard ou plutôt

[1] Cet enfant est M. le marquis de Custine, auteur de plusieurs ouvrages remarquables et supérieurs, parmi lesquels le beau roman du *Monde comme il est* tient peut-être le premier rang. Sa mère était une personne adorable, dont le souvenir est demeuré comme un culte dans le cœur de son fils.

le beau Dillon. On a prétendu que la reine l'avait aimé, je ne le pense pas.

La comédie ne fut pas longtemps une distraction pour la reine. Cela l'ennuya bientôt, parce qu'elle jouait mal et qu'elle voyait qu'elle n'avait aucun succès; car on disait hautement :

— *C'est royalement mal joué!*

Alors on fit de la musique. La reine chantait et chantait aussi mal qu'elle jouait; mais elle était bonne musicienne et la chose allait encore mieux qu'à la comédie. On faisait donc de la musique, et cela lui fut utile le jour où, voulant parler à M. de Fersen un langage plus clair que celui des yeux, elle chanta ce bel air de Didon : *Ah! que je fus bien inspirée quand je vous reçus dans ma cour!*

Cependant je ne crois pas que cette affection ait été autre chose qu'une très vive coquetterie de cœur. La reine fut si sérieusement occupée à l'époque où elle est accusée de cette liaison avec M. de Fersen, qu'il n'est pas croyable qu'elle ait eu de longues heures à consacrer à l'amour. Comment aimer avec l'existence infernale que cette malheureuse princesse subissait alors.

Le fait réel de cette société intime, c'est qu'il y avait à cette époque un relâchement de mœurs très fortement excité par le siècle lui-même. Je ne crois pas qu'une jeune et agréable femme comme, Mme de B....n, par exemple, pût résister longtemps à une séduction, à laquelle concourent tous ceux qui l'entourent et que mettent en pratique des hommes comme le baron de Bésenval, le vicomte de Ségur, le marquis de Vaudreuil, et des femmes comme la comtesse Diane de Polignac et quelques autres. M. de D... n'était

pas un homme corrompu et cependant il a agi avec Mme de B....n comme un homme digne de faire l'original de Valmont. Mais alors, cela paraissait tout simple.

La cour de France avait, au reste, une telle réputation dès la seconde année du règne de Louis XVI, qu'on vit les arts eux-mêmes en proclamer la turpitude. Le cabinet du roi ordonna la grande et belle gravure du sacre. Jamais on ne vit une plus belle gravure! L'exécution en est d'un fini accompli, le burin en est presque aussi pur que celui de M. Godefroy dans la bataille d'Austerlitz. Je fais là un singulier rapprochement, quant au sujet...

On voit dans cette gravure du sacre le roi, la reine et la famille royale, les grands de l'État, au moment le plus intéressant du sacre. Où croirait-on que l'auteur a placé le tableau des vices de la cour? sur les vitraux de la métropole de Reims, gravés dans le haut de l'estampe!

Quant à Mme de Polignac, dont la douceur et la bonté sont bien plus réellement le portrait que le caractère ambitieux qu'on lui prête, elle avait une liaison qui était avouée, comme cela était assez généralement. M. le marquis de Vaudreuil était son amant, et cela sans que M. de Polignac songeât à s'en fâcher. Il était convenu que Mme de Polignac *avait* M. de Vaudreuil. Cela suffisait pour que la femme qui engageait Mme la duchesse de Polignac à souper, engageât aussi M. de Vaudreuil; elle aurait failli à la politesse et au bon goût sans cette attention, et aucune femme du grand monde n'y aurait manqué.

Lorsque Mlle de P......e fut mariée, elle devint l'un des plus charmants ornements du salon de sa mère.

Elle était jeune et charmante, mais elle avait été à une école bien scabreuse pour une jeune fille. Il y avait d'ailleurs si peu de charme dans la personne de M. de G..., qu'en vérité sa femme était excusable d'être en contravention avec son propre serment. Archambaud de P... était alors l'homme le plus charmant de la cour de France; il était jeune, élégant, riche[1], et surtout à la mode, par une foule de succès et d'aventures qui devaient éblouir une jeune femme entrant dans le monde et encore sous le prestige de ce que peut sa vertu sacrifiée et l'abandon de ses devoirs. Mme de G... aima donc Archambaud, et M. de G... fut oublié. Archambaud fut pendant longtemps sous le charme d'un sentiment plus tendre que ce qu'il avait ressenti jusqu'alors. Pour ne pas compromettre Mme de G..., il prenait toutes les mesures pour cacher leur commerce. Mais soit que le temps lui inspirât enfin moins de sollicitude, une nuit, comme il sautait par une des fenêtres de l'appartement de Mme de G..., il tomba au milieu d'une patrouille de gardes du corps. L'officier qui la commandait le reconnut à l'instant; mais, malgré ses instances, il ne put s'empêcher de l'arrêter et de le conduire à l'officier supérieur qui commandait cette même nuit dans le château. Il se trouva que cet officier était des amis du comte de P...; il le reçut bien et lui dit en riant qu'il croirait tout ce qu'il lui voudrait dire. Archambaud, le voyant en si bon train de crédulité, lui dit qu'il avait eu une fantaisie pour une femme de chambre de Mme de G... L'officier supérieur, qui était M. d'Agout, neveu du vieux lieutenant des gardes

[1] Par son mariage avec Mlle de Villevieille.

du corps, se mit à rire de bon cœur et félicita M. de P... sur sa bonne fortune, mais ne crut pas un mot de ce qu'Archambaud lui avait dit.

— S'il m'avait demandé ma parole, dit M. d'Agout, je lui aurais gardé le secret ; mais il veut m'attraper, et je ne suis tenu à rien.

Il y parut bientôt. Deux jours n'étaient pas écoulés, qu'il circula dans Paris une chanson dont le refrain si connu depuis était :

Sautez par la croisée, etc.

C'est pour cette circonstance qu'elle fut faite. On voit que le salon de Mme de Polignac donnait naissance à des vers d'une facture bien opposée !

La famille de Polignac n'était pas aimée avant la révolution ; mais cette aversion augmenta encore, lorsque M. de Calonne eut publié son livre, dans lequel, en voulant dire le contraire, il parle de tout ce que la famille Polignac a coûté à la France. Ce total est énorme. A la publication de cet ouvrage, la rage fut à son comble. La reine, voyant elle-même combien elle était peu puissante pour protéger sa favorite, lui demanda, comme une preuve de son attachement pour elle, de quitter la France et d'aller chercher la paix dans une terre étrangère. La famille tout entière quitta Paris et traversa le royaume au milieu des cris d'extermination sur la famille favorite, qui fuyait avec les Vaudreuil, comme eux désignés à la haine de la nation. Fugitifs, proscrits, ils ne parvinrent aux frontières qu'en maudissant quelquefois les Polignac et les Vaudreuil avec le peuple assemblé sur les places publiques ! Enfin, cette femme trop louée et

trop accusée parvint à sortir de la France et alla demander à Vienne un asile au neveu de la souveraine dont elle était l'amie, et qui l'aimait au point de dire lorsqu'elle était avec elle :

— *Je ne suis plus la reine, je suis moi.*

Mme de Polignac, déjà fort souffrante à son arrivée à Vienne, mourut à la fin de 93, en apprenant la mort de la reine. Elle avait alors quarante-quatre ans! Son mari passa en Russie, où il obtint des terres en Ukraine de l'impératrice Catherine.

Je résumerai ce que j'ai dit sur le salon de Mme de Polignac ou plutôt sur celui de la reine, en faisant remarquer que tout ce qui fut fait, soit par l'imprudence de la reine ou les conseils de la reine, fut funeste à la France par l'action très immédiate qu'eut cette conduite sur le reste de la nation, en laissant écrouler le vieil édifice de l'ancienne société française et cette forme de *salon* qui, jusque-là, avait servi de modèle à l'Europe entière. La reine crut punir une noblesse insolente, et elle porta un coup irréparable à cette même noblesse, véritable soutien du trône. Elle inspira le désir de l'imiter, parce qu'une souveraine jeune et belle est toujours un modèle à suivre pour la foule et les masses. La magnificence des équipages, la somptuosité des ameublements, le grand nombre des valets, toute cette richesse élégante qui nous donnait le pas sur tous les peuples de l'Europe, tout ce qui marquait les rangs de la société et que Marie-Antoinette elle-même détruisit, toutes ces fautes sont à lui reprocher, parce que de la réunion de tout ce que je viens de rappeler dépend l'ensemble de la société. Elle fut la première à proscrire les étoffes coûteuses de Lyon et à porter du *linon* et de

la mousseline ; chez elle ce tort était grave : elle était reine et l'exemple d'un luxe bien entendu était un devoir. Elle fit déserter la cour de Versailles à toute la vieille noblesse, scandalisée de voir si peu de grandeur dans la représentation royale ; Versailles n'était quelquefois habité que par la famille royale et le service des princesses et des princes. Versailles ainsi abandonné, Paris devint plus habité. Ses salons se remplirent. Celui de Mme de Coigny, dont je parlerai tout à l'heure, devint comme le centre de l'opposition contre la reine ; elle-même se mit à la tête de cette opposition qui ne trouva que trop d'imitateurs. Les grands voyages étant abandonnés, ce moyen de rallier la noblesse mécontente vint aussi à manquer au roi. Enfin, l'achat de Saint-Cloud acheva de tout détruire. Marie-Antoinette crut qu'en ayant un château royal *à elle seule*, elle imprimerait plus d'affection ! Quelle illusion ! Une reine ne doit pas chercher à aller au devant des courtisans, ils doivent solliciter la faveur d'être admis auprès d'elle. Sans doute on criait : *vive la reine !* mais M. Lenoir savait seul ce qu'il en coûtait à la police, pour que ce cri remplaçât celui des Parisiens, qui ne cessaient de crier tout le long du chemin : « Nous allons à Saint-Cloud voir les eaux et l'Autrichienne ! »

SALON DE Mgr DE BEAUMONT

ARCHEVÊQUE DE PARIS

Louis XVI avait reçu une éducation toute religieuse, et les Mémoires de son père contribuèrent à établir dans son âme une foi solide plus qu'éclairée, qu'il retrouva au jour du malheur et qui fut sa plus grande, si même elle ne fut pas sa seule consolation.

Mais à l'époque où M. Turgot et M. de Malesherbes occupèrent le ministère et entourèrent le roi, il fut tout à fait dominé par le spécieux de leurs raisonnements et comprit surtout ce que la philosophie saine et bien raisonnée jetait de clarté sur une foule de sujets devenus obscurs par la volonté même de ceux dont le devoir était de les expliquer. Dans l'équité de son âme, et il en avait beaucoup, Louis XVI fut irrité de cette morale scolastique unie à une morale débauchée, et il le fut surtout de trouver ces défauts et même ces vices dans le haut clergé de France.

Cependant les circonstances étaient graves pour ce même clergé, qui semblait braver ses adversaires et leur répondre par de nouvelles fautes. Ce fut alors que M. Turgot arriva au pouvoir ministériel. C'était un

homme intègre, nourri des plus purs principes de la philosophie éclairée, et l'homme philanthrope par conscience et par goût, mais sans aucune douceur dans ses opinions et voulant arracher par la violence plutôt que de ne pas obtenir ce qu'il avait une fois demandé.

Ami de Voltaire, de d'Alembert, de Condorcet, on peut, d'après les opinions bien connues de ces hommes célèbres, juger de la nature des siennes ; il n'était pas irréligieux, mais il rejetait les choses douteuses et surtout n'admettait pas la puissance dans le clergé : il voulait *des prêtres* et pas de clergé[1].

Le premier acte qu'il fit, pour constater l'état de guerre qu'il commençait lui-même, fut ce qu'il voulait faire faire au roi lors de son sacre. Il voulait changer la formule du serment que les rois de France prêtaient en recevant l'huile sainte. Une phrase surtout le choquait, c'était celle qui parlait de l'*extermination des hérétiques*. Le serment de ne jamais pardonner aux duellistes, serment illusoire d'ailleurs, parut encore absurde à M. Turgot : il voulait que le roi y substituât celui de tout faire pour détruire le duel. En tout, M. Turgot trouvait le serment prêté par le roi beaucoup trop favorable au clergé et sans dignité pour le roi. Il voulait bien autre chose : il voulait que Louis XVI se fît sacrer à Paris, d'abord par économie, puis pour détruire la dévotion locale attachée aux lieux, affaiblir de grands souvenirs non pas historiques, mais qui passaient pour tels et agissaient puissamment sans aucun résultat utile. C'est ainsi que le baptême de Clovis et la fable de la sainte

[1] Telle était aussi la volonté de Napoléon.

ampoule apportée par une colombe directement du ciel étaient déjà attaqués par les critiques. Turgot voulait aller au devant et se conduire avec une raison éclairée, ainsi qu'elle devait luire au dix-huitième siècle.

Au premier bruit de ces étranges innovations, le clergé jeta les hauts cris. Faire sacrer le roi à Paris! *cela s'était-il jamais vu!!!* On pouvait leur répondre qu'il y a commencement à tout. Mais le roi, effrayé des cris de rage qui retentissaient autour de lui et surmontaient le bruit de son enclume, le roi décida que le sacre se ferait à Reims. Cela engloutissait plusieurs millions au moment où le trésor était vide, mais on n'en était pas à compter le nombre des fautes non plus que leur gravité.

Rien n'est plus remarquable que la conduite du clergé non seulement à cette époque, mais dans les années qui suivirent. La masse du clergé était timide et surtout inquiète sur les événements; elle prévoyait justement que si la monarchie tombait, le clergé tombait avec elle. Si la monarchie, au contraire, triomphait dans ses démêlés avec la philosophie, le clergé conservait ses bénéfices, ses évêchés, ses forêts, ses immenses possessions, ses titres chevaleresques presque identifiés à ses crosses, ses mitres, ses clochers et ses cathédrales; il conservait son rang dans l'État, dont il était, depuis Clovis, une partie *constituante* et constitutive; il conservait dans les États généraux des provinces son autorité individuelle et *indivisible*, sans laquelle aucun autre ordre ne pouvait statuer. Il était en apparence le conservateur des mœurs publiques, la règle de la doctrine, de la croyance la plus suivie et établie dans l'État. Succes-

seur immédiat des druides, il avait hérité non seulement de leurs temples et de leurs autels, mais aussi de la croyance aveugle des peuples. C'était devant ses livres liturgiques que Clovis et les Francs, que les conquérants des Gaules avaient courbé leur tête et déposé leur framée. Aussi le roi de France était-il nommé dans les actes et les traités le roi *très chrétien*.

Partout dans ses souvenirs le clergé de France avait de hauts motifs d'orgueil et en même temps d'inquiétude, comme ceux qui possèdent beaucoup et craignent de perdre.

C'est dans de pareils esprits que la philosophie jeta de vives alarmes à la première parole que firent entendre ses sectaires. Cependant il s'éleva du sein de ce même clergé une minorité philosophique ou politique, comme on voudra l'entendre, qui causa le plus grand étonnement et M. Turgot devint tout naturellement le chef de cette phalange hérétique.

Comme la haute société de Paris prit parti dans les disputes des évêques, je vais en parler pour que chaque ressort qui faisait mouvoir cette grande machine soit familier à celui qui suit l'histoire de cette même société à la fois dévote, dissolue, folle et sérieuse.

Le parti des évêques politiques, connus sous le nom de *prélats administrateurs*, avouait hautement sa partialité en faveur de M. Turgot et de M. de Malesherbes. Ce parti était composé d'hommes très forts. C'était d'abord M. de Dillon, archevêque de Narbonne, président-*né* des États du Languedoc, homme de génie et d'un esprit d'une vaste capacité mais paresseux et de cette nonchalance coupable qui n'est pas excusable lorsque l'esprit montre qu'il peut être actif pour le plai-

sir. L'archevêque de Narbonne a fait du bien cependant à son diocèse[1], mais il ne s'occupait que de ses plaisirs, chassait une partie de l'année, et ressemblait au *Damp abbé* de *Petit Jehan de Saintré.* Je ne sais pas s'il avait des rendez-vous avec une dame des Belles-Cousines, mais je sais que l'archevêque faisait un chamaillis de désespéré dans ses bois. Pendant qu'il menait ainsi joyeuse vie il s'avisa un jour de trouver mauvais que les curés prissent la même distraction que lui. Il défendit la chasse à ses curés dans un mandement très sévère. Un jeune curé, qui rencontrait tous les jours son archevêque sonnant *tayaut*, ne fit que rire du mandement et continua sa chasse; il fut pris en faute par un garde de l'archevêque. Monseigneur fit suspendre le curé qui fut sévèrement réprimandé et pour punition envoyé dans la Haute-Provence, dans un village presque perdu au milieu d'un pays désert.

Le curé réclama; il avait quelque protection à la cour. L'affaire vint aux oreilles du roi : il n'approuvait pas la chasse pour un ecclésiastique mais il était équitable, et M. de Dillon, punissant une chose qu'il se permettait, lui semblait injuste.

— Monsieur l'archevêque, lui dit un jour Louis XVI, vous aimez beaucoup la chasse?

— Oui, Sire.

— Je le conçois, et moi aussi. Mais vos curés l'aiment également beaucoup. Pourquoi donc la leur défendez-vous puisque vous vous la permettez? vous avez tort comme eux.

[1] Il a fait beaucoup de bien au Languedoc, ma patrie; le commerce et les routes étaient l'objet de ses soins. Il fit du bien, mais il pouvait bien plus !

— Par une raison très simple, Sire, répondit froidement l'archevêque : c'est que mes vices viennent de ma race et que les vices de mes curés sont d'eux-mêmes.

A côté de M. de Dillon on remarquait l'archevêque d'Aix, M. de Boisgelin. Avec moins de supériorité que l'archevêque de Narbonne, M. de Boisgelin était un homme remarquable. La Provence a conservé un bon souvenir de son administration.

M. de la Luzerne, évêque de Langres et pair ecclésiastique, était un homme supérieur : ancien grand-vicaire de M. de Dillon, il était en même temps son élève. M. de Cicé, archevêque de Bordeaux; M. de Colbert, évêque de Rhodez, une foule d'autres prélats avaient, comme M. l'archevêque de Narbonne, l'esprit à la mode, l'esprit réformateur et suivaient surtout la bannière du cardinal de Loménie, alors archevêque de Toulouse : il était habile mais inférieur à M. l'archevêque de Narbonne.

Cette faction, comme on peut le penser, était détestée du parti contraire qui était la majorité et, s'il faut le dire, la majorité respectable du clergé de France. Il y avait sans doute beaucoup d'esprit dans tous ces hommes que je viens de nommer, mais quand on n'a pas l'esprit de son état on est à côté de la nullité. La masse du clergé tonnait contre les réfractaires et M. Turgot surtout était désigné comme indigne du nom de chrétien. A la tête de ces prêtres exaltés était Christophe de Beaumont, archevêque de Paris. C'était un homme sévère, pieux et vertueux, mais trop rigide peut-être et ne sachant pas ramener la brebis qui s'éloignait du bercail. Ce parti de *zélés presque fanatiques* n'avait de relation avec le gouvernement que

pour lui opposer les saints canons, les saints pères de l'Église. Louis XIII, Louis XIV et Louis XV avaient eu une grande vénération pour les décisions de l'archevêque de Paris lorsqu'il parlait au nom des pères de l'Église, et ils l'avaient prouvé en ordonnant les superbes éditions des conciles et des pères de l'Église, sorties des presses du Louvre.

Mais sous Louis XVI, le pouvoir avait changé de main. Il n'était plus dans celle de la masse du clergé, et voilà pourquoi la majorité était si craintive et la minorité si audacieuse.

L'archevêque de Paris était un soir chez lui, plus inquiet que jamais sur les maux dont l'Église allait être accablée, lorsqu'on lui annonça un homme dont le nom le fit tressaillir de joie. C'était M. de Pompignan[1], le frère de Lefranc de Pompignan, prélat de mœurs simples et pures, un homme tout en Dieu et de ces êtres comme il en donne peu à la société. M. de Pompignan était vénéré du parti religieux qui reconnaissait en lui un homme du plus rare mérite, et le parti philosophique ne pouvait lui refuser cette estime forcée que la vertu impose même au vice. Il avait de l'esprit ; et lorsque M. de Voltaire a lancé sur lui les traits de son amer sarcasme il a montré seulement que son jugement était obscurci par la haine qu'il portait au poète, frère du prélat.

Au moment où M. de Pompignan entrait chez l'archevêque de Paris, celui-ci revenait de l'église où il avait été dire le salut quoiqu'il fût souffrant et même

[1] M. de Pompignan, archevêque de Vienne en Dauphiné, et président des trois ordres en 1789, à l'époque orageuse de leur réunion.

assez sérieusement malade. M. de Pompignan lui en fit des reproches.

— Hélas ! dit l'archevêque, ne faut-il pas s'incliner devant Dieu pour en obtenir un regard de pitié? La France est marquée du sceau de sa colère, monsieur, et je le vois avec larmes !

— Prions-le, dit l'évêque avec émotion. Jamais nous n'eûmes autant besoin de sa miséricorde.

— Savez-vous quelque nouvelle fâcheuse? s'écria l'archevêque en s'élançant vers le prélat, avec une agitation qui était loin de ses habitudes sérieuses et de l'expression de sa physionomie.

Car ses traits semblaient taillés dans du marbre, si ce n'était son regard qui devenait flamboyant lorsqu'il croyait avoir à punir une faute grave comme délit religieux. Aussi n'avait-il rien d'apostolique ni dans la pensée ni dans la parole.

— Que savez-vous, encore une fois? s'écria-t-il en voyant que M. de Pompignan ne lui répondait pas. Répondez-moi, monsieur, répondez-moi !

— C'est que je vais vous apprendre une nouvelle pénible.

Tous les prélats qui composaient la cour de l'archevêque se rapprochèrent de M. de Pompignan; le silence le plus profond régnait dans le vaste salon de l'archevêché et tous les yeux étaient fixés sur M. de Pompignan.

— Parlez, monsieur l'évêque, parlez, dit Mgr de Beaumont. S'il faut courber la tête nous la courberons et la couvrirons de cendre. Pourtant cette tempête est rude; mais Dieu nous accordera la force de surmonter les maux qui nous accablent ou la résignation pour les supporter.

— Eh! comment espérer une trêve à nos maux, lorsque c'est dans son sein que l'Église compte ses ennemis!

— Que voulez-vous dire?

— Hélas! une triste vérité. L'archevêque de Narbonne a fait, il y a peu de mois, un *mémoire économique* dans toute la force de l'esprit de la secte philosophique. Ce mémoire, dont je connais plusieurs parties, est fait avec beaucoup d'art et de talent, mais il ne voulait pas le faire imprimer alors. Depuis il s'y est décidé et quelles sont les presses qui ont servi? Celles de l'imprimerie royale[1]!

Un profond gémissement sortit de la poitrine de l'archevêque.

— Et lorsque j'ai sollicité la réimpression des œuvres de saint Augustin et de saint Thomas, on m'a refusé, dit M. de Beaumont accablé par une peine d'autant plus vive que le prêtre et l'homme souffraient en même temps.

— Et le jour où je portai la demande de Monseigneur, dit l'abbé de Peluze, l'un des secrétaires de l'archevêque, je trouvai le directeur de l'imprimerie royale occupé à donner des ordres pour la mise en pages d'un ouvrage sur l'astronomie, d'un jeune homme nommé Lalande, qu'on dit malheureusement imbu des plus funestes doctrines.

— Oui, voilà les nouveaux dieux! O mon Sauveur, quelle faute a donc commis votre peuple pour que vous l'abandonniez ainsi?

Et l'archevêque, s'inclinant, parut prier et pria en effet avec ferveur.

[1] Exact.

— Les choses ne peuvent demeurer en cet état, dit enfin M. de Pompignan. Le roi est bon, il est vertueux, il ne peut applaudir à la ruine de son royaume. Car enfin c'est à notre ruine que nous courons par ces coupables voies !

— Mais pourquoi ne pas faire une adresse au roi? dit M. de Boyer. Il faudrait alors qu'il répondît et la parole d'un roi n'est jamais indifférente.

Ce M. de Boyer avait été un moment à la feuille des bénéfices ; il y avait été placé par le cardinal de Fleury. M. de Boyer était évêque de je ne sais plus bien quel diocèse ; il était ignorant, fanatique et pourtant bon et bienfaisant, juste, enfin un homme en Dieu. Le cardinal de Fleury l'avait placé aux bénéfices pour composer l'Église gallicane ; mais il n'y avait pas été assez longtemps et cette même majorité devait son existence à M. de Jarente, d'abord évêque de Digne, puis évêque d'Orléans. Prélat sans morale et sans mœurs, toujours vendu au pouvoir et l'homme le plus débauché de France, placé par M. de Choiseul à la feuille des bénéfices, il fit par son ordre des nominations contraires à celles de M. de Boyer.

— Oui, continua M. de Boyer, pourquoi ne pas présenter des remontrances au roi ? Voici précisément l'assemblée générale du clergé, c'est le moment.

— Il a raison, dit tout bas l'archevêque à M. de Pompignan, mais qui désignerons-nous ?

— Surtout pour soutenir les objections qui seront faites par les deux ministres aujourd'hui en faveur, dit M. de Boyer. Deux athées comme M. Turgot et M. de Malesherbes ! Oh ! mon Dieu !

L'archevêque leva les yeux et les mains au ciel.

— Mais comment composer notre députation ? Il

ne faut pas déplaire non plus dans cette cour si facile à blâmer, lorsqu'elle-même est sous la censure ! Monsieur l'évêque, quel nom désigneriez-vous ?

M. de Pompignan leva les yeux sur M. de Beaumont, avec une expression si sublime de simplicité, et en même temps de dévouement, que tout ce qui était dans l'appartement fut touché.

— Monseigneur, dit-il à l'archevêque, je suis prêt à porter la parole de vérité au pied du trône. Dieu m'accordera la grâce de toucher le cœur de notre monarque, ne tient-il pas celui des rois dans sa main?

— Ah ! vous êtes un véritable apôtre ! dit l'archevêque. Dieu vous doit son assistance !

— Je suis un prêtre suivant la route de son devoir, répondit M. de Pompignan. Mais qui me donnerez-vous pour adjoint dans cette démarche difficile ?

— Pourquoi pas notre jeune promoteur? dit M. de Boyer.

— L'abbé de P... *L'abbé couleur de rose !* reprit avec un ton d'aigreur M. de Beaumont.

— C'est un jeune homme d'un esprit bien remarquable, ne vous y trompez pas, dit M. de Pompignan. Je crois que nous pourrions le prendre comme bon auxiliaire. Quant à celui qui doit présider notre députation, je crois qu'il faudrait un rang plus élevé que le mien dans l'Église.

Les différents noms de ceux qui alors se trouvaient réunis dans Paris pour cette assemblée générale du clergé, furent passés en revue par tous les prélats

[1] Mon oncle, l'abbé de Comnène, grand vicaire de l'archevêque de Bourges, était ce même soir chez M. de Beaumont, où il allait souvent.

qui composaient la société de M. de Beaumont. Aucun ne paraissait convenir, on présentait et puis on retirait ; on était loin de s'attendre à celui qui porterait la parole au roi.

J'ai déjà dit que M. de Pompignan était non-seulement chéri de la partie bien pensante du clergé, mais qu'il était aussi estimé de la minorité philosophique. L'assemblée du clergé le nomma donc avec empressement et lui adjoignit l'abbé de P...d, depuis M. de T...: il était alors connu pour un homme d'esprit, fécond en ressources, prévoyant sans sagesse, et avant tout ami des plaisirs et du monde. Il fut nommé avec M. de Pompignan. Mais le plus curieux, c'est que le président de la députation fut le président du bureau de la religion, l'archevêque de Toulouse, Mgr de Loménie! lui, l'homme le plus athée de cette assemblée du clergé, qui déjà renfermait dans son sein des têtes à fortes croyances qui mettaient tout en doute! Mais il sentait le besoin d'une religion au milieu de son pyrrhonisme, et il le disait comme poussé par une puissance plus forte que l'enfer.

La cour nomma pour ses commissaires M. Turgot et M. de Malesherbes. Ainsi la philosophie était dénoncée à la nation par ses disciples et ses protecteurs. Comment M. de Malesherbes et M. de Loménie se sont-ils abordés? L'archevêque de Toulouse! ami et confident de M. Turgot pour tous ses plans et pour ce qu'il voulait amener de nouveau dans cette même Église gallicane, dont les prélats se séparaient comme jadis, lorsque commença la funeste scission qui déchira l'Église et en fit deux parts devant le Seigneur. Sans doute M. de Malesherbes et l'archevêque de Toulouse dûrent sourire comme les augures de Rome

quand ils se rencontraient. L'abbé de P... était bien jeune à cette époque : il avait à peine vingt et un ans. Il fallait donc qu'on le connût déjà pour un homme de haute capacité pour qu'il fût choisi par l'assemblée générale du clergé de France L'abbé Maury, qui ne l'aimait pas, m'en parlait avec un sentiment profond qui ressemblait à de la haine, toutefois en lui reconnaissant bien de l'esprit[1].

Mais la partie étrange de cette affaire fut le rapport de Mgr l'archevêque de Toulouse, qui, en sa qualité de président du bureau de la religion à l'assemblée générale, fut chargé de cette besogne. Il dit que jusqu'à présent le roi avait été sourd aux *représentations* qui lui avaient été adressées. Il rappela celles faites en 1750, première époque où l'influence philosophique avait frappé sur l'esprit public et avait commencé ses ravages, en 1760, 1770, 1772. Enfin, concluait-il, *le clergé n'a jamais été écouté? Il faut former des sociétés d'écrivains pour défendre la religion. Les ennemis du christianisme se réunissent pour en saper les fondements ; pourquoi ne pas réunir des savants pour le défendre par leur génie?*[2]

M. l'archevêque de Toulouse proposait encore un remède : il proposait de publier un avertissement à la France pour lui dire que sa croyance était menacée. Il citait un ouvrage de M. de Pompignan et proclamait hautement la nécessité que le roi voulût enfin entendre le cri de l'Église affligée.

M. de Loménie ! et c'était lui qui parlait, qui osait parler ainsi ! lui dont la vie presque dissolue, non

[1] Surtout de l'esprit.
[2] Propres paroles de M. de Loménie.

seulement comme prélat, mais comme homme du monde, était signalée à la plus dure remontrance; c'était lui qui osait élever la voix en faveur de l'Église souffrante! C'était une injure, il faut demeurer dans l'impénitence et ne pas articuler des paroles religieuses quand l'impiété est au cœur.

Enfin, le 24 septembre 1775, l'archevêque de Toulouse, l'abbé de P... et M. de Pompignan, munis des pleins pouvoirs de l'assemblée du clergé, se rendirent tous trois à Versailles pour présenter au roi les supplications du clergé de France.

Voici quelques parties des remontrances déposées aux pieds du roi. C'est M. de Loménie qui parle; lui, l'un des chefs les plus ardents de ce parti philosophique qui était signalé dans le royaume comme devant faire un si grand mal à notre sainte religion. Mais quelle est la première pensée qui s'échappe du cœur de ce clergé qui se plaint? Ce n'est pas contre les philosophes qu'elle est dirigée... non, c'est contre les protestants. C'est toujours ce même esprit d'intolérance qui fit révoquer l'édit de Nantes.

« Votre Majesté, disait la députation, verra dans le mémoire que nous avons l'honneur de lui présenter, que les ministres de la religion *prétendue* réformée élèvent des autels, construisent des temples, forment des établissements, *osent enfin administrer le baptême* et faire la cène! etc., etc.

« L'autre partie de nos remontrances présente un danger bien plus grand encore : c'est l'incrédulité[1]

[1] En effet, M. l'abbé de Brienne devait en connaître quelque chose; il avait soutenu le *matérialisme pur* étant en Sorbonne avec l'abbé de Pradt. Plus tard, M. l'archevêque de Toulouse

qui envahit toutes les classes et toutes les conditions. *L'esprit d'indépendance qu'elle inspire, sa fatale influence sur les mœurs, et leur dépravation qui en est la terrible conséquence, ont quelque chose d'alarmant!* Et comment les fondements de l'autorité ne crouleraient-ils pas avec ceux de la religion? Elle seule place le trône des rois dans le lieu le plus sûr, le plus inaccessible, DANS LA CONSCIENCE, où Dieu a le sien.

« Ce n'est plus à l'ombre du mystère que l'incrédulité répand ses systèmes; la malheureuse fécondité des auteurs est encouragée par la facilité du débit de leurs ouvrages. On les annonce dans les catalogues, on les étale dans les ventes publiques, on les porte dans les maisons des particuliers, on les expose dans le vestibule des maisons des grands et jusque dans l'enceinte de cet auguste palais, où Votre Majesté reçoit nos hommages et médite d'éloigner de ses États toute espèce de désordre, etc.

« ...Les sources les plus pures sont corrompues, Sire. La jeunesse, cette portion intéressante de vos sujets, donnera dans quelques années à la société des maîtres, des pères, des magistrats, des agents de toute nature qui auront contracté par une longue habitude le langage et les principes de l'irréligion[3].

« Et qui oserait vous répondre, Sire, que l'irréli-

pratiqua la même croyance, et le dernier acte de sa vie, qu'il termina par un suicide, prouve que l'incrédule n'était pas converti.

[1] Il est curieux de voir avec quelle mesure l'archevêque de Toulouse parle du clergé! Jamais son nom ne se trouve dans le cour de son très long discours, et pourtant les *évêques philosophes* étaient nombreux.

gion a laissé intacte cette première éducation, dont dépendra le sort de la génération future, et *un jour le sort du royaume. Les projets de l'irréligion sont sans bornes, elle menace tout ce qu'elle n'a pas atteint*[1]. Otez la religion au peuple, et vous verrez la perversité, aidée de la misère, se porter à tous les excès ; ôtez la religion aux grands et vous verrez les passions, soutenues par la puissance, se permettre les excès les plus atroces et les passions les plus viles ! »

J'ai été assez heureuse pour me procurer ces remontrances : je les ai données telles qu'elles furent présentées au roi par M. l'archevêque de Toulouse, l'un des hommes les plus athées de France ; par M. de T...d, homme de plaisirs et sans aucune de ces grandes pensées qui animent les âmes qui appartiennent à ceux appelés à sauver des empires : le seul M. de Pompignan paraissait dans cette députation comme pour dire à la France que son clergé possédait encore des hommes vertueux. Quant à ses deux collègues, ils parlaient peut-être de bonne foi dans ce moment, car ils voyaient que la machine s'en allait s'écroulant et que les premiers coups portés à sa base

[1] Cette phrase porte entièrement sur M. Turgot, quoique M. de Loménie fût son disciple. Mais tel est le danger de repousser toute croyance. Qu'est-ce qu'un ami quand on repousse et méconnaît Dieu ! M. Turgot était alors au ministère, et M. de Loménie voulait y arriver. Il était alors avec la cabale de Mme de Marsan et toutes les dévotes de son parti. Il était grand seigneur d'une antique et haute noblesse. Il y avait là bien des motifs de pardon! Enfin, M. Turgot n'avait aucun appui dans le monde où il était attaqué; il n'était que vertueux, et ce n'est pas assez même pour faire le bien.

l'avaient été par eux-mêmes! Et puis, M. de T...d, quoique bien jeune encore, était déjà promoteur du clergé, il avait des bénéfices; et l'archevêque de Toulouse avait, à ce même moment, *trois cent mille livres de rentes de biens du clergé!* Le mal qui apparaissait presque gigantesque dès les premiers jours leur fit donc une telle peur, que les plus inquiétantes paroles furent articulées par ces mêmes bouches qui, quelques années avant, prêchaient l'athéisme, reconnaissaient que le mal était grand et voulurent le réparer, par suite, au reste, d'une très passagère impression. Mais ils éprouvèrent là une très grande vérité : c'est que rien n'est facile à faire comme le mal et rien de plus difficile comme le bien, *même pour réparer*. Le mal est une goutte d'eau-forte qui corrode et dévore; le bien n'empêche ni la blessure ni la cicatrice.

« Il est une autre terrible conséquence de l'incrédulité, Sire, *c'est l'esprit d'indépendance* qu'elle inspire, etc.

« Tous les désordres se tiennent par la main et se suivent nécessairement : *Les fondements des mœurs et de l'autorité doivent crouler avec ceux de la religion*. Autrefois, on était vicieux par faiblesse ; le vice connaissait au moins la honte et le remords, aujourd'hui on est vicieux par système.

« Et cependant on prêche ouvertement contre notre sainte religion. D'où viennent ces principes destructeurs de toute autorité? »

. . . .

Maintenant, voici le plus curieux de cette pièce si étrange elle-même :

« Sire, les rois ont entre les mains un moyen effi-

cace de protéger la religion et la vertu : c'est l'appât des récompenses. Loin de nous la pensée d'accréditer, d'encourager de faux rapports, les soupçons inquiets, les délations odieuses ! Mais que l'homme irréligieux soit exclu de toutes les faveurs ; que l'homme corrompu soit repoussé des places et n'ait aucune part à votre estime et à votre confiance ; que les places qui ont le plus d'influence sur les mœurs ne soient plus confiées qu'à des hommes dont la conduite sera exempte de tout blâme. »

On croit rêver en lisant une semblable pièce ! Moi-même, j'ai été obligée de la relire pour me convaincre que l'archevêque était bien le même homme qui professait l'incrédulité *voltairienne* à l'aide des préceptes bien connus et les plus corrupteurs de Diderot, de l'abbé Raynal, et de tous ceux qui crurent faire merveille en démolissant l'ancienne maison sans avoir une seule pierre à côté d'eux pour en rebâtir une nouvelle. Hélas ! ils ne pouvaient même employer les décombres qu'ils avaient faits ! Le sang les avait rougis. La flamme les avait calcinés ! Ainsi donc, *bande noire* formée avant le temps, les mauvais prédicateurs philosophes firent alors un mal immédiat que leur esprit, naturellement supérieur, leur fit apercevoir aussitôt. Alors ils voulurent arrêter le torrent, mais il n'était plus temps ! Les vagues surmontaient la digue. Tout fut brisé, tout fut englouti, élèves et maîtres ! Quelques-uns surgirent au-dessus des flots et parvinrent à s'emparer d'une portion d'héritage maudit échappée au feu et au carnage. Est-ce une leçon pour eux ? Est-ce une leçon pour nous ? Hélas ! l'expérience en donne-t-elle jamais !

La réponse du roi à ces remontrances fut laconique

et assez remarquable pour en faire mention. Il dit à M. de Loménie qu'il comptait que les évêques, par leur sagesse et par leur exemple, *continueraient* de contribuer au succès de ses soins.

La réponse transmise par M. de Malesherbes à M. de Loménie, et par M. de Loménie à l'assemblée du clergé, ne lui donna aucune satisfaction. Elle délibéra séance tenante des remontrances *itératives* sur l'avis de son comité, en représentant au roi que le mal était à son comble, et que l'hérésie surtout faisait de terribles progrès. — Le roi répondit cette fois qu'il surveillerait la librairie, et assurait le clergé que le bruit qui avait couru de sa *prétendue* protection aux protestants était faux.

Quelques mois après, Louis XVI appelait un protestant au ministère !

Si le clergé s'était trouvé *seul* en présence, c'est-à-dire si les deux partis qui le divisaient avaient été seulement les combattants, les effets de cette scission eussent été moins sensibles ; mais à cette époque le clergé tenait encore bien plus qu'aujourd'hui à la société de France, Mesdames tantes du roi, Madame Louise la carmélite, Mlle de Bourbon [1], et puis Mme de Marsan, autrefois gouvernante des enfants de France, dont l'autorité était grande dans le monde par ses vertus, sa position et ses relations de famille. Sa société était toute différente du reste de la société de Versailles : c'était comme une ville étrangère pour ainsi dire, et pourtant l'influence était positive, puisque les doctrines de cette société étaient inculquées à des

[1] Celle qui est morte en rentrant en France à la Restauration ; elle était sœur de Mgr le duc de Bourbon.

nièces, des sœurs et des filles. Les hommes se moquaient un peu de tout cela ; mais telle était alors la haute puissance des liens de famille, que ces mêmes hommes, incrédules sur le fond de la querelle, prenaient en main l'intérêt du parti auquel ils appartenaient, sans savoir s'ils avaient ou non raison. La reine eut ainsi une foule d'ennemis qui s'éleva contre elle, non pas parce qu'elle paraissait être contre le parti anti-philosophique, mais parce que dans ce parti on comptait Mme de Noailles, Mme de Cossé, fille spirituelle d'un spirituel père [1], et surtout Mme de Marsan, chef du parti Beaumont, et zélée de conviction et de cœur. Ce parti ensuite recevait une puissance réelle de la bonté de sa cause sur beaucoup de points. Le parti philosophique causait en effet des ravages immenses, et le mal faisait de rapides progrès. La conviction était égale des deux côtés. D'Alembert, l'abbé Raynal, Mably, M. de Malesherbes et Turgot, Marmontel, tous ont été d'une conviction profonde lors de cette malheureuse époque, et tous écrivaient avec des intentions pures. La seule exaltation en égara plusieurs d'abord ; puis vinrent des haines concentrées, invétérées, des haines de dévots, des effets de factions, et nous en avons vu les terribles conséquences. Cependant il est positif qu'il y aurait de la mauvaise foi à accuser la religion ou la philosophie des malheurs de la révolution ; et les mauvaises actions commises au nom de la religion ou de la philosophie méritent l'animadversion de la postérité. Il faut que justice soit faite à chacun. La conduite des philo-

[1] M. le duc de Nivernais.

sophes est une réponse à ce qu'on peut d'ailleurs dire contre eux à cet égard.

Élie de Beaumont mourut ; c'était au moment le plus actif des querelles des deux partis. Aussitôt qu'il eut ses yeux fermés, ce fut M. de Juigné, nommé archevêque de Paris, qui fut reconnu chef du parti religieux. Il était secondé par un homme d'un grand talent, M. de Beauvais, évêque de Senez, celui qui parla avec tant de force à Louis XV, et qui du haut de la chaire de vérité tonnait en sa présence royale contre ses vices et ceux de sa cour. On comptait aussi Dulau, archevêque d'Arles, remarquable par sa science et sa connaissance des affaires ecclésiastiques ; l'évêque d'Orange, qui remplissait les fonctions d'un curé de campagne, tout grand seigneur qu'il était, et se faisait en même temps adorer du peuple et estimer et vénérer de ses égaux ; l'archevêque de Vienne, M. de Pompignan ; l'archevêque de Sens, Mgr le cardinal de Luynes, qui avait les vertus d'un premier chrétien et les lumières d'un académicien ; l'évêque d'Amiens ; l'évêque de Saint-Pol. J'aurais encore bien des noms à placer dans cette liste, mais la place me manque, et j'y joindrais les cinquante-huit curés de Paris, sans crainte d'être démentie par aucun de leurs paroissiens.

M. de Juigné était plus doux que M. de Beaumont, et d'abord les attaques furent en effet moins acerbes de part et d'autre ; mais bientôt les bannières furent élevées. Mme de Marsan, croyant que son devoir pieux était de prêter non seulement son appui comme protection au parti de l'archevêque de Paris, appuya de tout son crédit les écrivains qui attaquèrent les philosophes. Il y avait du courage ; Mme de Marsan en eut.

Toutes les femmes de sa société, toutes celles qui avaient une autorité dans le monde l'employèrent, et la guerre fut continuée avec acharnement.

L'abbé de Vermont était accusé par le parti dévot d'être une des causes principales, sinon la première, de tout ce qui se faisait à la cour. Le parti religieux prétendait avec raison que les nominations du clergé, que la direction de la feuille des bénéfices était une des causes des malheurs du temps, et la reine, qui était son élève, était accusée en premier ressort de ces mêmes malheurs.

Une brochure qui parut en ce temps sous le nom de *Lettres d'un marquis*, et qui sortait évidemment du salon de Mme de Marsan et de M. de Juigné, fit un fracas épouvantable. Ce pamphlet accusait de la manière la plus virulente M. de Marbœuf, ministre de la feuille des bénéfices, et sa coalition avec les archevêques de Bordeaux, Toulouse et Aix. Dans ce pamphlet toutes les exactions de M. de Jarente, évêque d'Orléans et prédécesseur de M. de Marbœuf, furent rappelées ; il y eut *scandale* pour faire le bien. Voilà où conduisent les passions.

« *Que faites-vous des fonds destinés aux pauvres prêtres ? Vous avez accordé quarante mille francs à l'évêque de Grenoble pour réparer son palais épiscopal. Quel usage a-t-il fait de cet argent ? Je l'ai vu, ce palais ! Il ressemble au dehors à une maison de débauche, au spectacle construit récemment à Paris sous le nom de* Redoute chinoise. *C'est vous qui avez donné deux abbayes à cette religieuse concubine de M. de Brienne, refugiée dans son palais de Paris pendant son ministère, et qui vendait les grâces ! On prétend, il est vrai, que vous ne faites pas ce que*

vous voulez, et que l'abbé de Vermont vous dirige et vous domine. Alors, je vous dirai comme l'Évangile : « Si votre œil vous scandalise, arrachez-le. » *Mais les prélats ne croient plus !* »

Remarquez que c'est ici le clergé qui parle au clergé !

M. de Juigné, au désespoir de ce qu'il voyait et des maux qu'il prévoyait, agit admirablement dans ce temps malheureux et en véritable apôtre, comme l'aurait fait un premier père de l'Église, seulement avec moins de moyens, surtout répressifs. M. de Beaumont était bien violent ; mais il valait encore mieux que trop de douceur. En quoi que ce soit, les larmes ne remédient à rien.

La dépravation du clergé était ensuite un des motifs les plus terribles comme sujets d'attaque. L'archevêque de Toulouse, celui de Narbonne, mais surtout l'évêque de Strasbourg, Mgr le prince de Rohan, grand aumônier de France. Ce qui arriva à M. de Rohan dans l'affaire du collier acheva de donner un coup mortel et à la Couronne et au clergé. Un cardinal, un évêque, un prince de l'Église découvrant au grand jour les faiblesses de sa nature, au point de montrer ses relations avec un homme qu'il croyait magicien ; M. de Rohan croyant au diable et l'interrogeant dans la personne de Cagliostro, et le questionnant pour savoir s'il obtiendrait les faveurs d'une femme, et cette femme est la reine de France ! Et cela en 1786. On croit rêver !

C'est ici le lieu de parler de cette trop malheureuse affaire du collier. J'ai réuni non seulement tous les anciens documents que je possédais à une foule de nouveaux que j'ai recueillis et je crois être assez

éclairée pour avoir le droit d'en parler; mais Cagliostro est un acteur de ce grand drame. Il me faut dire aussi ce que je sais de lui. On en a beaucoup parlé en France: le fait est que nous ne savons rien de positif. Il est aussi sans doute prouvé que Cagliostro n'est pas le diable; mais voilà ce qu'on peut savoir.

Il est né, *dit-on*, en Sicile, à Palerme, en 1743, d'une famille obscure et pauvre. Son éducation fut négligée ou plutôt nulle, comme celle des Italiens d'une classe inférieure, à cette époque surtout. Son véritable nom est Balsamo. Mais, je le répète, toutes ces notions sont douteuses. Le cardinal Consalvi et Mgr Galeppi, les hommes les plus distingués de l'Italie dans le dernier siècle et que j'ai connus intimement, m'ont affirmé que Cagliostro n'était pas connu. Il paraît seulement qu'il est le fils naturel d'une personne puissante. On ne peut expliquer ses premières années. Son éducation fut, dit-on, négligée, et cet homme ayant à peine vingt-cinq ans parlait des choses les plus abstraites, traitait des sciences occultes et pouvait converser avec les savants les plus habiles de nos académies. Où donc cet homme avait-il pris une si profonde instruction des connaissances devant lesquelles plus d'un savant de l'Académie des sciences est demeuré interdit? Lavater, qui eut avec lui de longues conférences, a dit à mon frère, dans une correspondance suivie qu'Albert eut avec le savant de Zurich: « Cet homme est un être sur la nature duquel je ne puis prononcer. »

Fort jeune encore, il eut la passion des voyages. Il manquait d'argent; il en attrapa à un orfèvre de Messine nommé *Marano*. Ce qu'il a parcouru de pays

est incalculable et ses voyages sont positifs. Il a vu l'Asie, l'Afrique, l'Europe, et partout il a laissé des traces de son passage. Souvent il guérissait, rappelait à la vie des corps déjà glacés. Les médecins se liguèrent contre cet homme qui venait renverser leur ignorance et la frapper de moquerie en guérissant ce qu'ils abandonnaient. Il pénétra dans les harems de l'Orient, dans le boudoir de la femme de Paris, dans le palais du boyard russe, enfin il alla partout et partout son nom fut connu et célébré comme un charlatan peut-être ; mais j'avoue que j'ignore ce que veut dire ce mot : Cagliostro est un homme extraordinaire.

En Orient il s'appelait *Acharat*, disciple du savant Althoras, Arabe solitaire vivant dans les cavernes de l'Atlas et communiquant, dit-on, avec les puissances des ténèbres. Arrêté à Naples par suite des plaintes de l'orfèvre Marano, il ne demeura néanmoins que peu de jours en prison ; s'il n'eût été qu'un aventurier sans relation, il eût langui dans un cachot et y fut mort ignoré. A Rome il trouva une ravissante créature qu'il aima, qu'il épousa et dont le père était fondeur en cuivre : soit que la transmutation des métaux fût un lien entre ces deux hommes, il y eut alliance et le mariage se fit.

La figure de Cagliostro était agréable : elle exprimait son génie. Son regard de feu lisait au fond du cœur. Il attachait involontairement et ses traits étaient d'ailleurs agréables. Il se faisait appeler le comte Cagliostro et d'autres fois le marquis de Pellegrini ou le marquis de Belmonte. Son luxe était inconcevable : à Londres, à Paris, à Vienne, partout où il demeurait, il laissait des monceaux d'or ; une traînée de diamants,

une voie lactée de pierreries révélait son passage.

Quelque temps avant la mort de M. de Vergennes, Cagliostro alla à Strasbourg muni de lettres de recommandation de ce ministre, de M. de Miroménil, garde des sceaux, et de M. le maréchal de Ségur : ceci est un fait. Précédé par une réputation inouïe et fantastique, appuyé par ces recommandations, Cagliostro fut reçu à Strasbourg avec un enthousiasme délirant, qu'il accrut encore en visitant les hôpitaux, parlant aux malades, les guérissant, faisant enfin le rôle d'un dieu, répandant l'or sur son passage pour les besoins des malheureux et les médicaments les plus chers. Ce fut alors que le cardinal de Rohan, évêque de Strasbourg, connut Cagliostro. Il l'accueillit avec respect. Cet homme allait combler ses désirs. Il lui parla avec confiance : il aimait et était ambitieux.

— Vous serez heureux et votre ambition sera satisfaite, lui dit l'homme étonnant.

Le cardinal fut au moment de se prosterner.

On revint à Paris : on était alors au commencement de l'hiver. Le cardinal présenta Cagliostro à une femme de ses amies, Mme la comtesse de Lamothe.

— Elle a plus de droits pour habiter le Louvre que ceux qui y sont, dit à Cagliostro le cardinal dans un moment d'abandon, et il lui expliqua comment elle était Valois[1]. Elle était bien autre chose, vraiment !

Le cardinal de Rohan était détesté de la reine et il le savait. Il savait que jamais il n'arriverait au ministère tant que le ressentiment de la reine durerait. De

[1] On connaît cette histoire ; elle est dans les *Souvenirs de Félicie*, et très vraie.

plus il était doublement malheureux, car il aimait la reine. Mais la reine savait qu'il avait mis tous les obstacles possibles à son mariage avec Louis XVI, et jamais elle ne l'oublia.

Mme de Lamothe, intrigante, indigne du nom de femme, mit la paix dans le cœur du cardinal en lui promettant de le faire réussir. Quels moyens devait-elle employer ? voilà ce qu'on ignorait.

Bohmer, joaillier de la Couronne, avait présenté à la reine un collier de diamants du prix de seize cent mille francs ; la reine le fit voir au roi :

— J'aime mieux avoir un vaisseau, dit-il.

Bohmer remporta le collier.

Quelques jours après, une voiture très élégante et armoriée s'arrête chez lui. C'est une femme ayant toutes les apparences de la haute classe qui vient de la part de la reine, et lui dit que, toutes réflexions faites, la reine prend le collier, *mais à l'insu du roi :* elle le payera en quatre billets de quatre cent mille francs chacun. Bohmer hésite. La chose ne lui paraissant pas suffisamment claire, il demande une garantie donnée par une personne marquante ; le cardinal de Rohan se présente. Bohmer livre le collier à Mme de Lamothe et reçoit les quatre billets, soi-disant de la reine. Le premier payement devait avoir lieu le 1er août, le payement ne se fait pas. Bohmer alarmé va trouver Campan[1], et la ruse est découverte. La reine, confondue de tant de hardiesse, rassembla ses preuves, et parla de cette affaire au roi.

Ce fut le comble de l'imprudence de la part de la

[1] Attaché au service de la chambre de la reine, et beau-père de Mme de Campan ou son mari.

cour. Le cardinal arrivant à Versailles pour y officier en rochet et en camail, est arrêté et conduit d'abord dans le cabinet du roi. Là il trouve Marie-Antoinette, M. le baron de Breteuil et le roi.

LE ROI.

Monsieur le cardinal, vous avez acheté des diamants à Bohmer ?

LE CARDINAL.

Oui, Sire.

LE ROI.

Qu'en avez-vous fait ?

LE CARDINAL.

Sire...

LE ROI, tremblant de colère et avançant sur le cardinal.

Qu'en avez-vous fait, monsieur ?

LE CARDINAL.

Je croyais que la reine les avait.

LE ROI.

Qui vous avait chargé de cette commission ?

LE CARDINAL.

Une dame de condition.

LE ROI, d'une voix forte.

Son nom, monsieur.

LE CARDINAL.

M[me] la comtesse de Lamothe-Valois. Elle m'a montré une lettre de la reine par laquelle Sa Majesté...

LA REINE, en l'interrompant.

Comment pouvez-vous croire, monsieur, que moi, qui ne vous ai pas adressé la parole depuis huit ans, je vous aurais écrit une seule ligne?

LE CARDINAL.

Je vois que j'ai été trompé, indignement trompé.

LE ROI, lui montrant une lettre.

Comment avez-vous pu écrire une pareille lettre, monsieur le cardinal ?

LE CARDINAL, la parcourant en tremblant.

Je ne me souviens pas de l'avoir écrite. Mais si l'original est signé.

LE ROI.

Il l'est, monsieur.

LE CARDINAL.

Alors elle est vraie.

LE ROI, très ému.

Et vous avez eu, monsieur, la sottise d'ajouter foi à des lettres signées de cette manière?

Et le roi mit sous les yeux du cardinal la copie des billets de la reine et ses lettres; tout était signé: *Marie-Antoinette de France*. Le cardinal se frappe le front comme un homme qui sort d'un rêve!

— Grand Dieu, est-il possible!

LE ROI.

Vous avez l'air surpris, monsieur; vous soutiendrez peut-être que vous ne saviez pas comment signait

une archiduchesse d'Autriche! vous qui avez été ambassadeur à Vienne ! Ne proférez pas un mensonge de plus.

LE CARDINAL, pâlissant et s'appuyant sur la table.

Sire, que Votre Majesté m'excuse, mais je ne suis plus à moi.

LE ROI.

Remettez-vous, monsieur ; et si notre présence vous trouble, passez dans la chambre voisine. Vous y trouverez des plumes et du papier. Écrivez.

Le cardinal passa dans la pièce voisine, où il écrivit pendant un quart d'heure. Quand il rentra dans la chambre, il était pâle et tremblant. La feuille qu'il avait écrite était obscure et inintelligible ; le roi sourit avec amertume, il se tourna vers la reine, et lui parla quelques moments à voix basse.

— Qu'on avertisse M. de Villeroi, dit le roi à M. de Breteuil.

Et il congédia le cardinal.

Celui-ci, en sortant du cabinet du roi, fut arrêté par M. le duc de Villeroi, capitaine des gardes de service et conduit à la Bastille, sans même aller chez lui. Mais il eut le temps de dire deux mots en allemand à un domestique de confiance à lui, qui se trouva sur son passage, et ses papiers importants furent mis à l'abri.

Mme de Lamothe fut arrêtée dans une terre de son mari près de Bar-sur-Aube ; son mari s'était sauvé en Angleterre. Elle nia toute l'affaire, mais elle dénonça le comte de Cagliostro comme connaissant des secrets qui y étaient relatifs. Cagliostro fut arrêté rue

Saint-Claude au Marais, où il demeurait, au moment où il partait pour aller à Lyon établir une loge égyptienne. Il avait acquis un immense empire sur le cardinal. La veille du jour où le cardinal fut arrêté, il avait soupé chez lui avec Cagliostro, Gabrielle d'Estrées et Henri IV.

Cette affaire du collier fut tellement publique pour le procès, que je n'en parle que dans les détails qui se sont mûris. Le roi envoya des lettres patentes au Parlement, pour instruire l'affaire, qui respiraient le plus grand mécontentement. Cette conduite fut bien imprudente de la part du roi ! Il y avait du scandale, sans que la malignité s'en mêlat. Qu'on juge ce que cela devint entre les mains de l'esprit de révolte et de haine qui existait alors contre la reine, lorsqu'il courait dans Paris une caricature infâme qui représentait un animal informe ; au-dessous était écrit :

« Cet animal se nomme *fagua ;* il a été trouvé dans un lac de l'Amérique méridionale, et il est maintenant exposé à la curiosité des savants, pour déterminer de quelle espèce il est ; on le croit amphibie. Quant au sexe, il est douteux, quoique le sexe féminin prévaut de beaucoup en lui, surtout pour la fécondité. Mais ce qui surprend est sa voracité : il lui faut par jour un taureau, un bélier, deux boucs et plusieurs sangliers. »

Le cardinal fut acquitté. Mme de Lamothe fut condamnée à être fouettée et marquée, et le fut en effet, et puis ensuite enfermée à la Salpêtrière[1]. Cagliostro

[1] D'où elle s'échappa aidée de la supérieure elle-même. Tout le monde fut contre la victime dans cette odieuse affaire, — et cette victime, c'était la reine !...

fut banni de France ; il n'en partit pas toutefois au même instant. Il y demeura encore plusieurs mois caché à Villers-Cotterets et au Raincy. Il y a encore, il y avait du moins des traces encore assez frappantes du laboratoire dans l'appartement qu'il occupait au Raincy, et qui m'a été montré par une vieille femme employée à la lingerie, et qui vivait encore retirée à Bondy. Cette femme se rappelait que la nuit on faisait souvent des courses nocturnes aux flambeaux, et qui faisaient une extrême peur aux paysans de Bondy et des environs.

Quant à ce qui concerne Mlle Oliva et à sa ressemblance avec la reine, ce n'est pas pour cette portion de l'ouvrage. Je dirai seulement que le cardinal fut exilé, malgré les efforts de la reine, qui voulait une autre punition, à son abbaye de La Chaise-Dieu. Son ressentiment fut terrible. Il prétendit toujours avoir été joué. Il avait peu d'esprit, et Mme de Lamothe en avait beaucoup. Elle lui avait fait accroire que la reine lui accordait sa confiance, qu'elle lui contait ses peines, ses joies. Ainsi Mme de Lamothe se faisait conduire par le cardinal lui-même au bas de l'un des escaliers dérobés qui menaient chez la reine et, là, elle le faisait attendre une ou deux heures. Puis elle descendait après avoir erré dans les corridors du château, et rapportait au cardinal une fleur, un ruban, une chose qui avait appartenu à la reine, disait-elle, et elle l'abandonnait au cardinal, qui plaçait le gage sur son cœur et qui faisait ainsi plus de niaiseries qu'un enfant à peine sorti de ses langes.

Lui, le cardinal, amoureux de la reine Marie-Antoinette !

Cette affaire fut désastreuse pour la reine. Elle

fut comme le dernier coup donné à cette renommée qui avait tant de rayons lumineux qui s'éteignaient autour d'elle. Le roi devait payer et se taire.

Quant au parti religieux, le cardinal lui fit un tort immense à cette époque, où les gens qui ne croyaient déjà guère ne demandaient pas mieux que de ne plus croire du tout.

M. de Juigné fit une prière quotidienne pendant quarante jours, pour demander à Dieu de calmer sa colère et de retirer sa main de la nation qu'il aimait et qu'il abandonnait. J'ai connu un ecclésiastique qui était auprès de lui alors et qui l'a vu pleurant au pied de l'autel de son oratoire, en priant pour le salut du cardinal.

— Tous les malheurs qui fondirent jadis sur Israël nous sont envoyés aujourd'hui. Oh ! mon Dieu, disait le saint homme, sauvez-nous de nous-mêmes, Seigneur, sauvez-nous !...

Ce fut vers ce temps qu'eut lieu l'assemblée des notables.

Le clergé y était ainsi appelé :

L'archevêque de Paris, l'archevêque de Reims, celui de Narbonne, celui de Toulouse, celui d'Aix, celui de Bordeaux, les évêques de Blois, de Langres, de Nevers, de Rhodez et d'Alais.

Une particularité très peu connue et que j'ai apprise il y a seulement quelques mois, c'est que lors de cette malheureuse affaire du collier, Mme de Marsan reçut un homme qui lui apporta un pamphlet affreux contre la reine, dans lequel étaient des lettres de Marie-Antoinette, à ce qu'il prétendait. Elles étaient sans doute fausses comme les autres; mais elles étaient là, et la haine aussi. Mme de Marsan acheta le

manuscrit et le brûla. L'homme s'appelait *Mariani* : il était Italien d'origine, mais Français. Il n'avait pas fait le pamphlet et le vendit cent louis.

Mme de Marsan ne parla jamais de cette aventure. La reine avait toujours été mal pour elle, comme pour toutes les vieilles dames de la cour [1], et son ressentiment était aggravé par sa piété, qui était blessée chaque jour. Mais cette même piété lui disait aussi de pardonner et de rendre le bien pour l'injure.

[1] J'ai été bien aise de rapporter ce fait dont je puis certifier la vérité et qui ne peut être qu'agréable à la famille de Mme de Marsan, s'il reste d'elle quelqu'un qui lui tienne d'assez près pour cela.

SALON

DE Mme LA DUCHESSE DE MAZARIN

Dans la galerie que j'ai entrepris de faire connaître, et où je fais passer tant de personnages, il me faut bien aussi faire comparaître les personnages ridicules qui toutefois marquaient dans cette société brillante et joyeuse, où les défauts étaient assez tolérés pour que les ridicules ne le fussent pas. Car il fallait bien que le côté satirique de notre esprit s'exerçât sur un sujet, et nous n'étions pas encore assez méchants pour creuser profondément lorsqu'on voyait du mal à la surface. Nous sommes devenus moins difficiles depuis que nous ne rions plus : en sommes-nous meilleurs ?

Nous avons tous connu quelqu'un qui ressemblait à la duchesse de Mazarin. Nous avons tous rencontré des femmes et même des hommes, qui avaient de la beauté, de l'esprit, de la fortune, de la naissance et qui, avec tous ces avantages, plaisaient moins que des gens laids, ennuyaient plus que des bêtes, avaient plus de privations que des pauvres et finissaient cette

belle existence-là par être moins considérés que des gens sans naissance. Non seulement nous en avons connu, mais nous en connaissons encore.

La duchesse de Mazarin était belle personne, mais immense, et disposant tellement de son gros individu que rien n'en était perdu pour la disgrâce. Par sa nature, elle avait habituellement le visage très coloré[1] ; dans les moments où il l'était le plus, elle mettait toujours une robe rose pâle ou bleu céleste. Sa manière de s'habiller n'était pas la partie la moins ridicule de sa personne. Son ameublement, qui était des plus magnifiques, était toujours en désaccord sur quelques points. Aussi lui avait-on donné plusieurs surnoms pour la corriger de ses ridicules, si jamais on les connaissait. La maréchale de Luxembourg[2], dont le bon goût était reconnu, ne pouvait pardonner à Mme de Mazarin ses continuelles gaucheries.

— Pauvre femme ! disait la maréchale. Elle a reçu tous les dons que les fées peuvent faire à une créature humaine ; mais on a oublié de convier la méchante fée *Guignon-Guignolant*, qui l'a douée de tout faire de travers, même de plaire.

C'est aussi la maréchale de Luxembourg qui disait de Mme de Mazarin dont on vantait l'extrême fraîcheur devant elle.

[1] Hortense Mancini, nièce de Mazarin, épousa, en 1661, Charles-Armand de la Porte de la Meilleraie, fils du maréchal de ce nom, et lui porta les biens immenses de la maison de Mazarin. Elle mourut en 1699, laissant un fils qui hérita de cette fabuleuse fortune. Ce fils n'eut qu'une fille, qui à son tour fit entrer la riche succession des Mazarins dans la famille de Duras, d'où elle a passé par les femmes dans la famille d'Aumont, et puis dans celle des Matignons, ducs de Valentinois.

[2] Duchesse de Boufflers en premières noces.

— Ah! vous trouvez qu'elle est fraîche? vous appelez cela de la fraîcheur, je le veux bien. Seulement ne dites pas qu'elle est fraîche comme une rose, mais comme de la viande de boucherie.

Elle avait des diamants superbes. Un jour elle fit monter une paire de girandoles, mais d'une telle dimension que ses oreilles en étaient allongées d'un pouce. Ce fut ce soir-là que M. d'Ayen dit qu'elle ressemblait à un lustre.

Ses soupers étaient parfaits. Elle avait les meilleurs cuisiniers de Paris, et les choses les plus rares y étaient admirablement employées. Mais elle avait une singulière manie qui désolait M. de Lavaupalière : c'était de vouloir que les plats fussent tellement déguisés qu'on ne pût connaître ce qu'on allait manger. M. de Lavaupalière ne parlait jamais des soupers de la duchesse de Mazarin sans une sorte de colère fort amusante, parce qu'en résumé il convenait que ces soupers étaient excellents et surtout servis à merveille. Eh bien! on se moquait de ces merveilleux soupers, parce que M. de Bièvre avait dit que la duchesse de Mazarin, étant trop grasse pour danser, ne donnerait plus de bal, mais des *soupers masqués*.

Elle avait de l'esprit avec tous ses ridicules et surtout son *guignon ;* elle avait de l'esprit et écrivait fort bien. J'ai connu plusieurs personnes qui ont vécu dans son intimité et qui avaient d'elle des lettres charmantes. Elle passait pour méchante ; mais n'y avait-il pas un peu de cette irritabilité d'humeur qui est excitée par une injustice incessante? Cela pourrait être. Cependant, de la manière dont je me représente la duchesse de Mazarin, elle ne devait pas croire qu'on se moquât d'elle.

Sa société était formée de tout ce que Paris avait alors de plus élégant et de plus élevé : on riait de ses fêtes, mais on y allait. Et puis après tout, comme je l'ai dit plusieurs fois, la raillerie et les plaisanteries n'étaient jamais amères, jamais on n'était injurieux.

C'était l'hiver où le roi de Danemark vint en France. Tout ce que Paris renfermait de hautes positions s'empressa de donner les plus belles fêtes au roi voyageur. Il était poli, gracieux, fort reconnaissant de l'accueil hospitalier de la France, et surtout fort émerveillé, je crois, du luxe de la France en le comparant à celui de la cour de Copenhague. Reçu par le roi et toute la famille royale avec une magnificence étourdissante, qui doublait de prix par la bienveillance et la flatterie qui se mêlaient à la moindre fête, le roi scandinave se croyait pour le moins dans le palais d'Odin, *son aïeul*. Il était heureux surtout des louanges qu'on lui donnait et que son esprit traduisait encore à son avantage, comme on peut le croire, car il avait le malheur de très peu comprendre le français et le bonheur d'avoir une grande vanité. L'un de ses gentilshommes, qui lui racontait tout ce qui se disait dans les académies, dans les fêtes, lui exagérait encore les compliments déjà outrés qu'on lui faisait ; et le roi, la tête tournée de tant de flatteries [1], ne savait plus s'il y avait une différence entre lui et le grand Odin.

[1] Il me faut raconter un trait qui fera juger de la moralité, comme honneur dans l'acceptation générale attachée à ce mot, de cette époque. Le prince de Conti donna une fête admirable au Temple, au roi de Danemark. Il y avait une quantité de femmes toutes plus parées les unes que les autres et couvertes de diamants. Celles qui n'en avaient pas assez en empruntaient

Dans le nombre des personnes qui lui donnèrent des fêtes, la duchesse de Mazarin ne doit pas être oubliée. Cependant elle n'y songeait pas. Elle avait donné beaucoup de fêtes ce même hiver, et son constant malheur lui faisait redouter quelque nouveau ridicule car elle sentait fort bien la valeur de tout ce qui lui arrivait.

Ses soupers particuliers étaient encore plus exquis

ou en louaient chez leur joallier. Mme de Brionne était, ce même soir, d'une magnificence achevée : sa robe était rattachée avec des nœuds de diamants et des fleurs en pierres précieuses. Sa robe n'avait été apportée qu'au moment de sa toilette, et ses femmes dûrent se hâter pour coudre les nœuds de pierreries et les fleurs. La robe était d'un velours nacarat très épais, doublé de satin blanc. La difficulté de coudre dans cette étoffe fit que ses femmes posèrent les fleurs et les nœuds très peu solidement. Au moment où la foule était le plus pressée, et comme on allait souper, plusieurs de ces nœuds et deux fleurs tombèrent sans que la princesse s'en aperçût. Elle ne le vit qu'à son arrivée dans la salle à manger, où la foule était si grande, qu'il fut impossible de retourner d'abord dans la grande galerie pour chercher les diamants. Lorsqu'on y fut, on retrouva non seulement les nœuds, au nombre de trois, et les deux fleurs, mais l'un des nœuds ayant été écrasé sous les pieds, et les diamants s'étant échappés de la monture, on les retrouva *tous*. *Sire, ils étaient trois mille* * ! et on peut bien dire ce mot ; car pour ces sortes de bijoux, il faut des diamants d'un ou deux grains, ce qui fait appeler ces diamants de la *grenaille*. Eh bien ! on a tout retrouvé. Je n'accuse aucune époque ; mais je ne sais si aujourd'hui on serait aussi heureux que le fut Mme de Brionne. Ce n'est pas Mme Schickler, du moins ; car ayant perdu, chez le comte Jules de Castellane, une perle du prix, dit-on, de quinze mille francs, il fut *impossible* de la retrouver. Cela me parut d'autant plus singulier qu'une perle fine ne s'écrase pas facilement.

* Vers des *Templiers* de Raynouard

que ceux des jeudis, qui étaient ses grands jours. Les autres jours de la semaine, elle n'avait chez elle que quinze ou vingt personnes qu'elle croyait ses amis et dont la plupart l'étaient en effet.

Un soir des petits jours, elle vit arriver chez elle la maréchale de Luxembourg. La maréchale sortait peu et quoique Mme de Mazarin ne l'aimât pas parce qu'elle connaissait son mot sur elle, elle était polie et prévenante chez elle et elle l'accueillit avec une extrême bienveillance. On annonça successivement quelques habitués de la maison, comme le marquis de Lavaupalière, Mme de Serrant[1], Mme de Berchini, Mme de Cambis[2], le comte de Coigny[3], le comte de Guines[4], M. le chevalier de Jaucourt, qu'on appelait *clair de lune*, parce qu'il avait en effet un visage rond, plein et pâle et ne portait pas de poudre, et plusieurs autres habitués de l'hôtel Mazarin. La conversation tomba bientôt sur les fêtes données au roi de Danemark.

— Que comptez-vous faire ? demanda la duchesse de Luxembourg à Mme de Mazarin.

— Mais, répondit-elle, rien du tout. J'ai donné trois bals, un concert, des proverbes et ma fête.

Ici elle s'arrêta parce que le souvenir de sa fête champêtre lui apparut comme un spectre.

— Ah ! oui ! dit Mme de Cambis, votre fête villageoise, elle a mal tournée. Quelle idée vous avez eue là aussi !

[1] Femme du gouverneur des pages de M. le duc d'Orléans (Montesson).

[2] Sœur du prince de Chimay et de Mme de Caraman.

[3] Frère du duc de Coigny.

[4] Il fut depuis duc de Guines.

— Eh! mais, dit la duchesse de Mazarin, c'est vous et Mme de Luxembourg qui me l'avez conseillée!

Mme DE CAMBIS.

Je crois que vous vous trompez, madame la duchesse.

LA DUCHESSE DE MAZARIN.

Je vous assure que c'est vous.

LA MARÉCHALE DE LUXEMBOURG, avec assurance et froidement.

La duchesse a raison. C'est nous qui le lui avons demandé. Mais nous ne lui avions pas dit de lâcher des moutons dans son salon comme dans un pré, et quel salon surtout!

Et la maréchale jeta un regard moqueur sur d'immenses glaces placées dans des niches et occupant le lambris depuis le plafond jusqu'au parquet. Ces glaces étaient entourées d'une large baguette dorée; quelques-unes portaient encore des traces visibles de l'invasion moutonnière. Voici comment l'aventure s'était passée.

La duchesse de Mazarin, engagée par la maréchale de Luxembourg et Mme de Cambis à donner sa fête champêtre, conçut la plus bizarre idée du monde. La La maréchale lui avait donné celle d'une *fête villageoise*. Au lieu de s'en tenir à cette seule intention, qui pouvait être bonne, elle imagina de faire garnir un cabinet, qui était au bout de son grand salon, de feuillage, de fleurs et d'arbustes. Elle fit venir de la campagne une douzaine de moutons bien beaux et bien frisés. On mit les infortunés dans un bain d'eau de savon, on les frotta, on les parfuma, on leur mit

des rubans couleur de rose au cou et aux pattes et puis on les renferma dans une pièce voisine en attendant le moment où une des femmes de la duchesse, habillée en bergère, et un de ses valets de chambre, déguisé aussi en berger, devaient conduire le troupeau et le faire défiler en jouant de la musette derrière une glace sans tain qui séparait le cabinet du grand salon. Tout cela était fort bien conçu, mais toujours mal ordonné, comme c'était la coutume à l'hôtel Mazarin. Le malheureux troupeau devait avoir un chien; on ne se le rappela qu'au dernier moment et on alla prendre un énorme chien de garde à qui l'on fit subir le bain savonné des moutons, et puis ensuite, pour commencer la connaissance, on le fit entrer dans la chambre où étaient les moutons. Mais à peine eut-il mis la patte dans cette étable d'un nouveau genre, qu'étonné de cette société, le chien fit aussitôt un grondement si terrible que les moutons, quelque pacifiques qu'ils fussent de leur nature, ne purent résister à l'effroi qu'il leur causa. Ils s'élancèrent hors de la chambre, et une fois les premiers passés on sait que les autres ne demeuraient jamais en arrière; et, quoiqu'ils ne fussent pas les moutons de Panurge, ils n'en suivirent pas moins leur chef grand bélier qui, ne sachant pas ce qu'il avait à faire, enfila la première porte venue et cette porte le conduisit dans le cabinet rempli de feuillage d'où il se précipita en furieux, suivi des siens, dans le grand salon où la duchesse de Mazarin dansait de toutes ses forces, habillée à la bergère, en attendant la venue du troupeau. En se trouvant au milieu de cette foule, le bruit, les lumières, mais surtout la vue de ces autres moutons qui les regardaient tout hébétés, rendirent les vrais moutons furieux. Le

bélier surtout attaquait le bélier ennemi et cassa de sa corne une magnifique glace dans laquelle il se mirait. Les autres moutons se ruèrent sur les femmes en voulant se sauver et augmentèrent tellement le trouble qu'on aurait cru que l'hôtel Mazarin était pris d'assaut. Les cris forcenés de toutes ces femmes dont les robes déchirées, les toilettes en désordre étaient le moindre inconvénient, plusieurs d'entre elles ayant été terrassées par les moutons et fort maltraitées ! Enfin tous les valets de chambre et les valets de pied de la maison s'étant mis en chasse, on parvint à emmener le malencontreux troupeau. Il commençait à s'en aller avec assez d'ordre lorsque le chien, qui avait conquis *l'étable* et en était paisible possesseur, s'avisa de venir voir aussi la fête. A l'aspect de sa grosse tête, les moutons se sauvèrent de nouveau avec furie ; mais cette fois ce fut dans le jardin. Là, une sorte de folie les prit et pendant une heure la chasse fut inutile, on n'en pouvait attraper aucun. Je laisse à penser quelle agréable fête Mme de Mazarin donna à ses amis. Le lendemain il y eut mille couplets sur elle et sur sa fête champêtre ; on la chanta sur tous les tons et elle fut un texte abondant pour les noëls de l'année [1]. Telle était la fête que rappelait la maréchale de Luxembourg. On doit croire que le souvenir n'en était pas agréable à Mme de Mazarin.

— Ma foi, dit le marquis de Lavaupalière, je ne vois pas pourquoi Mme la duchesse ne donnerait pas à Sa Majesté danoise un très beau dîner, après lequel il ferait une partie de pharaon ou de quinze.

[1] A cette époque c'était la mode de faire des noëls sur tout ce qui se passait dans la société : ils étaient toujours méchants.

LE CHEVALIER DE JAUCOURT.

Non, non, un bal ! un bal !

LE COMTE DE COIGNY.

Mais il ne danse pas.

LE CHEVALIER DE JAUCOURT.

Qu'est-ce que cela fait? Nous danserons pour lui.

LA DUCHESSE DE MAZARIN.

Il faut trouver quelque chose qui l'amuse. Lui a-t-on donné la comédie quelque part?

LA MARÉCHALE DE LUXEMBOURG.

Eh quoi ! voulez-vous jouer la comédie?

LA DUCHESSE DE MAZARIN.

Quelle idée! Non pas moi, bien certainement; je n'ai jamais eu de mémoire. Une fois en ma vie j'ai été obligée de réciter par cœur un compliment à ma grand'mère, j'ai failli en perdre la tête. Non, non, je ne jouerai pas, moi ; je lui donnerai mieux que cela.

Mme DE CAMBIS.

Quoi donc?

LA DUCHESSE, en souriant.

C'est mon secret.

Mme DE CAMBIS, tout bas à la maréchale.

Devinez-vous?

LA MARÉCHALE, sur le même ton.

Non, mais je suis tranquille; *nous lui avons mis*

une fête à la main, laissons-la faire et nous rirons bien.

M. DE LAVAUPALIÈRE, qui a entendu la maréchale.

Savez-vous que vous n'êtes pas bonne?

LA MARÉCHALE lui tend la main en souriant.

C'est une malice.

M. de Lavaupalière baisa la main de la maréchale et puis s'en alla en chantonnant je ne sais quelle chanson, habitude qu'il a toujours conservée et à laquelle il ne manquait pas lorsqu'il se trouvait dans une position qui ne l'amusait pas, ou bien qui l'amusait beaucoup.

Quant aux autres personnes présentes, aucune n'avait un intérêt de méchanceté à ce que Mme de Mazarin donnât sa fête. Une fois donc qu'elle fut résolue les femmes agitèrent la grande question de leur toilette. Mme la comtesse de Brionne, dont la beauté était sévère et parfaitement calme, dit qu'elle aurait un habit d'étoffe d'or broché de vert qu'on lui avait envoyé de Lyon. Mme de Cambis était fort laide, marquée de petite vérole, mais sa tournure était belle et distinguée; elle avait surtout une grande aisance dans son port de tête et dans sa démarche. Elle était encore une femme jeune à cette époque où trente ans n'étaient pas la vieillesse. Elle déclara qu'elle mettrait un habit de satin couleur de rose broché d'argent, et comme elle avait surtout une parfaite confiance en elle-même, elle ne s'aperçut pas des rires qui éclataient sous l'éventail autour d'elle.

Le marquis de Lavaupalière était un homme excellent, sans aucun inconvénient d'esprit, mais aussi

sans aucune supériorité. Il était bon, doux de caractère et fort sociable, connaissant plus que personne ce protocole du monde d'après lequel se régissait la société, mais sans apporter à cela plus de prétention qu'au reste. Il était grand joueur, beau joueur ; et si on lui avait dit de donner une fête au roi de Danemark, il aurait commencé par le jeu de l'hombre et aurait fini par celui du pharaon, jeu le plus à la mode alors. Du reste, sans aucune amertume dans l'esprit. Homme de qualité et distinction et vivant dans le plus grand monde, il avait des souvenirs plus vifs que beaucoup de personnes de cette même époque et il était bien amusant à entendre, surtout quand il parlait du mérite de telle ou telle maison, suivant celui du cuisinier ou celui du maître d'hôtel de cette maison. Aussi Mme de Mazarin était pour lui la femme la plus remarquable qui eût paru sur la scène du monde depuis Louis XIV. Seulement il reprochait à son cuisinier de trop *déguiser* les plats ; le fait est que c'était une *espièglerie* de la duchesse, qui lui réussissait comme les autres[1].

[1] Il avait beaucoup connu mon père et ma mère avant la Révolution. Quant à moi, charmé de me retrouver, il m'eut peut-être bientôt oubliée, parce que je ne me souciais guère de savoir comment mon dîner s'organisait, et que je ne distinguais pas la dame de pique de la dame de cœur. Mais un jour il reconnut mon cuisinier en mangeant une tête de veau en tortue. Depuis ce moment là je ne puis exprimer jusqu'à quel point son amitié pour moi fut portée! Il n'a jamais manqué un de mes dîners du mardi, jour destiné par Harley, mon cuisinier, à faire briller son talent culinaire. M. de Lavaupalière s'arrêtait devant la cuisine et demandait toujours à Harley le menu du dîner. Il mangeait en conséquence, et refusait ou acceptait en raison de ce qui devait être servi. Je me rappelle qu'un jour

La fête eut lieu. Mme de Mazarin résolut pour cette fois de conjurer le sort, car elle comprenait bien qu'il y avait plus que de la fatalité dans cette continuelle chance de malheur. Cette fois elle se dit que la fête serait belle et, en effet, les préparatifs, que tout le monde allait admirer, surprenaient par le bon goût et surtout l'entente générale qui unissait toutes les parties. La duchesse avait demandé à Gluck de lui organiser un beau concert et les talents les plus remarquables furent désignés pour jouer et pour chanter devant le roi de Danemark. L'hiver était à sa fin. Il y avait en ce moment cette abondance de fleurs printanières qui rappellent chaque année les beaux jours de celle qui vient de passer et toujours avec de doux et bons souvenirs. Les appartements de l'hôtel Mazarin étaient ornés avec une magnificence de bon goût qu'on ne leur connaissait pas et qui, certes, faisait bien oublier les moutons et le chien de Terre-Neuve. La duchesse de Mazarin, éblouissante de parure et de beauté — car elle était vraiment belle, étincelante de fraîcheur surtout, — la duchesse de Mazarin attendait son royal convive avec une con-

il était souffrant d'une attaque de goutte, qu'il augmentait par son détestable régime de vin de Champagne et de veilles. Mon médecin alors était le fameux Thouvenel, le *mesmériste* ou le *mesmérien*. Il était goutteux et gourmand comme M. de Lavaupalière. Il était assis près de lui et le sermonnait en avalant son vin de Sillery frappé et du soufflé de gibier parfait. Thouvenel, homme fort habile, était aussi et même plus malade que Lavaupalière, et même tout aussi gourmand. Il était grand partisan de Mesmer, et homme fort spirituel et fort entendu, quoique à système. Il a été longtemps mon médecin. C'est sa mort seule qui m'a fait prendre un autre docteur. Thouvenel mourut d'une apoplexie séreuse, en 1812. Ce fut alors que je pris Portal.

fiance en elle-même qu'elle n'avait pas eue depuis bien longtemps. Ses précautions avaient été si bien prises! Bientôt ses salons se remplirent de tout ce que Paris avait de noms illustres et de tout ce que les cours étrangères nous envoyaient. Enfin, on vint avertir la duchesse que le roi arrivait. Elle courut audevant de lui et le conduisit, ou plutôt fut conduite par lui jusqu'à la salle du concert où deux cents femmes extrêmement parées, éblouissantes de l'éclat des diamants, étaient assises par étages dans un magnifique salon dont les lambris n'étaient que glaces entourées de riches baguettes dorées. Une profusion de fleurs et de bougies complétait l'enchantement.

Le roi aimait et connaissait la bonne musique. Qu'on juge de l'effet que dut faire sur lui ces chants de Géliotte, ce concert organisé et conduit par Gluck lui-même! Il était dans un tel contentement qu'il ne cessait de répéter que *jamais, jamais* rien de si beau n'avait été entendu. La duchesse était si heureuse qu'elle en avait les larmes aux yeux. La pauvre femme était si peu accoutumée à un succès en quoi que ce fût.

— Mais tout cela n'est rien, disait-elle à demi-voix à quelques-unes de ses amies. Tout cela n'est rien. Vous entendrez tout à l'heure. Patience! patience!

Le concert terminé, la duchesse se lève et demande au roi s'il plait à Sa Majesté de passer dans la salle de spectacle. Le roi lui donne la main, et toute cette belle compagnie prend place dans une charmante salle arrangée par les architectes de la duchesse, sur ses dessins et d'après ses ordres. Le rêve magique continuait et redoublait même de prestiges. Tout le

monde disait : « Mais, mon Dieu ! qu'est-il donc arrivé à la fée *Guignon-Guignolant?* » La maréchale de Luxembourg et Mme de Cambis étaient les seules qui ne paraissaient pas satisfaites.

— Il n'y a pas de plaisir, disait la maréchale ; on s'amuse.

Que dirait-on de nos jours si l'on voyait arriver à Paris un roi de Danemark qui ne sût pas la langue française. On lui dirait d'abord de rester chez lui, et puis on le trouverait aussi par trop Scandinave, et il ennuierait après avoir été bafoué. Dans ce temps-là il n'en était pas ainsi. Un roi parlait bien, même en danois ; on tenait pour bon tout ce qu'il faisait, tout ce qu'il disait. C'était un bon temps, il faut en convenir. Pourquoi donc n'a-t-il pas toujours duré? Je préfère, en vérité, ce sommeil apathique et presque stupide à ces rouages continuellement montés à une telle hauteur que bien souvent la corde casse, et presque toujours avant d'avoir rendu un son et surtout formé un accord.

Sa Majesté danoise parlait donc extrêmement mal la langue française. Il avait, outre son service d'honneur attaché à sa personne par le roi de France, un gentilhomme danois qui parlait français comme s'il fût né dans la rue Saint-Dominique. Tant que ce gentilhomme était là, la conversation ne *chômait* jamais ; mais si, par malheur pour son prince, il s'éloignait ou était absent, alors l'horizon se brouillait. La fée Guignon sut cela et ne le manqua pas.

Il y avait alors à Paris un homme qui attirait la foule sous sa *carapace* bariolée[1], comme Le Kain

[1] Le plus fameux arlequin que nous ayons eu en France. Ce

sous son costume de Gengis-khan, comme les passionnistes se crucifiant à qui mieux mieux. Cet homme, c'était Carlin Bertinazzi. Carlin était une notabilité mimique des plus à la mode à cette époque dont nous nous occupons maintenant. La duchesse de Mazarin, qu'il amusait beaucoup, présuma que le roi, son hôte, s'en amuserait aussi. Et voilà quel était le grand secret qu'elle avait si bien gardé. Elle avait fait venir Carlin et lui avait dit, sans autre explication, qu'elle voulait avoir une de ses plus jolies pièces, et surtout celle dans laquelle il jouait le mieux ; du reste, ne parlant pas plus du roi de Danemark que s'il eût été à Copenhague, parce qu'elle se disait qu'elle suffisait bien à elle seule pour engager Bertinazzi à bien jouer.

Carlin, prévenu de cette manière, se dispose à jouer de son mieux, et pour atteindre mieux son but, il joue Arlequin *barbier paralytique*. Il paraît que dans cette pièce il était vraiment le plus amusant du monde et le plus *mime*. La duchesse avait fait prendre des informations et savait que le roi de Danemark ne connaissait ni Carlin ni la pièce.

Or, maintenant il faut savoir, pour l'explication de

nom d'arlequin est d'une origine obscure sur laquelle M. Court de Gébelin a jeté quelque lumière et que nous connaissons davantage en Italie. Son origine vient du mot *lecchino* (friand, gourmand). De *lecchino*, *il lecchino*, on a fait *allecchino*, et de là, chez nous, on a bien vite dénaturé et fait *arlechino*. Carlin portait un masque noir sur le visage, dont la forme écrasée a fait donner le nom de *carlin* aux chiens qui ressemblent à ce masque. Carlin improvisait une grande partie de ses rôles. M. de Florian a écrit pour lui *les Deux Billets, la Bonne Mère, les Deux Jumeaux de Bergame*, etc., etc.

ce qui va suivre, que le roi de Danemark qui, ainsi que je l'ai dit, *parlait très peu* le français, avait été accoutumé depuis son arrivée en France à recevoir non seulement à la porte des villes, mais de tous les palais, des harangues et des compliments les plus absurdes et les plus exagérés, et était si habitué à entendre son éloge lorsqu'on parlait devant lui que, pour n'être pas en retard, à peine ouvrait-on la bouche, qu'il se levait et saluait. Il était de plus extrêmement poli. Qu'on juge des révérences!

Carlin était inimitable dans ce rôle d'Arlequin barbier. Ce soir-là, il se surpassa. Tout ce qu'il disait était si drôlement tourné, ses *lazzis* étaient si comiques que les acclamations partaient en foule à chaque mot qu'il disait[1]. La première fois, le roi se tourna vers la duchesse en s'inclinant d'un air pénétré, presque modeste. Il commençait à trouver la flatterie agréable ; on s'y habitue si bien.

La duchesse crut d'abord que le roi lui disait que Carlin jouait bien, et comme elle était chez elle, qu'elle donnait la comédie au roi, elle se crut solidaire du talent de Carlin et prit à son tour une physionomie de modestie convenable pour la circonstance. Le fait est que Sa Majesté danoise croyait que la pièce que jouait Carlin était une pièce faite à sa louange comme tous les prologues dans les fêtes qu'on lui avait données au Temple, au palais Bourbon et à Versailles. Ainsi donc, chaque fois que Carlin excitait un vif mouvement de

[1] Autrefois on n'applaudissait jamais devant le roi ou quelque prince de la famille royale. Cette recherche de politesse et d'étiquette, qui existait pour établir la différence qu'il y avait entre les acteurs publics et ceux de société, avait surtout lieu dans toutes les comédies de société.

plaisir parmi les spectateurs, le roi s'inclinait du côté de Mme de Mazarin pour la remercier. La méprise était d'autant plus facile ce jour-là que Carlin avec ses *lazzi* et ses mots à double sens devait être inintelligible pour le roi danois, qui déjà n'était pas fort habile pour comprendre le français de Voltaire, lorsque Le Kain le jouait. Pendant quelque temps la duchesse de Mazarin fut, elle aussi, dupe des saluts du roi ; mais les éclats de rire étouffés de la maréchale de Luxembourg, de Mme de Cambis, de Mme Dhusson[1] l'avertirent qu'il y avait quelque chose qui allait mal. Jusque-là aucune d'elles n'avait ri, la fête allait donc bien. La duchesse de Mazarin les connaissait.

Mais la chose prit un caractère tout à fait comique à mesure que le roi voyait avancer la pièce. Jusqu'aux deux ou trois premières scènes, les compliments lui avaient paru tout naturels : on lui en avait fait autant au Palais-Royal, et partout où la comédie avait été jouée en son honneur. Mais ici la chose se prolongeait tellement, à ce qu'il jugeait au moins par les bravos multipliés et les acclamations du public, enfin sa reconnaissance pour Mme de Mazarin devint si vive que quelquefois il se tournait vers elle en joignant les mains et répétant d'un ton pénétré :

— Madame la duchesse, c'est trop de bonté ! Je suis confus ! Vraiment, je ne sais comment m'exprimer !

Tant que la duchesse ne vit que les révérences du roi, cela alla bien. Mais quand la pauvre femme comprit que le descendant d'Odin prenait Carlin pour une

[1] Mme Dhusson était belle-sœur de M. de Donézan. Elle était redoutée dans le monde parce qu'elle racontait bien et qu'elle était toujours instruite de toutes les histoires scandaleuses ou qui prêtaient à rire : ce qu'elle ne manquait pas de redire.

Walkyrie déguisée, au lieu d'en rire au dedans d'elle-même, elle se désola de la chose et ne répondit plus au roi qu'avec un visage sur lequel on aurait plutôt trouvé l'expression de la désolation que celle de la maîtresse du palais enchanté où se donnait la fête. La duchesse avait reconnu la traîtresse *Guignon-Guignolant* au passage, et au lieu de la laisser aller, et rompre ainsi la chance, elle l'avait rattrapée par l'oreille. Elle aimait à être malheureuse.

Le fait est qu'elle fut au supplice tout le temps que dura ce malencontreux spectacle ! Elle en hâtait la fin de tous ses vœux ; mais cette fin ne devait pas être celle de ses ennuis. Lorsqu'on fut de retour dans le salon, Sa Majesté danoise, dont la parole n'était pas le côté brillant, comme on sait, lorsqu'il ne parlait pas allemand ou danois, avait un sujet de conversation tout trouvé et il ne le voulait pas lâcher. Aussi ne cessa-t-il pas de remercier la duchesse de la charmante pièce qu'elle avait eu la bonté de faire jouer, et se tournant vers les deux femmes qui étaient le plus près de lui, et qui était Mme la maréchale de Luxembourg et la comtesse de Brionne, il les remercia spécialement, ainsi que toutes les dames présentes, de la bienveillance avec laquelle elles avaient bien voulu applaudir et accueillir des louanges qu'il était loin de mériter. Mme de Brionne, toujours *recueillie dans sa beauté*, comme disait Mme de Sévigné de la maîtresse de M. de Louvois, ne répondit que par une inclination respectueuse ; mais Mme de Luxembourg n'eut pas autant de patience. Elle s'inclina aussi très respectueusement au remerciement du roi, mais ce ne fut pas en silence, et elle lui dit avec une inflexion de voix qui devait le tromper :

— Votre Majesté est trop indulgente. Il n'y a vraiment pas de quoi.

Le roi sourit d'un air modeste et, relevant la balle, dit à son tour :

— Que vous êtes bonne !

— Sire, répondit la maréchale, c'est la première fois qu'on me le dit.

LES MATINÉES

DE L'ABBÉ MORELLET

Quoique la description de ces matinées nous reporte à un temps un peu plus reculé que l'époque où nous sommes parvenus maintenant, je veux cependant en parler parce que la plupart des personnages qui figurèrent dans les matinées de l'abbé Morellet ont été connues de tout ce qui existe aujourd'hui, et qui n'a pas même un âge très avancé, soit effectivement soit par tradition. Ainsi, j'ai beaucoup connu et même assez intimement l'abbé Morellet lui-même, Mme Pourah, Suard, Mme Suard, M. Devaisnes, Mme Devaisnes, La Harpe et l'abbé Delille. Ma mère était liée avec M. de Chastellux et toute la société musicale d'alors. Tous ces personnages-là sont particulièrement connus de toute la génération qui passe aussi, mais dont les souvenirs sont encore assez actifs pour prendre part à ce que fait éprouver un nom rappelé au souvenir de l'esprit et du cœur. Plus tard, peut-être, j'aurai le regret de venir pour la tradition laissée aux enfants de ceux qui ont vu et connu ceux dont j'ai à parler.

L'abbé Morellet, avant le mariage de sa nièce avec Marmontel, avait avec lui sa sœur et la fille de cette sœur. Cette famille donnait un grand charme à son intérieur en lui facilitant l'admission des femmes de ses amis dans son salon. C'est ainsi que Mme Saurin, Mme Suard, Mme Pourah, ma mère, Mme Helvétius, allaient chez l'abbé Morellet et rendaient ses réunions agréables, tandis que sans elles elles n'eussent été que des assemblées pour discuter quelque point de littérature bien *ardu* ou sujet à des querelles sans fin. Les femmes sont plus que nécessaires à la société, car elles y portent la chose la plus utile pour l'agrément de la vie dans la causerie. Avec des femmes, on est presque sûr que le temps qui s'écoulera sera rempli par la conversation et par une discussion douce et aimable. Il n'y aura rien d'amer, et les hommes eux-mêmes seront maintenus dans des bornes qu'ils ne franchiront pas. Mais je me laisse entraîner par le charme de mes souvenirs ! Je parle ici comme j'aurais parlé avec les hommes et les femmes de l'époque que je retrace. Je ne pensais plus que maintenant les femmes, loin de maintenir les hommes dans des limites toujours convenables, sont les premières à élever une dispute et à chercher comment elles auront raison. Si c'est en criant plus fort que l'homme avec lequel elles disputent, elles ne délaisseront pas ce moyen, et il sera employé au grand scandale de beaucoup de personnes présentes et à l'ennui général de tout le monde.

L'abbé Morellet avait des réunions qui étaient les plus charmantes peut-être qu'il y eût alors à Paris. Elles se composaient d'hommes et de femmes de lettres et d'artistes distingués, de femmes et d'hommes de la

haute société, comme les Brienne, tous les jeunes Loménie, les Dillon, le marquis de Carraccioli, ambassadeur de Naples, l'abbé Galiani. Plusieurs personnes de la même qualité et dans les mêmes opinions étaient le fond de ces réunions vraiment charmantes et qui faisaient dire à l'étranger qui avait passé quelques mois à Paris : « C'est la première ville du monde comme ville de plaisirs et surtout pour ceux si variés de la société intime. »

L'appartement de l'abbé Morellet donnait sur les Tuileries et recevait le soleil du midi. Cette exposition gaie et toute lumineuse contribuait à rendre le salon et la bibliothèque où l'on se réunissait plus agréables encore à habiter. La vue des beaux marronniers des Tuileries, le calme qui, à cette époque entourait encore ce beau jardin, doublait l'agrément de la bibliothèque de Morellet, l'une des plus vastes et des mieux composées des bibliothèques de Paris.

C'est là qu'au milieu d'une paix profonde, dans une sécurité parfaite d'esprit et de cœur, on entendait les sons d'une ravissante musique. Piccini, se sauvant des querelles et des combats même que lui livraient les gluckistes, arrivait tout essoufflé quelquefois chez Morellet et disait, en se jetant dans un fauteuil et s'essuyant le front :

— Je ne veux plus faire un accord. Je pars pour l'Italie et, avant mon départ, je ne veux pas même entendre un son !

— Et vous êtes un homme de grand sens, lui disait Marmontel. Certainement il ne faut pas jeter à des indignes des sons ravissants faits pour le ciel.

— Hum ! disait Piccini en se levant et se promenant toujours en colère. Certainement que je ne veux

plus travailler pour la France ! Ils me préfèrent Gluck. N'est-ce pas qu'ils me préfèrent Gluck?

Et cette question était faite avec une amertume qui ne peut être comparée qu'à celle d'une voix parlant d'un autre talent bien admirable comme le sien, mais qui, par cette raison, lui fait ombrage.

Marmontel connaissait Piccini, et dans ce même instant ils faisaient ensemble le bel opéra de *Roland*. Marmontel avait refondu le poème de Quinault et en avait fait véritablement une belle chose. Il ne voulait pas que Piccini se fâchât, et conséquemment il entreprit de le calmer. Il fit signe au marquis de Caraccioli, ambassadeur de Naples, et dit sans affectation :

— Piccini, sais-tu que la reine a chanté l'autre jour le bel air de Didon ?

— Lequel ? demanda Piccini avec une naïveté d'auteur toute charmante.

On se mit à rire. Il rit aussi, ne sachant pas le sujet de l'hilarité générale. Pour lui tous les airs de Didon étaient beaux.

— Celui de Didon à Énée :

> Ah ! que je fus bien inspirée
> Quand je vous reçus dans ma cour !

Et Marmontel chantait le morceau à contre-sens pour faire plus d'effet sur Piccini.

— Eh non ! eh non ! ce n'est pas cela... *Corpo d'Apollo !... Carino !... non è questo per Diavolo !... Ecco, ecco... senti... senti...*

Et voilà Piccini s'établissant au piano et chantant avec une mauvaise voix d'auteur, mais avec l'âme du compositeur, ce ravissant morceau de Didon qui,

en effet, est vraiment beau et l'est encore aujourd'hui.

— Est-ce ainsi que Sa Majesté le chante ? demanda Piccini avec un regard inquiet, qui allait chercher la réponse dans le plus intime de l'âme.

— Un peu moins bien, répondit Carraccioli, croyant faire merveille et pensant ensuite à autre chose.

— Ah ! mon Dieu ! s'écria Piccini, moins bien que...

Mais alors elle l'a donc très mal chanté ! car enfin je chante mal, monsieur le marquis ! je chante très mal !

La détresse de Piccini était comique. Il croyait d'abord que la reine avait chanté son grand air, ayant son manteau royal, la couronne en tête et le sceptre en main, comme on voit les reines habillées dans les jeux de cartes[1]. Il fallut lui dire enfin que la reine avait chanté son air de Didon chez Mme de Polignac, à souper, ayant une simple robe blanche faite en lévite, et qu'il n'y avait de présent que le duc et la duchesse Jules, le baron de Besenval, Mme de Bréhan, Mme de Châlons, le duc de Coigny, MM. de Durfort, M. de Dillon, quelques intimes, entre autres *M. le comte de Fersen.*

Marmontel prononça ce nom le dernier et avec une certaine volonté d'être compris, mais Piccini n'y donnait pas la moindre attention, et pour lui, sa pensée dominante était que la reine avait probablement

[1] Piccini avait une ravissante naïveté de caractère, et surtout une ignorance des premiers usages de la vie, qui était vraiment amusante. Aussi, ses amis le mystifiaient, et souvent il était très bon.

été mal accompagnée et qu'alors elle avait mal chanté.

— Mais elle chante faux, lui dit enfin Marmontel, et puisqu'il faut vous le dire, elle ne se serait pas fait accompagner par vous si vous aviez été dans la chambre.

— Ah ! ah !

Et Piccini ouvrit de grands yeux.

— Ah ! je conçois, monsieur le chevalier Gluck !

— Non, non ! Gluck n'aurait pas été plus heureux que vous, mon cher maître. Sa Majesté voulait s'accompagner elle-même et chanter l'air de Didon pour faire connaître notre belle poésie à M. le comte de Fersen.

— Comment, dit Piccini très piqué, vous croyez que la musique n'est pas *tout* à votre grand opéra !

— Oh ! tout ! dit Marmontel très choqué à son tour, elle y est certainement pour beaucoup, mais enfin elle n'y est pas *tout* non plus. Et je parie qu'avant-hier, lorsque la reine a chanté l'air de Didon, les paroles étaient tout pour elle ; j'en appelle à ces messieurs.

Tout le monde s'inclina. Piccini fut confondu, et l'abbé Delille, devant qui La Harpe me racontait l'histoire, lui rappela que Piccini eut un moment les larmes aux yeux. L'abbé Arnaud, grand prôneur de Gluck, et que, pour cette raison, Piccini détestait avec toute la cordialité napolitaine, se mit de la partie et, comprenant la malice de Marmontel, qui ne voulait qu'inquiéter Piccini, il enchérit sur ce qui était déjà fait, et parlant encore des *dilettanti* dont il était l'oracle dans le *Journal de Paris*, il effraya Piccini de toute la lourde solennité de sa critique. M. Suard, dont la douceur exquise, la délicatesse de procédés,

l'esprit, le goût et la raison éclairée, faisaient un homme comme on en voudrait bien retrouver aujourd'hui et dont la mission toujours conciliante était de ramener la paix là où il voyait le trouble, M. Suard alla vers Marmontel, lui dit un mot, et tous deux s'approchant de Piccini, ils lui parlèrent un seul instant tout bas. A peine Piccini eut-il compris ce que lui disaient Marmontel et Suard, qu'il se prit à rire d'une si étrange façon que les spectateurs rirent avec lui.

— Et moi qui ne comprenais pas ! répétait-il, enchanté.

Et il se promenait en chantant avec une voix de tête pour imiter la voix de femme.

— Soyez tranquille, lui dit Suard, je vous ferai accompagner votre belle partition de Didon à la reine elle-même, chez M[me] de Polignac. Je connais un moyen sûr et je l'emploierai.

— Ah ! dit Piccini avec un accent douloureusement comique, le chevalier Gluck parle allemand ?

— Eh ! quelle langue voulez-vous qu'il parle? s'écria le chevalier de Chastellux, je vous le demande à vous-même.

Piccini était toujours rejeté bien loin hors de sa route avec des apostrophes comme celles du chevalier de Chastellux. Il le regarda d'abord avec une certaine expression, qui disait qu'il lui voulait répondre; mais il faisait plus aisément un accord qu'une phrase et il se contenta de sourire en disant :

— *Certo, certo, ha ragione... sempre ragione.*

Le fait est que la seule chose qu'il comprenait dans la phrase du chevalier de Chastellux[1], c'était le ton

[1] Le chevalier de Chastellux, depuis marquis de Chastellux,

de la voix montée à la colère. Pour Piccini, tout était harmonie, même le langage. Ce qu'il entendait par le regret qu'il témoignait de ne pas parler allemand, c'est que, la reine étant Allemande, Gluck avait par là un grand avantage sur lui. Le chevalier de Chastellux le savait bien. Il était lui-même admirateur passionné de Piccini et avait poussé sa prévention jusqu'à dire que Gluck *n'était qu'un barbare*, et cela à propos de l'*Alceste* et de l'*Iphigénie*. Certes j'apprécie Piccini, mais j'admire Gluck et ne puis ici être de l'avis du marquis de Chastellux.

Cette querelle entre les *piccinistes* et les *gluckistes* avait eu pour chefs de parti d'Alembert dans l'origine, l'abbé Morellet, Marmontel, le chevalier de Chastellux, La Harpe, pour Piccini, et l'abbé Arnaud et plusieurs autres pour Gluck. Quand on veut revoir sans

était attaché à M. le duc d'Orléans. C'était non seulement un homme supérieur, mais un homme parfaitement aimable dans le monde. Il avait de la grâce dans la diction et du charme dans sa manière de conter. Il faisait de jolis vers, et j'en citerai de lui, à l'article du salon de Mme de Genlis, qui montreront ce qu'il savait faire en ce genre. Il avait une belle âme et une noblesse de pensée et de volonté qui formaient un étrange contraste avec un caractère peu prononcé. Il était simple de manières, et sa conversation eût été particulièrement aimable s'il n'avait eu la manie de faire des pointes et des calembours sur chaque mot qu'on disait. Lorsque cette manie avait une trêve, alors il était lui-même et d'une grande amabilité. Ma mère, qui l'a beaucoup connu et l'aimait fort, mais dont l'esprit charmant l'était surtout par sa grâce naïve et simple, ma mère ne pouvait quelquefois tolérer la façon *de causer* du marquis de Chastellux. Il épousa miss Plunket, une Anglaise, qui, depuis, fut attachée à Mme la duchesse d'Orléans. Mme de Chastellux était remarquablement aimable, et une personne recommandable comme femme, comme mère et comme amie.

partialité tous ces jugements à peu près stupides, rendus cependant par des hommes d'esprit, mais sur un objet qu'ils ne comprenaient pas, on est bien modeste en recevant quelquefois une louange qui vous est donnée par l'inattention ou la complaisance et l'on est d'autre part bien peu affecté d'une critique qui n'a pas plus de base pour s'appuyer. C'est ainsi que La Harpe dit dans sa correspondance littéraire (1789) :

« On vient de donner à l'Opéra *Nephté*, reine d'Égypte, d'un Alsacien nommé Hoffmann, auteur de quelques petites poésies éparses et dispersées dans quelques journaux et d'un opéra de *Phèdre*, où il a eu le noble courage de défigurer un chef-d'œuvre de Racine. Dans *Nephté*, c'est *Mérope* qu'il lui a plu de mutiler cette fois. La musique est d'un nommé *Lemoine*, DURE ET CRIARDE COMME CELLE D'UN DISCIPLE DE GLUCK ! Mais comme ce genre de musique est encore à la mode, *Nephté* a réussi. »

La musique de Gluck *dure et criarde !* Voilà donc comment M. de La Harpe raisonne quand il parle musique. Il est à peu près aussi conséquent avec le bon goût en parlant peinture. J'ai une grande peur qu'à mesure que le temps dévoilera la science de M. de La Harpe, elle ne nous paraisse ce qu'elle est en effet, une humeur âcre et malveillante sur tout ce qui ne sort pas de sa plume ou bien de celle de ses disciples, et la critique en effet peu raisonnable qu'il fait d'une foule d'ouvrages dans le siècle dernier prouve que cet homme n'était que haineux et surtout envieux. Mais pourquoi l'était-il de Gluck ? me dira-t-on. Pourquoi ? parce que c'était un homme sur la tête duquel tombaient des couronnes, et M. de La Harpe les voulait toutes pour lui. Il louait Piccini

parce qu'il savait bien que Piccini aurait quelques louanges, mais jamais de couronnes. Il accordait la médiocrité et ne pardonnait pas au génie !

Ces querelles de Gluck et de Piccini ont été d'une grande gravité en France, en ce qu'elles ont agité la société et l'ont divisée. Elles ont été chez nous comme précurseurs des querelles politiques et grondaient encore lorsque le premier coup de tonnerre annonçant les troubles de la France retentit sur nos têtes. Gluck, arrivé à Paris en 1774, donna son dernier opéra, *Écho et Narcisse*, pauvre et triste composition pour un si grand maître, en 1780, et laissa inachevé le bel ouvrage des *Danaïdes*, que Saliéri, son élève bien aimé, finit après le départ de Gluck. Telle était, au reste, la rage forcenée des deux partis, que souvent on les a vus se prendre de querelle assez follement pour en venir à de graves attaques et même aux mains. La société perdait déjà de son urbanité dans la discussion et les disputes commençaient. Un matin, chez l'abbé Morellet, il y avait beaucoup de monde et entre autres les plus hauts partisans des deux partis. Mais, chez lui, les piccinistes y devaient être en force. L'abbé Arnaud, qui alors rédigeait le *Journal de Paris*, était presque le seul déterminé gluckiste, avec Suard. Il y avait de l'orage autour des deux noms fameux et l'abbé Arnaud le savait bien.

Marmontel s'était, pour ainsi dire, associé à Piccini en lui donnant ses poèmes. Il avait choisi un nouvel ouvrage. C'était le *Roland* de Quinault. Il voulut l'adapter à la musique nouvelle, lui donner des airs dont il manque et en faire un nouvel ouvrage enfin. Gluck, au moment où il apprit cela, travaillait à un *Roland*. Aussitôt qu'il sut que Piccini faisait de la

musique sur un poème qui paraissait devoir être meilleur que le sien, il l'abandonna et le jeta même au feu.

— Eh quoi, lui dit-on, vous abandonnez ainsi votre travail de plusieurs semaines?

— Que m'importe? dit Gluck.

— Mais si Piccini fait paraître son *Roland* et qu'il tombe?

— J'en serai désolé pour lui et pour l'art, car c'est un beau sujet.

— Et s'il réussit?

— Je le referai.

Belle parole et qui donne bien la mesure du talent de cet homme qui avait la conscience de son génie! Ce mot, répété à Piccini, ne l'avait pas humilié. Au contraire, il sentait de l'orgueil d'avoir pour antagoniste un homme tel que Gluck. Mais il parut un jour dans le *Journal de Paris* un article fait par l'abbé Arnaud qui disait que Piccini faisait *l'Orlandino* et que Gluck ferait *l'Orlando*. Piccini fut blessé par ce mot. Mais celui qui surtout fut atteint, ce fut Marmontel! Il était le poète et c'était sur lui plus particulièrement que tombait tout le mordant de la parole. Il ressentit l'injure aussi vivement qu'un homme peut la ressentir et, de ce jour, il cessa d'aller aux matinées de l'abbé Morellet, qui ne cessa pas pour cela, lui, d'avoir toujours ses réunions musicales et littéraires, parce qu'il avait pour principe que l'amitié ne doit pas imposer l'obligation de haïr ceux que nos amis n'aiment pas. Je me croirais, en effet, plutôt obligée d'aimer ceux qu'ils aiment. Je ne parle ici que de ces légers nuages qui se lèvent dans la vie habituelle du monde et qui se dissipent d'eux-mêmes.

Car je crois que de vrais amis ne prouvent au contraire leur attachement qu'en s'associant à tout ce qui arrive à leurs amis et deviennent solidaires pour eux, soit en bonheur comme en douleur. L'abbé Morellet le sentit comme moi et, lorsque Marmontel épousa sa nièce, les réunions du matin cessèrent, parce que Marmontel avait pour ennemies toutes les femmes que j'ai nommées plus haut et qui avaient épousé la querelle de l'abbé Arnaud, auquel jamais Marmontel n'avait pardonné ce mot de *l'Orlandino*. Ce fut cette seule parole qui sépara des amis, brisa d'anciens et d'intimes rapports, une parole! Cette circonstance de la vie de l'abbé Morellet m'a fort attristée lorsqu'il me la raconta. Je le voyais alors fort souvent, non seulement chez moi, mais tous les mercredis chez une femme bien spirituelle dont il était l'ami et dont je suis étonnée de ne pas retrouver le nom plus souvent dans ses ouvrages et dans ceux de l'époque. C'est Mme de Souza (Mme de Flahaut), l'auteur d'*Adèle de Sénanges*[1]. Je voyais souvent dans cette maison l'abbé Morellet et j'aimais mieux causer avec lui souvent qu'avec des gens plus jeunes que lui et bien moins amusants. Il était alors bien vieux, mais son esprit était encore jeune et surtout son âme. J'avoue que sa conversation me charmait. Sa diction était si pure. Il y avait dans la conversation de M. Morellet tout le charme attaché à la grâce de l'époque qu'il rappelait comme un portrait fidèle.

A l'époque du mariage de Marmontel avec la nièce de l'abbé Morellet, les réunions cessèrent donc, ainsi que je l'ai dit.

[1] D'*Adèle de Sénanges*, *de Charles et Marie*, *d'Eugène de Rothelin*, et d'une foule de charmants ouvrages.

— Vous ne pouvez, me disait l'abbé Morellet, vous faire une idée fidèle de ce qu'étaient devenues nos *matinées* littéraires et musicales! Si l'on voulait chanter ou faire de la musique, alors Mme Suard avait un air ennuyé, Mme Saurin faisait comme elle. Ma sœur et ma nièce, naturellement bonnes et douces et qui jamais n'avaient été d'humeur *querelleuse*, étaient devenues d'une aigreur qui les rendait méconnaissables. Quant à Marmontel, il était tellement hors de la question, à force d'y être, qu'il se tenait là immobile et silencieux. Enfin le sujet de cette *guerre civile*, Piccini ne venait plus que rarement. Aussi, dès que ma nièce fut mariée, je rompis entièrement et cessai mes réunions littéraires et musicales. Mais cela me fut pénible.

J'ai aimé l'abbé Morellet depuis cette conversation. Je ne puis dire à quel point je fus touchée de voir ce vieillard, entouré d'amis et d'hommes remarquables par leurs talents et leur esprit, qui lui apportaient le tribut de ces talents et de cet esprit pour embellir sa vie, renoncer entièrement à ses jouissances pour donner la paix à son intérieur. J'avoue que je trouve même cette bonté, non seulement excessive, mais de nature à faire paraître Marmontel sous un jour presque désavantageux, comme égoïste et tellement personnel qu'il mettait en oubli non seulement les goûts, mais encore le bonheur des autres.

L'abbé Morellet l'aimait beaucoup, parce qu'il avait fait le bonheur de sa nièce. Mais d'après ce que je sais de Mme Suard, Mme Marmontel était un ange dont on ne pouvait méconnaître l'âme adorable et Marmontel avait su l'apprécier.

Avant que les réunions du matin n'eussent cessé

chez l'abbé Morellet, il y avait quelquefois aussi des lectures de poésies et de prose. L'abbé Morellet, fort obligeant et n'ayant pas perdu le souvenir du temps où il était malheureux, accueillait tous ceux qui arrivaient de sa province. Il suffisait qu'on dît à son domestique qu'on était de Lyon pour parvenir auprès de lui.

Un jour, c'était le matin d'une de ses réunions, on lui annonce un jeune homme qui veut lui remettre une lettre de la part de M. Phélippeaux. Ce M. Phélippeaux était de Lyon et avait des relations avec la famille de l'abbé Morellet[1]. Il donne ordre d'introduire ce jeune homme dans sa bibliothèque, où il alla le rejoindre quelques moments après.

En entrant, il trouve un jeune homme de vingt ans à peu près. Sa taille était d'une extrême grandeur, il avait plus de six pieds, et cette taille frêle et peu soutenue était comme un long roseau sans appui.

Il y avait toute une étude à faire en regardant ce jeune homme. C'était lui-même l'étude personnifiée et l'étude avec ses veilles, ses jeûnes et toutes ses austérités ! Il était pâle, ses yeux étaient caves, son regard fatigué, son sourire rare, presque pénible et comme une chose contraire à sa nature.

— La vue de ce jeune homme, me dit Morellet, me causa une profonde émotion. Du reste, sa mise était décente, il était en noir et convenablement vêtu.

Au moment où l'abbé Morellet entra dans la bibliothèque, le jeune homme était dans une extase complète et comme abîmé dans une admiration profonde ;

[1] L'abbé Morellet était fils d'un papetier de Lyon et l'aîné de quatorze enfants.

Il regardait les livres que contenaient les différents corps de bibliothèque qui entouraient la pièce où il se trouvait. Ses regards, naturellement atones et abaissés, s'étaient relevés vifs et brillants pour parcourir les rayons chargés de ces in-folios précieux qu'il dévorait en apparence.

En apercevant le maître de la maison, le jeune homme rougit légèrement, et, cherchant aussitôt dans sa poche, il voulut y prendre une lettre qu'il devait y trouver. Mais le jeune homme était évidemment maladroit, il était timide; ses efforts, loin de lui faire trouver ce qu'il cherchait, l'en éloignaient encore. Enfin, dans sa détresse, il dit à l'abbé Morellet :

— Monsieur, je vous prie de croire que je ne suis point un intrigant. Je suis, monsieur, un protégé de M. Phélippeaux.

Et le pauvre jeune homme cherchait toujours et sans trouver. Enfin, une idée lumineuse lui fit voir qu'il avait oublié ce qu'il cherchait et, tout aussitôt mettant son chapeau sur le bureau :

— Je reviens à l'instant, monsieur. Je vois ce que c est, la lettre sera restée avec *Cha...*

Il s'arrêta, regarda M. Morellet avec anxiété et comme pour lui demander la permission de passer devant lui. Ce que l'abbé voyant, il se rangea et lui laissa le passage libre. Alors le jeune homme se lança comme un long boa, en rasant la terre, et alla dans l'antichambre pour y chercher sa lettre.

Au bout d'un moment, il revint avec la lettre de M. Phélippeaux, qui recommandait, en effet, ce jeune homme à la bienveillance de M. Morellet :

« Il est un peu timide, disait M. Phélippeaux, mais il a du talent. Je vous le recommande, M. l'abbé,

avec toute l'insistance d'un vieil ami de votre père. »

Le jeune homme s'appelait *Narcisse Prou*. Tout devait être comique dans le pauvre garçon !

Tandis que Morellet lisait la lettre de l'ami Phélippeaux, M. Narcisse continuait son examen de la bibliothèque. L'abbé le suivait du coin de l'œil tout en lisant sa lettre, et il le voyait lever les mains au ciel comme pour témoigner son admiration d'une pareille richesse. Enfin, il se tourna vers M. Morellet, et lui dit :

— Ah ! monsieur, dans quel paradis vous êtes ici !

L'abbé se mit à rire et pour démêler ce que pouvait lui vouloir cette étrange figure, il lui demanda en quoi il pouvait lui être utile.

M. *Narcisse Prou* était timide. Mais, comme toutes les timidités véritables, la sienne disparaissait aussitôt qu'elle était mise à l'aise. Aussi, dès que l'abbé eut souri trois ou quatre fois à M. Narcisse, celui-ci fut aussi familier avec lui que s'il l'eût connu depuis vingt ans. Il rapprocha sa chaise du bureau, s'appuya sur ses coudes, en mettant sa petite tête dans ses mains longues et maigres, et dit à Morellet :

— Voici, monsieur. J'ai fait une tragédie. Je suis Suisse, monsieur, c'est-à-dire de la partie de la Savoie qu'on appelle ainsi.

Et il fit un signe d'intelligence à l'abbé comme pour lui dire que ceux qui arrangeaient la Suisse de cette manière n'y entendaient rien. Et puis il poursuivit :

— J'ai donc fait une tragédie et je l'ai faite sur un sujet patriotique. N'est-ce pas que j'ai bien fait, monsieur ?

— Aussitôt, me dit Morellet, je frémis devant un

Guillaume, numéro cent cinquante! Cependant je lui fis signe qu'il avait bien fait.

— Ah! je suis bien aise d'avoir votre approbation. M. le curé me soutenait que j'avais eu tort! Mais vous me faites bien plaisir!

Dans le moment, Marmontel entrait dans la bibliothèque, suivi de Piccini, son satellite, et de l'abbé Delille. Morellet hésita un moment, puis il leur dit :

— Messieurs, M. Narcisse Prou, qui m'est recommandé par un ami de ma famille et que j'ai l'honneur de vous présenter, apporte à Paris une tragédie qu'il a faite il y a quelques mois. Il demande les avis de gens de lettres éclairés. Si vous pouvez disposer de quelques instants, je vous aurai une grande obligation de l'écouter.

M. de Chastellux entra dans le même moment. Il venait de rencontrer le Narcisse allant chercher son manuscrit dans l'antichambre et sa longue taille l'avait frappé.

— Avez-vous donc un télégraphe? dit-il à l'abbé.

Morellet mit un doigt sur sa bouche. Dans ce moment, M. Narcisse rentra dans la bibliothèque. On l'établit à une table, avec le verre d'eau sucrée. Les femmes prirent leur ouvrage, comme toujours, lorsqu'il y avait une lecture et M. Narcisse se mit, mais très lentement, à dénouer le ruban qui entourait son manuscrit.

C'est qu'il avait peur; la physionomie moqueuse de M. de Chastellux, celle tout aussi railleuse de l'abbé Delille, dont le type était particulièrement celui de la moquerie, la figure toute prête à le devenir de Marmontel, qui était là, à côté de Piccini, disposé à railler le pauvre auteur s'il y trouvait matière. Ils ne

s'attendaient guère tous à ce qu'ils allaient entendre!

Tandis que d'une main tremblante le Narcisse arrangeait son manuscrit, le reste des habitués arrivait, l'abbé Arnaud, Mme Pourdah, Mme Suard et Mme Saurin. En voyant cette *foule*, comme il l'appelait, Narcisse se sentit défaillir.

— Je ne puis lire, dit-il à l'abbé Morellet. Je ne le puis!

— Allons! du courage, monsieur... lui dirent toutes les femmes, qui riaient à l'envi en voyant cet immense corps enfermé dans un habit noir comme dans une gaine et surtout en remarquant l'air effaré que le Narcisse conservait au milieu du cercle qui s'était formé autour de lui. Enfin, il prit tout à coup son parti, jeta un regard rapide autour de lui, et dépliant son manuscrit, il dit à haute voix :

— *Chamouny et le Mont-Blanc!*... tragédie en cinq actes et en vers.

A ce singulier titre, tout le monde, d'abord stupéfait, éclata si bruyamment que le pauvre Narcisse en fut étourdi.

Le fait est que l'abbé Morellet lui-même avait donné l'exemple; il lui avait été impossible de se contenir plus longtemps. Lorsque l'hilarité générale fut un peu apaisée, l'abbé Morellet se leva de sa place et fut près de Narcisse pour lui demander s'il ne s'était pas trompé, et si ce n'était pas une pièce de vers sur *la Vallée de Chamouny et le Mont-Blanc*; mais non, c'était bien *Chamouny et le Mont-Blanc; tragédie en cinq actes et en vers.*

— Mais comment avez-vous eu cette pensée? lui demanda Marmontel.

— Comment! répondit avec aigreur Narcisse Prou,

ah ! vous me demandez comment Chamouny et le Mont-Blanc m'ont inspiré une tragédie ! Si vous ne le comprenez pas je ne vous le ferai pas comprendre.

— Oh ! oh ! dit Marmontel à M. de Chastellux, il est méchant !

— Monsieur, n'avez-vous pas peur que votre dénouement ne soit *à la glace?* lui dit le chevalier de Chastellux[1], qui ne pouvait, pour sa part, dire deux paroles sans qu'il y eût un jeu de mots ou bien un calembour. Il me semble que votre scène sera toujours bien froide et le dénouement *à la glace*, je le répète.

— Je le crois bien, monsieur ; mon héros meurt gelé !

Ici, les rires recommencèrent avec si peu de retenue que M. Narcisse fut contraint de voir qu'on se moquait de lui. Alors il prit tout à coup une indignation profonde, il roula ses yeux avec une sorte d'égarement, s'arrêtant sur chacun des hommes qui l'entouraient, comme pour désigner celui à qui il jetterait le gant. Mais l'abbé Morellet ne voulant pas que la raillerie allât plus loin l'engagea à lire.

— Votre titre est un peu bizarre, lui dit-il ; mais en écoutant la pièce, peut-être trouverons-nous que vous avez raison.

— Et voilà un véritable savant ! un vrai Mécène ! s'écria le Narcisse ; ah ! monsieur, que ne vous devrai-je pas?

Et le voilà dépliant pour la quatrième fois son manuscrit et faisant l'exposé de sa pièce. Ce que c'était que cette pièce, on ne peut le dire. Narcisse avait

[1] Depuis marquis de Chastellux. Il avait l'esprit railleur.

pris pour sujet la mort d'un jeune Florentin qui périt dans les neiges en voulant passer par Valorsine. Cet horrible événement eut lieu en 1770; mais le jeune homme ayant fait de cela une tragédie, c'était la bouffonnerie la plus complète, sur un sujet des plus tristes.

Mais Narcisse ne le voulut pas voir ainsi, et lorsque les rires étouffés éclatèrent bruyamment, il se leva, roula des yeux égarés par la fureur sur le cercle qui l'entourait, et rassemblant d'une main convulsive Chamouny et le mont Blanc, il dit à l'abbé Morellet :

— Je vous remercie, monsieur, de la bonne réception que vous m'avez faite, et surtout de l'accueil que le roi des glaciers a reçu chez vous; quant à moi, je...

Il était si fort en colère qu'il ne put continuer, ou peut-être bien ne savait-il que dire, et saisissant son manuscrit, il s'élança hors de la chambre avant que l'abbé Morellet pût se lever pour le retenir et sans écouter M. de Chastellux qui lui criait que le *roi des glaciers* était *Velouti*[1].

En me racontant cette histoire, l'abbé Morellet avait encore cette expression maligne et *voltairienne* qui dominait sur toute autre lorsqu'il racontait une histoire plaisante. Il ressemblait au reste fort à Voltaire, non seulement pour ses opinions philosophiques et *pyrrhoniennes*, mais aussi par la forme du visage, et par ce sourire caustique et plus que malin qui révélait chez tous deux une absence complète de cœur et d'affection.

[1] Celui qui précéda Garchi et Velloni avant que ceux-ci allassent s'établir au pavillon de Hanovre, et puis rue Richelieu, au coin du boulevard.

Mais l'âme la plus déshéritée renferme toujours en elle une partie vulnérable par laquelle le malheur sait l'atteindre. L'abbé Morellet, avec son incrédulité, son scepticisme, fut contraint de reconnaître une vérité éternelle : c'est que la prière est notre seul refuge quand le malheur nous frappe. Il reçut la punition la plus terrible que Dieu puisse envoyer à l'homme, l'isolement ! Cependant, il avait toujours été bon, et les lois de la société n'avaient pas été blessées par lui. Voilà comment les philosophes du XIX[e] siècle entendaient leur philosophie. Quant au reste de la morale et surtout de la religion, ils n'en parlaient pas et tout devait aller ainsi. Hélas ! il vint un moment où cet ami, ce père que nous avons dans les cieux, fut le seul qui demeura fidèle au malheureux ! et l'abbé Morellet fut contraint de reconnaître que là seulement était la véritable espérance.

Je fus frappé du changement subit de sa physionomie, un soir que je causais avec lui chez M[me] de Souza. On jouait, et comme je ne touche jamais une carte, je cherche toujours de préférence une causerie amusante; l'abbé Morellet et M. Suard, ainsi que M. de Vaisnes, étaient les hommes les plus agréables que l'on pût trouver alors. Quelquefois l'on faisait de la musique chez M[me] de Souza, lorsque *Charles de Flahaut*, son fils, était chez elle, et disposé à faire entendre sa voix, qui était vraiment ravissante avec le parti qu'il en tirait au moyen d'une excellente méthode. Mais ces bonnes fortunes-là étaient rares; et le plus souvent, les mercredis au soir, chez M[me] de Souza, on jouait et on causait. Lorsque je serai à l'article qui la concerne je montrerai comment elle était la plus charmante maîtresse de maison de cette

époque ; comment elle donnait une âme à une conversation, qu'elle savait rendre intime lorsque souvent son cercle était composé de gens qui se voyaient pour la seconde fois. Mme de Montesson avait encore cet art. Un des talents, pour rendre son salon agréable, qu'avait encore Mme de Souza, était d'y laisser, en apparence, une entière liberté, mais de n'y permettre aucune licence. On y causait donc en petit comité et l'on se mettait quatre ou cinq personnes ensemble pour raconter des histoires et en entendre, et lorsqu'on était deux on n'en présumait rien, surtout lorsqu'on avait vingt ans comme moi et quatre-vingts comme l'abbé Morellet. N'allez pas croire pour cela que nous vivions dans l'âge d'or. Non pas, vraiment; on glosait tout comme aujourd'hui, on médisait comme aujourd'hui, car enfin *on péchait* comme aujourd'hui ; seulement on y mettait plus de pudeur, et le monde, qui, après tout, est plus juste qu'on ne le dit, vous savait gré de ne pas le braver avec autant d'impudence que cela se fait maintenant[1] ; et

[1] Une femme jeune, jolie, ayant un grand nom, de la fortune, de l'agrément, tout ce qui peut faire remarquer dans le monde, a tout mis en oubli pour le sacrifier à un homme qu'elle aime plus que TOUT, même ses enfants ! Jusque-là tout est si grand, même le désespoir de l'infortunée, qui dut être immense comme ses joies délirantes et ses extases, dont les rêves lui ont tout fait oublier, qu'on reste sans voix pour la blâmer ; on la suit par la pensée dans la retraite où l'amour passionné d'un homme de génie la dédommageait de tant de biens perdus, et on sourit devant cette puissance du cœur frappant de nullité toutes les voix du monde ! Moi-même je suis demeurée sans force pour blâmer devant l'excès de ce bonheur assez grand pour avoir fait oublier à une femme qu'elle était épouse et mère. Enfin, je comprenais son délire tout en la plaignant,

quand on parlait d'une femme pour raconter une aventure, c'était au moins à demi-voix.

Mais pour en revenir à l'abbé Morellet, je dirai qu'il me fit une impression très profonde un soir, chez Mme de Souza : il me parlait de l'agrément d'un intérieur de famille et du charme qu'on trouve à former une société choisie dans laquelle on admet des artistes et des gens de lettres, du temps qu'il avait mis à former cette société et de l'influence qu'elle avait dans le monde littéraire ; il me racontait ce qu'il avait vu de ces hommes de la révolution, tels que Condorcet, Sièyes, Talleyrand et beaucoup d'autres plus influents encore, comme Mirabeau, et des hommes qui, ainsi que ceux que je viens de

lorsque tout à coup cette femme sort de sa retraite enchantée où l'amour ne lui suffit plus ! Il lui faut le soleil du ciel ; la lumière des yeux de son amant ne l'éclaire plus ! Les voix du monde ont franchi le mur d'airain qu'elle-même avait élevé entre elle et lui. Elle a reparu tout à coup au milieu de ses fêtes ! Oh ! que j'ai souffert pour elle ! Que de regards moqueurs ! que de sourires de dédain ! et l'amertume de ces blessures, redoublées encore par le peu de droit qu'avaient celles qui les faisaient ! et cette souffrance que j'ai ressentie pour elle, victime volontaire, quelle a dû être sa violence ! Elle est pourtant demeurée. Est-ce de la résignation ? Non. Elle serait sans but, et la résignation en a toujours un. Serait-ce un sacrifice à l'homme qu'elle aime ? Non. Il serait sans dignité et porterait même avec lui une teinte humiliante, qui, de tout ce qui est opposé au charme de l'amour, est sans doute le poison le plus mortel. Une femme n'est adorée que parée d'une couronne de fleurs ou de laurier. La couronne d'épine ne fait incliner que sur la tête d'un Dieu ! Quel est donc le motif qui fait ainsi franchir le seuil de sa retraite à cette femme ? J'ai peur, pour elle et son bonheur, que ce ne soit au contraire aucun motif, mais l'entier oubli de tout respect humain.

nommer, avaient causé bien du mal en répandant leur doctrine perverse. Je le regardai plus attentivement que je ne le voulais probablement, car il me dit en me fixant à son tour, avec des yeux qui cherchaient ma pensée :

— Vous m'accusez dans votre opinion, n'est-ce pas?

— Je suis trop jeune pour avoir une opinion ; mais, j'avoue que je croyais que, ami de d'Alembert, de Diderot et de toute la secte philosophique, vous aviez contribué pour le moins autant qu'eux à promulguer ces lois qui ont formé le code révolutionnaire qui nous a fait tant de mal.

L'abbé Morellet sourit tristement en m'écoutant :

— On vous a trompée, me dit-il, et je tiens à vous le prouver. Je veux causer avec vous devant votre oncle, l'abbé de Comnène; c'est un homme instruit et un homme de bien, je veux qu'il m'écoute. Quant à vous qui êtes jeune et encore toute primitive, laissez-moi vous montrer que mes erreurs, car j'en ai eu de grandes et j'en ai commis dont le résultat me fait aujourd'hui la réputation d'un esprit corrupteur, laissez-moi vous montrer combien j'ai été puni par le Ciel de ces mêmes erreurs. Hélas ! la punition fut plus grande que la faute !

Il était agité, et son visage osseux prit une pâleur effrayante.

— Laissez ce sujet ce soir, mon cher abbé, lui dis-je, vous me raconterez ce que vous voulez me dire un autre jour.

— Non, non ; il est de bonne heure, appelez Mme de Souza, elle ne joue pas à présent — ce qui était rare — pour qu'elle vienne me prêter secours si j'oubliais quelque chose.

Mme de Souza venait alors de publier *Charles et Marie*, charmant petit volume qui n'est pas assez remarqué parmi ses autres ouvrages. Lorsqu'elle fut assise entre nous, l'abbé Morellet commença son histoire si intéressante des jours révolutionnaires ; il me dit comment, après avoir été l'homme le plus heureux par la fortune, et doublement heureux puisqu'il ne devait la sienne qu'à lui-même, par le bonheur intérieur que lui donnait une famille adorée et nombreuse[1], comment après avoir épuisé tous les genres de félicité comme homme, comme littérateur et comme l'un des chefs d'une secte qui avait la noble pensée de régénérer l'humanité, comment, après ce bonheur infini, il avait été frappé du malheur comme de la foudre à l'âge de soixante-dix ans !

— Et comment encore ai-je senti le malheur ? sous toutes les formes ! Et la dernière enfin, la plus terrible est venue m'annoncer toutes les souffrances au milieu des cris de la France agonisante ! J'étais SEUL ! C'était l'isolement et l'isolement d'un vieillard ! un isolement entier !

Ce souvenir était toujours odieux pour lui. Je l'ai vu depuis bien souvent, et toujours cette même pâleur se répandait sur ses traits.

— J'avoue que je ne comprenais pas bien comment l'abbé Morellet se trouvait *isolé* comme il me le disait, *et entièrement isolé*. C'était cependant encore

[1] Sa nièce Mme Marmontel, Marmontel qui vivait encore, et ses enfants, d'autres neveux ou nièces. Il était le quatorzième enfant de sa famille nombreuse ; qu'on juge des parents à tous les degrés.

plus complet qu'il ne le pouvait rendre par ce mot d'*isolement;* et lorsqu'il me donna les détails suivants, il me fit frémir aussi.

Il avait une maison très vaste dans la rue du Faubourg-Saint-Honoré, dans laquelle logeaient M. et Mme d'Houdetot, mais ils étaient à la campagne ainsi que tous leurs domestiques. L'abbé Morellet n'en avait aucun, pas même de femme pour le service intérieur de sa chambre. Un homme de peine venait le matin pour frotter son appartement, cirer ses souliers, et puis cet homme s'en allait jusqu'au lendemain, et laissait l'abbé entièrement *seul*, occupé à écrire, livré à une humeur sombre qui produisait les plus étranges résultats. A ce souvenir, je l'ai vu quelquefois prêt à retomber dans l'égarement où il a été pendant toute l'année 1794. Mme de Souza, qui connaissait l'amertume des souvenirs de cette époque, le regardait en suppliante, pour qu'il ne poursuivît pas!

— Non, non, dit-il, je dois raconter quelles étaient mes occupations. Hélas! ce n'étaient plus les chants suaves de Piccini! Ce n'était plus la lyre poétique de l'abbé Delille, qui charmaient mes oreilles; c'était un glas de mort qui tintait toujours autour de moi. J'étais seul, et il me semblait voir mille fantômes vêtus de linceuls autour de moi. J'étais FOU enfin! et je le sentais, ce qui était horrible. Eh bien! j'écrivais cependant! et savez-vous pourquoi? quel était le sujet de mes travaux?

Il tremblait.

J'ai fait un livre dans lequel je proposais au gouvernement de la Terreur d'utiliser les exécutions et de manger la chair de leurs victimes! La disette couvrait la France! C'était bien alors le moment où le *cheval*

pâle de l'Apocalypse parcourait notre triste patrie et que la prostituée buvait le sang des saints[1] !

Il était haletant. Mme de Souza le força de s'arrêter et de prendre un verre d'eau sucrée avec de la fleur d'orange.

— Je proposais dans mon ouvrage, poursuivit-il, d'établir une boucherie nationale. On aurait été *contraint* de s'y pourvoir et d'y aller trois fois la semaine sous peine d'être pendu soi-même au charnier populaire. Je voulais aussi que, dans ces repas spartiates que nous étions obligés de prendre au milieu de la rue, il y eût toujours un plat de cette affreuse chair ! Les monstres n'ont-ils pas fait boire du sang à Mlle de Sombreuil pour lui faire payer la vie de son père !

Et se levant, il marcha dans la chambre avec une sorte d'égarement. Quant à moi, je ne lui demandais plus de se taire, il m'intéressait au plus haut degré.

— Cet ouvrage, me dit-il en se rasseyant, s'appelait *le Préjugé vaincu* ou *Nouveau moyen de subsistance pour la nation, proposé au comité de salut public, en messidor de l'an II*[2] *de la République française une et indivisible.*

— J'ai voulu le faire imprimer deux fois depuis le 9 thermidor. Suard, homme de bon goût et de bon esprit s'il en fut jamais, m'en détourna, en me disant que je serais universellement blâmé. La seconde fois, ce fut une amie dont l'esprit juste et fin ne donne que de bons avis.

[1] J'écrivis cette remarquable conversation, comme cela m'arrivait alors fort souvent, le soir en me couchant, et je n'en ai pas perdu un mot.

[2] Juillet 1794.

Et il prit la main de Mme de Souza, qu'il baisa avec une tendresse respectueuse.

— Mais, dit Mme de Souza, je n'avais à cela aucun mérite ; je lui ai dit ce que je pensais, et toutes les femmes auraient dit de même. J'ai été tellement frappée de dégoût à la première parole que l'abbé me dit de cet ouvrage, que je ne pus retenir l'expression un peu franche peut-être, qui m'est échappée. Mais toutes les femmes penseraient comme moi, et soyez certain, l'abbé, que si vous aviez publié votre livre, pas un œil de femme ne se serait reposé sur une de ses pages.

L'abbé Morellet sourit ici avec une malignité diabolique.

— Peut-être ! dit-il, peut-être ! A la vérité, quelques années d'intervalle font beaucoup. Mais croyez bien que ces mêmes femmes dont les journaux vantaient à l'envi l'héroïsme et la grandeur d'âme et qui, après le 9 thermidor, devenues des solliciteuses effrontées, mettaient en oubli toute pudeur comme elles avaient repoussé le danger, montrant par là que la légèreté avait eu plus de part à leur héroïsme que l'élévation de leur âme[1], ces mêmes femmes auraient lu mon livre, ma bien chère amie, je vous le proteste.

— Quel mal vous me faites ! lui dis-je. Eh quoi !

[1] Cette pensée de l'abbé Morellet fut entre lui et moi le sujet de beaucoup de vives querelles. Je soutenais le contraire parce que je le pense. Je terminai cet article, relatif à la *boucherie nationale*, par une remarque bien triste ; c'est que c'est sans aucun doute l'ouvrage le plus remarquablement écrit de l'abbé Morellet. Il m'en a lu plusieurs passages que j'ai admirés. Il y a une diction pure, une sorte d'élégance qui frappe même en opposition avec cette horrible sujet.

ces femmes pour lesquelles je voudrais un Plutarque ces femmes sont ainsi jugées par vous !

— Ne l'écoutez pas, dit Mme de Souza, avec un ton plus sévère que sa voix harmonieuse ne le lui permettait ordinairement. Je lui ai dit mille fois qu'il ne pense pas ce qu'il dit. C'est un *fanfaron de méchanceté!* Monsieur l'abbé, racontez plutôt à Mme Junot comment vous faisiez la cabriole sur votre lit, ce sera la petite pièce de votre horrible drame.

C'était donc ainsi qu'il passait sa vie, *entièrement seul* et écrivant de pareilles choses. Quelquefois il sortait pour prendre l'air, pour respirer, pour voir le ciel, mais toujours il se rencontrait avec une scène plus ou moins tragique, il en était venu au point de ne plus oser sortir !

Un jour, me dit-il, je souffrais beaucoup des suites d'une migraine qui m'avait tenu couché pendant trois jours, n'ayant pour me servir que mon homme de peine, dont j'entendais avec plaisir les pas retentir le matin sur le carreau des vastes corridors de cette maison inhabitée où le moindre son se répercutait. Je sortis vers le soir, au moment où le soleil se couchait sur Paris dans toute la pompe d'une belle journée de juillet, et je dirigeai mes pas vers les Champs-Élysées. Comme j'approchais de la barrière de l'Étoile, j'entendis des cris affreux et de ces vociférations de cannibales qui annonçaient quelque grande joie ; les femmes surtout étaient en foule sur le bord du chemin et regardaient vers Neuilly. Je vins machinalement me placer à côté d'elles et, regardant au loin dans le nuage de poussière que le soleil couchant traversait de ses rayons, je ne distinguai d'abord que plusieurs voitures et des charrettes. Bientôt elles

furent devant moi, et je vis ! Dieu puissant ! comment ai-je pu résister à ce spectacle affreux ! je vis défiler devant moi onze chariots découverts, remplis de femmes, d'enfants, d'hommes, de vieillards. Enfin c'étaient tous les nobles bannis de Paris par le décret du 17 germinal (avril), et réfugiés à Neuilly et à Fontainebleau ! Les malheureux avaient été *parqués* pour ainsi dire ; mais la houlette pastorale de Fouquier-Tinville avait été dirigée sur eux, et le troupeau avait été ramené à Paris pour être égorgé et servi au peuple-roi ! Plusieurs hommes avaient les mains liées !

— Ils ont eu l'audace de se défendre ! s'écriaient les furies qui m'entouraient.

— Au moment où le triste cortège défila devant moi, je levai les yeux, et mes regards rencontrèrent ceux de plusieurs amis ! Dieu bon ! Dieu puissant ! et vous ne tonniez pas sur les monstres ! ! !

Mme de Souza et moi, nous baissions les yeux. Sans doute l'abbé Morellet n'avait pas prêché la révolution ; mais ses excès n'étaient-ils pas le fruit de ces doctrines subversives de tout ordre ? Il le sentit probablement, car, cessant tout à coup de parler sur ce ton, il reprit sa narration et nous dépeignit le local de cette maison qui lui appartenait rue du Faubourg-Saint-Honoré, et qu'il occupait alors SEUL. Il y avait un très beau jardin, dans lequel il se promenait et qu'il cultivait pour faire de l'exercice. La maison était immense, et la description qu'il faisait de son isolement, du silence effrayant qui régnait dans ces chambres solitaires une fois que la nuit avait jeté son ombre sur les quartiers même les plus populeux, cette mystérieuse retraite habitée par un seul homme,

les bruits les plus simples devenant des alarmes, tout cela était décrit admirablement par l'abbé Morellet, et même, je le crois, avec une recherche de romancier, alors que le danger avait fui.

La peur le dominait à un tel point, me disait-il, que sa raison s'égara. Il devint somnambule! Il se levait la nuit, courait dans sa chambre, croyait saisir un homme qui venait l'arrêter, le terrassait, l'assommait de coups donnés par son poignet qui, malgré sa vieillesse, était plus à redouter que celui d'un jeune homme[1], et puis il revenait à lui aux bruits de ses hurlements, de ses cris ! et il se trouvait seul, luttant avec lui-même sur le carreau, et souvent blessé par sa propre main !

Enfin ces attaques de somnambulisme l'inquiétèrent au point de mettre une corde ou une sangle, ou quoi que ce fût, pour le retenir, s'il avait la volonté de s'élancer de son lit pour aller lutter avec un être imaginaire ; ce moyen lui réussit en effet, et au bout de six mois ses accès se calmèrent.

Il n'avait pas été arrêté, parce que sa section était une des bonnes de Paris, et qu'il y était bien noté. Mais qui pouvait alors répondre deux jours de son repos et même de sa vie !

Il avait été se promener un soir sur le bord de la rivière, et puis il était revenu par le haut des Champs-Elysées. Il rentrait fatigué, cependant il se hâtait, parce que l'orage grondait déjà fortement. Et il voulait éviter la pluie en rentrant, lorsqu'une femme du

[1] L'abbé Morellet était d'une force de corps peu commune. Ceux qui l'ont connu peuvent se rappeler sa structure osseuse et sa forte charpente.

voisinage, qui faisait chez lui l'office de portière, lui remit un papier qu'on avait apporté pour lui. C'était *une invitation de se rendre à sa section pour affaire qui le concernait.*

En lisant cet écrit, il se sentit défaillir. Eh quoi ! avait-il pris si longtemps soin de sa vie pour périr misérablement après tant de malheurs ! Cependant il n'y avait pas à hésiter. La pluie tombait par torrents ; mais cela ne l'arrêta pas un instant et, malgré le temps qu'il faisait, il se mit en route pour aller à la section, tellement troublé qu'il oublia d'emporter un parapluie. Néanmoins ce qui est curieux, c'est qu'au travers de ce trouble il y avait du courage et du sang-froid, car l'abbé cacha plusieurs papiers, mais en en laissant qui pouvaient lui faire couper le cou et en ayant le soin d'emporter quelque argent pour obvier aux premiers frais s'il était arrêté. Il était neuf heures du soir lorsqu'il sortit de chez lui.

Il était vieux, et, quoique vert encore, il ne marchait pas vite. Aussi n'arriva-t-il au comité de sa section qu'à dix heures ; il y avait séance. Les membres étaient tous des ouvriers que Morellet connaissait au moins de vue. Ils avaient tous le bonnet rouge, et fumaient en dissertant gravement, Dieu sait sur quoi. Morellet se fit connaître. Alors le président lui dit :

— Tu es accusé, on va t'interroger. Tu peux t'asseoir, le comité te le permet.

— Comment te nommes-tu ?

— André Morellet.

— Où es-tu né ?

— A Lyon.

Ici les membres du comité se regardèrent en fronçant le sourcil, et le président répéta sa question :

— Où es-tu né?

— Je vous l'ai dit, à Lyon.

— *A Commune-Affranchie*[1], dit le président d'une voix tonnante.

L'abbé s'empressa de répondre :

— *A Commune-Affranchie.*

— De quoi vis-tu? Comment gagnes-tu ta vie? Quel est ton état enfin?

— Je suis homme de lettres.

Les membres du comité se regardèrent; il était évident qu'ils ne savaient pas ce que c'était qu'un homme de lettres. Aussi le président, pour arriver à son but, lui demanda de nouveau de quoi il vivait.

Ceci était le triomphe de Morellet. Son trouble ne l'avait heureusement pas empêché de prendre le brevet d'une pension qui lui avait été accordée par la Convention. Il était de 1793, et motivé sur trente-cinq ans de travaux utiles. Le brevet portait ce titre :

RÉCOMPENSE NATIONALE.

Je trouve que ce seul mot, articulé en 1793, prouve combien les hommes de la révolution avaient ou du moins croyaient avoir d'obligation aux philosophes!

Le brevet fut reçu avec révérence par le président et les membres du comité qui savaient lire, car tous n'en étaient pas là.

Maintenant l'interrogatoire devint fort comique. Après plusieurs questions que je ne me rappelle plus, le président dit à Morellet :

— Pourquoi étais-tu gai avant la révolution, et pourquoi es-tu triste depuis?

Morellet était fort drôle en rappelant ce moment.

[1] Depuis le siège et les massacres on l'appelait ainsi.

Il prenait une expression sérieuse, qui jointe à son énorme nez et à la charpente osseuse de sa figure, lui donnait vraiment un singulier aspect. Il prit donc son air le plus grave pour dire au président qu'il ne riait jamais et n'était pas né plaisant.

— Où étais-tu le jour de la mort du tyran?

— A Paris.

— Ah! Et où cela?

— Chez moi.

— N'as-tu pas une maison de campagne?

— Non.

— Tu mens.

— J'avais un prieuré à Thimer, près de Châteauneuf, mais pas de maison de campagne.

— Ah! cela s'appelle un prieuré! Et qui te l'avait donné?

— M. Turgot.

— Oh! c'était un bon citoyen qui aimait le peuple. Eh bien! Après tout, tu es un bon enfant, dit le président à l'abbé Morellet, le comité est content de toi, tu peux te retirer *sans remords*.

Quel est le mot qu'il voulait dire? Je crois bien que l'abbé ne s'embarrassait guère du vrai sens de la phrase dans un pareil moment; mais, à sa place, j'aurais été curieuse de le faire expliquer.

Il faisait un temps horrible. Il était près de minuit. Il pleuvait à verse, et l'abbé n'avait pas de parapluie, comme on le sait. Un des membres du comité qui était son voisin, lui offrit de partager l'abri du sien, et ils cheminèrent ensemble. Morellet le fit exprès, pour obtenir des renseignements sur son accusation, et ce qu'il apprit est très curieux pour l'histoire de cette époque.

La femme d'un cocher de M. de Coigny, appelée *Gattrey*, logeait, en 1793 et une partie de 1794, dans une petite chambre ayant vue sur le jardin de l'abbé Morellet. Le voyant se promener en robe de chambre, et sachant qu'il était seul et propriétaire de la maison, elle fit des démarches pour entrer à son service, ou du moins être femme de peine et faire le plus gros de l'ouvrage. Mais malheureusement pour elle, l'abbé en se promenant le soir, l'avait entendue pérorer dans une petite cour attenant au jardin et ses discours étaient ceux d'une furie et d'une mégère, non seulement comme femme du peuple bavarde et méchante, mais comme un monstre vomi par les enfers. La sœur de l'abbé avait voulu la ramener au bien avant de quitter Paris, mais il est des choses impossibles. Cette femme poussée par le refus de l'abbé, résolut sa perte. C'était une chose qui était facile à cet époque. Elle quitta la section des Champs-Elysées, pour aller à celle de l'Observatoire. Là, parmi cette horrible troupe de *tricoteuses* qui entouraient l'échafaud pour ajouter une douleur à celles qui abreuvaient les victimes, Mme Gattrey voulut servir la République à sa manière, en dénonçant et faisant périr *un aristocrate*. Par la même raison qui faisait entendre ce qu'elle disait à l'abbé, elle entendait ce qu'il disait dans son jardin. Elle recueillit ses souvenirs, arrangea des mots, en dérangea d'autres, inventa et forma enfin une accusation très suffisante pour faire aller à la guillotine le pauvre Morellet, s'il eût été dans une plus méchante section. Il est merveilleux de voir comment la vie d'une famille était alors à la merci d'une furie qui pouvait d'un mot faire tomber une tête, en rapportant qu'un homme a ri en août et pleuré

en janvier ! Elle avait aussi son salon, Mme Gattrey ! et ce salon avait aussi son importance, comme on le voit. Et l'abbé Morellet, en 1794, isolé, malheureux, proscrit pour ainsi dire par la Terreur dans le fond d'une maison solitaire, pouvait pleurer amèrement sur l'influence que ses maximes et celles de ses amis avaient eue sur les masses qui alors exerçaient un si funeste empire ! C'était dans ces mêmes chambres jadis brillamment remplies de femmes aimables, d'hommes savants et distingués, et maintenant désertes et abandonnées, seulement habitées par le propriétaire tremblant au seul bruit de ses pas.

SALON DE MME ROLAND

De tous les crimes commis pendant cette époque de folie nommée la Terreur, celui de la condamnation et de la mort de Mme Roland est sans contredit le plus atroce, parce qu'il n'est justifié par aucune de ces raisons, même absurdes, que donnaient alors pour motif et pour but tous les bourreaux qui décimaient la France. Mme Roland n'était pas noble, elle n'était pas riche, elle n'était pas enfin marquée du sceau réprobateur qui faisait fuir la mort jusque sous les haillons du mendiant ou la casaque du forçat libéré! Quelle était donc la cause de sa proscription? Son génie. En voyant une femme tellement supérieure parler de la liberté au nom de la vertu, et de la vertu au nom de la liberté, les monstres dont les mains rouges de sang pouvaient à peine soulever le gouvernail du vaisseau de l'État comprirent qu'un orateur comme Mme Roland, montrant la liberté comme elle était dans son âme, belle, pure et vierge de tout crime, enseignerait à la France que le comité de salut public n'adorait que de faux dieux, ne sacrifiait qu'à de fausses idoles, dont le culte sanguinaire faisait reculer tout ce qui portait le nom d'humain.

Pénétrée de la sainteté de sa mission, Mme Roland voulait la remplir religieusement. Elle voulait que sa voix proclamât la liberté, que son cri fût unanime, que son culte fût vénéré. Sœur de la Gironde, elle avait une âme grande et forte comme les hommes de cette faction, la seule qui soit sortie pure des épreuves du martyre et qui ait confessé la vraie liberté sur les marches de l'échafaud.

Mme Roland n'aura jamais un panégyriste digne d'elle, car il faudrait un Plutarque à cette femme! Comment trouver des mots pour rendre ce qu'elle inspire? On la respecte, on l'aime, on la plaint, on l'envie quelquefois, lorsque, grande et belle devant ses juges, elle devient radieuse de toute la lumière que répand autour d'elle le génie triomphant du crime à la fois stupide et sanguinaire des tigres qui osaient se former en tribunal et rendre des arrêts!

Son talent, comme tout ce qui est vrai, avait des inégalités, mais elles n'étaient jamais évidentes que comme preuve nouvelle de ce même talent obéissant aux impressions que recevait une âme forte à cette époque où chaque heure du jour voyait naître un événement qui confondait la raison ou révoltait le cœur.

Pour parler de Mme Roland comme je veux le faire, comme *je sens* que je puis le faire, il me faut faire connaître cette femme depuis le moment où *elle-même* s'est révélée *à elle-même*. C'est dans cette âme pieuse, dans cette vie pure, puissante dans la volonté du bien, puissante dans la haine de l'oppression, qu'il faut faire une belle étude d'un être humain et voir ce qu'il peut être avant que la volonté du monde ne l'ait fait errer sur la route des grandes actions.

Mme Roland mourut assassinée à trente-huit ans. Elle était encore bien jeune pour mourir, elle si forte de corps et d'âme, si puissante contre le crime, qui s'élevait alors de la fange où il rampait, comme une hydre aux mille têtes, pour tout envahir, tout dévorer! Et cette femme s'avançait à lui fière et courageuse pour le combattre! Oh! c'est alors qu'on la respecte! Et c'est une femme comme Mme Roland, une sainte martyre de la liberté, que le *Moniteur* ose associer à Olympe de Gouges[1]!

M. Phlipon, père de Mme Roland, était graveur à Paris. Elle-même y est née en 1754, et fut l'objet constant des soins de sa mère, pour qui elle avait non pas une tendresse filiale, mais un de ces sentiments passionnés qui longtemps isolent de tout ce qui nous reste à donner de notre âme. Ce qu'elle dit de ce sentiment est suffisant pour donner d'elle une idée qui la classe tout de suite à part des autres femmes. Quand on aime ainsi, on a bien des forces pour le reste de la vie et bien du charme pour l'embellir! Aussi trouvait-on dans Mme Roland un caractère doux, un cœur aimant, mais une âme forte, un esprit droit, un jugement éclairé naturellement et sans l'étude; voilà ce qu'elle était à dix-huit ans, lorsqu'elle perdit sa mère.

Il est remarquable de suivre dans leur vie intime, matérielle et intellectuelle tout à la fois, les êtres qui ont rempli un grand rôle sur le théâtre du monde. Il semble que dans les moments où l'âme doit s'oublier

[1] Elle avait du talent et du courage, mais elle était insensée, et sa conduite extraordinaire lui a fait assigner une place certes bien éloignée de celle de Mme Roland. Je parlerai d'elle plus tard.

pour être tout entière à l'humaine nature, on doit découvrir des nuances qui changeront la couleur sous laquelle on voit le personnage qu'on étudie. Mme Roland provoque elle-même cette étude. Elle raconte ses années d'enfance, ses rêves, ses souhaits, ses désirs de jeune fille, son désir de travail, son occupation constante et l'emploi de son temps toujours bien rempli. C'est avec la même candeur qu'elle raconte comment la jeune fille qui dessinait, gravait, s'occupait de mathématiques, cette même jeune fille, du moment où sa mère était malade, passait tout son temps auprès d'elle. Et, lorsque dans un moment pressant la cuisinière de la famille était trop occupée, elle descendait paisiblement, sans nul embarras, chercher une *poignée de persil chez la fruitière du coin*[1], parlant à tout le monde, et tout le monde aussi charmé de voir cette jeune et belle fille, souriante et gracieuse, remplir, sans montrer le chagrin d'une vanité blessée, l'emploi d'une servante. Tant il est vrai qu'on fait soi-même la position dans laquelle on se trouve.

L'intérieur de Mme Phlipon n'était pas heureux. On voit, lorsque Mme Roland parle de cet intérieur et de sa mère, que le bonheur leur était refusé par celui qui devait le leur donner. Sa pudeur filiale est remarquable à cet égard. Là, comme en tout, elle est toujours à sa place, toujours convenable. Sa mère mourut. La douleur déchirante de Marie ne se peut décrire. Après l'avoir entendue elle-même, il faut se taire[2] !

[1] Ce sont ses propres expressions.

[2] Elle *voulut* mourir, dit-elle. La nature faillit l'exaucer, elle fut malade et en danger de mort en effet pendant vingt-deux jours.

Après cette mort, lorsqu'elle put revenir dans la maison où n'était plus celle qui lui faisait aimer la vie, elle se chargea des soins du ménage de son père et remplaça sa mère. Mais elle était triste, triste à MOURIR, si l'on ne venait au devant d'une mélancolie qui déjà faisait des progrès et même des ravages profonds.

Elle n'était pas d'une beauté frappante, mais elle était belle : un visage d'une forme parfaite, de grands yeux noirs d'une coupe et d'une expression qui révélaient toute son âme. Et quelle âme! Sa taille avait de l'élégance, elle était grande et faite à merveille; et cette âme républicaine dans un corps pétri de grâces lui donnait un charme nouveau. J'ai dit que ses yeux étaient beaux, mais ils avaient quelque chose de plus beau que les yeux des femmes ordinaires. Son regard était à la fois doux, fier et attachant. Son langage était lui-même un charme, surtout lorsqu'elle parlait avec la force et l'énergie d'un homme supérieur et cette liberté de langage que la révolution française nous a fait connaître. On était heureux de voir ainsi une jeune femme révéler de nouveaux secrets dans la nature humaine. J'ai connu des hommes qui ont vécu près d'elle et qui ont joui de sa conversation si vive, si spirituelle, si énergique et souvent si concise qu'on croyait entendre ces beaux talents du forum romain ou de la tribune de la place d'Athènes[1].

C'était surtout sa diction qui était remarquable;

[1] On a tenté de faire son portrait sans pouvoir réussir, et cela n'est pas étonnant. Ce genre de physionomie est si difficile à faire! L'âme ne se peint que par reflet; elle peut se rendre dans un regard, mais non par celui d'un autre. Le regard est la plus puissante des séductions.

elle s'exprimait avec une pureté, un nombre et une prosodie qui faisaient de son langage une harmonie douce et touchante, lorsqu'elle parlait de choses qui intéressaient son âme. Alors cette âme était tout entière dans ses paroles. On conçoit quelle puissance avait une telle femme, lorsqu'elle réunissait dans son salon les hommes les plus influents de l'assemblée pour la faction dont elle-même faisait partie. Lorsque ces Girondins, cette phalange vraiment patriotique, était autour d'elle, écoutant l'appel qu'elle faisait au peuple de France, à sa noblesse, à son armée, à tout ce qui avait une âme, à tout ce qui avait un cœur, lorsque ces hommes l'entouraient et qu'ils entendaient sortir d'une bouche fraîche et rosée des paroles de la force d'une âme vraiment passionnée, ils sortaient enflammés du désir de se surpasser pour qu'au retour elle leur dît :

— Bien, mes frères, vous êtes dignes d'être avec moi. Vous êtes dignes de représenter le peuple français!

Cette qualité de représentant du peuple était à ses yeux la plus belle et la plus sacrée. Il y avait dans son accent, lorsqu'elle prononçait ce mot : *le peuple français!* une profonde vénération, une sainte religion. M[me] Roland, dans la république romaine, eût été digne d'être la femme du plus grand de la république. Que n'a-t-on pas dit de Porcia?

Lorsque, après le premier ministère de Roland, sa femme rentra dans la vie commune, elle n'en fut pas moins habile comme *femme d'État*. On peut lui donner ce nom. Elle était non seulement éloquente alors, mais, devenue plus habile par une longue expérience des affaires, elle les dirigeait avec un talent

que son mari lui-même était loin de posséder. Le mari d'une femme comme Mme Roland est malheureux. C'est comme le fils d'un grand homme.

J'ai déjà dit quelle douleur la frappa à la mort de sa mère! Elle en fut si malheureuse que le détail ne peut se lire, dans ce que Champagneux a recueilli d'elle, sans qu'on pleure soi-même à la vue d'un désespoir filial si profond et si vrai[1]. Elle fut longtemps même, après ce premier paroxysme de la douleur, triste et malheureuse. Elle s'était formé une société qui avait pour elle tout le charme d'une réunion savante et douce tout à la fois, un nommé *Sainte-Lette*, homme littéraire dont elle aimait le talent, un vieillard de Pondichéry, M. Dumontchery et plusieurs autres littérateurs qui venaient auprès d'elle prendre des conseils et recevoir des avis. Mlle Marie Phlipon était alors dans l'éclat de la jeunesse et d'une beauté toute gracieuse,

[1] Même d'une mère ordinaire, car, à moins qu'on ne rencontre en sa route de ces monstres que la nature jette sur la terre en reculant d'horreur elle-même, on ne trouve pas de mauvaises mères. Le même anathème doit peser sur les enfants qui sont mauvais fils. La postérité elle-même est sévère pour ce crime. Quoique bien des siècles se soient écoulés depuis Sophocle, le souvenir de ses fils, maudits par l'opinion de leurs patrie, repoussés par les lois, est encore aussi actif que le jour où, accusant *la vieillesse* de leur père, ce père leur répondit en montrant *Œdipe à Colonne!* L'infortuné! comme il avait dû souffrir pour arriver à choisir un pareil sujet! Et telle était la profondeur de la blessure que ce fut son chef-d'œuvre que produisit le vieillard à la fin de sa carrière pour peindre des fils ingrats. Et ce n'était qu'un père! Qu'aurait donc fait une mère? Rien. Il y a une sorte de rapport mystérieux entre les enfants et la mère, qui donne à tous deux une tendresse que rien ne peut détruire et que *tout* contribue à augmenter.

que rendaient encore plus agréable un commerce sûr, facile, et des relations tout à fait en dehors de la position où la plaçait la fortune de son père, non parce qu'elle en sortait par orgueil, mais parce que sa supériorité l'enlevait à cette position et la plaçait dans une sphère toute supérieure comme elle-même.

Mlle Phlipon, étant au couvent pour y faire sa première communion, avait fait la connaissance d'une jeune personne d'Amiens, Sophie Canet, avec laquelle elle s'était liée de grande amitié. Mlle Phlipon avait voué une tendresse à Sophie Canet qui ne s'était altérée ni par l'éloignement ni par le temps. Tant il est vrai que cette devise sera éternellement l'histoire de cœurs véritablement aimants : *Loin des yeux, près du cœur!* Les deux jeunes filles s'écrivaient souvent. Sophie allait dans le monde à Amiens. Un jour elle écrivit à Marie pour lui parler de M. Roland de la Platière comme d'un homme digne d'être connu d'elle. Mlle Phlipon, alors dans la première douleur de la mort de sa mère, ne fit aucune attention à cette lettre. Mais il en vint une seconde, une troisième, et enfin elle connut bientôt M. Roland, comme s'il lui eût été présenté. M. Roland, de son côté, connaissait Mlle Phlipon, car Sophie, en amie de couvent, était demeurée toujours aussi causeuse. Elle parlait à Mlle Phlipon avec une tendresse qui révélait bien des qualités dans une personne qu'on pouvait aimer ainsi ! Elle avait son portrait et ce portrait était celui d'une jolie personne. Il y avait là bien des motifs pour que M. Roland de la Platière voulût connaître Mlle Phlipon.

Un jour, il dit à Mlle Canet :

— Je vais à Paris. Ne me donnerez-vous pas une lettre pour votre amie?

La lettre fut donnée et M. Roland se présenta chez Mlle Phlipon avec la recommandation de Sophie. Mlle Phlipon était encore en grand deuil de sa mère et son visage était couvert de cette douce mélancolie qui suit le désespoir, mais qui pourtant n'est plus lui. Elle était charmante. Elle le devint encore davantage lorsque, demandant la permission d'ouvrir sa lettre pour avoir des nouvelles de Sophie, elle sourit avec une malice douce et fine à la lecture d'un passage de cette lettre.

— Je vois, mademoiselle, que vous lisez quelque chose qui me concerne, car vous souriez en me regardant, lui dit Roland.

— Jugez-en, monsieur, répondit Mlle Phlipon.

Et elle lui montra le passage de la lettre de Sophie.

« Ma chère, lui disait-elle, voici le philosophe dont je t'ai *souvent* parlé. C'est un homme éclairé, de mœurs pures, à qui l'on ne peut reprocher que son admiration pour l'antiquité au dépens des temps modernes, qu'il déprise pour exalter les anciens. *Ensuite il a le faible de beaucoup trop parler de lui*[1]. »

Roland ne vit pas cette dernière ligne, Marie la lui avait cachée en pliant la lettre; du reste le portrait était juste. C'était une ébauche, mais précise; le trait était senti, et l'homme saisi. La suite de sa vie a prouvé que Mlle Canet l'avait bien jugé.

M. Roland de la Platière avait alors quarante ans. Sa taille était haute et bien prise, mais il était fort

[1] Ce portrait était frappant, car l'amour-propre de Roland était positif, et d'une telle nature, que sa femme elle-même ne lui laissa pas voir sa supériorité une fois qu'elle le connut. Craignait-elle de l'éloigner d'elle? Cette pensée serait bien amère.

négligé dans son attitude, plus peut-être que sur lui-même, et cela sans abandon, chose étrange! Ayant dans ses gestes et dans sa physionomie une raideur qui étonnait avec autant de bonhomie et de simplicité, il était poli comme un homme bien né, et froid comme un philosophe, dont il aimait fort qu'on lui donnât le nom. Il était pâle, maigre, mais ses traits était réguliers, et en tout c'était un homme pouvant plaire, mais à une personne moins jeune que Mlle Phlipon; car elle n'avait alors que vingt et un ans[1].

Roland est un homme qui appartient à l'histoire, quoique d'une manière peut-être moins intime que sa femme. Toutefois il est dans une ligne isolée qui le classe parmi les hommes distingués de la révolution. Novateur comme tous les hommes de l'école philosophique, il avait comme beaucoup d'entre eux l'ardeur des nouvelles doctrines et la ferme volonté de les propager.

— Sa manière de discourir, disait le cardinal Maury, était fort attachante. Son discours était intéressant par les images qu'il y faisait entrer, parce que sa tête était remplie d'idées. Mais des idées ne sont pas des pensées. Aussi se fatiguait-on bientôt de sa parole brève, sèche et sans harmonie. Sa voix n'avait aucun charme.

Et en me disant cela, le cardinal Maury me parlait avec cette énorme voix qui faisait trembler les vitres de l'Assemblée lorsqu'il tonnait contre Mirabeau.

C'est ici le lieu de parler d'une petite aventure que Mme Roland racontait elle-même avec une naïveté charmante et qui peint son caractère de femme. M. Roland de la Platière avait été reçu un peu froide-

[1] Elle était née en 1754.

ment, parce que Melle Phlipon avait alors un sentiment presque ébauché pour un jeune homme qui venait chez elle du vivant de sa mère et qui peut-être l'eût épousée si celle-ci eût vécu. Ce jeune homme, dont elle fait un portrait fort agréable, se nommait La Blancherie. Après la mort de Mme Phlipon, lorsqu'ils se revirent, il témoigna une douleur si bien sentie de de la perte que Marie venait de faire qu'elle s'attacha assez intimement à ce jeune homme pour éprouver une vive peine lorsque quelque obstacle empêchait leur rencontre de chaque jour. Ils se convenaient enfin. Mais M. Phlipon ne le vit pas ainsi. Soit qu'il craignît de marier sa fille et de rendre compte du bien de sa mère, soit qu'il connût la véritable position de La Blancherie, il rompit tout à coup les relations qui existaient entre sa fille et lui. Il prit un prétexte frivole et enjoignit à Marie de dire à M. de La Blancherie de discontinuer ses visites.

Marie ne répondit rien, mais le coup lui fut sensible. Sa vie, à compter de ce moment, fut remplie par l'étude la plus abstraite. Elle y trouva des ressources contre la douleur du cœur. Et cette vie tout intellectuelle, cette occupation de l'esprit, lui apprit qu'il existait pour l'âme des ressources infinies dans la science et ses merveilles, quelque aride que puisse paraître cette route à ceux qui ne l'ont pas suivie. Ses relations se bornèrent à quelques hommes de lettres assez âgés, à quelques amis, comme M. de Dumontchery, qui ne devaient porter aucun ombrage à son père, en venant rompre le soir la monotonie des heures solitaires qui succédaient à celles du travail. Ce fut alors qu'elle prit le goût des lectures fortes et qu'elle vécut dans l'antiquité, au milieu de Rome et

d'Athènes, pour fuir un monde qui ne lui offrait aucun lien, aucun rapport de cœur.

Cette occupation constante et cette étude des grandes choses rompit dès l'origine tout ce qui pouvait donner à son âme de feu une passion qui l'eût rendue malheureuse. Mais elle était triste, ses idées étaient mélancoliques. Toutefois sa vie s'avançait sans douleur [1].

Elle allait souvent se promener au Luxembourg avec quelques amies. Elle y était un jour avec Mlle d'Hangard. Elles traversaient une allée assez retirée, lorsqu'elles furent croisées par un jeune homme qui les salua. Marie lui rendit son salut avec une émotion dont s'aperçut Mlle d'Hangard.

— Est-ce que tu connais ce jeune homme, demanda-t-elle à Marie ?

— Oui. Et toi-même ?

— Oh ! je le connais parfaitement. Je l'ai vu chez Mlles Bordenave[1], dont il a demandé la plus jeune en mariage.

Marie rougit et fut troublée, mais elle se remit et demanda à Mlle d'Hangard s'il y avait longtemps.

— Mais non, un an, dix-huit mois peut-être.

Mlle Phlipon sentit son cœur se serrer. C'était le

[1] Voir ce qu'elle a écrit sur la mélancolie et sur l'âme, dans ses œuvres. C'est écrit dans le sang de son cœur. Mais ce qui est merveilleux, c'est l'écrit intitulé : *Avis à ma fille*. C'est une relation exacte de ce qui lui est survenu lorsqu'elle est accouchée de la petite Eudana, sa fille, et tout ce qu'elle a souffert pour la nourrir! Ces avis donnés par cette femme qui, plus tard, aurait conduit un empire, ont un caractère sacré.

[2] M. Bordenave était un chirurgien très connu, membre de l'Académie des sciences.

temps où La Blancherie, sous les yeux de sa mère, faisait naître dans son âme un sentiment qui, avec une nature comme celle de Marie, devait faire la destinée de toute sa vie, si le Ciel ne l'eût prise en pitié et ne l'eût éloignée de cet homme.

— Ainsi donc, dit-elle à son amie, tu le voyais souvent chez Mlles Bordenave ?

— Mais oui. Il trouva le moyen, je ne sais comment, de s'introduire dans la maison, car ses relations ne le mettaient nullement en rapport avec cette famille. Les demoiselles Bordenave sont fort riches. La cadette est très jolie. Lui, M. de La Blancherie, n'a aucune fortune.

— Vraiment ? interrompit Marie.

— Eh ! quoi, ne le sais-tu pas ?

Marie ne répondit qu'en faisant de la tête un signe négatif. Comment aurait-elle expliqué que la fortune des gens qu'elle voyait était toujours une chose qu'elle mettait hors de toute enquête ?

— Eh bien ! ma chère, poursuivit Mlle d'Hangard, La Blancherie, n'ayant aucune fortune, cherche une fille riche qu'il puisse épouser. Il est jeune, joli garçon, il a de l'esprit. Tout cela apparemment lui paraît une dot suffisante et il court *les héritières*. Cela est si bien connu maintenant que dans toute cette société *on ne l'appelle que l'amoureux des onze mille vierges*. Si tu vivais moins retirée, tu le saurais comme nous.

Mlle Phlipon ne répondit rien. Elle se sentait oppressée. Elle songeait qu'à cette époque où La Blancherie avait été présenté chez sa mère, on disait dans le monde que M. Phlipon était riche. Elle était fille unique ! Alors cette assiduité de La Blancherie était expliquée.

— Et j'ai pu être la dupe d'un pareil homme! disait-elle, les joues enflammées de colère contre elle-même.

Un jour, elle était seule chez elle, lorsqu'un petit savoyard vint demander sa gouvernante, bonne fille, qui ne l'avait pas quittée depuis son enfance, et lui dit que quelqu'un la demandait. Elle sort et rentre aussitôt en disant à Marie que M. de La Blancherie la supplie de lui accorder un moment d'entretien. C'était un dimanche. Mlle Phlipon attendait plusieurs personnes de sa famille à dîner. Elle était habillée et prête à les recevoir. Elle lisait au coin de son feu. Elle réfléchit un moment et dit à sa gouvernante de faire entrer M. de La Blancherie.

— Je n'osais, mademoiselle, lui dit-il en entrant, me présenter devant vous, après la lettre précieusement chère, mais bien cruelle, qui m'interdisait votre maison! Mais depuis ce temps ma position a changé. J'ai maintenant des projets qui pourraient trouver en vous une protection, et qui, peut-être, pourraient nous être utiles à tous deux.

Il lui développa alors le plan d'un ouvrage critique par lettres. Mlle Phlipon laissa parler La Blancherie sans l'interrompre. Elle attendit même après qu'il eut fini pour n'avoir qu'une parole à répondre à un si long discours. Elle l'avait aimé sans doute. Mais, depuis, elle avait appris des choses qui le lui faisaient mépriser, et le mépris sur l'amour l'étouffe si bien qu'il ne respire plus.

— Monsieur, dit Marie, je vous ai fait part de la volonté de mon père. Après son arrêt, je n'ai rien à vous dire. Quant à la lettre que vous avez reçue de moi, à mon âge la vivacité de l'imagination se mêle

de presque toutes les affaires, et, ajouta-t-elle en souriant, change aussi quelquefois leur face. Mais l'erreur n'est pas même une faute, bien loin d'être un crime, lorsqu'elle n'est pas plus avancée, et je suis revenue de la mienne de trop bonne grâce pour qu'elle vous occupe encore un moment. Quant à vos projets littéraires, je les admire. Mais permettez-moi de n'y prendre aucune part, non plus qu'à ceux de personne. Je fais des vœux pour la réussite de votre entreprise. Mais je ne saurais aller au delà et je me borne à demeurer dans la position que je me suis moi-même choisie. C'est pour vous le dire, monsieur, que je vous ai laissé parvenir jusqu'à moi. Maintenant je vous demanderai de terminer votre visite.

Et elle se leva en achevant ces mots pour lui montrer qu'en effet il devait partir.

M. de La Blancherie, qu'il l'aimât ou non, fut tellement accablé de ce discours débité tranquillement et sans aucune contrainte apparente qu'il fut obligé de s'appuyer contre une chaise, et son visage parut altéré. Mais son antagoniste était sans pitié, car Marie songeait encore trop vivement *aux héritières* pour que l'homme qui pouvait prostituer son cœur et le langage du cœur à un pareil manège lui inspirât un autre sentiment que du mépris. Et l'expression de sa physionomie, qui était peut-être naturelle, ne lui parut qu'un nouveau rôle qu'il allait jouer. Cette pensée l'indigna. Elle avait bien voulu se méprendre, mais qu'on entreprît de la tromper, c'était lui assigner, *à elle*, un rôle de dupe qui lui était trop ridicule d'accepter. Et *la femme* se laissa peut-être un peu trop vite entraîner à faire une réplique mordante.

— Monsieur, poursuivit Marie, si Mlle Bordenave

ou toute autre, car je crois que nous sommes très nombreuses en qualité de prétendantes, si l'une de ces demoiselles vous avait parlé aussi franchement que moi, vous eussiez été peut-être moins confiant dans des démarches qui, je le vois, sont toujours sans succès[1].

Il voulut répondre, parce qu'en effet Marie montrait, en nommant Mlle Bordenave qu'elle avait été jalouse. C'était vrai. Mais amour, jalousie, tout était passé, mort ! Et un souvenir pénible était tout ce qui restait de ce premier amour de jeune fille, que cet homme avait traité comme une belle fleur qu'on foule aux pieds et qu'on brise sans la regarder.

M. de La Blancherie demeurait toujours immobile devant Marie. La colère d'avoir été deviné, celle tout aussi vive, peut-être plus même, d'être refusé, éconduit, sans que le premier il eût dit: « Je me retire, » ces mouvements l'agitaient au point de faire croire à une passion véritable. Marie sourit de mépris et, le saluant avec ce geste de la main qui indique la porte, elle termina ainsi une entrevue qui commençait à devenir pénible. Cependant La Blancherie ne faisait pas un pas. Dans ce moment, on entendit du bruit dans la pièce voisine. La Blancherie se frappa violemment le front, sortit en courant et heurta, en passant, un cousin de Marie, appelé *Trude*, qu'il ne reconnut ni ne salua.

[1] Si Mme Roland n'aimait plus, elle est impardonnable, car l'amour fait tout excuser et, tant qu'on aime, on doit être pardonné; mais dès qu'on n'aime plus, on ne doit jamais laisser tomber une parole railleuse des mêmes lèvres qui ont prononcé des mots d'amour. L'insulte retourne alors à celui qui injurie. Tout le tort est à lui et, si c'est une femme, oh! alors, il y a de la honte.

Il ne revit jamais Marie!

Mais son nom parvint depuis à la femme dont il avait troublé le cœur comme jeune fille. Car son nom devint européen. Qui de nous ne connaît l'ouvrage auquel il fut attaché? Qui de nous ne se rappelle le nom de *l'Agent général pour la correspondance des sciences et des arts?*

Devint-il totalement étranger à Marie? Je ne le crois pas, car elle avait un noble cœur, et celui qu'elle y avait admis n'en devait jamais sortir. L'image n'avait plus de ressemblance, mais c'était elle que Marie continuait à aimer.

Mlle Phlipon reçut une commotion vive de cette nouvelle entrevue. Mais le calme se rétablit et, grâce au moyen qu'elle avait employé, moyen que pouvait seule concevoir et exécuter une âme forte comme la sienne, elle recouvra cette tranquillité qui accompagne toujours la vraie philosophie et sans laquelle l'homme ne fait que rêver au lieu de penser.

M. Roland venait voir Marie toutes les fois qu'il venait à Paris. Lorsqu'il lui faisait une visite, il la faisait longue et sans aucune mesure. J'ai remarqué que c'est toujours ainsi qu'agissent les hommes qui font une visite pour satisfaire un besoin de cœur et non pour un devoir de politesse. Ils ne savent jamais s'en aller, mais il faut ajouter que c'est lorsqu'ils plaisent. On ne le leur a pas dit, mais ils le comprennent. Marie appréciait M. Roland et il le sentait. Le petit salon de Marie renfermait peu de monde, mais on se convenait. Ensuite, la maîtresse de la maison savait à merveille conduire cette réunion et la rendre agréable à ceux qui la composaient, au point de leur faire souhaiter d'être au lendemain lorsqu'on la quittait.

La vie privée d'une personne comme Mme Roland est d'un grand intérêt à étudier et à suivre dans son accroissement en raison de l'influence que cette femme étonnante exerça sur les événements de cette époque. Mlle Phlipon, lorsqu'elle épousa Roland, avait déjà un esprit arrêté et un jugement parfaitement éclairé. A quoi devait-elle cette perfection de conduite dans une femme de son âge? A sa propre nature elle-même, qui, appelée à lutter de bonne heure contre les difficultés d'une destinée de femme, sut les vaincre et la diriger à son tour.

Le premier obstacle qu'elle rencontra en son chemin de femme après la mort de sa mère, ce fut son père lui-même. Du vivant de sa femme, qu'il rendait peu heureuse, il sortait continuellement. Sa société, composée de gens qui aimaient l'esprit doux, causant, de Mme Phlipon, et en même temps celui plus éclairé, plus énergique de sa fille, déplaisait à M. Phlipon, qui disait *qu'il avait assez des arts* après avoir passé sept à huit heures dans son atelier le matin. Voilà comme il entendait les arts!

Après la mort de sa femme, il voulut remplir *ses devoirs de père*. Il demeura davantage chez lui. Mais comme ses manières avaient éloigné les amis de Marie, ils demeurèrent seuls et, pour ces deux êtres qui s'entendaient si peu, cette solitude ne pouvait être que pénible. Il y avait plus. Le souvenir de celle qui venait de mourir, loin d'être un lien qui détruisît la froideur entre eux, l'augmentait encore. Son aspect se présentait à l'un comme un remords, à l'autre comme un reproche. Pour rompre la glace qui s'étendait chaque jour sur leurs relations, Marie proposa à son père de faire son piquet. Cette offre, qu'il accepta,

était d'autant plus méritoire qu'elle détestait les cartes. Son père le savait. Dès lors le sacrifice de Marie fut d'autant plus perdu que son père était de ces hommes qui ne comprennent jamais la reconnaissance, parce qu'ils la considèrent comme imposée. C'est le raisonnement de tous les ingrats.

M. Phlipon était naturellement paresseux. La paresse est funeste à l'homme qui n'a pas l'esprit cultivé. Dès que l'amour du travail languit, les dangers sont là, et s'il s'éteint, les passions l'envahissent. Devenu veuf[1] au moment où le dérangement de ses affaires demandait qu'il fût plus sédentaire, M. Phlipon eut une maîtresse pour ne pas donner une belle-mère à sa fille. Il joua pour réparer les pertes qu'il faisait dans le commerce[2] et, sans cesser d'être honnête homme, il se ruina pour ne pas être ruiné. Sa fille n'avait que peu de bien du côté de sa mère, il fut perdu. Alors elle devint tout à fait malheureuse. Mais elle le supporta comme elle devait plus tard regarder la proscription et l'échafaud. Elle garda le silence vis-à-vis des parents de sa mère qui, en invoquant la loi, pouvaient mettre son bien à l'abri. Mais ses paroles eussent accusé son père, et pour Marie c'était un crime. La résignation, dans une âme comme la sienne et dans une nature puissante dans tout ce qu'elle éprouvait, est d'un bien plus grand mérite que la faiblesse passive de la douceur : elle souffrait et se taisait. Seule dans sa maison depuis le départ de Roland et celui de Sainte-Lette, que la maladie d'un ami

[1] Il avait un an de moins que sa femme.

[2] Le commerce des bijoux qu'il avait entrepris lorsque son état de graveur alla mal.

commun, Sevelinges, cet auteur que nous avons applaudi souvent, avait appelés à Rouen, Marie, tout à fait solitaire, partageait son temps entre des ouvrages de femme, la musique, le dessin et l'étude. Elle se détournait quelquefois de cette vie, qui n'était pas sans douceur, pour répondre à ceux qui se fâchaient de ne jamais trouver son père, qui ne rentrait souvent qu'au milieu de la nuit, furieux de toujours perdre, et doublement malheureux d'entraîner sa fille dans sa perte. Son atelier de graveur, mal dirigé, n'ayant plus de chef qui lui donnât ses soins, devenait désert de jour en jour, et maintenant deux élèves étaient ses seuls commensaux. Marie, ainsi abandonnée, ne sortait plus que pour aller chez ses grands-parents et à l'église. Dans ses courses elle était accompagnée de sa gouvernante, que j'appelle ainsi pour ne pas lui donner son vrai nom, qui est celui de *bonne*. C'était, dit elle-même Mme Roland, une petite femme de cinquante-cinq ans, maigre, propre, alerte, vive et gaie, qui adorait Marie, parce qu'elle lui rendait la vie douce.

Marie n'était pas dévote, elle ne l'avait jamais été. Du vivant de sa mère, qui l'était beaucoup et sans raisonnement, comme les personnes faibles sans instruction, Marie, qui l'adorait, remplissait minutieusement une foule de devoirs que, sans cela, elle eût, par son propre raisonnement, laissés de côté. Après la mort de sa mère, elle continua à remplir la partie extérieure de ces mêmes devoirs, parce que, disait-elle, « je me dois à l'édification de mon prochain et au bon ordre de la société. » Dans ce principe elle allait à l'église les dimanches et les jours de fêtes. Elle y portait, non pas la même onction qu'à douze ans, lors-

qu'un jour elle se crut enlevée au ciel[1], mais un air de décence et de recueillement fait pour servir d'exemple. Elle ne *lisait pas l'ordinaire de la messe*, mais toujours un bon livre de piété, comme saint Augustin, qu'elle préférait à tous les pères de l'Eglise. Ce fut dans ce temps qu'elle fit, comme elle le racontait elle-même fort plaisamment, son cours de *prédicateurs vivants et morts*. Elle aimait déjà l'éloquence de la chaire, comme plus tard elle aima l'éloquence tribunitienne. L'action de la parole pour diriger les masses lui paraissait la prérogative la plus noble et la plus admirable de l'homme. Elle se mit à relire Bossuet et Fléchier, Massillon et Bourdaloue ; elle lisait ces ouvrages avec attention et lenteur, comme il faut lire pour bien juger. Ce qui la frappa fortement, dit-elle, fut de voir combien les prédicateurs entendaient mal les intérêts de la religion, en faisant sans cesse intervenir les mystères dans leurs sermons.

— Il suit de là un néologisme qui nuit, disait-elle. au bien de la religion. Comment bien aimer ce qu'on ne comprend pas ?

Elle disait cela à l'abbé Lenfant, qui prenait plaisir dans ses derniers jours à chercher à convertir une personne aussi supérieure.

— Monsieur l'abbé, lui disait-elle, je vous admire beaucoup, mais je vous admirerais bien davantage si vous ne parliez pas toujours du diable et de l'incarnation.

[1] Lorsqu'elle avait douze ans, elle eut un jour un transport presque délirant, dans lequel elle vit la Vierge qui l'appelait, disait-elle, au couvent. On l'y mit pour faire sa première communion.

Enfin, à force de lire des sermons, il lui prit fantaisie d'en faire un ! Elle prit la plume et écrivit un sermon sur l'amour du prochain.

Elle n'aimait pas la dialectique de Bourdaloue, elle trouvait Fléchier froid, et Bossuet trop pompeux et trop peu charitable; c'était Massillon qu'elle aimait.

— Mais lorsque je distribuais ainsi mon affection et le blâme, disait-elle plus tard, c'est que je ne connaissais pas les orateurs protestants, et Blair devait me présenter la réunion de l'élégance à cette simplicité chrétienne que je cherchais en vain dans nos prédicateurs français.

Quelque corrompue que fût la société à cette époque, on eut un temps la mode des prédicateurs, comme on en aurait eu une autre. L'abbé Lenfant, le père Élisée, l'abbé Beauregard, eurent leur vogue. Il n'y eut pas jusqu'au père Bridaine qui ne fût charlatan à sa manière, car je ne me passionne pas du tout pour ces insolences chrétiennes du père Bridaine. Il fut charlatan en injuriant, tandis que les autres le furent en flattant; voilà toute la différence, et non parce qu'il aimait mieux le paysan que le châtelain. C'était une mode nouvelle, elle devait réussir et réussit en effet. Mais, un homme qui frappa beaucoup Mlle Phlipon, ce fut l'abbé Beauregard. C'était un petit homme, ayant une voix tonnante, qui surprenait en sortant de cette petite taille. Cette voix lui servait à faire entendre la parole de Dieu avec une violence qui n'était rien moins qu'évangélique. Il prenait un ton inspiré pour dire des choses vulgaires. Mais comme, à la chaire comme en tout, il suffit, IL FAUT même frapper plus fort que juste, il suit de là que l'abbé Beauregard, tout en se démenant dans sa

chaire comme une bête du Jardin des Plantes dans sa loge, tout en beuglant des pauvretés, persuadait aux gens, du moins à un grand nombre, que tout ce qu'il disait était fort beau.

Les temps ne sont pas changés ! Aujourd'hui comme alors, étonner les hommes, c'est les séduire, ils vous croient si vous parlez haut. C'est là tout le secret de la discipline, et la Révolution elle-même est là pour me donner raison. Quel est celui de ses dogmes qui fut inculqué par la seule persuasion ?

Ce n'est pas ma morale, au reste, mais cela est. Mme Roland disait, elle, qu'il était malheureux qu'aussitôt que les hommes étaient réunis en grand nombre, ils eussent plutôt de grandes oreilles qu'un grand sens.

Voici un fait concernant l'abbé Beauregard qui le résume assez drôlement.

L'abbé Beauregard se démenait un jour avec plus de violence que de coutume. La chaire retentissait sous ses pieds, dont il donnait des coups à briser le plancher ; ses bras, sa tête, toute sa petite personne était dans un état violent. Aussi était-il fort écouté d'un homme du peuple qui, debout en face du prédicateur, les yeux attachés sur lui, la bouche béante, laissait échapper parfois un cri admiratif ; mais son attention était stupide. Tout à coup il se tourne vers un de ses camarades qui était près de lui, et lui montrant le prédicateur avec une sorte de respect, il lui dit :

— Comme il sue !

Cet homme en admiration devant le prédicateur suant à grosses gouttes de l'exercice qu'il se donne pour parler avec ses bras, me fait croire à cette parole

de Phocion qui, ayant été applaudi dans une assemblée du peuple, demandait à ses amis s'il n'avait pas dit quelque sottise.

J'ai oublié de parler en son temps d'une aventure qui arriva à Marie avant la mort de sa mère. Plus tard, j'en rapporterai une concernant un homme de la même profession, et aussi tragique que celle-ci est comique. C'est un singulier rapport.

Mme Phlipon avait voulu que sa fille fût aussi bonne ménagère que femme bien élevée. C'était ensuite une chose de règle dans la bourgeoisie, avant la Révolution, d'être tout à la fois à la cuisine et dans le salon, quand on en avait un. Mlle Phlipon, naturellement studieuse, ne se souciait guère d'aller au marché avec la cuisinière de la maison ; mais sa mère avait parlé, et jamais elle n'avait résisté à sa volonté. Elle accompagnait donc la cuisinière chez les fournisseurs de la maison quelques fois dans la semaine.

Leur boucher était encore jeune et fort riche. Il avait une femme qu'il avait épousée en secondes noces et qui tenait fort bien sa place dans sa boutique. Cette femme était jeune, elle mourut et le laissa veuf une seconde fois ; Marie n'y fit attention que parce que le comptoir lui parut occupé par une figure étrangère. Quelques semaines après, Mme Phlipon étant aux Tuileries avec sa fille, elles virent passer devant elles un homme habillé de noir avec des dentelles fort propres qui leur fit une profonde révérence, s'adressant plus particulièrement à la mère qu'à la fille, et il passa son chemin. Le tour d'allée fini, il revint sur ses pas. Encore même révérence. Ce manège dura toute la promenade.

— Quel est cet homme? dit Mme Phlipon à sa fille.

— Je l'ignore, répondit Marie, cependant il me semble le connaître !

Au second tour, elle le regarda plus attentivement, et crut retrouver en lui les traits de leur boucher, mais la pensée ne lui en vint pas. Cependant à la troisième révérence, elle n'en put douter et le dit à sa mère. Elles rirent entre elles de la tournure demi-élégante du tueur de bœufs et elles n'y pensèrent plus.

Le dimanche suivant, même apparition, mêmes révérences. Cette fois, il n'y avait pas moyen de douter, le boucher semblait n'être venu que pour elles deux. Marie cessa d'accompagner la cuisinière. Elle fut malade. Le boucher envoya régulièrement savoir de ses nouvelles. Ce manège dura trois mois environ; pendant ce temps, et surtout celui de la maladie de Marie, il fut aussi attentif. Un soir M. Phlipon conduisit chez sa fille une vieille demoiselle dévote et importante qui, ne pouvant plus se marier, mariait les autres ou les en empêchait quand le bonheur devait s'ensuivre. On l'appelait Mlle Michon. Mlle Michon venait faire la demande de la main de Mlle Phlipon pour le boucher qui n'avait pu voir Marie sans en devenir passionnément amoureux. Il était veuf, mais âgé seulement de trente-quatre ans, et riche de 150,000 francs (somme énorme pour ce temps-là). Comme M. Phlipon laissait sa fille maîtresse de refuser ou d'accepter le parti proposé, Marie refusa aussi cérémonieusement que Mlle Michon était venue offrir ; mais elle et son père avaient grande envie de rire. Ils refusèrent toutefois très positivement, et Mlle Michon s'en fut très convaincue que Mlle Phlipon ne se marierait pas, puisqu'elle n'épousait pas son boucher.

Roland revint de son voyage. Marie le revit avec une sorte d'intérêt. Elle avait appris à le connaître pendant qu'il était absent, par la lecture d'un journal qu'il lui avait laissé, et qui parlait longuement de lui et de ses habitudes. Aussi, lorsque Roland la demanda en mariage, accorda-t-elle son consentement à l'instant même, mais ce fut avec une restriction qui ne peut étonner dans une pareille femme.

Son père était ruiné. Cinq cents livres de rentes, voilà tout ce qu'elle avait sauvé de cette fortune qu'elle devait avoir et dans laquelle elle avait été élevée. Elle le déclara à Roland avec la même franchise qu'elle aurait mise à lui parler d'une autre femme. Et puis son père pouvait faire un mauvais mariage qui rendrait son alliance honteuse. Elle dit enfin à Roland tout ce qui pouvait l'avertir et le détourner, et lui imposa même de faire ses réflexions pendant un certain temps. Mais tout fut inutile et elle fut enfin amenée à donner son consentement pour un mariage qui lui procurait à elle-même un bonheur qu'elle ne pouvait refuser. Mais il survint un incident dans lequel elle développa un caractère qui montrait dès lors ce qu'elle serait un jour.

Roland voulut parler à son père. Mais elle lui demanda de ne le faire que par écrit, et lorsqu'il serait de retour à Amiens. La lettre vint. M. Phlipon en fut mécontent. Depuis longtemps il trouvait Roland hors de ses goûts, même comme société. Qu'on juge de ce qu'il en pensait comme gendre ! Il refusa. Mlle Phlipon avait vingt-deux ans. Elle se retira dans un couvent et de là elle écrivit à Roland qu'elle le priait d'abandonner ses projets ; que, pour elle, elle allait fixer sa destinée. Elle abandonna la maison de

son père, que lui-même n'habitait presque plus, si ce n'est lorsqu'il rentrait du jeu, et alors il était ou ivre ou furieux. Elle n'aurait jamais quitté son père autrement. Elle était trop supérieure pour ne pas remplir les devoirs d'une fille envers son père. En quittant la maison, elle lui laissa pour satisfaire quelques dettes pressantes l'argenterie qui lui appartenait, n'emportant avec elle qu'une rente de cinq cents francs et sa garde-robe.

La manière dont elle vécut pendant six mois est fabuleuse. Elle avait de l'ordre et ne voulait pas faire de dettes ! Qu'on songe à ce qu'elle pouvait faire avec cinq cents francs de rente ! Elle ne vivait que de légumes cuits à l'eau avec un peu de beurre. Mais elle supportait toutes ces privations, le froid et même la faim ! Et cependant elle n'abandonna jamais son père. Elle allait raccommoder son linge, tandis qu'il passait sa vie dans les tripots et achevait d'y ruiner sa santé et son bonheur.

Au bout de six mois, Roland revint à Paris. Il fut au parloir et revit Marie. Il lui renouvela l'offre de sa main et la fit presser par un frère bénédictin qu'il avait, et qui enfin détruisit les scrupules de délicatesse qu'elle avait en n'apportant rien à un homme riche. Mais il avait aussi vingt ans de plus qu'elle, et cette différence était beaucoup dans une union telle que celle-ci. Elle se maria donc, et ce mariage fut pour Roland la source d'un bonheur qui, jusque-là, lui avait été inconnu !

Avant de la montrer comme femme mariée et maîtresse de maison autrement que dans la sphère bourgeoise, je dois dire qu'elle ne fut jamais heureuse. Elle fit tout pour la félicité de Roland, mais la sienne

ne fut jamais complète. Le caractère froid, compassé, presque puritain, de Roland le faisait peu aimer de ceux qui l'approchaient. Sa femme tenta de fondre cette glace qui enveloppait ainsi ses relations avec le monde. Elle y parvint, mais à ses dépens. Elle voyait dans son mari l'homme le plus estimable. Cette préférence exclusive lui fit supporter la vie. Mais, sans qu'elle le dise, on voit combien elle lui était pénible quelquefois.

Elle suivit pendant cette première année de son mariage, où ils étaient en voyageurs à Paris[1], un cours de botanique et un cours d'histoire naturelle. Ils vivaient en hôtel garni. La santé de Roland était délicate. Il n'y avait pas alors une foule de restaurateurs excellents qu'on pût prendre à son service comme un cuisinier à deux mille francs d'appointements. Mme Roland, pour parer à l'inconvénient par lequel la santé de son mari pouvait souffrir de cette mauvaise nourriture, *faisait elle-même* le dîner de son mari, occupation dont elle s'acquittait gracieusement en revenant de l'un de ses cours, et tout en relisant pour la centième fois une des belles vies de Plutarque.

Cette occupation constante de son mari était au reste ce qui pouvait le plus flatter Roland ; car il était tellement jaloux de l'affection de sa femme, même *la plus légitime*, qu'il exigea d'elle qu'elle vît moins souvent des amies de couvent auxquelles elle était fort attachée.

[1] Roland y était appelé par les intérêts généraux des manufactures. C'était un homme d'un grand talent lui-même comme manufacturier, et surtout *chef* d'une manufacture.

La vie privée de Mme Roland, dans laquelle la surprit la Révolution, avait quelque chose d'antique. Retirée à la campagne, près des montagnes du Beaujolais, dans un pays presque désert[1] et éloigné à cette époque de toutes les ressources qui, aujourd'hui, sont devenues familières au dernier paysan, mais qui à cette époque restaient encore ignorées, Mme Roland était la providence de toute la contrée. Elle était *médecin*, *juge*, dissipait les nuages politiques qui se levaient, malgré l'éloignement du ciel orageux des événements, au-dessus de la paisible retraite où vivait Marie. Ils étaient malheureusement encore trop près de Lyon.

Roland avait des principes arrêtés qui devaient le faire partisan de la Révolution aussitôt qu'elle s'annonça. Il y eut alors une profession de foi à réclamer de tous ceux qui pensaient, et qui devint pour la suite un motif de comparaison ou d'exclusion qui fit un grand mal, mais qui devait naturellement être expliquée selon le besoin du moment. Roland, démagogue pour ainsi dire en 1787, selon la noblesse aristocrate, était un royaliste *vendéen* pour la Montagne en 1793. Ce n'est pas l'homme qui avait changé, c'est le système dont il avait suivi la première bannière !

L'intégrité et la stricte observance que Roland apportait dans toutes ses démarches administratives le firent prendre en haine par tous ses collègues, dont

[1] Villefranche, demeure paternelle de M. Roland de la Platière. Il était d'une famille de robe noble et fort ancienne. Sa naissance était pour lui un motif d'orgueil, malgré ses idées de liberté.

il paraissait par sa conduite blâmer les actions et les sentiments. Membre de la municipalité de Lyon à une époque orageuse, ce fut alors qu'il fut à même d'apprécier le trésor que Dieu lui avait donné ! Mme Roland, enthousiaste de cette belle liberté, dont les premiers jours s'annonçaient à nous avec une pureté et une séduction de jeune vierge, s'enflamma pour cet ordre de choses ; et jamais, depuis qu'elle fit sa profession de foi, ses sentiments ne déviêrent de leur route. Mais à peine dans celle que la Révolution fit prendre à ses partisans, Roland s'aperçut qu'elle était hérissée de dangers. Sa femme le vit avant lui ; toutefois son austère probité devait la maintenir là où était le péril, et ils y demeurèrent tous deux. Roland était fait, malgré son extrême importance de lui-même, pour apprécier le mérite éminent de sa compagne. De ce jour il le reconnut et en remercia le ciel.

J'ai déjà dit combien les relations de société, soit littéraires, soit simplement sociales, avaient contribué à établir à cette époque une infinité de relations politiques qui, sans cela, n'eussent jamais existé. J'en trouve encore un exemple dans Brissot et Mme Roland.

Brissot de Varville était un homme non seulement de talent, mais fort spirituel, et de cet esprit français qui ressent le besoin de se communiquer par la causerie ou par la correspondance. Brissot fut de tous les Girondins peut-être le plus influent dans l'opinion révolutionnaire, et celui qui contribua le plus vivement à égarer dans les funestes voies que la Révolution ouvrit à ses admirateurs dans ses plus beaux jours. Roland n'était encore rien dans les affaires,

lorsque Brissot lut quelques ouvrages écrits par Roland, c'est-à-dire par sa femme, dans un style annonçant des principes aussi purs que le *Forum* de l'ancienne Rome aurait pu en offrir aux beaux temps de la république romaine. C'était ce qu'on cherchait sans le trouver alors. On rencontrait à chaque pas la caricature de l'antiquité, sans trouver un homme qui vous parlât le langage de la raison et de la patrie, de cette patrie sur les bords de la Seine, de la France enfin, et non Sparte et ses Thermopyles, Athènes et son Pirée, dont on nous assassinait tous les jours, et qui n'étaient que des rêves fantastiques dépourvus de bon sens même dans leurs fictions. Brissot, ravi de trouver une clarté d'expression pour rendre des sentiments vertueusement républicains, envoya ses ouvrages à Roland sans le connaître, en lui écrivant comme à un confrère, un émule en littérature, et en lui exprimant le désir de continuer la correspondance. Roland était alors à Lyon, comme inspecteur des manufactures et Brissot commençait une feuille périodique forte en raisonnement, et claire et concise autant que plus tard les journaux du temps devaient être obscurs et prolixes.

Roland ne fut pas séduit par le style de Brissot, et cela devait être. Roland avait une sécheresse qui ne devait pas comprendre Brissot et ses amis. Aussi Brissot ne fut-il entendu que de sa femme ; mais il le fut, et très bien. Elle lui répondit au nom de son mari, et la correspondance s'établit, tandis que Brissot et Roland étaient loin l'un de l'autre et ne s'étaient jamais vus. Enfin ils devinrent presque amis sans se connaître autrement que par une de ces correspondances qui deviennent intimes dès que l'âme est la

compagne de l'esprit, comme cela était dans les Girondins.

Une occasion précieuse se présenta pour que Roland fût introduit aux affaires. Un hiver affreux dans ses conséquences avait décimé pour ainsi dire les malheureux ouvriers de Lyon! Vingt mille étaient sans pain; les ressources manquaient entièrement et Lyon se trouvait endetté de quarante millions? Mme Roland dit à son mari :

— Mon ami, il faut solliciter de notre ville d'aller à Paris auprès de l'Assemblée constituante pour solliciter des secours pour la population lyonnaise : il faut partir!

Roland ne voulait pas de cette mission. Sa femme *le força* pour ainsi dire à l'accepter : la députation fut envoyée. Roland en fit partie, et elle arriva à Paris le 12 février 1791. C'était l'époque où tout ce qui avait une âme était appelé à en donner des preuves! L'austérité républicaine était dès lors aux prises avec l'intrigue et la plus basse des passions, la vengeance. C'était alors que tout le tiers-état bien pensant voulait enfin prouver que la nation française ne se composait pas seulement de quelques millions d'hommes, mais bien de la masse pensante et agissante. D'un autre côté, tout ce qui était agité par le besoin d'or pour satisfaire de honteuses passions criait aussi *vive la liberté!* pour opprimer tout ce qui n'était pas dans le sens de leur opinion. C'est dans cette ligne que je place Marat et Carrier et tout ce qui fut sanguinaire. C'est dans la première ligne que je mets les Girondins et Mme Roland; je la place dans cette ligne, parce que je répète qu'elle avait une âme d'homme supérieur dans un corps de femme.

Il est un homme dans ces factions que je ne place dans aucun parti, parce qu'il n'appartient à aucun, et qui, grand par ses facultés, mais petit par ses vices, ne put jamais prendre place parmi ceux qui l'auraient suivi et lui auraient prêté non seulement leur appui mais celui de l'or! de cette idole après laquelle il courait et à laquelle il sacrifia son honneur et sa vie! Cet homme est Mirabeau.

Arrivée le 12 février, le 13 au matin Mme Roland reçut la visite de Brissot. C'était un homme déjà bien important à cette époque de la Révolution que Brissot. Il avait une justesse de coup d'œil dans l'esprit et une austérité de principes qui devaient lui assurer la première place dans une république, si nous avions vraiment voulu la république au lieu *de jouer à la république!* Le seul défaut grave qu'on pouvait lui reprocher comme homme de parti était le côté moqueur de son esprit.

C'est une chose fort singulière que la première entrevue de deux personnes qui se sont beaucoup écrit sans s'être jamais rencontrées. Brissot connaissait Mme Roland, car il avait su la juger. Son âme s'était peinte dans ses lettres, et une femme comme elle avait paru à Brissot une merveille à conserver à leur parti, « si même, disait-il à Vergniaud, elle ne le dirigeait en entier! »

Vergniaud était du même avis! Quant à Mme Roland, le jugement qu'elle porta sur Brissot en le voyant fut différent de celui qu'elle avait été à même de concevoir d'après ses lettres. Elle vit en lui un homme fort habile et digne d'être à la tête d'une faction, mais dont la légèreté d'esprit ne convenait peut-être pas à la gravité des circonstances. Cependant elle fut char-

mée de ce rapprochement et comprit combien on pouvait avoir d'heureux et même de grands résultats avec cet homme.

Mais Brissot avait en effet de cette légèreté que nous ne pouvons nous défendre d'avoir, comme *inhérente* à notre nature française. Il en abusait surtout pour prendre à l'excès le côté plaisant d'une chose, quelque grave qu'elle fût[1].

— Il aurait trouvé à rire sur son enterrement, s'écriait l'abbé Maury.

— Comment donc! même sur le vôtre, disait Cazalès.

C'est de lui que Mirabeau disait: *Il juge bien l'homme et ne connaît pas les hommes.*

L'ami de Brissot était un homme bien remarquable, mais moins que lui; c'était *Pétion!* le roi de Paris. En le présentant à Mme Roland, il lui demanda la même permission pour plusieurs de ses amis. Mme Roland était sédentaire; on arrêta qu'elle recevrait ces messieurs *quatre fois* par semaine, le soir. Elle était bien logée et dans le centre de Paris.

Les amis dont parlait Brissot, c'étaient les Girondins!

De cette manière, ce parti, qui se formait alors, eut un centre pour se réunir; ce fut le premier point où il se centralisa. Quel salon que celui où ils causaient avec familiarité! Assise devant une table sur laquelle étaient quelques journaux et des brochures, Mme Roland

[1] Cette légèreté lui était reprochée dans l'Assemblée par le parti contraire, qui sut en tirer quelquefois de tristes arguments contre lui, mais il était toutefois un homme des plus supérieurs, quoi qu'en aient dit ses ennemis.

ne paraissait dans l'origine prendre aucune part à ces conférences qui déjà étaient d'un bien puissant intérêt pour elle. Mais quelle que fût son opinion, quelle que fût l'influence qu'elle exerçait sur tous ces hommes dont les regards cherchaient le sien pour approuver ou blâmer, jamais Mme Roland ne parut d'abord vouloir influencer les sentiments de ceux que Brissot lui présentait. Elle était pour eux maîtresse de maison prévenante, polie, gracieuse même, malgré l'austérité de ses principes à cette époque; mais jamais elle ne parut même s'écarter de cette façon d'agir lorsque plus tard son influence faisait mouvoir des factions. Qui croirait que, dans ces petits comités composés de Brissot, Pétion, Robespierre, Gensonné, Vergniaud, Guadet, Bazot, Fonfrède, Valazé, enfin tous ces hommes dont certes l'histoire a buriné plutôt qu'écrit les noms, Mme Roland distinguait surtout à cette époque Robespierre? Elle le jugeait le plus honnête de tous. Dans ces comités qui avaient lieu chez Mme Roland, on discutait des projets de loi, des plans réformateurs, des remontrances à la cour pour éloigner tous les favoris, Mme de Polignac surtout dont l'avidité, disait Robespierre, RUINERAIT enfin la France si cette femme y rentrait! On discutait beaucoup, on parlait longtemps, et au résumé, à la fin de la soirée, il se trouvait qu'on n'avait rien fait. Un soir, après avoir écouté en silence une partie de la conversation où Vergniaud avait été admirable et où Mme Roland lui avait répondu avec un talent qui aurait honoré la tribune la plus éloquente, Robespierre s'approcha d'elle et lui dit très bas en lui serrant la main :

— Quelle admirable éloquence! Vous m'avez fait mal. Employez donc ce don du ciel à convaincre ces

gens-là que, dans la prairie du Ruthly, Guillaume Tell ne parla que pour jurer d'exterminer les tyrans de la Suisse.

Cette remarque prouvait déjà la jalousie de Robespierre contre la Gironde qui était toute brillante d'éloquence. Mais il avait raison cependant et on ne pouvait nier que les paroles et les mots n'aient amené chez nous des abus qui ont fait plus de mal qu'on ne le croit.

On projetait souvent dans le salon de Mme Roland, dans ces comités du soir, beaucoup de décrets qui passaient ensuite à la Convention; mais la coalition de la minorité de la noblesse acheva d'affaiblir le côté gauche et opéra les maux de la réunion. Un soir, Mme Roland était seule. La réunion se faisait ordinairement vers sept ou huit heures; il n'en était que sept ou six et demie. Enfin, elle achevait à peine de dîner, lorsqu'elle vit arriver Robespierre. Il était seul aussi, chose assez rare car il était toujours accompagné de plusieurs de ses collègues. Il est à remarquer que dans ces réunions du soir chez Mme Roland il n'y avait aucune femme, elle y était seule. Quelquefois l'un des députés, marié, amenait sa femme, mais lorsque Mme Roland recevait un autre jour de la semaine; car les jours de réunion son salon était ouvert seulement aux notabilités politiques ou littéraires. Et puis en cela elle était comme beaucoup de femmes littéraires, ou bien étudiant, comme elle le faisait alors, la politique agitée qui menaçait de tout envahir. Une conversation légère n'était pas à l'unisson de pareille matière, et son langage n'aurait pas été compris par une femme sortant de chez Mlle Bertin ou venant de se faire coiffer par Léonard!

Robespierre témoigna à Mme Roland sa joie de la trouver seule.

— Nous allons causer à cœur ouvert, lui dit-il ; le voulez-vous?

Il prit une chaise en disant ces mots et se plaça tout auprès d'elle.

— Pouvez-vous en douter? lui dit-elle avec ce sourire bienveillant qui découvrait trente-deux perles.

— Eh bien ! écoutez donc ce que j'ai à vous dire, non seulement en mon nom, mais à celui de beaucoup de gens qui pensent qu'avec votre admirable éloquence et l'influence qu'elle vous donne sur les hommes tels que Brissot et Vergniaud, vous pouvez faire faire à la liberté, cette liberté dont vous êtes idolâtre, je le sais, et que je vénère moi-même autant qu'elle m'est chère ! Eh bien, vous pouvez beaucoup pour sa cause. Vous savez que dans vos réunions, quoique j'y sois fort assidu, je parle peu (c'était vrai) ; mais si je suis silencieux, j'écoute et je profite. JE SUIS TIMIDE ENSUITE et j'ose peu prendre la parole dans ces réunions devant des hommes tels que Guadet, Gensonné, Vergniaud ! Oh ! ce Vergniaud !

La manière dont il prononça ce nom aurait fait frémir si l'on avait alors connu Robespierre ! Mais bien loin de là, Mme Roland était convaincue *de sa bonté* et surtout de son amour pour la liberté et la patrie.

— Que puis-je faire ? dit-elle. Vous savez que nous ne sommes pas toujours du même avis, quoique de même opinion ; mais je suis disposée à tout pour la liberté.

— Eh bien donc, il faut que Brissot se détermine à faire un journal. La presse est de toutes les armes la plus meurtrière, la parole n'est rien à côté d'elle.

Un discours, quelque bien qu'il soit préparé, ne l'est jamais assez ; et puis, l'organe peut n'être pas heureusement harmonieux, la mémoire peut manquer, la timidité embarrasser votre débit. Que tout cela se trouve réuni, et une cause est manquée dans sa défense comme dans son attaque. Un journal, au contraire, est tout ce qu'il faut pour que nous frappions fort et juste. On est lu, on est relu, et la conviction atteint avant que la réfutation n'arrive ! Qu'importe une réponse qui vient huit jours ou vingt-quatre heures après ? A l'Assemblée, voyez l'abbé Maury et Mirabeau ! Ils se disent tous deux des mots admirables qui se détruisent l'un par l'autre. Et pourtant, Mirabeau a la victoire quoiqu'il soit moins éloquent que l'abbé, parce qu'il répond sur-le-champ et que le discours de l'autre, préparé depuis longtemps, est réduit au silence en un moment. Mais un journal qui prend l'initiative, car ce n'est que comme cela que je l'entends, est sûr de vaincre. Déterminez Brissot à faire un journal. Nous avons songé à cela, et nous avons dit que vous seule pouviez persuader Brissot.

Mme Roland s'engagea à ce que voulait Robespierre, avec d'autant plus de plaisir que c'était aussi depuis longtemps sa pensée. Elle parla à Brissot. Il prit feu à ce projet, et bientôt parut le premier numéro du journal intitulé *le Républicain*. Dumont le Genevois y travailla d'abord avec Brissot. Le nom du *gérant responsable* était celui d'un M. du Châtelet, militaire, et *homme de fer* plutôt qu'*homme de paille*. C'était cela qu'il fallait. Condorcet avait deux articles admirables qu'on allait y insérer, lorsque le journal fut arrêté et défendu ; je ne me rappelle plus bien à présent pour quelle raison. J'ai apporté ce fait, parce que

l'influence de Mme Roland requise par Robespierre pour l'établissement d'un journal m'a paru plaisante.

Une personne de mes amis, qui allait chez Mme Roland à cette époque, se trouva un jour chez elle avec Pétion, Robespierre et Brissot. C'était Desgenettes, neveu de Valazé. Il était alors fort jeune homme (dix-huit à vingt ans), et fort curieux de tout ce qui se faisait comme affaire politique. Ce jour était important, c'était celui de l'arrestation du roi à Varennes. En apparence Robespierre était frappé de terreur et pâle de crainte. Il disait que le parti républicain était perdu ; que, si les royalistes avaient de la raison, ils *égorgeraient* tout ce qu'il y avait de patriotes dans Paris et feraient une seconde Saint-Barthélemy ; que cela était à craindre, parce que la famille royale n'avait pas pris cette détermination sans avoir dans Paris un parti puissant. Brissot répondit, ainsi que Pétion, que cela n'était pas à craindre, et qu'au contraire, en fuyant, le roi avait *brisé* la royauté ; que sa fuite était sa perte et qu'il en fallait profiter ; que les dispositions du peuple étaient excellentes, parce qu'il était enfin éclairé sur celles de la cour et sur sa perfidie.

— Le roi ne veut plus de la constitution jurée, dit Brissot ; il en veut une plus homogène. C'est le moment de s'en emparer et de disposer les esprits à la République !

Robespierre était assis et mangeait ses ongles [1], manie qu'il avait, ainsi que de ricaner. Il se retourna à demi et dit avec un accent moqueur :

— Qu'est-ce que c'est d'abord qu'une république ?

Sans doute que Robespierre n'était pas *royaliste ;*

[1] Sylla mangeait aussi ses ongles.

mais ce mot dit avec ironie est bien fort et donne lieu à des réflexions, même dit en raillerie.

Je n'écris pas positivement une histoire politique ; mais toutes les fois que les personnages dont je m'occupe essentiellement ont des rapports directs avec les hommes du temps, je m'arrêterai à des détails même minutieux. C'est ainsi que je parlerai toujours de Mme Roland ; elle est dans ce genre la personne le plus en rapport avec les hommes influents de l'époque de 1791 jusqu'à celle où elle mourut. C'est une femme habile, à qui son esprit donnait dans son salon une influence grande et solennelle. C'est de là souvent que sont sorties les lois que nous voyons encore aujourd'hui comme les meilleures du code civil ! C'est sous sa direction cachée que l'Assemblée a souvent discuté des questions importantes. C'est dans ce petit salon particulier, avant d'aller dans ce ministère, ce lieu qu'elle ne quitta que pour la prison et l'échafaud, que Mme Roland est vraiment digne d'admiration. Je l'ai vue ainsi du moins, et j'espère rendre le portrait ressemblant.

Ainsi donc, puisque j'écris le *Salon de Mme Roland*, il me faut parler *de ce salon* lorsqu'elle fut à ce second ministère. Car l'inaction de Roland ne fut pas longue. Il fut rappelé au ministère, et là, comme au premier, sa femme fut tout pour lui comme pour son parti. Je m'étendrai peu sur les affaires politiques qui précédèrent cette rentrée ; elles eurent sans doute une immense influence, mais Mme Roland n'en eut pas une ostensible. Elle était bien sœur de la Gironde alors, mais non pas comme elle le fut sur les marches de l'échafaud [1].

[1] Ces détails m'ont été racontés pour la dixième fois par

Mme Roland aimait Pétion : cela m'étonne. Je ne crois pas que Pétion ait été jamais sincère ni avec la Révolution, ni avec le roi. Mais franche et naturelle, Mme Roland ne croyait pas qu'on pût tromper, et elle jugeait avec son propre cœur. Pétion était donc pour elle un exemple qu'elle se plaisait à suivre. Pétion ne recevait pas chez lui ; chose évidemment absurde ! Si l'on conspire dans un salon, ce n'est pas lorsqu'il y a deux cents personnes, et l'intérieur d'un homme d'État est bien plus redoutable pour le gouvernement lorsque son suisse consulte une liste pour laisser entrer chez son maître. Quant à Pétion, sa simplicité, disait-il, était la cause de sa *sauvagerie*.

Mme Roland n'avait pas de *sauvagerie*, mais le grand monde l'ennuyait. Aussi, dès *qu'elle* fut au ministère, elle déclara qu'elle ne recevrait que par invitations, et qu'elle n'aurait *point de maison* ouverte. Elle recevait cependant, mais de cette manière.

Elle donnait à dîner deux fois par semaine. L'un était consacré aux collègues de Roland. Ce dîner fut quelquefois la source de bien des querelles ! Ce fut surtout pendant le second ministère de Roland, lorsque Danton, Clavières, Monge, étaient ses collègues, lorsque, gonflé de fiel et de haine, Robespierre lançait sur Danton, parvenu au pouvoir avant lui, un regard d'anathème qui lui disait : *Tu mourras !*

L'autre dîner était consacré soit à des députés, soit à des employés au ministère, soit enfin à des hommes jetés dans les affaires publiques. La table de Mme Roland était toujours remarquablement bien servie, mais

une personne très connue dans cette malheureuse époque de la Révolution, et qui allait très souvent chez Mme Roland.

sans aucun luxe, du très beau linge, de beaux cristaux, une grande profusion de fleurs, mais peu d'argenterie, et pas du tout de vaisselle plate. Quinze couverts, c'était le plus petit nombre ; vingt personnes, le plus élevé. On ne faisait qu'un service, innovation que Mme Roland mit la première en usage. On dînait à cinq heures, pour laisser arriver les députés, dont les moments étaient incertains. Après le dîner, on retournait au salon, on y causait, et à neuf heures tout l'hôtel du ministère était désert et silencieux. Les autres jours de la semaine, Mme Roland dînait quelquefois seule avec son mari, quelquefois avec quelques amis, dont le nombre n'excédait jamais trois ou quatre. Sa fille Eudora dînait chez elle avec sa gouvernante, parce que les heures des repas étant irrégulières, Mme Roland ne voulait pas que sa fille en souffrît.

C'était un intérieur vraiment touchant que celui de cette maison, surtout dans l'intimité, et lorsque les favorisés étaient des hommes tels que Gensonné, Guadet, Vergniaud, Valazé ! Saints martyrs de la liberté[1] !

Un ami de Mme Roland, qui devint un habitué de sa maison, était Thomas Payne. Il avait été naturalisé Français. Connu par ses écrits, qui eurent une grande influence dans la guerre d'Amérique, et pouvaient en avoir une immense en Angleterre et en France, il avait une singularité attachée à lui qui mérite d'être signalée. Il entendait le français sans le parler, et Mme Roland

[1] On veut aujourd'hui ternir la gloire de la Gironde. — C'est injuste et de plus impolitique.

entendait l'anglais sans le parler aussi. Cependant ils avaient de longues conversations, parlant chacun dans leur langue. Mme Roland était une habile publiciste, et pouvait comprendre les hautes pensées de Payne, *qui éclairait mieux une révolution qu'il ne pouvait fonder une constitution*, dit Mme Roland.

David William, aussi mandé par la Convention, était un homme d'une grande habileté que Mme Roland avait admis dans son intérieur. Mais toutes les maisons de Paris ne ressemblaient pas à celle de Mme Roland. Le calme de son salon, quoique l'on y discutât souvent, contrastait étrangement avec le trouble des moindres réunions. Aussi s'empressa-t-il de retourner dans sa paisible patrie !

— Adieu, dit-il à Mme Roland, je vous quitte à regret ; mais je ne puis rien ici. On ne peut rien faire avec des hommes qui ne savent pas écouter. Vous autres Français, vous ne prenez pas la peine de conserver même la décence extérieure. L'étourderie, l'insouciance, la malpropreté, ne rendent pas un législateur plus savant, et rien n'est indifférent de ce qui frappe les yeux et se passe en public. Voyez quels hommes sont les députés depuis le 31 mai ! Ils parcourent Paris, ivres, à moitié vêtus, en veste, la tête coiffée d'un sale bonnet rouge !... *Savez-vous ce qui arrivera un jour ? C'est qu'ils tomberont tous, peuple et gouvernement, sous la verge d'un despote qui saura les assujèttir*[1].

Mais Danton était celui qui allait le plus souvent chez Mme Roland. Toujours il avait un prétexte pour lui parler et passer dans son appartement avec Fabre

[1] Propres paroles de David William.

d'Églantine. Souvent même il venait lui demander à dîner. C'était alors pour causer plus intimement *avec elle* et son mari des affaires publiques. En voyant cette figure atroce s'animer du feu sacré qui brûlait en son âme, on était surpris, au bout d'un certain temps, de s'habituer à elle, et même d'y trouver des beautés ! et pourtant jamais physionomie n'exprima, comme celle de cet homme, l'emportement des passions brutales. L'ambition devait le porter à abattre la tête de son concurrent, l'amour celle de son rival. Mais aussi cet homme pouvait donner sa vie pour un être aimé [1], comme la sacrifier pour sa patrie. Mais aussi, pour peu que le sort de cette même patrie lui parût en danger, Danton aurait tiré le poignard et conduit les assassins ! Cette époque, où il allait si souvent chez Mme Roland, était celle où il chantait les matines de septembre. On était aux vigiles de ces terribles jours, et Fabre d'Églantine, lui aussi, n'ignorait pas ce qui se préparait ! Croyait-il, comme Danton, que là était le salut de la patrie ? Mais n'abordons pas encore ce sujet, il viendra bien assez tôt !

Lorsque Roland fut appelé au ministère pour la première fois, il y eut le jour de sa présentation une question singulière agitée dans le salon de Mme Roland. J'ai oublié ce fait, mais il est toujours temps de revenir.

— Je viens vous demander votre avis, ma chère amie, lui dit son mari ; je le puis faire sans que

[1] Ce qu'il a fait, car c'est pour avoir aimé sa femme au point de ne la pouvoir quitter qu'il a été arrêté. On l'avait arrêté, il pouvait fuir.

l'on m'accuse de me laisser mener par ma femme, ajouta-t-il en riant. Comment me faut-il être habillé ?

— Comment? mais comme vous êtes tous les jours. Demandez à ces messieurs.

Mme Roland avait toujours la coutume de se référer à ceux qui l'entouraient avec une grâce charmante ; et dans cette occasion elle était encore aimable, car c'était évidemment de son ressort.

Tous furent de son avis, excepté Robespierre.

— Il faut faire comme tout le monde, dit-il.

— Eh bien ! il fait *comme tout le monde.*

— Non pas, car ses souliers, toujours attachés avec des cordons, ne se porteraient pas dans une assemblée ordinaire.

— Avez-vous oublié, dit Mme Roland avec une amertume qu'elle voulait vainement déguiser, que le jour où les trois corps furent introduits chez le roi, on jugea à propos de n'ouvrir qu'un battant de porte pour le tiers état. Mon mari n'est que du tiers état, et *pour ce tiers état*, tout est assez bon. Il ne faut pas porter des objets qui ne sont pas faits pour nous, non plus que la terre elle-même *n'est pas faite* pour nous ! Il faut un *sentier* frayé pour les pas d'une caste méprisée. A la cour nous ne sommes que des parias !

Ses narines s'ouvraient et paraissaient trembler ; ses lèvres étaient plus vermeilles, et sa voix émue ressemblait alors au tintement d'une cloche d'argent.

Enfin la présentation par Dumouriez eut lieu le lendemain. Lorsque le chapeau rond, les souliers à cordons furent aperçus par l'huissier de la chambre,

il demeura stupéfait, et dit à Dumouriez, qui était alors ministre des affaires étrangères :

— Monsieur ! Eh quoi ? Sans boucles à ses souliers !

— Ah ! s'écria Dumouriez, tout est perdu ! Pas de boucles aux souliers ! !

Ce conseil de Mme Roland ne fut pas le seul effet de son influence sur les affaires à cette époque, et la disgrâce de Roland et sa sortie de son premier ministère, événement d'une grande influence, furent encore l'effet d'une de ces séances qui avaient lieu chez Mme Roland autrefois quatre jours par semaine, et lorsqu'elle fut au ministère ce fut tous les jours.

Ce qui causa véritablement la disgrâce de Rolland, disgrâce venue de la cour, tandis que la seconde vint de la Convention, fut une lettre écrite au roi par Roland. Cette lettre n'est pas dans tous les Mémoires du temps[1]. Mais Bonnecarrère me l'a laissé copier dans les papiers qu'il avait à Versailles, papiers où il y a des trésors précieux, et dont je crois que son fils, son seul héritier, ignore la valeur.

« Sire, l'état actuel de la France ne peut subsister longtemps. C'est un état de crise dont la violence a atteint le plus haut degré, etc. »

Roland remit sa lettre au roi. Servan, ministre de la guerre, remit aussi une lettre ou une note dans le même genre, et tout le ministère, Clavières, Roland, Servan, etc., se trouvant de la même opinion, *donna*

[1] Bonnecarrère, témoin oculaire du fait, m'a dit que le roi fut au moment de faire sortir Roland du salon. Ce fut la reine qui le retint. On a prétendu que ce fait avait été considéré comme une offense par le roi, et qu'il ne le pardonna pas à Roland, et surtout à sa femme.

plutôt qu'il ne *reçut* sa démission. Il y a dans ce fait une grande conséquence par les suites qu'eut ce changement de ministère. Mme Roland n'avait pas toujours en vue alors dans ses actions le salut de la patrie. Il ne dépendait pas seulement de démarches du genre de celle-ci. Il ne s'agissait pas seulement de montrer au roi qu'une *femme* avait du pouvoir sur son mari et sur une partie de l'Assemblée. Mme Roland en avait un grand sans doute à cette époque, et la Gironde, toute à elle, répondait à son appel. Mais le motif de la résistance de Roland était noble et beau. Il s'agissait du camp de vingt mille hommes sous Paris.

Servan était aussi un homme d'un beau caractère.

— Comme ministre de la guerre, vous vous perdez si vous consentez, lui dit Mme Roland.

— Soyez tranquille, mon honneur et mon cœur me défendront.

— Comment le roi a-t-il pris votre avis?

— Fort mal ; il m'a tourné le dos, et à peine étais-je rentré que Dumouriez est venu me prendre le portefeuille, qu'il garde en attendant.

— Dumouriez !

— Oui.

— Mais comment se fait-il qu'il se trouve en faveur ?

— Par la reine. Bonnecarrère est fort en crédit près d'elle par une intrigue de femme du côté de la comtesse Diane de Polignac. Les femmes sont puissantes à cette cour. Et quand des personnes comme celle que je viens de nommer font et défont des ministres, une monarchie peut se dire perdue[1].

[1] Voir à ce sujet *l'essai* de M. de Châteaubriand *sur les Révolutions*, 1798, Londres.

— Dumouriez ! répéta Mme Roland. Dumouriez et Bonnecarrère !

— Oui, celui-ci a un des portefeuilles, je ne sais lequel. C'est un homme de beaucoup d'esprit, qui a fait pour l'intrigue plus que jamais personne n'a fait pour le bien. Si cet homme avait autant travaillé pour être honnête homme qu'il l'a fait pour arriver à être un Figaro politique, il mériterait une statue !

— Mais comment allez-vous vous en tirer tous, tant que vous êtes ?

— Nous venons à vous ! Clavières, votre mari et moi, il faut que vous nous donniez une direction de conduite et même une lettre dans laquelle nous donnons tous notre démission.

— Ah ! je le veux bien, dit Mme Roland ; aussi vous serez servis, je vous le jure, à souhait. Car ce ministère, cette politique, cela m'éloigne de mes occupations chéries. Et certes ce que me donnent en dédommagement ces grandeurs-là ne vaut pas la peine qu'on leur sacrifie une heure de sa vie privée !

Les ministres étaient donc réunis au nombre de quatre chez Mme Roland, le soir du jour où Servan avait parlé au roi et où Roland avait donné sa lettre. Assis en rond autour d'une table verte sur laquelle étaient des papiers et une écritoire, les quatre ministres observaient avec une sorte de joie inquiète Mme Roland, dans la rédaction silencieuse de la lettre qu'elle faisait au nom de tous. Duranthon[1], du parti de Dumouriez, était devant la cheminée et, quoiqu'on fût au mois de juin, il y était debout, relevant les basques de son habit pour se donner une conte-

[1] Ministre de la justice.

nance, comme tous les hommes médiocres qui trahissent et sont au-dessous de la trahison. Il s'était fait attendre plus d'une heure au rendez-vous de ses collègues. Clavières ne l'aimait pas, et toutes les fois que Mme Roland le consultait de l'œil ou de la voix, Clavières haussait les épaules, en lui disant tout bas :

— Laissez-le donc à lui-même, nous n'en voulons pas plus dans notre disgrâce que nous n'en voulions dans notre prospérité.

Au moment où Mme Rolland allait lire sa lettre, un message du roi mande M. Duranthon au château, mais SEUL ! Mme Roland jette sa plume en s'écriant :

— Nos lenteurs nous ont fait perdre l'initiative. C'est votre démission qu'on vous envoie.

C'était vrai.

Au bout d'une heure, Duranthon revint. Il avait une figure assez ridicule habituellement : son air était celui d'une vieille femme avec ses petits traits mal arrangés, ses rides mal placées ; cette peau d'une teinte blafarde avait de la ressemblance avec des joues fardées ; enfin il avait une figure déplaisante et désagréable à l'excès. Mme Roland le supportait, mais avec grand'peine. Il était vain, sans talent, et n'avait pour lui que la réputation d'un honnête homme qu'il vint perdre dans ce ministère sans en attraper une autre. C'était bien la peine d'être ministre.

En le voyant arriver avec une physionomie abattue, comme s'il avait appris la mort de son fils unique, ses collègues et Mme Roland ne purent retenir un éclat de rire. Il tira alors de sa poche un papier, qu'il allait lire avec une figure de circonstance qui ne laissait pas d'avoir son prix, lorsque Mme Roland s'écria :

— M. Duranthon, c'est la démission de mon mari et la vôtre que vous apportez là, n'est-il pas vrai? Donnez donc, mon Dieu!

Et elle lui prend les papiers de la main. C'était en effet la démission des quatre ministres!

— Mon ami, dit-elle à son mari, c'est encore mieux mérité de notre part que de celle de ces messieurs! Mais le roi ne l'annoncera pas à l'Assemblée! et puisqu'il n'a pas profité de la leçon de votre lettre de ce matin, il faut rendre ces leçons utiles au public, en les lui faisant connaître. Je ne vois rien de plus conséquent au courage de l'avoir écrite que celui d'en envoyer une copie à l'Assemblée! Au moins, en apprenant votre renvoi, elle en apprendra la cause.

Cette idée devait plaire à Roland. Il la saisit, la lettre fut envoyée à l'Assemblée. On sait comment elle accueillit le renvoi des trois ministres! Elle ordonna d'abord l'impression de la lettre et son envoi dans les départements, en faisant une mention honorable de la conduite des trois ministres.

Après cette dernière marque de courage, Mme Roland rentra dans sa vie privée. Mais elle n'y retrouva plus la paix et le repos. Elle voyait sa patrie livrée au malheur et sentait dans son cœur tout ce qui pouvait donner peut-être d'utiles lumières. Elle était réduite au silence et à se consumer par son propre feu!

SALON DE MME DE BRIENNE

ET

DU CARDINAL DE LOMÉNIE

C'était une femme assez laide que Mme de Brienne, et qui, en cas de besoin, aurait pu se faire passer pour un homme. Elle avait des moustaches, même de la barbe, et sa voix et sa démarche ne donnaient pas le démenti à ce premier aspect masculin. Elle avait, dit-on, de l'esprit; je ne puis le nier, parce qu'elle ne m'a pas prouvé le contraire. Tout ce que je puis dire, c'est que je ne voudrais pas en avoir un semblable.

Elle avait eu un salon composé de parties assez originales pour faire un tout au milieu duquel on se plaisait. L'àbbé Morellet, qui en était un des plus intimes, me dit, lorsque je lui racontai comment j'avais connu Mme la comtesse de Brienne, que son intimité était fort agréable, et que les habitués de cette maison y trouvaient du charme. A cela je ne puis rien objecter. J'ai vu aussi le salon de Mme de

Brienne, à Brienne, lorsque Madame Mère y fut passer quelques jours, de Pont-sur-Seine, son château. Mais, à cette seconde époque, il ne restait plus rien, à ce que me dit le cardinal Maury, de la comtesse de Brienne d'*autrefois*.

Son salon, soit à Brienne, soit à Paris, avait toujours été le rendez-vous d'hommes supérieurs et même célèbres : l'abbé Morellet, Marmontel, Chamfort, La Harpe, Suard, Condorcet, Turgot, Buffon, Malesherbes, Helvétius et sa femme, etc., et plusieurs artistes fameux, tels que Piccini, David, dont le talent commençait déjà à se faire connaître. Cette réunion, à laquelle venaient se joindre plusieurs femmes spirituelles et remarquables, était en renom à Paris, et les étrangers qui arrivaient, n'importe de quel pays, se faisaient présenter chez la comtesse de Brienne.

L'abbé Morellet est celui dont j'ai tiré les renseignements les plus exacts sur cet intérieur. Il était à la fois disciple de Quesnay, ami de d'Alembert, camarade de Delille, et savant enfin tout autant qu'il faut pour montrer que la cloison du cabinet d'études n'était pas tellement épaisse qu'il n'y entendît souvent le bruit du monde. Seulement il montra qu'il n'avait fait que traverser la *logomachie* de Quesnay, ne prit des économistes que le vrai et l'utile, et l'appliqua au commerce, qui chaque jour à cette époque devenait presque toute la politique des temps modernes. On estimait l'abbé Morellet ; on l'aimait. J'ai entendu dire à Mme Helvétius qu'elle ne savait jamais comment elle aimait M. Morellet, si c'était comme un frère ou bien un père devant lequel elle allait s'agenouiller ; et Mme Helvétius n'était pas prodigue de ces paroles-là.

Le château de Brienne, dont je parlerai d'abord comme un premier établissement de la famille de Brienne, mérite déjà une mention particulière à lui seul, et voici comment :

L'abbé de Brienne, depuis cardinal de Loménie, archevêque de Toulouse, puis de Sens, ministre constitutionnel, l'un des hommes peut-être qui ont le plus nui à la France, mais qui l'a expié par une mort terrible, cet homme n'était pas originairement destiné à un si brillant avenir, ni à des malheurs si retentissants. Cependant, il prévoyait sa haute fortune et il a eu à cet égard une seconde vue. Fils d'un père et d'une mère qui n'avaient pas quinze mille livres de rentes, sans aucune place à la cour, l'abbé de Brienne descendait des Loménie, secrétaires d'État sous Henri III et Henri IV, Louis XIII et Louis XIV. Malgré son peu de fortune, il pensait à devenir ministre, étant encore sur les bancs du séminaire, ce fameux séminaire des *trente-trois*, si renommé pour la force et la bonté des études. L'abbé de Loménie, comme on l'appelait alors, n'était pas l'aîné de sa famille, il était le second ; son frère aîné fut tué au combat d'Exiles. L'abbé de Loménie avait alors vingt-un ans ; il ne possédait qu'un chétif prieuré en Languedoc du revenu de quinze cents livres par an, et de plus quelques barils de cuisses d'oie dont il régalait ses amis lorsqu'il avait oublié lui-même de les manger, ce qui était rare. Il devenait l'aîné de sa maison par la mort de son frère, mais il rêvait déjà d'être un jour *cardinal-premier-ministre!* Cela fut, mais au lieu de la soutane du cardinal de Richelieu, il ne revêtit que sa plus méchante doublure. Il laissa donc le droit de perpétuer le nom de Brienne à son plus jeune frère,

et poursuivit ses études ecclésiastiques, convaincu qu'il trouverait dans l'état de prêtre ce qu'une autre carrière lui refuserait. Il fallait que sa confiance fût bien grande, car il était encore en sorbonne qu'il traçait le plan d'un château royal ! Et le château de Brienne, dont la construction a coûté deux millions, a été bâti sur les plans du cardinal, lorsqu'il était encore abbé de Loménie. Il avait fait en même temps le plan des routes magnifiques qui devaient conduire à ce château, soit de Paris soit de Troyes. N'avais-je pas raison de dire que le château méritait bien un mot sur lui seul? Tout en rêvant cependant à ce roman qui ne paraissait pas devoir s'accomplir, un événement extraordinaire lui donna une nouvelle confiance dans la pensée qu'il serait un jour le premier de l'État. Son frère, qui n'avait rien de remarquable, épousa M[lle] Clément, fille d'un homme extrêmement riche, de la haute finance, qui avait laissé trois millions. Le frère ne regarda pas à la figure de la future, qui avait, comme je l'ai dit, une vraie tournure d'héritière ;

Et trois millions d'écus avec elle obtenus
La firent à ses yeux plus belle que Vénus.

On arrondit la petite terre de Brienne en Champagne, on acheta les propriétés environnantes, et bientôt le revenu de la terre de Brienne fut porté à cent mille francs annuellement. Un mauvais donjon était tout ce qui restait de l'ancien château, et M. l'abbé Morellet y ayant été un jour avec l'abbé de Loménie, qui n'était encore que simple grand-vicaire de l'archevêque de Rouen à Pontoise, pour juger des pro-

grès des travaux, ils logèrent dans l'ancien château, dont il ne restait debout qu'un mauvais pavillon. Le lendemain de leur arrivée, lorsque l'abbé Morellet voulut se lever, il fallut qu'il attendît qu'on lui trouvât des souliers, il n'en avait plus qu'un, l'autre avait été mangé par les rats.

Sur ces mêmes ruines, et lorsqu'on eût coupé tout le sommet d'une montagne de laquelle on domine un pays immense, on construisit un magnifique château, édifice vraiment digne de la curiosité d'un voyageur; j'ai été frappée de la magnificence simple et bien entendue qui a ordonné cette construction. C'est un si grand avantage que la réunion du luxe et du goût [1] !

Les Brienne, une fois établis dans cette belle demeure, y tinrent l'état d'une haute et puissante famille. La noblesse de la province de Champagne, celle plus élégante de Paris et de la cour, venaient y faire de longs séjours; on y chassait avec un luxe qui n'appartenait qu'à un souverain, des distractions tout à fait impossibles dans d'autres châteaux y étaient aussi données de cette manière. Un cabinet d'histoire

[1] L'esplanade produite par l'enlèvement du sommet de la montagne est un ouvrage vraiment curieux. C'est sur cette esplanade qu'est bâti le nouveau château, ayant vingt-sept croisées de face. Un immense corps de logis avec deux beaux pavillons et deux pavillons isolés, des communs aussi beaux que pour une demeure royale; un chemin allant du château au bourg de Brienne, construit sur des arches et traversant un vallon très profond, une salle de spectacle; des souterrains admirables par leur beauté et surtout leur utilité, en ce qu'ils assainissent le château, mille dépendances, enfin, toutes faites avec grandeur et le plus souvent dans un but utile, font de cette demeure un lieu tout à fait digne d'un souverain.

naturelle, un cabinet de physique étaient expliqués, mis à la portée de tous, même des femmes, par un physicien de mérite que M. de Brienne attachait pour la saison à son château, c'était M. de Parcieux. Il faisait des cours de physique et de chimie, à cette époque où Mesmer et les merveilles de Cagliostro rendaient avide de ces sortes de connaissances. Mme la duchesse de Brissac, autrefois Mme de Cossé, se trouvant à Pont[1] lorsque Mme de Brienne y vint pour voir *Madame Mère*, lui rappela comme le château de Brienne avait été amusant, une année qu'elle lui cita, et en effet, on y jouait, on y lisait des vers, enfin on y faisait ce qui plaisait.

Habituellement la vie y était toujours amusante, mais c'était surtout aux fêtes du comte et de la comtesse de Brienne que la magnificence se déployait dans toute sa volonté d'être royale. Il y avait souvent au château de Brienne plus de quarante maîtres venus de Paris, sans compter la foule des villes voisines, des châteaux environnants et puis les musiciens, les artistes venus de Paris, les tables dressées dans le parc, les cris de : *Vive M. le comte! Vive Mme la comtesse!* Ce mouvement extérieur, accompagné d'une activité égale dans le château, donnait vraiment ces jours-là au château de Brienne l'aspect d'une demeure royale, et dans ces journées-là, l'archevêque de Toulouse, car il l'était alors, pouvait en effet croire qu'il arriverait à la magnificence du cardinal de Richelieu,

[1] Pont-sur-Seine, terre de Madame Mère; ce château, fort vaste et fort beau, était la seule chose remarquable de cette propriété. Il n'y avait pour parc qu'une étendue de terrain tout à fait inculte et sans ombrage. Ce château avait appartenu avant la révolution, à M. le prince de Lusace (Xavier).

lorsqu'il se faisait porter par vingt-quatre gentilshommes et que les murailles des villes s'abattaient devant lui.

Un des plaisirs les plus vifs de Brienne, c'était la comédie ; on la jouait souvent et bien. On y donnait des pièces toujours spirituelles et bien représentées, parce que les auteurs veillaient eux-mêmes à la mise en scène. Après la représentation de la pièce, qui était une comédie ou un petit opéra, on donnait de charmants ballets où dansait la jolie Mme d'Houdetot, Mme de Damas, Mme de Simiane et d'autres jeunes et jolies personnes. Cette dernière chose donnait à Brienne l'éclat et la magnificence d'une maison de prince, et certes j'en connais plusieurs en Allemagne et en Italie qui n'offrent pas même de point de comparaison avec l'état que tenaient le comte de Brienne et le cardinal de Loménie à Brienne. La renommée de Brienne succéda à Chanteloup. J'ai beaucoup entendu parler aussi de Chanteloup, mais Brienne avait l'avantage d'être beaucoup plus rapproché de Paris et pour la facilité du mouvement que nécessite une aussi grande maison, cet agrément était immense.

Le cardinal de Loménie avait une figure agréable, il avait même une sorte de beauté, le front élevé, le nez droit ; mais en regardant attentivement ce visage, on y trouvait ce qu'on voit toujours chez ceux qui doivent mourir de mort violente : une expression malheureuse annonçant une grande infortune.

On a beaucoup parlé de l'archevêque de Toulouse ; c'est un homme qui ne méritait ni son élévation ni sa chute et encore moins sa renommée. Il avait des moyens cependant, mais non pas assez pour se mettre à la tête d'une faction. *Le parti des prélats poli-*

tiques, connu dans l'église de France sous le nom de prélats administrateurs, qui prit hautement le parti de M. de Malesherbes et de M. Turgot, était composé de Mgr de Toulouse, de M. Dillon, archevêque de Narbonne, président-né des États de Languedoc, homme de génie, mais paresseux. Il avait de l'ambition, et cette ambition était peut-être plus fondée que celle de Loménie, mais constamment contrarié par la reine, qui ne l'aimait pas, il ne put succéder à M. de Maurepas, comme il en avait eu la pensée. Il a fait beaucoup de bien dans le Languedoc et mon père avait une profonde estime pour lui.

A côté de M. de Dillon, dans le parti des *prélats administrateurs*, on voyait M. de Loménie, jaloux de l'archevêque de Narbonne; il ne l'en accueillait pas moins avec une amitié apparente et M. de Dillon était une des personnes habituées du salons de Loménie lorsqu'il était hors de son diocèse, ce qui arrivait souvent.

Loménie avait pour lui la grande faveur de la reine. Il avait un esprit fin et délié, de l'esprit d'intrigue surtout, habile à faire valoir le plan des autres, ayant plus de pétulance que de vivacité dans les idées, plus de vanité que d'orgueil ou de sentiment de juste estime de soi-même. La reine avait juré qu'elle en ferait un ministre et malheureusement elle eut assez de faveur auprès du roi pour triompher de ses répugnances à lui-même, car Louis XVI ne l'aimait pas. Entièrement dévoué aux intérêts de la reine, ami intime de M. de Vermont, son instituteur, que lui-même avait envoyé à Vienne, affectant la prétention de succéder à M. de Maurepas, il disait hautement qu'un ministère ordinaire ne lui suffisait pas

et qu'il ne voulait que de la première place. Il eût été plus tôt en effet ce qu'il désirait tant, si M. de Vergennes, en qui le roi avait une grande confiance, ne l'eût éloigné de cette nomination. Mais à la chute de M. de Calonne, la reine fit enfin nommer M. l'archevêque de Toulouse au ministère.

C'est pour arriver à son but que M. de Loménie avait organisé le château de Brienne comme il l'était. En revenant de ces fêtes somptueuses, en entendant raconter les enchantements de ce palais de fées par les jeunes femmes qui avaient contribué à la magie de ces fêtes ravissantes, dont le seul récit charmait la reine et même le roi, ces relations concouraient encore à entourer le nom de Mgr de Toulouse d'une auréole plus lumineuse. Mme de Damas, Mme d'Houdetot, Mme de Duras, toutes ces femmes par leur grâce et leur beauté faisaient à elles seules le charme de ces fêtes enchantées, et le récit qu'elles en firent souvent devant le roi restait, en apparence cependant, bien au-dessous de la vérité de ces magiques plaisirs.

— Savez-vous que j'aurais presque le désir d'aller voir une de ces fêtes de Brienne? dit un jour Louis XVI à la reine.

— Ah! sire, s'écria-t-elle, ce serait un beau jour pour M. de Loménie! mais il faudrait aussi faire le même honneur à M. le duc de Choiseul.

Ce nom gâta tout. En l'entendant prononcer, le roi fronça le sourcil et ne reparla plus du voyage de Brienne.

Le parti des prélats administrateurs était, comme on le pense, dans l'intimité de la famille de Brienne. Les prélats les plus zélés, comme M. de Dillon, M. de

Cicé, archevêque de Bordeaux, M. de la Luzerne, évêque de Langres, élève et ancien grand-vicaire de M. de Dillon, Colbert, évêque de Rhodez, affectaient, avec quelques autres, de professer l'esprit *économiste* et réformateur, pour être à la mode. A eux se joignaient M. Turgot et son frère le chevalier, ainsi que le marquis de Condorcet, qui était aussi l'un des habitués de Brienne, quoique d'un esprit plus grave que les hommes qui faisaient le fond de la société de Mme de Brienne. Il portait sur sa figure cette même expression sinistre annonçant une fin malheureuse. Un autre homme, qui périt aussi comme eux, Chamfort, homme d'un haut mérite, mais malheureux et dont la fin tragique fut l'une des scènes terribles de notre révolution [1].

C'était du sein de ces plaisirs dont j'ai fait la relation que l'archevêque de Toulouse faisait jouer les nombreux ressorts qui devaient enfin mettre en mouvement ce qui devait le porter au ministère ; il savait qu'en France et dans le pays de la cour surtout, il faut que les femmes soient les auxiliaires employés. Depuis que la cour de France existe, nous avons vu la vérité de cette doctrine mise en œuvre. Le cardinal de Richelieu, en attirant la haute noblesse à la cour, en la rendant oisive, a donné passage à toutes les intrigues les plus actives. Rien ne se fit plus que par les femmes une fois qu'ayant cessé d'être châtelaines, elles sont venues sur un théâtre où l'action

[1] Il est à remarquer que, dans cette société de Brienne, il y eut trois suicides d'hommes très remarquables. Condorcet, Chamfort et le cardinal. Tous les trois incrédules, sans religion! Voilà quel fut le résultat de la croyance philosophique.

toute préparée les engageait à prendre un rôle dans la pièce. Suivez l'état de la société depuis Louis XIII et voyez dans quel lieu se forment les conspirations. C'est dans le salon de Mme de Longueville, c'est chez Mme de Chevreuse, Mme de Montbazon et plus tard Mme Tallien, Mme de Staël, Mme Château-Regnault et une foule de femmes qui dans la révolution ont été non seulement activement importantes, mais dont l'influence fut discrète et puissante.

M. de Boisgelin, archevêque d'Aix, était dans le parti des *prélats administrateurs* et fit beaucoup de bien dans la Provence comme M. de Dillon dans le Languedoc [1].

Puisque j'ai parlé du château de Brienne, voici une chanson qui fut chantée le jour de la Saint-Louis, pour l'inauguration du nouveau château. Elle peint l'intérieur de la maison d'une manière assez vraie.

Sur l'air : *Dans le fond d'une rivière.*

Dans le plus beau jour du monde,
A Brienne consacré,
Quand son nom est célébré
Par vos santés à la ronde,
Je chanterai de nouveau,
Si votre voix me seconde,
Je chanterai de nouveau
Et Brienne et son château.

Voyez ce lieu délectable,
Où les bons mets, les bons vins,

[1] A l'époque même de la révolution, on disait dans les villages du Languedoc, et je l'ai entendu moi-même : *Ah! c'est encore de l'ouvrage de notre bon archevêque, de notre père!* Il était adoré dans tout son diocèse.

A vos désirs incertains
Offrent un choix agréable.
Comus donna ce projet
Pour placer les dieux à table;
Comus donna ce projet
Du plus beau temple qu'était.

Au salon si je vous mène,
Vous admirerez encor,
Non pas la pourpre ni l'or
Qu'étale une pompe vaine,
Mais une noble grandeur
D'où tout s'arrache avec peine,
Mais une noble grandeur
Symbole d'un noble cœur.

Là, d'un temple de Thalie
Il[1] a tracé les contours;
Le ton du monde et des cours
A l'art de Baron[2] s'allie.
Le vice et les préjugés,
Enfants de notre folie,
Le vice et les préjugés
En riant sont corrigés.

Des lieux où la trompe sonne,
Je vois sortir à grands flots
Chiens et chasseurs et chevaux,
Que même ardeur aiguillonne.
Diane apprête ses traits
Comme la fière Bellone;
Diane apprête ses traits
Pour les monstres des forêts.

. . . .
. . . .

[1] Brienne.
[2] Fameux comédien.

Puisque ce séjour abonde
En biens, en plaisirs si grands,
Revenons-y tous les ans
De tout autre lieu du monde.
J'y chanterai de nouveau
Si votre voix me seconde,
J'y chanterai de nouveau
Et Brienne et son château.

Cette chanson est de l'abbé Morellet; on voit qu'il écrivait mieux en prose qu'en vers.

C'est ainsi que se passait la vie à Brienne, au milieu d'une société nombreuse et pourtant choisie : de bonnes conversations, des fêtes et des plaisirs, voilà la vie comme il faut la mener; nous l'ignorons maintenant, c'est un secret perdu.

Mais du sein de cette réunion de joies et de plaisirs, un orage s'avançait menaçant et terrible : les jeunes femmes commencèrent à sourire avec moins d'abandon; leurs joues rosées devinrent pâles, car elles craignirent pour un père, un mari, un frère, un amant, un ami. Hélas! à cette époque, quelles sont les affections qui ne furent pas d'abord froissées par le sort, déchirées et baignées dans le sang!

M. de Loménie fut ministre, son ambition fut satisfaite. Mais combien alors il regretta les jours tranquilles de Brienne! J'ai souvent pensé, en me trouvant dans la pièce qui faisait son cabinet, et dans laquelle j'attendais quelquefois des heures entières lorsque j'étais de service auprès de Madame Mère[1],

[1] L'hôtel de Madame Mère était l'hôtel de Brienne; il est situé rue Saint-Dominique, faubourg Saint-Germain. C'est aujourd'hui le ministère de la guerre.

combien peut-être M. de Loménie y avait fait entendre des plaintes trop longtemps contenues dans le monde! Cette maison m'a toujours imprimé une profonde tristesse lorsque ma pensée me reportait vers une époque passée au milieu des troubles affreux dont le sang du malheureux archevêque de Sens avait augmenté l'horreur.

Sans doute M. de Loménie fit des fautes dans son administration, mais ces fautes n'étaient pas de nature à lui donner vis-à-vis de la nation l'aspect d'un homme qu'il fallait conduire à la mort. Le jour où il fut décidé qu'il sortait du ministère, tous les jeunes avocats, toutes les têtes ardentes qui rêvaient déjà la révolution, portèrent, sur la place de Grève, un mannequin habillé comme l'archevêque et le brûlèrent. Il y eut du tumulte; le chevalier Dubois, commandant alors le guet de Paris, fit tirer sur la multitude et plusieurs personnes tombèrent. Hélas! ce ne fut pas la première fois que les pavés de la Grève furent rougis du sang français autrement que par le supplice d'un criminel.

Cette affaire, que je ne raconte pas plus longuement, au reste, dans cet ouvrage, parce que ce n'est pas mon but, l'est avec beaucoup de détails dans mes Mémoires sur Napoléon et sur la révolution.

Cependant, s'il était condamné par un parti, M. de Loménie était excusé par l'autre, à la tête duquel était la reine. Mais il y avait une autre faction qui lui était nuisible plus peut-être que l'autre ne lui était favorable, et cela par la conséquence toute naturelle que le mal blesse bien plus avant que le bien ne produit de bien lui-même. Ces factions qui se levaient avec haine, même contre M. de Loménie, étaient conduites

par des femmes choquées dans quelques prétentions au château de Brienne, parce qu'elles jouaient mal la comédie, par exemple, et qui, ayant été exclues d'un rôle, n'avaient jamais pardonné au maître du château qui n'avait pas voulu qu'elles fussent ridicules. De là des haines plus ou moins gratuites, mais toutes funestes à celui qu'elles frappaient. Mme de Coigny était une des plus acharnées contre l'archevêque. Jeune, jolie, charmante, fort grande dame, riche, elle avait tous les droits d'une femme à la mode pour paraître sur le théâtre de Brienne; mais sa voix avait un tel accent qu'il était impossible de lui donner un rôle. Soit qu'elle crût que l'archevêque ne pouvait récuser ses droits, soit qu'elle se fît elle-même illusion sur cette voix vraiment désagréable, elle ne pardonna pas le refus qu'elle essuya, quoiqu'il fût entouré de tout ce qui pouvait l'adoucir. Elle fut une des plus ferventes à poursuivre l'archevêque lorsqu'il fut une fois sorti du ministère; elle était pourtant bonne et la personne la plus sociable surtout dans sa jeunesse; elle était fille de M. de Conflans.

Sans être beau, le cardinal de Loménie en avait l'apparence; j'ai vu beaucoup de ses portraits dans sa famille qui me donnent de lui cette idée, du moins. Mais il avait dans le regard, dans le sourire, dans l'ensemble de la physionomie, cette expression malheureuse qui révèle une destinée funeste. Il avait de l'esprit, contait bien et avait dans les manières cette sorte de charme attaché aux positions élevées et qui donne une teinte que nul autre ne peut recevoir. C'était là un des sujets de sarcasme les plus amers, peut-être même de haine de la classe inférieure envers

la noblesse de France. Le cardinal de Loménie avait de la hauteur, mais jamais une fois qu'il était dans le monde ; alors il devenait l'un des hommes les plus aimables du salon de sa belle-sœur.

L'abbé Delille était l'un des habitués les plus assidus de la société de Mme la comtesse de Brienne ; mais il avait été trop dévoué aux exilés de Chanteloup pour que Brienne l'accueillît comme un ami. Cependant l'abbé Delille aurait voulu être bien venu dans ce palais enchanté, où les plaisirs étaient si admirablement variés, qu'on doutait encore s'il n'y avait pas un peu de magie dans leur exécution. Les poètes qui chantaient ses merveilles recevaient la lumière de leur gloire. L'abbé le savait bien ; à cette époque, cependant, il n'avait pas besoin d'un reflet étranger pour se montrer comme l'une de nos gloires littéraires. *Les Jardins* avaient paru, ainsi que plusieurs autres ouvrages.

L'abbé Delille n'avait nullement la figure et la tournure de ce qu'on pourrait penser de lui en lisant, par exemple, son poème de l'*Imagination* et quelques passages des différentes traductions qu'il a faites ; il avait une physionomie fine et railleuse et qui s'accordait mal avec des traits assez forts pour n'avoir rien de gracieux ; il était même laid. Son nez était gros ; ses sourcils avançaient sur ses yeux, dont le globe était fort couvert par la paupière. Son sourire avait presque toujours de la malice, et dans sa conversation on retrouvait cette disposition. Avant son émigration, lorsqu'il était à Brienne, par exemple, il était alors Jacques Delille, l'un de ces abbés musqués dont Rivarol fit un si plaisant portrait, lorsque l'abbé Delille, par un oubli impardonnable, s'avisa d'omettre

le jardin potager dans *les Jardins*. Rivarol fit alors une satire intitulée : *le Chou et le Navet*, qui est dans tous les recueils de pièces détachées et que, pour cette raison, je ne transcris pas ici. L'abbé Delille, enfant trouvé à la porte de l'hospice de la Pitié à Clermont, en Auvergne, fut traité sans merci par Rivarol dans cette pièce de vers ; mais il avait, dit-on, cherché cette correction par l'air dégagé avec lequel il accueillait les moindres avis.

— *Ingrat!* lui disait le chou, tu m'oublies! et pourtant

Ma feuille t'a nourri, mon ombre t'a vu naître!
— *Le Ciel fit les navets d'un naturel plus doux*,
Dit le navet au chou. Et puis console-toi,
Car... *ses vers passeront, les navets resteront.*

Il y a dans toute cette pièce un esprit charmant contre lequel aurait échoué tout le talent poétique de l'abbé Delille, s'il avait voulu y répondre. Il y a une autre pièce dans le même genre, excepté qu'elle ne s'adresse pas à un individu, mais à l'époque. C'est la satire de Berchoux, parlant aux Grecs et aux Romains. Il y a là-dedans un véritable sel attique ; ce peut n'être *plus de mode*, comme on le dit assez bêtement — j'en demande pardon à ceux qui parlent ainsi — mais j'avoue que j'éprouve du plaisir à lire ce qui est spirituel, de quelque époque et dans quelque époque que cela arrive et soit écrit. Le Dante, l'Arioste, Pétrarque, Homère, pour remonter plus haut, tous ces hommes-là m'amusent, ou m'intéressent même et les siècles disparaissent devant l'intérêt de la pensée, lorsque le poète sait l'éveiller.

L'abbé Dellile avait, comme je l'ai dit, beaucoup de malice dans sa conversation et dans sa physionomie. Je ne l'ai connu qu'aveugle et escorté de sa femme, ce qui en faisait l'être le plus désagréable à supporter. J'en reparlerai plus tard, à l'époque de son entrée en France. L'abbé Delille et le cardinal Maury, tous deux dans un genre opposé, sont deux hommes remarquables dans leur changement de carrière littéraire et politique en tout ce qu'elle tient au monde.

L'abbé Maury, comme on l'appelait avant la révolution et pendant ses premières années, est un nom sur lequel l'attention se porte aussitôt qu'on le prononce. Il avait tout ce qui exclut de la bonne compagnie; et pourtant il allait dans les maisons, non seulement les plus distinguées comme rang et comme pouvoir, mais chez les femmes les plus à la mode, comme Mme de Beauvau, Mme de Simiane, Mme de Coigny et plusieurs autres, dont la jeunesse, l'élégance et l'agréable esprit attiraient encore plus de monde chez elles que leur grand état de maison.

L'abbé Maury était parti de son village, auprès d'Avignon, avec deux chemises dans un sac, son bréviaire et quelques mouchoirs. Son gousset était léger et tout à fait en harmonie avec son bagage; mais il avait vingt ans, une santé robuste, un esprit ayant la conscience de ce qu'il pouvait, et devant lui une époque qui accueillait tout ce qui la comprenait; avec d'aussi grands avantages, on est bien puissant contre le sort, me disait le cardinal lui-même. Il se mit donc en route gaiement pour Paris, mais à pied, car il n'avait pas de quoi faire le voyage en voiture. Parmi toutes ses facultés agissantes, celle de manger *toujours* était la plus prononcée. Il cheminait donc en

songeant, en composant son premier sermon, en rêvant enfin, lorsqu'il fut joint par un jeune homme aussi mince et délicat que l'abbé Maury était robuste et carré. Le jeune homme pâle et maigre avait aussi un petit paquet au bout d'un bâton, il était pauvre comme l'abbé Maury, allait à Paris comme lui, et comme lui enfin croyait trouver à Paris un monde de merveilles dans lequel ils allaient être admis sur leur première demande.

— Je ne désire qu'une chose, je suis modeste, dit le jeune homme pâle, je ne demande qu'à faire l'autopsie du premier prince ou de la première princesse de la famille royale qui mourra.

— Ah ! monsieur est donc médecin, chirurgien ?

— Je suis *docteur*, monsieur.

Le futur cardinal se découvrit devant la science voyageant à pied.

— Quant à moi, dit-il, mon ambition ne s'élève pas beaucoup plus haut que la vôtre. Je voudrais faire l'oraison funèbre du prince ou de la princesse dont vous *scalpelleriez* le corps.

— Ah ! monsieur est ecclésiastique ?

Et le jeune homme pâle se découvrit en s'inclinant très bas devant le jeune abbé, qu'il aurait soupçonné, à sa taille robuste, sa mine fleurie, être plutôt un futur colonel qu'un futur archevêque.

La connaissance fut bientôt faite ; les deux jeunes gens se confièrent leurs projets, leurs espérances, hélas ! elles étaient nulles, car elles ne reposaient que sur leur volonté profondément déterminée. Ils s'unirent enfin de cette confiance que les malheureux ont l'un pour l'autre, et qui n'existe pas parmi les gens heureux. Ils firent leur route pédestrement et

gaiement, arrivèrent à Paris, furent tous deux se loger dans une chambre, au cinquième étage, puis furent remettre le peu de lettres de recommandation qu'ils avaient et attendirent les événements.

Ils n'attendirent pas longtemps. Il mourut une jeune princesse, fille du dauphin et de la dauphine. Le jeune abbé, aidé de ses protecteurs qu'il ne cessait de voir chaque jour, fit son oraison funèbre. Le médecin l'embauma. — Savez-vous le nom de ces deux jeunes gens ? L'un est, comme je vous l'ai dit, l'abbé Maury ; l'autre était M. Portal, qui est mort premier médecin du roi, laissant cent mille livres de rentes à ses enfants[1]. La seule chose qu'il avait conservée de sa figure de grande route, c'était sa pâleur et sa maigreur. — Elles étaient au point de faire demander si le malade n'avait pas eu besoin de prendre de l'air, et si, étant mort tandis qu'il était levé, on n'avait pas oublié de le recoucher. Il joignait à cela une voix tellement éteinte, que l'illusion eût été entière s'il avait eu la fantaisie de jouer le mort.

— Mais cela porte malheur, me disait-il un jour, après avoir lui-même plaisanté sur cette apparence mortuaire, qui l'enveloppait comme un vrai linceul !

Il était aimable, Portal ; il savait une foule d'anecdotes, qu'il racontait à merveille quand on savait *jouer* de lui, comme le disait ma mère. Sa perruque, cette petite figure toute grippée plutôt que ridée, cette pâleur de mort sur ce visage qui souriait avec une

[1] Il n'a laissé qu'une fille, Mme Lamourier, qui à son tour n'a également qu'une fille, qu'elle a mariée il y a trois à quatre ans.

voix cassée et des yeux atones, tous ces détails formaient un ensemble qui avait à lui seul assez d'originalité pour plaire lorsqu'il accompagnait le récit amusant de quelque drôle d'histoire dont les personnages pouvaient être annoncés ou sortaient de chez nous. — Portal était médecin de tout ce qui était à la mode avant la révolution. Lui, Tronchin, le docteur Petit et le docteur Thouvenel étaient les seuls brevetés pour envoyer les gens dans l'autre monde ou les retenir dans celui-ci.

Thouvenel avait beaucoup de crédit auprès des femmes à vapeur ; il était non seulement partisan du magnétisme[1], mais l'un des sectaires les plus dévoués à la faction du baquet, et même un peu à celle de Cagliostro. Cette époque fut bien remarquable par les suites de la crédulité de plusieurs individus dont l'influence était fort importante. Thouvenel était un homme fort spirituel, un esprit mordant et avec de la réplique. Il racontait aussi de bonnes histoires du château de Brienne.

Chamfort était encore un habitué de cette société où les idées nouvelles étaient toutes bien accueillies. Fils naturel et frappé de cet anathème que la société de l'époque précédente lançait sur chaque enfant fruit d'une de ces unions réprouvées par le monde, Chamfort sentit ce malheur plus vivement peut-être qu'aucun autre enfant dans cette même position ; sans appui, sans protection, ignorant même jusqu'au nom de son père, il prit ce nom de Chamfort, bien décidé à l'illustrer par lui-même comme s'il en eût reçu

[1] Thouvenel a été mon médecin pendant plusieurs années. Il est mort d'une apoplexie séreuse.

l'obligation de cent aïeux : il essaya tout ce qu'un homme peut tenter en ce monde par l'industrie sans intrigue ; partout il échoua. Enfin un riche Liégeois, qui croyait aimer les lettres, prit Chamfort comme secrétaire. Celui-ci partit avec son nouveau protecteur, et peu de temps après il revint à Paris abreuvé de malheurs et de tout ce qui fait l'amertume d'une situation dépendante rendue plus horrible par la dureté du protecteur. Chamfort rapporta de Spa et de Cologne, où il avait résidé, une amertume triste et souffrante, une âme abattue et découragée ! Le *Journal encyclopédique* se formait alors, il y écrivit ; et pendant deux ans l'infortuné vécut ainsi du fruit de son labeur, voyant chacune de ses lignes trempées de larmes et de la sueur brûlante de l'excès du travail. C'est ainsi que chacun de ses repas, le repos de ses nuits, étaient empoisonnés et troublés par la crainte de n'avoir pas de lendemain ! Il fit ensuite *la Jeune Indienne* puis *le Marchand de Smyrne*, jolie petite pièce, qui se joue encore à la Comédie-Française ; plusieurs *éloges* couronnés à l'Académie[1] ; une tragédie, mauvaise selon La Harpe, et passable selon quelques autres ; la reine en accepta l'hommage, et accorda sa faveur à l'auteur. Enfin le prince de Condé le nomma son secrétaire de commandements ! Il avait donc une existence morale ! La société ne le repoussait plus ! Il disait en pleurant à un ami qui le félicitait de sa nomination :

— Ah ! c'est que j'étais bien malheureux, voyez-

[1] *Éloges de Molière et de La Fontaine.* Ces deux morceaux sont peut-être ce que Chamfort a écrit de mieux.

vous, car le jour qui se levait pour moi me menaçait de n'avoir pas de lendemain!

L'année suivante, il fut reçu à l'Académie. Il écrivait en général avec une manière à lui, dans laquelle on trouve un néologisme peu favorable à la diction de Chamfort lui-même, qui aimait à traduire ordinairement sa pensée. Son talent dramatique était peu remarquable; il était paradoxal, défaut immense pour un auteur dramatique, comme obstacle au dialogue et à la marche de la pièce. Mais dans la conversation il était parfaitement aimable; il avait de l'âme et du mouvement sans tristesse, quoiqu'il en eût beaucoup dans son organisation naturelle. Dans cette lutte incessante qu'il soutenait contre la société, comme individu que son code proscrivait, Chamfort avait puisé des idées qui le portèrent à l'instant au niveau de 1789, lorsque la dernière pierre de la Bastille vint à tomber! Aucune influence préservatrice n'avait entouré son cœur, qui reçut de vives et profondes blessures, dont la cicatrice fut toujours douloureuse. Aussi fut-il un des premiers à crier : *Vive la liberté!* et surtout *l'égalité!* Toutefois cette cause, qu'il embrassa avec ardeur, lui devint fatale; il perdit le peu qui lui avait été donné, ses pensions et sa place à l'Académie. Mais il n'en demeura pas moins attaché aux principes de la cause républicaine; et quand la tempête politique gronda plus forte et plus dangereuse, sa voix s'éleva au-dessus de celle des orages pour rappeler la nation à l'ordre et au devoir.

La fraternité des hommes de sang de la révolution, disait-il, *est celle de Caïn, sois mon frère ou bien je te tue!...*

Il fut arrêté et jeté dans un cachot; ses amis — et ils

étaient nombreux — parvinrent à le faire mettre en liberté. Il retourna chez lui. Mais cette nouvelle persécution du sort le trouva sans force et sans courage! Être frappé par la main d'un frère lui parut une injustice plus impossible à supporter qu'aucune de celles qui lui avaient été infligées jusque-là! la prison surtout! oh! la prison!

— Jamais je ne repasserai sous les voûtes d'un cachot! répétait-il en frémissant.

Il tint parole.

Dénoncé une seconde fois au comité de salut public, il vit arriver chez lui les soldats et les officiers civils chargés de l'arrêter. Il les reçut avec calme, les pria seulement de vouloir bien attendre qu'il changeât de vêtements et demanda la permission de passer dans un cabinet qui n'avait pas d'issue. A peine y fut-il entré que, saisissant un pistolet chargé qu'il tenait toujours prêt, il le tire à bout portant en visant au front; mais il se manque, et le coup fracasse le haut du nez et enfonce l'œil droit! Résolu à mourir, il prend un rasoir, se donne plusieurs coups dans la gorge, se frappe au cœur, et enfin vaincu par la douleur, il pousse un cri, et tombe baigné dans son sang! Cependant on travaillait à enfoncer la porte, car le coup de pistolet avait donné l'alarme; mais la porte était forte et résista longtemps; enfin on parvint à la briser; on entre, on trouve le malheureux vivant encore, palpitant au milieu d'une mer de sang et voulant dicter ses dernières volontés. Les médecins voulurent lui mettre un appareil.

— Laissez-moi, leur dit-il, et que l'un de vous écrive plutôt ce que je vais dire.

Et il dicte :

« Moi, Sébastien-Roch-Nicolas Chamfort, déclare avoir voulu mourir plutôt en homme libre qu'en esclave, ne voulant pas être reconduit dans une prison et perdre ainsi ma noble dignité d'homme ; et je déclare que, si l'on voulait m'y traîner en l'état où je suis, il me reste encore assez de force pour achever ce que j'ai commencé. Je suis UN HOMME LIBRE, et ne rentrerai jamais vivant dans une prison. »

Il souffrit plusieurs heures les plus atroces douleurs. Enfin il expira le 13 avril 1794.

Il a fait beaucoup de travaux importants pour Mirabeau, qui, malgré son beau talent, employait assez souvent celui des autres lorsqu'il leur en reconnaissait, et dans son opinion Chamfort était placé très haut.

Les autres habitués du salon de Brienne étaient, comme je l'ai dit, Condorcet, Marmontel, l'abbé Morellet, l'abbé Delille et plusieurs autres littérateurs dont les talents comme écrivains peuvent n'être pas de premier ordre, mais qui étaient fort aimables, comme fournissant à la conversation ; M. le chevalier de Boufflers, si spirituel, car alors l'auteur d'*Aline* était dans toute sa fraîcheur ; il faisait des lectures de son joli conte, qui étaient fort recherchées, et qui, en vérité, donnaient un grand plaisir à ceux assez heureux pour les entendre. Marmontel mit à la mode pendant une saison un genre de distraction tout à fait agréable en ce qu'il flattait l'amour-propre sans faire souffrir celui des autres.

On faisait le portrait écrit d'une femme de la société, et chacun lisait le soir ce qu'il avait composé dans la journée. Mme de Damas, jeune et jolie femme, eut le plaisir d'entendre d'elle un des plus jolis éloges

qu'une femme puisse recevoir, car elle fut louée par une autre femme : Mme de Brienne, alors jeune et fort spirituelle, fit un portrait écrit de Mme de Damas, dont j'ai entendu quelque partie, et qui était vraiment charmant. Il y avait une sorte d'émulation toute spéciale et toute flatteuse dans cette occupation directe d'une femme ou d'un homme par un ami. Mme Necker avait aussi ce talent à un degré remarquable. Le portrait de Mme la duchesse de Lauzun est une des jolies choses en ce genre qui nous restent de cette époque. Thomas fut celui qui remit à la mode ce genre d'amusement littéraire fort en usage sous Louis XIV, mais oublié depuis.

Marmontel faisait aussi beaucoup de portraits. Neveu de l'abbé Morellet par son mariage avec sa nièce, il était parfaitement accueilli à Brienne, et le cardinal lui témoignait une estime particulière ; mais il était peu propre au genre léger et tout entier d'agrément ; et lorsque Marmontel voulait sortir de sa manière romanesque, il montrait aussitôt l'auteur des *Contes moraux*, et parlait de la marquise de Duras, de Mme d'Egmont, comme il faisait parler Annette et Lubin. Il n'avait pas de *trait* dans l'esprit, pour me servir d'une expression de ce temps-là, qui chez nous peint d'un seul mot. C'est ainsi que cette réunion d'hommes et de femmes aimables faisait de Brienne un lieu de délices. Il se joignait à cet agrément, qui fournissait aux plaisirs de chaque jour, un sujet de bonheur et de paix qui ne pouvait qu'augmenter le charme de ce beau lieu ; c'était la bonté inépuisable du comte et de la comtesse de Brienne. On citait de cette bonté des traits vraiment touchants. Un jour le comte apprend que les lapins d'une garenne à laquelle

il tenait beaucoup commettaient de grands dégâts ; il donne aussitôt l'ordre d'entourer la garenne d'un mur élevé à ses frais. Un malheureux ne s'adressait jamais à lui sans en être écouté et soulagé. Un hospice pour les malades, des écoles pour les enfants, une école militaire, tous ces bienfaits étaient l'ouvrage de l'archevêque et de son frère. Pour le comte de Brienne, il avait peu d'esprit, mais un sens droit, une manière toujours indulgente de voir les choses et de les juger. Il avait été ministre malgré lui, et n'avait accepté que pour ne pas faire de peine à son frère l'archevêque, lorsque celui-ci était parvenu au premier ministère. Il quitta donc la place sans regret, et retourna dans sa paisible retraite, espérant y retrouver le repos. Mais le malheur avait frappé un premier coup, et il ne devait plus s'arrêter. Qui aurait prévu cependant, lorsque les plus belles fêtes faisaient retentir les salons et les jardins de Brienne des accents d'une joie heureuse, que quelques années plus tard cette belle demeure entendrait les cris du désespoir !

Lorsque le comte de Brienne fut arrêté et conduit à Paris, plus de trente villages environnants réclamèrent pour lui. Mais telle était la rage stupide des bourreaux de cette époque, qu'on ne voulut voir dans cette démarche qu'un acte insurrectionnel. Le malheureux périt sur l'échafaud !

L'archevêque avait été jeté dans une prison de Sens, puis ensuite, à la fin du mois de février 1794, il avait été transféré chez lui avec des gardes qui ne le perdaient de *vue sous aucun prétexte*. Un jour, il dormait. Des gardes, accompagnés d'un commissaire du gouvernement, viennent de nouveau l'arrêter. Le malheureux vit qu'il était perdu et son parti fut pris.

Son frère devait venir le voir le lendemain de Brienne. L'archevêque demande à l'attendre. Indignement traité par les exécuteurs de l'ordre, il reçoit une funeste impression de cette sévérité et de l'horreur de sa position. Autour de lui était la belle Mme de Canisy, sa mère, mère de la belle duchesse de Vicence, et les trois jeunes Loménie, ses neveux. Sa tête se perdit, et le lendemain matin, son frère le comte de Loménie, partant pour voir mettre les scellés à Brienne, entra dans la chambre de l'archevêque, et le trouva mort dans son lit; il s'était empoisonné avec le poison composé par Cabanis lui-même : du *stramonium* combiné avec de l'opium.

L'archevêque de Brienne a fait de grandes fautes dans son ministère. Je suis fâchée d'ajouter un mot de blâme à cette fin si désastreuse, mais la vérité est là pour l'histoire, et elle est sévère pour l'innocent comme pour le coupable. Et l'on ne peut se dissimuler que l'archevêque de Sens n'ait commis des fautes graves, surtout depuis la révolution, dans le premier ministère à la tête duquel il était.

J'ai entendu raconter à l'empereur une histoire assez extraordinaire qui aurait eu lieu au château de Brienne, alors qu'il était le rendez-vous de toutes les joies. L'empereur n'y était pas admis alors, il le fut depuis, et on le comblait même de bontés; mais il savait beaucoup de choses par le retour de quelques-uns de ses camarades que leurs relations de famille faisaient admettre au château lors des vacances.

Un jeune homme de la société de Mme de Brienne avait un caractère tellement désagréable qu'on ne pouvait vivre avec lui en bonne harmonie. Il avait surtout beaucoup de prétentions et, entre autres, celle de n'a-

voir jamais peur. Un soir, la discussion s'échauffe; quatre personnes de la société font le pari avec ce jeune homme qu'avant six mois il aura été effrayé: il accepte; les conditions sont arrêtées; cent louis de pari seront payés par le jeune homme s'il perd, cent louis seront payés par les attaquants si le jeune homme sort vainqueur de la lutte.

Pendant les premiers temps, les choses furent assez bien. Quelque *bourrue* que fût l'humeur de cet homme, elle ne tenait pas, elle cédait même parfois aux bouffonnes inspirations de ses amis. Le premier mois s'écoula sans qu'il eût cédé une seule fois à de la peur. On avait arrêté de ne continuer la chose qu'à Brienne.

Un jour, les quatre amis se dirent qu'il y avait une sorte de honte à n'avoir pas encore réussi. L'un d'eux fit une proposition qui fut adoptée et mise à exécution le soir même.

J'ai déjà dit qu'il y avait à Brienne, dans les premières années de la construction du château neuf, quelques restes d'un vieux pavillon de l'ancienne construction, où les rats mangeaient les souliers de l'abbé Morellet; ce pavillon servait à loger des jeunes gens lorsque le château avait plus de monde qu'il n'en pouvait contenir. L'on se trouvait précisément dans cette circonstance et le jeune homme poursuivi y logeait, ainsi que quelques-uns de ses amis.

Le temps avait été orageux tout le jour. Le soir la tempête s'était apaisée, mais sans avoir éclaté, et, lorsqu'on se retira, le temps avait cette pesanteur qui accable et rend malade.

— Voilà une nuit pour une apparition! dirent les jeunes fous à leur ami.

— Vraiment, leur répondit-il, je lui conseille de venir, elle sera bien venue.

Et les saluant d'un air ironique, il rentra dans son appartement.

L'air était lourd, l'atmosphère accablante ; le jeune homme se laissa aller sur un fauteuil, dont les pieds vermoulus le soutenaient à peine, et là il eut d'étranges visions. Bientôt ses idées s'embrouillèrent, et il tomba dans un sommeil étrange. Son domestique le réveilla de cette sorte de torpeur, il se coucha presque malade et succombant à une impression toute nerveuse qui ne pouvait être naturelle, même par l'effet de la tempête.

La chambre où il se trouvait était éloignée de toute la partie occupée même de ce pavillon déjà assez désert, elle était vaste et sombre. Un lit à colonnes torses, garni de rideaux en point de Hongrie, était la pièce la plus remarquable de l'ameublement. Le jeune homme l'avait longtemps considéré avant de se coucher.

— Mon Dieu ! avait-il dit, c'est comme un tombeau !

La chaleur accablante qu'il faisait et le temps orageux l'eurent bientôt endormi profondément et il était enseveli dans son premier sommeil, lorsqu'un son plaintif le réveilla en sursaut. Ce bruit est près de lui, il est contre son oreille ! Il se lève sur son séant, et croit continuer un rêve interrompu. Les quatre parties de rideaux sont relevées autour des colonnes ; contre chacune d'elles est appuyée une panoplie complète[1], c'est-à-dire un chevalier revêtu de son armure,

[1] On appelle ainsi, comme on le sait, une armure complète de

mais immobile, silencieux, et sans aucune apparence de vie !

Le jeune homme les regarde d'abord avec surprise, puis avec une sorte de trouble.

— Que me voulez-vous ? leur dit-il. Je vous reconnais. vous êtes ici pour m'effrayer, mais je vous préviens que je N'AI PAS PEUR. Vous connaissez nos conventions. Ainsi donc laissez-moi, et qu'il n'en soit plus question.

En parlant ainsi il se recouche et ferme les yeux, mais les figures sont toujours immobiles et silencieuses. Elles gardent la même attitude, tandis que le tonnerre grondait avec éclats au-dessus du pavillon dont il ébranlait les vieux fondements.

Impatienté de cette obstination, il se relève et, s'adressant à l'une des quatre figures :

— Que voulez-vous donc de moi ? leur dit-il. Je vous ai déjà dit que vous ne m'effrayiez pas. Vous connaissez nos conditions. Tenez-les donc et observez votre parole comme j'observe la mienne.

Toujours le même silence. Il y avait dans cette immobilité une sorte de terreur sinistre, qui finit par agir sur le jeune homme.

— Éloignez-vous ! leur dit-il !

Et de grosses gouttes de sueur ruisselaient sur son front. Ses dents claquaient l'une contre l'autre.

— Éloignez-vous, leur répéta-t-il, éloignez-vous, *j'ai peur!*

Ce mot une fois sorti de sa bouche, il retomba sur son lit épuisé et tout haletant.

chevalier dressé contre une muraille d'arsenal dans un vieux château.

Les figures demeurèrent toujours immobiles et silencieuses.

— Messieurs, s'écria le jeune homme hors de lui, je ne sais si vous avez fait un pacte avec les démons. Je crois, car... je vous reconnais sous vos visières. Et pourtant... je ne sais qui vous êtes. Laissez-moi Vous m'avez effrayé, que voulez-vous de plus?

Même silence!

Depuis le commencement de cette plaisanterie, le jeune homme, craignant qu'elle ne dépassât les bornes de ce qu'il pourrait supporter, avait toujours sur lui une paire de petits pistolets chargés et prêts à faire feu. Il les mettait sur sa table de nuit auprès de lui, et ce même soir il en avait revu l'amorce. Elle était en bon état. Il en saisit un.

— Messieurs, dit-il d'une voix émue et tremblante d'émotion, je prends Dieu à témoin que le malheur qui va suivre est la faute de celui sur qui il frappera.

Il arme son pistolet et met en joue l'une des quatre figures. Aucune ne fait un mouvement. Le malheureux qu'elles entourent ne voit plus aucun objet, n'entend aucun son; sa main tremble. Il fait un dernier appel.

— Encore un coup, dit-il d'une voix brisée. Pas de réponse. Le second coup part. Le malheureux regarde. Personne n'a même chancelé. Le jeune homme porte ses regards de l'objet qu'il a frappé à un autre objet qu'il voit devant lui. C'est la balle qui lui est revenue. Il la fixe... et tombe mort[1].

[1] Les jeunes gens qui avaient imaginé cette aventure s'étaient méfié de son caractère difficile et avaient fait ôter les balles par son domestique. Chacun en avait une et devait la rejeter au jeune homme, ce qui fut fait par celui qui fut mis en joue.

SALON

DE Mme LA DUCHESSE DE CHARTRES

AU PALAIS-ROYAL

Ce fut à l'époque de son arrivée au Palais-Royal, que Mme de Genlis commença à exercer son influence sur une société entière. Son crédit avait pour base une nécessité avec laquelle on mènera toujours les hommes chez nous ; elle amusait. Les uns se plaisaient à causer avec une femme que son esprit supérieur plaçait au-dessus de toutes les autres et les autres étaient fort attirés par des talents qui, à cette époque, faisaient le charme d'un salon. Elle jouait la comédie à ravir, elle chantait bien, elle jouait de la harpe comme personne n'en jouait alors ; ajoutez à tous ces avantages une figure agréable et même jolie, un autre esprit que celui du monde et capable de remuer ce même monde, ce qu'elle a fait, au reste, avec une adresse plus qu'ordinaire dans un caractère de femme, et vous aurez le portrait de ce qu'était Mme de Genlis au moment où elle quitta l'hôtel de Puisieux pour

aller occuper un appartement au Palais-Royal, où elle venait d'obtenir une place de *dame pour accompagner* (et non de *dame du palais*, comme le dit une biographie de Mme de Genlis que j'ai lue l'autre jour, et qui est absurde depuis la première ligne jusqu'à la dernière).

Mme de Genlis était nièce de M. le duc d'Orléans à cette époque[1]. Mme de Montesson avait épousé le prince et s'était elle-même créé cette inconcevable position. A l'aide de l'amour que M. le duc d'Orléans n'avait pas pour elle et qu'elle avait su lui donner, elle avait eu l'habileté de le conduire à une union légitime, ne voulant pas en accorder une autre. Cette union toutefois fut secrète; le roi, qui n'aimait pas la maison d'Orléans, fut bien aise de la tenir ainsi dans une sorte de dépendance. Ce n'était pas l'avis de M. Turgot et de M. Necker; tous deux, quoique ennemis, avaient à cet égard la même pensée. Ils voulaient que le roi fît la grâce entière. M. de Malesherbes pensait comme eux.

— Un roi, disait M. Necker, est l'image de Dieu sur la terre, tout indulgence et tout amour!

— Votre Majesté, disait M. de Malesherbes, qui ne croyait à rien ou du moins à bien peu de chose, doit s'attacher M. le duc d'Orléans par la reconnaissance; dans le cœur d'un homme comme lui, c'est pour jamais.

Mais Louis XVI était entêté comme, au reste, tous les esprits médiocres ayant le pouvoir. Rien n'est au-dessous d'un pareil inconvénient dans un roi.

[1] Le père du duc d'Orléans mort dans la révolution, l'aïeul du roi.

Quoi qu'il en fût, Mme de Genlis n'en était pas moins la nièce du duc d'Orléans; *sa tante* enfin *était tante* de M. le duc et de Mme la duchesse de Chartres. Cette alliance, ce rapport intime n'a pas été assez remarqué dans les différents jugements qu'on a portés d'elle. Ce n'est certes pas que je la veuille défendre, j'ai dit en mille endroits que j'aimais trop Mme de Staël pour aimer Mme de Genlis. Ceci ressemblerait à de la passion, et cependant n'en est pas. Je suis juste, au contraire, car l'équité doit surtout présider à ce qui sort d'une plume contemporaine.

Oui, ces rapports étaient d'une nature, je le répète, qui imposait même des devoirs à M. le duc de Chartres, non pas ceux qui ont éveillé la censure publique, mais de ces rapports et de ces devoirs qui ne peuvent se décliner, et que l'on comprend à merveille pourvu qu'on connaisse un peu le monde de ce temps-là.

Aussitôt que Mme de Genlis fut au Palais-Royal, on s'aperçut d'un immense changement dans la vie habituelle. La société de Mme la duchesse de Chartres était agréable et presque entièrement composée des femmes de son service d'honneur. Jeune elle-même, agréable d'esprit, quoique assez nulle comme agrément de conversation, elle sentait néanmoins le charme qu'on pouvait trouver et apporter dans une *causerie* journalière et dans une *vie d'habitude.* Mme de Genlis n'eut donc pas de peine à lui inculquer ses principes dans ce genre et à lui faire donner sa sanction à des réunions et des soupers réguliers au Palais-Royal. Il y avait grande réception tous les jours d'opéra et pourvu qu'on *fût présenté* on avait *le droit* d'y venir souper. Ces jours-là il y avait une cohue tellement confuse que *les intimes* de la société de la princesse se dis-

pensaient d'y paraître autrement qu'un instant et pour faire leur cour. Mais il y avait ensuite les *petits jours*, c'étaient les bons ; on avait alors assez de monde pour y causer de tout et fort bien, et la soirée s'écoulait avec une rapidité charmante. J'ai connu particulièrement des hommes et des femmes qui avaient fait partie de ces *réunions intimes*, comme on les appelait, et qui étaient encore assez nombreuses pour qu'il s'y trouvât trente personnes à table. Parmi elles il s'en trouvait beaucoup de fort spirituelles ; Mme de Genlis était sans doute à la tête de tout ce qu'on pourrait nommer dans cette époque, fin du règne de Louis XV et commencement de celui de Louis XVI. Elle avait surtout le talent de charmer, comme, au reste, cela était assez communément alors. Comme on causait, comme on pensait, comme on écrivait dans ce temps là ! Que d'esprit, de raison même au milieu d'une folie apparente qui ne présidait, au fait, qu'aux heures de dissipation ! Les deux générations d'aujourd'hui parlent de ce temps sans le connaître autrement que par les meubles de Boule et les portraits de Mme de Pompadour et de Mme Du Barry ; mais le siècle de Louis XV est aussi inconnu aux deux générations qui sont devant nous que le règne éloigné d'un Jagellon. On entend les femmes trancher, décider sur cette *époque de Louis XV*, comme elles disent sans savoir seulement la portée et la valeur de ce mot ; on entend des femmes parler de ce temps-là parce qu'elles ont des vases de Chine dans leur cabinet et des tableaux de Mignard dans leur salon. Mais je n'ai vu nulle part des Vanloo ni des tableaux des peintres de cette époque ; la chose est toute simple, il faudrait pour cela bien des choses qui manquent radicalement.

Mme de Genlis était prodigieusement instruite ; ce qu'elle savait est immense. C'est toujours une bonne chose lorsqu'on a de l'esprit naturellement; cette culture ne peut être que fructueuse alors, et eut en effet le résultat qu'on trouvait en elle.

La société du Palais-Royal était, comme je l'ai dit, fort brillante et fort spirituelle ; on pouvait même dire que c'était *le salon le plus agréable* de Paris. Cet éloge est grand, car alors Paris renfermait bien des personnes d'esprit. Plusieurs vieilles femmes surtout, formaient une sorte de tribunal assez important pour toute personne reçue, mais fort indulgent cependant lorsqu'on se présentait devant lui convenablement. Il était composé de Mme la marquise de Polignac, laide comme un singe, dont elle avait la physionomie vive et maligne; Mme la comtesse de Rochambeau, gouvernante des enfants d'Orléans dans leur enfance; la comtesse de Montauban, la plus joyeuse des femmes : elle était fort spirituelle, plaisante et ne disait rien comme personne. Puis venaient deux femmes fort influentes dans l'intérieur du palais : l'une était Mme de Blot, dame d'honneur de la duchesse de Chartres; l'autre, Mme la marquise de Barbante : elle avait été dame pour accompagner la duchesse d'Orléans et puis gouvernante de Mme la duchesse de Bourbon, sœur de M. le duc de Chartres, cette jeune princesse qui inspira une si violente passion à son fiancé, M. le duc de Bourbon, qu'il l'enleva ! C'est une manière d'agir un peu leste pour tout le monde et, en vérité, bien étonnante pour un prince ! Elle fait au reste la morale des mariages d'inclination, comme disent les bonnes femmes, car nous avons vu la suite de celui-là ! Mme de Barbantane était spirituelle et sur-

tout pour la conversation, talent qu'elle possédait avec un rare avantage sur les autres femmes. Il y avait encore la vicomtesse de Clermont-Gallerande. M[me] de Genlis, comme on le voit, n'était pas déplacée dans cette société du Palais-Royal où vivaient ensuite dans l'intimité M[me] de Fleury, M[me] de Noailles et M[me] de Belzunce, sa sœur, et beaucoup d'autres très connues par leur esprit ou bien par leur *facilité* de commerce sociable et bienveillant, qualité qu'on estime au-dessus peut-être de toutes les autres.

M. le duc de Chartres, quoique bien jeune encore à cette époque, avait déjà l'aplomb d'un homme de cinquante ans et, de plus, il en avait presque la figure : extrêmement bourgeonné, les traits altérés par les veilles et, l'on peut dire, une vie déréglée, le duc de Chartres, quoique dans la première jeunesse enfin, était assez peu agréable pour ne pas vivement regretter quelquefois le funeste emploi de ses jeunes années. Ce qui lui restait était une grande élégance, une tournure leste et noble et des manières *à lui*, on peut le dire, qui le rendirent, pendant plusieurs années, l'idole des jeunes gens de son âge. Les soins ne lui avaient pas manqué, même ceux dont certes on ne peut prévoir l'utilité; c'était d'ailleurs son père qui s'était chargé volontairement de ce soin[1]. Pour gouverneur, le jeune prince avait eu le comte de Pont-Saint-Maurice, homme de cour, d'honneur et même d'esprit, mais trop facile pour être le chef de l'éducation du premier prince du sang de France. Il paraît que l'on n'était

[1] Son père lui donna pour première maîtresse M[lle] Duthé, cette fameuse courtisane qui fut aussi la maîtresse du comte d'Artois; elle était encore vivante à Versailles il y a huit ans.

pas difficile, au reste, pour l'éducation des princes dans la famille d'Orléans, car on aurait pu avoir mieux que l'abbé Dubois. M. de Pont, satisfait de la bonne grâce de son élève, n'en demanda pas davantage à lui ni à Dieu, et le sous-gouverneur et le précepteur furent traités de pédants lorsqu'ils disaient que le prince ne travaillait pas.

— Il n'est pas fait pour cela, disait M. de Pont[1].

Et les choses allaient toujours de même, c'est-à-dire un peu plus mal parce que, lorsqu'elles ne vont pas mieux, elles vont en empirant. C'est ainsi que le prince atteignit quinze ans. Alors l'enthousiasme pour lui fut au comble parmi les partisans et les serviteurs de la maison d'Orléans. Il était agréable, spirituel, avait des manières gracieuses, qualité qu'il ne garda pas longtemps, en quoi il eut un grand tort; car je crois qu'il n'existe rien de plus séduisant dans le monde qu'un jeune prince et une princesse ayant de la bienveillance. Tout ce qu'ils ont de bien double en eux; on leur sait tant de gré d'être prévenants. On les remercie avec tant de reconnaissance de sortir de leur place royale pour venir à vous! Mais ce n'était pas la morale de M. de Conflans, du chevalier de Coigny, de M. de Fitz-James, et d'une foule de jeunes gens plus évaporés que méchants peut-être, mais dont les principes étaient assez mauvais pour corrompre un cœur de prince de quinze ans. Plus tard, M. d'Argenson, M. de Valençay et d'autres vinrent aussi! Un seul homme pouvait le sauver, c'était le chevalier de Durfort, l'homme qu'il a le plus

[1] Quand on pense à l'admirable conduite de son fils dans l'émigration!

aimé peut-être. Il eut aussi de l'empire sur lui, mais le mal était fait. M. de Durfort eût été pour le prince un inestimable bienfait de la Providence s'il fût venu à temps pour le guider dans sa marche.

Le duc de Chartres était moqueur. C'est de tous les défauts, le plus funeste dans un prince. Rien n'efface la douleur que cause un sarcasme auquel on répond pourtant souvent avec avantage. Quelle doit être celle d'une blessure qu'on ne peut panser, sur laquelle n'est posé aucun appareil ! Le duc de Chartres se fit beaucoup d'ennemis dans la maison même de son père. Les femmes surtout se déchaînèrent contre lui. Il était alors de mode de faire du romanesque. Richardson, Rousseau, Melle de Lespinasse, Werther, Mme Riccoboni, une foule d'ouvrages et de gens à grands sentiments, avaient renversé tout l'ordre de choses établi dans la société. Cela ne passait pas le sentiment, mais aussi on en était si bien entêté, que rien ne peut donner une idée de ce qu'était alors un salon où se trouvaient beaucoup de femmes. On y soutenait des thèses comme au temps des cours d'amour et il était rare qu'on ne dît pas beaucoup de choses inconvenantes. Le duc de Chartres trouva un de ces tribunaux tout organisé parmi les femmes de la maison de sa mère. Il s'amusa d'abord à les combattre avec de la raillerie, et ce fut assez pour qu'elles le prissent dans la plus belle des aversions. Mais après son mariage, il changea en plus d'amertume et de causticité ce qui n'était avant que de la raillerie. Aussi, malgré le respect qu'imposait sa qualité de prince, les dames de Mme la duchesse de Chartres et celles de Mme la duchesse d'Orléans douairière se permettaient quelquefois de lui tenir tête.

Malgré tous ces inconvénients, M. le duc de Chartres était un homme parfaitement agréable dès qu'il voulait plaire. M. le vicomte de Ségur, M. le comte Louis de Narbonne, tous les Dillons, qui étaient alors les hommes les plus à la mode de France, prenaient modèle sur le duc de Chartres pour dire et faire comme lui, parce qu'il était à la mode. Plus tard, cette influence fut *directe* et *funeste*.

La duchesse de Chartres était un ange de bonté et de perfection. Elle avait de la candeur, de la sensibilité, qualités précieusement rares dans une princesse. Elle était pieuse comme un ange. Enfin, elle était ce que l'on ne peut rencontrer que rarement dans le monde ordinairement. Qu'on juge de l'effet que cela produisait à la cour! C'était une oasis dans le désert.

Parmi les autres hommes du Palais-Royal était M. de Thiars, frère du comte de Bissy. C'était un homme fort spirituel, quoi qu'en dise Mme de Genlis. Il était caustique, et peut-être lui avait-il donné quelques coups de griffe. Il était prodigieusement laid. Sa laideur, me disait ma mère, était dangereuse pour une jeune femme comme celle de quelque animal étrange. Et pourtant on citait les noms de plus de dix femmes charmantes dont il avait été aimé avec passion. Il était auteur. Son fils était aussi fort spirituel.

Le comte de Valençay, frère du marquis d'Étampes, était un des hommes les plus agréables du Palais-Royal. Jouant la comédie à ravir, spirituel sans méchanceté, bon sans fadeur, aimant les arts et s'y connaissant bien, il était aimé et désiré dans toutes les maisons où il allait. M. le comte d'Osmond était aussi un homme de bonne compagnie, et tout à fait de

mise ; mais des amis qui l'ont beaucoup connu m'ont dit que sa distraction continuelle lui donnait cette réputation de grand esprit qu'on lui reconnaissait généralement et que particulièrement on lui contestait. Le marquis de Barbantane, mari de Mme de Barbantane dont j'ai parlé, était aussi un homme de beaucoup d'esprit, moqueur, et peut-être même un peu méchant, ce qui contrastait singulièrement avec une recherche exquise de politesse dont on ne savait que faire un persiflage continuel.

M. et Mme Duchâtelet, la duchesse de Grammont, M. de la Tour-du-Pin, le comte de Clermont-Gallerande dont la jolie figure était déformée par des *tics* tout à fait singuliers. Mais ceux-là n'était rien, il en avait un autre plus insupportable : c'était de faire continuellement des citations et de les faire fausses. Le chevalier d'Oraison était par son esprit un des hommes[1] recherchés du Palais-Royal.

La société du Palais-Royal fut ensuite plus étendue dans son intimité. Mais à cette époque elle était encore assez restreinte pour qu'il fût très difficile d'y être admis. Je ne prétends pas faire du salon de Mme la duchesse de Chartres un Éden, ni faire croire que c'était l'âge d'or que cette époque ! Mais dans ce monde, qu'on distinguait alors sous le nom de *grande société*, on remarquait des points de réunion plus ou moins recherchés et plus ou moins faits pour l'être. Le Palais-Royal était ainsi dans le temps dont je parle. Là, dans le cercle des jours ordinaires, se trouvaient réunies toutes les grâces à toute l'urbanité française.

[1] Il était savant sans pédanterie et faisait servir son instruction à l'amusement des autres, chose fort rare.

Ce mot avait alors une signification; aujourd'hui il n'en a plus. Je sais encore ce que cela veut dire, parce que je l'ai vu. Mais les génies de l'époque, tels que M. Charles La...t, par exemple, qui écrase les pieds d'une femme sans saluer et cela parce qu'il fait des pièces qu'on ne siffle pas; celui-là, par exemple, ne sait pas ce que c'est. On y combinait les moyens de plaire, on feignait les vertus qu'on n'avait pas. Et du moins pendant ces heures consacrées à cette supercherie, la vertu recevait cet hommage du vice dont le culte était déserté. On pouvait bien faire une méchanceté; on la faisait même, mais on ne racontait pas sans esprit une calomnie, on n'attaquait pas avec une brutalité qu'on appelle franchise et qui n'est autre chose qu'une mauvaise éducation, l'existence d'une femme. L'âcreté d'une telle façon d'être se serait mal accordée avec l'aménité des procédés et des manières qu'on apportait dans cette grande et haute société dont le code de lois était alors observé avec rigidité. J'ai vécu dans ce monde-là dès ma première enfance, et je puis dire que ce n'est *que là* aussi que j'ai *vécu*. Ce n'est que là, par exemple, que j'ai vu louer sans cette fadeur et cette maladresse de louange qui vous empêche d'accepter un compliment, fût-il fondé. Ce n'est *que là* que j'ai vu discuter sur de graves, d'importantes matières sans *disputer* et sans injure[1]. Ce n'est

[1] La société est tellement changée sous ce rapport, que j'ai vu il y a huit ans M. de Forbin, le type de la politesse de nos jours, se prendre de querelle une fois, à l'Abbaye-aux-Bois, assez fortement pour être obligé de sortir du salon où il était avec son antagoniste, homme des plus grossiers, et qui pourtant était reçu chez M. de Talleyrand, apparemment parce qu'il

que là que j'ai vu faire valoir les autres sans les protéger, et paraître heureux de leurs succès. Et cela sans hyprocrisie. Non, c'était une dernière écorce des anciennes mœurs qui se conservait par la force de l'habitude, et ce n'était cependant qu'une écorce mais elle me rendait la vie bien légère à porter dans ces jours de ma jeunesse. Qu'aurais-je donc éprouvé dans le siècle précédent, lorsque tous les liens de famille étaient sacrés, lorsque les charmes de cette même union sociale rendaient faciles jusqu'aux moindres actions de la vie!

Dans une société moins étendue que les cercles que je viens de nommer, on était plus ouvert, plus confiant. *On causait*, on parlait des bruits du monde; on médisait, mais toujours avec mesure; on n'attaquait JAMAIS l'honneur de personne. C'était un sanctuaire que la vie d'un homme sous ce rapport; c'était une arche sainte dont jamais dans le monde la main la plus hardie ne soulevait le voile. Un jour, dans l'un des bals particuliers de la cour, un jeune homme trouve à terre un papier qu'il relève. Il lit. « *Ah!* s'écrie-t-il involontairement, *une lettre d'amour signée avec du sang*! » Mais tout aussitôt il s'aperçoit de sa faute et cache le billet. Eh bien! pour cette seule indiscrétion le pauvre jeune homme fut *rayé* de la liste des invités au bal particulier pour l'espace de six mois par Marie-Antoinette elle-même!

Ce qu'on demandait surtout dans cette société si regrettable, c'était de la grâce, de la gaîté, de l'originalité. La méchanceté profonde est toujours triste; il

lui reposait l'esprit, et chez Mme Récamier, parce qu'elle est un ange de bonté.

y a plus, elle est vulgaire et grossière. C'est pour cela qu'on ne pardonnait jamais la bassesse des manières ou du langage, et surtout celle des actions lorsqu'elle était avérée. On n'avait peut-être plus assez de principes pour être irrité au fond de l'âme d'une bassesse; mais telle était la *force de l'opinion*, qu'on avait encore plus de vanité que de cupidité. Ce n'était peut-être plus de la grandeur, c'était de l'orgueil, mais qu'importe! Enfin, de toutes ces hypocrisies que je viens de citer, aucune n'est imposée pour nuire et toutes produisent un bien. C'était ainsi qu'était *la grande société* ou *la bonne compagnie.*

J'ai dit, je crois, que la duchesse de Chartres recevait tous les jours de représentation d'opéra tout le monde présenté. On pouvait aller souper au Palais-Royal sans autre invitation qu'une première, qui suffisait pour toujours; mais les autres jours, qui s'appelaient les *petits jours*, il y avait une liste pour la société intime qui, également invitée, l'était pour l'avenir. Ces *petits* soupers étaient les plus agréables. La duchesse de Chartres travaillait et conséquemment toutes les femmes travaillaient aussi. On faisait quelquefois une lecture, ou bien de la musique. Pendant tout un hiver, ce fut une folie de jouer la comédie. Alors on lisait des pièces inédites, soit de Marivaux ou de tel autre auteur du répertoire de la Comédie-Française pour choisir parmi elles. Mme de Genlis était toute en faveur pendant ces jours de triomphe pour les arts. La princesse l'aimait alors avec une tendresse *qui faisait croire aux sortilèges*, disait Mme de Barbantane.

Un jour — c'était celui d'un petit souper, — la princesse travaillait devant une grande table ronde recouverte d'un tapis vert; elle *parfilait*. Mme de Blot, assise

auprès d'elle, *parfilait* aussi et mettait en pièces un magnifique échiquier en or qu'on lui avait donné pour cet usage. Mme de Barbantane et toutes les femmes de l'intimité de la duchesse se trouvaient ce même soir chez elle. La conversation était animée. On parlait beaucoup de *sentiment* et Mme de Blot, dont j'ai déjà cité l'esprit, avait avancé une thèse assez difficile à soutenir. Le duc de Chartres, qui ne l'aimait pas parce qu'elle commençait peut-être à être clairvoyante. se promenait dans le salon et finissait toujours par revenir se mettre en face d'elle, en la fixant avec une imtention assez maligne. Rien n'est perfide comme un regard qui s'applique sérieusement à vous pénétrer, surtout lorsque ce regard est fixe et questionneur. Dans ces soirées du Palais-Royal la conversation était parfaitement libre, et le prince donnait lui-même l'ordre de l'être.

— En vérité, dit le duc de Chartres, je ne comprends plus le cœur des femmes aujourd'hui. Elles veulent de l'amour avec cette autorité sentimentale et dogmatique qui ferait d'une passion la chose du monde la plus ennuyeuse, la femme qui l'inspirerait fût-elle belle comme la plus belle des houris de Mahomet.

Mme DE BLOT

Mais monseigneur croit-il qu'on aime moins parce que la passion raisonne?

LE DUC DE CHARTRES

Ma foi, je n'en sais rien. Je n'ai jamais essayé de savoir comment j'aimais ni pourquoi j'aimais. Mais aussitôt que mon cœur était occupé, je m'inquiétais pour avoir la preuve de l'amour de la femme que j'aimais.

Mme DE BLOT

Mais, monseigneur, c'est en cela que Rousseau est le plus grand historien du cœur humain. *Julie* va d'elle-même au-devant du cœur de celui qu'elle aime. Tout ce que la femme peut sacrifier, elle le donne avec une abnégation d'elle-même vraiment héroïque.

M. LE DUC DE CHARTRES, en regardant Mme de Blot avec ironie.

Vous trouvez donc Rousseau bien admirable, madame?

Mme DE BLOT

Moi, monseigneur! Je l'admire à un tel point que je ne conçois pas qu'une femme véritablement sensible n'aille pas trouver Rousseau pour lui consacrer sa vie.

LE DUC DE CHARTRES, s'arrêtant avec une expression de crainte affectée.

Je vous demande en grâce, mesdames, de garder religieusement le secret de Mme de Blot. Car, en vérité, si Rousseau apprend cette admiration si vive, il viendra enlever Mme de Blot, qui sera perdue à jamais pour le Palais-Royal et pour M. de Blot.

Mme DE MONTBOISSIER, souriant avec un accent de reproche.

Ah! monseigneur!

M. DE SCHOMBERG

Monseigneur pardonnera à une si vive admiration.

M. DE THIARS

Elle est si comprenable!

LE DUC DE CHARTRES[1] reprenant sa promenade aussi méthodiquement.

Vous avez raison (*il s'incline*), madame de Blot. C'est moi qui vous demande pardon.

Mme de Blot avait trop d'esprit pour ne pas comprendre que la révérence, le pardon et tout ce qui venait du duc de Chartres ne pouvait être vrai. Aussi le sourire qui accompagnait la révérence qu'elle lui rendit fut-il pour le moins aussi railleur que celui du prince. Tout à coup elle avisa Mme de Genlis qui, assise entre le chevalier de Durfort et M. de Thiars, travaillait à une bourse en filet. Son silence pendant cette discussion, qui durait depuis une heure, était assez étrange pour que Mme de Blot en fût surprise. Aussi ne laissa-t-elle pas échapper l'occasion d'une petite vengeance.

— Et quel est votre avis sur le sentiment que peut inspirer Rousseau, madame? dit Mme de Blot à Mme de Genlis.

Mme DE GENLIS

Je ne saurais le dire, madame.

Mme DE BLOT

Vous ne sauriez le dire, et pourquoi?

Mme DE GENLIS

Parce que je connais à peine les ouvrages de Rousseau.

[1] C'était une manie qu'il avait. Il se promenait toujours en long et en large dans la chambre tandis qu'il parlait; c'était presque toujours lorsque la discussion l'attachait.

Mme DE BLOT

Mais *la Nouvelle Héloïse?*

Mme DE GENLIS

Je ne l'ai pas lue.

Ce fut un coup de théâtre dont l'effet fut instantané. L'ouvrage tomba des mains de toutes les travailleuses : *le parfilage*, *le filet*, *la tapisserie*, tout fut en suspens, et jusqu'à la princesse tout le monde s'écria :

— Vous n'avez pas lu *la Nouvelle Héloïse!*

Mme DE GENLIS

Non, et je n'ai pas même lu *Émile*.

Un moment de silence suivit. Tous les yeux étaient attachés sur Mme de Genlis qui, sans être embarrassée de son maintien, continuait son filet sous l'artillerie des regards jetés sur elle. Cependant, si elle avait levé la tête, elle eût été embarrassée en voyant les yeux du duc de Chartres qui lui donnaient un démenti formel. Quant à Mme de Blot, elle haussa les épaules et dit avec un accent moqueur :

— Cela est, en vérité, bien surprenant, et vous avez là, madame, une *prétention* bien ridicule.

Mme DE GENLIS, très piquée.

Non, madame, non, je n'ai pas de *prétentions*, j'en vois autour de moi trop d'absurdes pour me donner à moi-même ce ridicule. Je n'ai pas lu *la Nouvelle Héloïse*, parce que j'en ai assez entendu dire pour savoir que *la Nouvelle Héloïse* n'est pas un livre pour mon âge. Lorsque j'aurai le vôtre, madame, je lirai les ouvrages de J.-J. Rousseau, parce qu'ils con-

tiennent, dit-on, de fort bonnes choses et qu'alors j'en pourrai parler sans blesser la bienséance.

Mme DE BLOT

Je ne vous savais, madame, ni dévote, ni prude, ni rigoriste.

Mme DE GENLIS

Je me trouve, madame, assez honorée du titre de dévote pour n'en pas chercher d'autres, et surtout celui de *prude*. Au surplus, quel que soit mon rigorisme, il ne me portera jamais à soutenir des thèses extravagantes.

LE DUC DE CHARTRES bas au baron de Besenval.

En vérité, Mme de Genlis me confond. Comment peut-elle être aussi ferme dans sa défense vis-à-vis Mme de Blot, dont l'attaque est presque grossière, contre son ordinaire, car elle est toujours de si bon goût?

LE BARON DE BESENVAL, souriant.

Monseigneur, la femme la plus douce et la plus mesurée devient une lionne si elle est attaquée devant la personne qu'elle aime.

LE DUC DE CHARTRES, fort embarrassé.

Mais, est-ce que cette personne est dans la chambre?

LE BARON DE BESENVAL

Je croyais que monseigneur avait aperçu M. de Genlis lorsqu'il est entré tout à l'heure.

LE DUC DE CHARTRES, souriant.

Vous avez raison, baron. Eh! tenez, voilà encore la querelle qui recommence. Cette fois, ce n'est plus Rousseau.

En effet, la dispute entre ces deux dames, qui s'était apaisée depuis la dernière réponse de M[me] de Genlis, venait de se réveiller plus aigre que jamais à propos du *parfilage*. Interpellée sur un mot qu'elle avait dit la veille relativement au parfilage, M[me] de Genlis avoua qu'elle espérait faire tomber cette odieuse coutume, qui était si peu d'accord avec nos manières élégantes et nos *prétentions* surtout à l'élégance.

M[me] DE MONTBOISSIER

Mais, madame, veuillez me dire comment M[me] la duchesse peut faire une chose inconvenante.

M[me] de Blot sourit d'un air triomphant et, dans le fait, la duchesse d'Orléans parfilait en ce même momet. Le coup semblait devoir porter fort et juste. Mais M[me] de Genlis était trop fine pour s'aventurer sans guide dans un pays inconnu, et elle était sûre de son affaire. Aussi répondit-elle à M[me] de Montboissier :

— Ce n'est pas Madame[1] qui aura le tort que je reproche à toutes les femmes, et Madame elle-même connaît à cet égard ce que je pense. Mais je combats l'odieuse coutume qui fait prendre à une femme,

[1] C'est ainsi qu'il est convenable d'appeler les princesses, et non pas continuellement par leur titre d'*Altesse*, comme on en a la coutume en France et comme on l'avait sous l'empire. Le mot *Madame* est le plus respectueux, employé à la troisième personne.

presque sur les vêtements d'un homme, les brandebourgs de son habit, son nœud d'épée, ses épaulettes, enfin tout ce qui fait les profits de son valet de chambre. Nous recevons en outre fort souvent des présents d'une valeur que nous repousserions s'ils étaient sous une autre forme. Voilà ce que je trouve non seulement indélicat, mais coupable même.

Mme DE BLOT se penche vers la marquise de Polignac et lui dit à demi-voix :

Eh bien, voilà la mission commencée. Il ne nous reste plus qu'à chercher à obtenir l'absolution d'un directeur aussi rigide !

Mme DE GENLIS, qui a entendu Mme de Blot, poursuit doucement et sans affectation.

Ce que j'ai vu de plus joli en ce genre, c'est une harpe en or, destinée à être parfilée et offerte par M. le duc de Lauzun, ainsi qu'un tablier garni de franges d'or, fait pour le même usage.

Mme de Blot rougit. Le tablier valait plus de cinquante louis et lui avait été donné par la maréchale de Luxembourg.

— J'ai reçu hier de Rome une lettre fort intéressante, qui m'annonce un nouvel ouvrage bien remarquable, s'il s'achève, dit M. de Schomberg, qui voulait changer la conversation.

LE DUC DE CHARTRES

Quel est cet ouvrage?

M. DE SCHOMBERG

L'auteur, quoique jeune, est un savant distingué,

monseigneur. Quant à l'ouvrage, il s'intitule *Trésor des origines, ou Dictionnaire raisonné des origines.*

LE DUC DE CHARTRES

Et l'auteur?

M. DE SCHOMBERG

C'est un jeune homme appelé Charles Pougens. Il annonce un esprit remarquable et même un talent distingué. Il me demande de le mettre aux pieds de monseigneur et de solliciter sa protection.

Mme DE BLOT

Vous devriez bien, monsieur de Schomberg, lui écrire de nous donner son avis sur Rousseau, puisqu'il est si savant, votre jeune ami.

LA DUCHESSE DE CHARTRES, souriant doucement.

Vous avez l'humeur bien guerrière ce soir, madame de Blot.

Mme DE GENLIS

Je connais M. Charles Pougens, madame, et je crois que son opinion aurait ici peu de poids pour décider si une jeune femme doit ou non lire Jean-Jacques Rousseau.

LA DUCHESSE DE CHARTRES

Madame de Genlis, Mme de Puisieux me disait l'autre jour que vous aviez un talent remarquable pour raconter des histoires de revenants. Vous devriez bien nous en dire une au lieu d'engager une discussion sur Jean-Jacques. Car, en vérité, une discussion, quelque bien qu'elle soit engagée, est toujours pénible pour ceux qui écoutent.

Mme DE GENLIS

Je suis aux ordres de Madame. Quelle histoire demande-t-elle? Est-ce une *véritable* histoire ou bien une faite à plaisir?

LA DUCHESSE

Comme vous voudrez.

Mme DE GENLIS.

Eh bien! je raconterai donc l'aventure du chevalier de Jaucourt [1]

LE DUC DE CHARTRES.

Qui? Clair-de-Lune?

Mme DE GENLIS s'inclinant sans répéter l'épithète.

M. le chevalier de Jaucourt. Je soupais un soir chez Mme de Gourgues [2] avec ma tante, Mme de Montesson, dont elle est la meilleure amie. Elle avait été fort souffrante ce jour-là, et elle était sur sa chaise longue.

LE DUC DE CHARTRES.

Mme de Gourgues n'est-elle pas une personne pâle et mélancolique?

Mme LA MARQUISE DE POLIGNAC.

Oui, monseigneur; et Mme de Genlis est vraiment bien bonne d'avoir remarqué qu'elle était un jour plutôt qu'un autre sur sa chaise longue, car elle y passe sa vie.

[1] Celui qu'on appelait Jaucourt *Clair-de-Lune*, surnom qu'on lui avait donné en raison de sa figure ronde et pâle.

[2] Sœur de M. de Lamoignon.

LA DUCHESSE DE CHARTRES avec le ton de l'intérêt.

Qu'a-t-elle donc?

Mme LA MARQUISE DE POLIGNAC.

Une maladie, madame, bien difficile à guérir, une passion malheureuse pour M. de Jaucourt.

LE DUC DE CHARTRES.

Comment! pour Clair-de-Lune? c'est prodigieux! A-t-elle de l'esprit?

Mme DE GENLIS.

Oui, monseigneur, et beaucoup.

Mme DE BLOT.

C'est-à-dire qu'elle sait l'anglais[1]. Et vous, madame, qui parlez, ou du moins qui savez, je crois, toutes les langues de l'Europe, vous devez trouver cela bien naturel.

Mme DE GENLIS.

Mais elle est instruite, elle parle sur beaucoup de sujets, et fort bien.

Mme DE BLOT.

C'est-à-dire qu'elle est pédante. Elle est fort arrêtée dans ses décisions, avec cela, ce qui fait un singulier contraste avec son ton sentimental.

Mme DE GENLIS.

Au moins, madame, vous ne pouvez lui refuser beaucoup de vertus.

[1] C'était alors une chose fort rare en France.

Mme DE BLOT.

Oui, elle est dévote.

Mme DE GENLIS.

Comment cela se peut-il, madame? Elle aime tous les encyclopédistes.

Mme DE BLOT.

Aussi, vous ai-je dit qu'elle était formée de contrastes, sans être amusante.

LA DUCHESSE DE CHARTRES.

Mesdames, mesdames, et notre histoire! Madame de Genlis, commencez donc.

Mme DE GENLIS, s'inclinant.

Je suis depuis longtemps aux ordres de Madame [1]. J'ai déjà dit que je soupais un soir chez Mme de Gourgues; le chevalier de Jaucourt y était. La conversation tomba sur les revenants, et je dis que j'en avais peur. Alors le chevalier de Jaucourt prétendit qu'il lui était arrivé à lui-même une histoire des plus étonnantes, et que si je lui promettais de ne pas trop m'effrayer, il me raconterait cette aventure. J'étais peureuse, mais la curiosité l'emporta; je lui demandai son histoire. Depuis il me l'a racontée, toujours avec les mêmes particularités. C'est un homme d'honneur et incapable de tromper [2].

Le chevalier de Jaucourt est né en Bourgogne. Il

[1] Je donne cette histoire pour montrer comment se passaient les soirées au Palais-Royal.

[2] L'histoire est en effet arrivée à M. le chevalier de Jaucourt.

fut élevé dans un collège d'Autun. Son père le fit sortir du collège et le fit venir à sa terre pour le préparer à sa première campagne, qu'il devait faire sous la conduite de l'un de ses oncles. Le chevalier de Jaucourt[1] avait alors douze ans. Son père le reçut bien, comme à son ordinaire, mais avec une sorte de solennité qu'il ne mettait pas habituellement dans ses manières avec lui. Après souper, on conduisit le chevalier dans une grande chambre dans laquelle il devait coucher seul, d'après l'ordre de son père. Le chevalier n'osa répliquer d'abord à *l'ordre* paternel ; et puis il allait partir pour l'armée, il allait servir le Roi ! Cette pensée lui aurait fait affronter des dangers.

La chambre dans laquelle on le laissa seul était fort vaste et sombre, et meublée d'une singulière façon à l'époque où l'on était alors ; le lit à baldaquin avait une garniture en point de Hongrie, et les chaises et les fauteuils, d'une forme également gothique et recouverts d'une poussière épaisse, prouvaient que depuis longtemps l'appartement n'avait été habité. Au milieu de la chambre on voyait une espèce de trépied ou d'autel, sur lequel le vieux valet de chambre du père du chevalier laissa une lampe allumée et se disposa à s'en aller.

« — Je ne voudrais pas de lumière, dit l'enfant.

« — M. le marquis a recommandé qu'on vous laissât de la lumière, monsieur le chevalier. »

Et le vieillard se retira, laissant le chevalier seul dans une chambre qui paraissait isolée, et dont

[1] Une chose assez singulière, c'est que Mme de Genlis ne sache pas mettre l'orthographe des noms de ses amis. Elle ne met jamais de *t* aux noms de Balincourt et de Jaucourt.

l'ameublement seul le glaçait d'une sorte de crainte. Il commença à se déshabiller, mais lentement, et mit à cette occupation le double de temps qu'il y mettait ordinairement. Pendant qu'il ôtait ses habits pièce à pièce, il examinait surtout attentivement la tapisserie qui recouvrait les murs humides de la chambre. Cette tapisserie était une *tapisserie à personnages*, ainsi qu'on appelait ces sortes de tentures autrefois dans ces châteaux. Le sujet en était étrange, elle représentait un temple de *forme antique* ; les portes en étaient fermées ; l'ouvrier *s'était surpassé* dans l'exécution des arbres qui entouraient le temple. Sur les marches de l'édifice était un homme de grandeur naturelle, dont le costume ressemblait à celui d'un grand-prêtre. Il était vêtu d'une longue tunique blanche serrée par une ceinture dont les bouts flottants formaient des dessins bizarres au-dessus de sa tête. Dans l'une de ses mains était une clef; dans l'autre, un faisceau de rameaux liés ensemble figurait une poignée de verges. Cette figure était de grandeur naturelle, et occupait une partie du lambris qui faisait face au lit du jeune chevalier. Par une sorte de fascination magnétique, il ne cessait de regarder cette figure ; ses yeux la fixaient en se déshabillant, ils la fixèrent dans son lit, ils la fixaient toujours. Tout à coup…

Mme DE BLOT et plusieurs de ces dames.

Ah ! mon Dieu !

Mme DE GENLIS.

Tout à coup il croit rêver ! Il voit la figure se mouvoir, s'ébranler, elle descend lentement les marches du

temple. Le malheureux enfant, glacé de terreur, n'ose faire un mouvement, ne peut même pas porter la main à la sonnette que lui a montrée le vieux valet de chambre. La figure descend toujours. Elle est dans la chambre enfin. Elle s'avance vers le lit où l'enfant est couché, frissonnant et baigné de sueur froide. La figure avance toujours, enfin elle est tout près du lit. D'une main elle tenait la clef et de l'autre la poignée de verges. Lorsqu'elle toucha le lit du chevalier, la figure leva la main qui tenait les verges, et prononça ces mots d'une voix qui n'avait rien d'humain :

« Ces verges *fustigeront* un grand nombre de tes amis. Lorsque tu les verras s'agiter, voilà la clef des champs, n'hésite pas à la prendre. »

Après que ces mots furent prononcés lentement et avec toute la solennité d'un oracle, la figure se retourna, traversa de nouveau la chambre avec la même gravité, et remontant les marches du temple comme elle les avait descendues, elle se remit sur le portique dans la même attitude où elle était avant ce singulier événement. Tout palpitant, frémissant encore d'une terreur qu'il ne pouvait surmonter, le malheureux enfant ne put appeler que quelques instants après. On vint. Mais n'osant pas confier cette étonnante aventure à un domestique, il se contenta de dire qu'il se sentait malade et voulait que quelqu'un demeurât dans sa chambre. Le domestique resta auprès de lui ; mais le pauvre enfant ne put dormir de la nuit. A peine fit-il jour qu'il courut chez son père, et se jetant dans ses bras en rougissant de honte de sa pusillanimité, il lui raconta son aventure de la nuit. Quel fut son étonnement lorsque son père, au lieu de se moquer de lui, l'embrassa

avec une sorte de familiarité qui était loin des rapports d'un père avec un fils de douze ans.

— Mon fils, lui dit M. de Jaucourt, votre aventure est sans doute fort extraordinaire, mais elle l'est moins pour moi. Mon père, votre aïeul eut aussi dans cette même chambre une des plus étonnantes aventures qu'il se puisse dire, et même !

M. de Jaucourt allait parler avec plus de détail de cette aventure de son père, lorsque, réfléchissant probablement à l'âge de son fils, il garda le silence ; mais, en regardant le chevalier, ses yeux se mouillèrent de larmes. Il le prit dans ses bras et, l'embrassant avec tendresse, il le bénit.

Le chevalier partit pour l'armée avec un de ses oncles. Il a été, depuis cette époque, bien occupé et même agité par des événements compliqués dans sa vie privée. Dans tout ce qui lui arrive, il croit voir l'effet des paroles du grand-prêtre aux verges et à la clef. Je lui ai entendu raconter plus de dix fois cette aventure, et jamais il n'a changé une circonstance ni un fait.

Dans ce moment, M. de Jaucourt entra dans le salon. Tout le monde se récria !

— Comment, Monsieur de Jaucourt, lui dit la duchesse de Chartres, vous ne nous avez jamais raconté votre aventure de revenant !

M. de Jaucourt prit à l'instant même une attitude plus sérieuse.

— Je ne savais pas si j'aurais intéressé Madame, répondit-il. J'en parle peu, et jamais pour faire effet.

Ceci fut dit en jetant un regard presque de reproche sur Mme de Genlis.

— Mais, dit la duchesee de Chartres, il est donc

bien vrai que cela vous est arrivé ? Vous ne pouvez l'affirmer, car, enfin, vous dormiez peut-être.

— Non, madame, je ne dormais pas, l'impression produite par un rêve est une autre impression que celle de la réalité ! J'ai *vu* et j'ai *entendu*.

A ces mots, prononcés avec une noble assurance et le ton d'une profonde conviction, tout le monde se rapprocha de M. de Jaucourt. Il semblait être un homme différent de la veille. Ce salon, si animé il y avait seulement quelques minutes, était devenu silencieux et attentif à la moindre parole, au moindre geste de celui qui avait vu enfin un habitant de l'autre monde.

La duchesse questionna M. de Jaucourt, et il lui répondit avec une extrême exactitude. Quoique quinze ans se fussent écoulés depuis cette époque, les faits étaient classés dans sa tête avec une telle netteté, qu'il ne déviait jamais d'une ligne dans ces récits si souvent renouvelés et toujours aussi fidèles.

Le chevalier de Jaucourt avait alors près de vingt-sept à vingt-huit ans ; sa taille était fort élégante et sa démarche avait de la noblesse et du laisser aller[1] Son visage était pâle et rond, ce qui lui avait fait donner le surnom de *Clair-de-Lune*. La vraie raison de ce surnom aussi était une mélancolie profonde dont on ignorait le motif. Cette aventure de sa jeunesse en était-elle la cause ? Elle troublait ses nuits, elle troublait ses jours[2] ! Il y rapportait tout ce qui survenait

[1] C'est une chose plus importante qu'on ne le saurait croire, que la *démarche* dans une femme et dans un homme. C'est un moyen de reconnaître l'élégance de leurs manières.

[2] Les *verges* sont les dangers de la révolution, et la *clef des*

dans sa vie. Une passion qui l'occupait vivement était également pour beaucoup dans cette tristesse douce et calme qui lui avait fait donner son surnom. Ses yeux étaient noirs et charmants dans leur regard; mais une particularité étrange, c'est qu'il ne mettait pas de poudre à cette époque! C'est une singularité tellement remarquable qu'il fallait un bien puissant motif pour l'autoriser. Il portait donc ses cheveux négligés et sans poudre, ce qui lui allait à ravir. M. de Conflans aussi; mais chez lui c'était une manie: il prétendait que c'était parce que sa tête *fumait* comme un *volcan* aussitôt qu'il y mettait de la poudre. Cette raison ne valait rien. S'il eût voulu, il y avait d'autres moyens de poudrer ses cheveux. Le fait est que ses cheveux frisaient ou plutôt bouclaient parfaitement, comme Just de Noailles, qui ressemblait à l'Antinoüs.

L'esprit de M. le chevalier de Jaucourt était charmant et, comme son visage, doux, calme et un peu porté à la tristesse. Il était aimé généralement de tous ceux qui le connaissaient, et son amabilité avait un charme qui rendait bientôt son commerce nécessaire lorsqu'on savait l'apprécier. Au reste, il n'était pas toujours *triste* et le prouvait en racontant avec grâce[1]

champs voudrait indiquer l'émigration. Cependant le fait s'est passé dans des années où certes on ne soupçonnait pas que la Révolution dût exister jamais : c'était, je crois, en 1764 ou 65.

[1] Je connais un homme dont la physionomie triste et douce, le visage agréable et surtout le ravissant regard, ont une grande anologie avec son esprit naturellement triste et pourtant doucement railleur. Il y a un charme dans sa conversation, un attrait que je n'ai vu qu'à lui. Grand seigneur par sa nais-

— La bonté de Madame, dit le chevalier de Jaucourt, l'a entraînée trop loin, et je m'aperçois qu'il règne ici une sorte de tristesse. Il n'en est pas de même dans le salon de Mme de Livry, d'où je sors en ce moment : c'est comme le camp d'Agramant.

Mme DE BLOT.

Qu'y a-t-il donc ?

M. DE JAUCOURT.

Oh ! rien de nouveau, quant à ce qui concerne Mme de Livry ; cependant il y a eu ce soir redoublement dans la manifestation de son humeur folle, elle avait beaucoup de monde. Je ne sais comment le marquis de Hautefeuille et elle se prirent de querelle sur un sujet quelconque. Vous savez que Mme de Livry n'est pas difficile sur le sujet d'une dispute, elle est fort coulante là-dessus. M. de Hautefeuille, de son côté, était bien disposé apparemment, et tout aussitôt que la balle lui fut lancée il la releva et *servit* Mme de Livry comme elle le voulait, c'est-à-dire que la querelle fut engagée. Elle s'anima si bien et Mme de Livry le prit sur un tel diapason, que M. de Hautefeuille se réfugia à l'autre bout du salon.

« — Monsieur, lui cria Mme de Livry, vous êtes absurde.

« — Madame, répliqua M. de Hautefeuille, à tout seigneur, tout honneur. Vous passez avant moi. »

L'affaire s'engageait bien assez sans ce dernier mot ; mais à peine fut-il prononcé que Mme de Livry

sance, par ses manières, il l'est de tout ce qui fait remarquer que les autres ne le sont pas. Le charme des manières de cette personne ne peut être imité et ne sera jamais remplacé.

leva le pied, et lança de toute sa force une de ses petites mules à la tête du marquis de Hautefeuille. Dire les rires et les cris de joie de tout ce qui était dans le salon de Mme de Livry ne peut se décrire. M. de Hautefeuille, désarmé par cette *gracieuseté*, rapporta à son antagoniste la mule de Cendrillon ; car en vérité je n'ai vu de ma vie un plus joli, un plus petit pied, et la dispute fut terminée.

Mme DE POLIGNAC.

Quelle charmante petite folle que Mme de Livry.

Mme DE BLOT.

En vérité! La trouvez-vous *charmante*? Moi je trouve qu'elle est fort peu mesurée, et voilà tout : le monde devrait lui demander compte de son peu de respect pour lui.

Mme DE GENLIS.

Mais Mme de Livry va fort rarement dans le monde, et, quoiqu'elle reçoive beaucoup, elle sort fort peu. Sa maison est agréable, ses soupers très bien composés. Je crois avoir eu l'honneur de vous y voir, madame.

Mme DE BLOT

Cela ne prouve rien. Je vais chez des gens que je trouve ridicules ; ne faites-vous pas de même?

Mme de Genlis ne répondit pas. Mme de Blot continua avec aigreur :

— Je n'ai jamais vu une femme aussi peu mesurée dans ses propos au milieu d'un cercle de femmes que Mme de Livry : vous ne pouvez le nier.

Mme DE GENLIS.

Mais une chose qu'on ne peut *nier* aussi, c'est que sa réputation est excellente, et qu'elle est aussi sage et *mesurée* dans les choses essentielles qu'elle l'est peu dans les affaires du monde. N'est-il pas vrai, monsieur de Jaucourt ?

M. de Jaucourt était à l'autre bout de la chambre avec le duc de Chartres, dont la physionomie exprimait en ce moment de vives et profondes impressions. Il parlait, et paraissait parler avec action. Il parlait bas, et lorsque sa voix s'élevait malgré lui, il la baissait, et se calmait aussitôt. Mme de Genlis répéta deux fois le nom de M. de Jaucourt sans que le chevalier lui répondît. Vivement intriguée par cette conférence, et choquée peut-être aussi du peu de cas que le duc de Chartres lui-même faisait de sa parole, Mme de Genlis allait recommencer une troisième fois lorsque la porte du salon s'ouvrit, et l'on vit entrer le marquis de Conflans. Il était fort beau, comme on sait, et cette beauté venait en grande partie de ses cheveux, qui étaient noirs et bouclés et qu'il portait sans poudre. Lorsqu'il était en uniforme il était vraiment remarquable, surtout par cette tête à l'antique au milieu des frisures que l'on portait alors. Ce même soir il était en uniforme, parce qu'il venait prendre congé[1], et l'habit de hussard, qu'il portait admirablement, lui donnait une expression presque nouvelle qui lui valut plusieurs conquêtes

[1] On n'allait jamais en uniforme autrefois ni à la cour, ni dans le monde, excepté pour prendre congé. Alors, on portait l'uniforme de son régiment ou bien celui d'officier-général.

qui n'auraient pas songé à lui sans cela, à ce qu'il disait. En le voyant le duc de Chartres alla aussitôt à lui et l'accueillit avec amitié. Il l'aimait beaucoup ainsi que M. d'Argenson (M. Voyer). Avec M. de Conflans était Mme la comtesse de Montauban (mère de Mme de Clermont-Galerande) excellente femme, ayant un esprit original et parfois des réparties extrêmement plaisantes. Elle disait aussi des choses qui avaient une originalité qui ne plaisait pas à tout le monde, parce qu'elle était fort distraite.

— Elle me fait toujours peur, dit-elle tout bas à Mme de Genlis en lui montrant Mme de Polignac.

— Pourquoi. Je vous assure qu'elle n'est pas aussi à redouter qu'on le dit ; il ne s'agit que de prendre position vis-à-vis d'elle [1].

— Bon ! ce n'est pas pour cela, mon cœur ! je ne crains personne, je vous dirai, dans ce genre-là, parce qu'alors je mords comme une autre. Non, ce n'est pas cela. Mais toutes les fois qu'avec sa figure de singe elle se place à côté de moi au jeu, je suis sûre de perdre ! C'est odieux, cela. Enfin, j'avais découvert qu'elle portait du musc, et tout aussitôt je lui ai dit que je fuyais le musc, et je m'en suis allée. Malheureusement Mme de Rochambeau a eu vraiment mal aux nerfs par suite de ce *musc* dont elle est entourée comme une civette. Alors, pour *faire la jeune femme* et avoir une déférence pour la plus ancienne de tout le Palais-Royal, elle a quitté son musc, et je ne peux plus lui dire qu'elle m'empeste. Je

[1] Mme de Polignac était fort laide, très mordante et spirituelle ; elle avait toutefois de la bonté. Elle contait à ravir, et savait une foule d'anecdotes du temps de Louis XIV et de Louis XV.

serai obligée de lui dire qu'elle m'ennuie. Qu'est-ce donc que vous dites de moi, monsieur de Conflans ? Je vois que vous parlez de quelque chose qui me concerne, car vous me regardez avec Monseigneur et le chevava'ier de Jaucourt qui est là tranquillement, tandis qu'il serait heure pour lui d'aller faire son office de lune, ajouta-t-elle plus bas.

— C'est vrai, répondit le marquis de Conflans ; je parlais de vous, madame la comtese, et je racontais l'aventure et le mot de Danaé.

— Vraiment c'est bien la peine, dit-elle en souriant. Elle n'est pas mal au fait l'histoire ! ajouta-t-elle avec une bonhomie comique.

— Mais nous ne la savons pas nous, la belle histoire, dit Mme de Polignac.

— Vous saurez, dit le marquis de Conflans, que Mme la comtesse de Montauban était hier au soir à souper chez Mme la princesse d'Hénin, à Versailles. Si le souper eût été servi, Mme la comtesse n'aurait pas été au jeu, j'en suis sûr ; mais comme la table de pharaon était alors celle autour de laquelle on se réunissait, Mme de Montauban était occupée à ponter[1] avec autant de vigueur que moi. Dans la chaleur de l'action, Mme la comtesse fit un paroli de campagne[2]. Le banquier le lui fit observer avec la politesse de l'homme le plus excellemment élevé.

— Mon Dieu ! cela peut être, dit Mme de Montau-

[1] On appelle ainsi la mise en jeu. Ainsi les joueurs sont souvent nommés *pontes* pour cette raison.

[2] Terme employé dans quelques jeux, tel que le pharaon, jeu fort en vogue alors : c'est de jouer le double de ce qu'on a joué la première fois. M. de Conflans dit ici que Mme de Montauban fit un *paroli de campagne*. C'est une manière de parler,

ban avec une grande naïveté ; mais vous conviendrez que c'est un empressement bien pardonnable à un ponte.

— Comment trouvez-vous l'excuse ? Un moment après, un gros monsieur, immense, ayant un nom allemand, qui est aussi long, aussi large, aussi gros que sa personne, aussi l'ai-je oublié. Vous le rappelez-vous, madame ?

— Moi, dit Mme de Montauban en ouvrant de grands yeux étonnés, moi me rappeler le nom de cet homme ! c'est un rustre.

— Je ne dis pas le contraire : raison de plus pour savoir son nom, et le consigner à sa porte.

— Mais l'histoire, monsieur de Conflans ! s'écria la duchesse de Chartres.

— M'y voici, madame. Mme de Montauban avait derrière elle cette cathédrale marchante. Et à présent que j'y pense, ce pourrait bien être celle de Strasbourg qui était venue là. En attendant il était penché sur l'épaule de Mme de Montauban, et *pontait* tant qu'il avait de force et d'argent, ce dont, au reste, il était fort bien pourvu comme vous l'allez voir. Dans un moment de colère contre le banquier, il fit paroli sur paroli, et en vint au point de mettre au tapis une énorme poignée d'or. Mais je ne sais comment cela se fit : les louis au lieu d'aller sur le tapis vert, vinrent tous dans le dos de Mme de Montauban.

— Oui, dans mon dos, dit tranquillement Mme de Montauban, qui jusque là avait écouté l'histoire comme si elle eût été celle d'une autre.

pour dire qu'elle avait *voulu tricher*, chose malheureusement fort en usage à cette époque aussi.

— Vous dire les cris du gros Allemand, poursuivit M. de Conflans, ne se peut pas avec vérité. C'était une fureur d'insensé d'avoir manqué son coup, fureur d'autant plus grande, qu'il venait de voir qu'il aurait gagné.

— Je crois bien vraiment, dit Mme de Montauban avec un sourire de souvenir. J'y ai gagné vingt louis en faisant paroli ce coup-là, moi.

— Mme de Montauban vient de vous dire elle-même qu'elle était occupée à ramasser son argent : aussi fut-elle impassible aux cris et à la colère du gros Allemand, jusqu'à ce que son dernier louis fut revenu devant elle. Alors se tournant avec une dignité comique vers le gros homme, elle lui demanda pourquoi donc il criait si fort. Et se levant, elle se mit *à se secouer* pour faire tomber les louis qu'elle avait dans son corset. Le gros homme grommelait je ne sais trop quelle parole, tandis que Mme de Montauban faisait son singulier exercice et se donnait un mal épouvantable. Enfin elle surprit, parmi quelques paroles, celle assez plaisante qu'elle faisait *le gros dos*.

— Qu'appelez-vous, monsieur ; que croyez-vous donc que je veuille faire de votre pluie d'or, me prenez-vous pour une Danaé?

A ce mot, tout le monde se mit à rire autour de M. de Conflans et de Mme de Montauban. Ils étaient tous deux excellents dans cette affaire, parce que Mme de Montauban écoutait son histoire comme si M. de Conflans la composait, et toutefois elle prenait la parole pour continuer ou pour rectifier.

— Conflans, dit le duc de Chartres, tu nous racontes là une histoire de ta façon.

— Sur mon honneur, monseigneur, je dis la vérité, et rien que la vérité.

— Oui, oui, dit Mme de Montauban, il dit vrai. Cet homme, cet Allemand, cet Anglais, je ne sais de quel pays il est, il est comte, prince même je crois bien. Ne voulait-il pas me mettre la main dans le dos pour y chercher ses louis ! alors je me suis remise au jeu fort paisiblement, en lui faisant observer qu'on avait vingt-quatre heures pour payer les dettes d'honneur, et je me suis de nouveau mise à ponter avec un bonheur inouï.

— Et votre homme, et son or ? demanda le duc de Chartres tout amusé de cette histoire.

— Eh bien ! monseigneur, mon homme et son or, tout cela a fort bien été. En me déshabillant le soir, ou plutôt ce matin, ma femme de chambre a trouvé dix louis, que mon valet de chambre a reportés à la cathédrale de Strasbourg. Il aurait dû les rapporter pour lui, mon valet de chambre ; mais il paraît que la cathédrale n'est pas donnante. Le gros homme a reçu ses louis ; et le joli de l'aventure, c'est qu'il m'a fait dire que *le compte y était*. Je vous demande un peu qu'est-ce que ça me faisait ? Et mon fils, à qui je raconte mon aventure, et qui me demande si le gros homme est catholique ou protestant, ça m'est encore plus égal.

— Eh bien ! n'est-ce pas une belle histoire ? demanda M. de Conflans.

— Oui, certainement, dit la duchesse de Chartres, et nous avions besoin de cela pour nous distraire d'une histoire terrible, une apparition.

M. de Conflans se tourna vivement vers M. le duc

de Chartres, et lui jeta un coup d'œil interrogateur[1], auquel le prince répondit par un signe de tête négatif. La princesse ne vit pas ce mouvement, mais Mme de

[1] Le duc de Chartres avait déjà beaucoup de croyance aux Mesmer, aux Cagliostro et aux Saint-Germain. Quoi qu'il en soit, voici un fait positif qui a été raconté par le duc d'Orléans lui-même; je ne puis affirmer l'année précise, quoique M. de Sainte-Foix, qui me l'a raconté étant chez moi au Raincy, me l'ait dit également. Étant un jour à dîner au Raincy avec le prince et trois ou quatre autres personnes de son intimité à la porte de Chelles chez son secrétaire des commandements M..., la conversation fut conduite sur les somnambulistes et les mesméristes. Le prince parut rêveur, il écouta plusieurs histoires qu'on raconta, en raconta lui-même, et « tout à coup, prenant mon bras, dit M. de Sainte-Foix, il me proposa de retourner au château en nous promenant. Nous partîmes, et à peine fûmes-nous à quelque distance que le duc me dit qu'il lui était arrivé il y avait peu de temps une aventure très étonnante.

« — Un jour du mois dernier, me dit-il, je quittai un moment mon cabinet pour aller chercher un papier dont j'avais besoin dans ma chambre à coucher. J'y demeurai à peine un quart d'heure; en rentrant dans mon cabinet, j'y trouvai un homme vêtu de noir, les cheveux sans poudre, et dont le visage était d'une pâleur remarquable. Mon premier mouvement fut de m'élancer* sur cet homme... mais je me retins et lui demandai comment il s'était introduit chez moi, et en lui faisant cette question je me sentis frissonner, car mon cabinet n'avait aucune issue. Cet homme sourit et me dit qu'il n'avait besoin d'aucun secours humain pour parvenir là où il voulait aller, qu'il était dévoué à mes intérêts, qu'il *m'aimait* et ferait tout pour me servir, TOUT, jusqu'à me faire voir le diable. « Je puis beaucoup « pour vous, monseigneur, me dit l'homme noir. Je puis immen- « sément; il ne faut de votre part qu'un peu d'aide? — Que « faut-il faire? m'écriai-je. — Avoir le courage de me suivre. « — Je l'aurai. — Dès ce soir? — Dès ce soir. — Eh bien, « soyez prêt! — A quelle heure? — Minuit. — Le lieu? — La

* Il était d'une grande bravoure et l'a prouvé mille fois surtout dans l'aventure du ballon.

Genlis l'avait aperçu, elle regarda elle-même M. de Conflans avec plus d'attention qu'elle ne l'avait fait jusque-là.

« plaine de Villeneuve-Saint-Georges; mais il faut venir *seul et* « *sans armes.* — Je viendrai *seul et sans armes.* — A ce soir « donc, monseigneur! jusque-là, silence! ! »

« — A peine m'eut-il parlé que je ne le vis plus, sans que j'eusse pu m'apercevoir par quelle issue il avait disparu. Je demeurai solitaire jusqu'au moment du départ. A onze heures et demie j'étais à Villeneuve-Saint-Georges. Là je laissai les deux personnes qui m'accompagnaient, et j'entrai *seul* dans la plaine; la nuit était profonde. Je rencontre l'inconnu. Vous dire quel fut notre entretien m'est défendu; mais ce que je puis, c'est de vous communiquer un fait qui doit rassurer votre amitié. J'ai reçu dans cette nuit mystérieuse beaucoup d'avis précieux et un anneau. Cet anneau, le voici. » Et le prince, entr'ouvrant sa veste, me fit voir un anneau de bronze dans lequel était enchâssée une pierre brillante qui au feu des bougies jetait un éclat inconnu et en effet presque magique. « — Tant que je porterai cet anneau, me dit le prince, je n'ai rien à redouter de mes ennemis; mais, si je le perds ou si je me le laisse ôter, je suis un homme perdu. Maintenant voici la suite de cette aventure. Je fus reconduit chez moi par l'inconnu, sans retourner à Villeneuve-Saint-Georges. Je lui offris cinq cents louis; il les refusa, en prit seulement cinquante, et il me quitta avec promesse de revenir chaque fois qu'il aurait un avis utile à me donner. Je le vois souvent, et toujours de même. »

Voilà ce que j'ai entendu raconter à M. de Sainte-Foix à plusieurs reprises : MM. de Saint-Far et de Saint-Albin l'ont confirmé, c'est-à-dire pour l'avoir entendu dire au prince. J'ai demandé au premier ce qu'il pensait de cette aventure, et je l'ai trouvé dans un doute étrange. « Remarquez, me dit-il, que cet anneau lui fut ôté sur la place de la Révolution! Quel ténébreux mystère! Quoi qu'il en soit, voilà la vérité; cette histoire me fut en effet racontée par le duc d'Orléans lui-même dans le parc du Rainey où nous sommes, et dans cette même allée où nous nous promenons en ce moment. »

Je fus prise d'un frisson qui me parcourut tout le corps; je

— Mesdames, je crois qu'il est l'heure de nous retirer, dit la princesse en se levant et donnant le signal du départ ; et, saluant avec une gracieuse bonté, elle rentra dans l'intérieur de ses appartements.

jetai les yeux autour de moi et dans les profondeurs des ombrages qui se prolongeaient au loin sous les arbres, je crus un moment voir des ombres. « Rentrons, dis-je à M. de Sainte-Foix, il est trop tard pour rester exposé au froid de la nuit. Votre histoire m'a fait mal. »

SALON

DE Mme LA COMTESSE DE GENLIS

PREMIÈRE ÉPOQUE

AVANT LE PALAIS-ROYAL, BELLE-CHASSE ET L'ARSENAL

J'ai peu vécu avec Mme de Genlis ; je ne suis même allée que deux fois chez elle avec le cardinal Maury, qui voulait former entre nous une liaison qui était impossible, parce que j'aimais avec passion le talent et le caractère de Mme de Staël, dont elle s'était déclarée l'ennemie ; mais j'ai passé ma vie avec les personnes de France qui pouvaient le mieux me la faire connaître : l'une était sa tante, Mme de Montesson [1] et les autres les plus intimes de la société de M. le duc d'Orléans. Mme de Genlis rentrait en France au moment de de mon mariage. *Adèle et Théodore*, ce *chef-d'œuvre* si vanté, qui n'est plus aujourd'hui qu'un ouvrage

[1] Mme de Montesson, tante *de Mme* de Genlis, et non pas de M. de Genlis, comme l'ignorance à prétention le dit dans plusieurs biographies.

toujours remarquable, mais enfin susceptible de comparaison avec un autre livre, *Adèle et Théodore* me paraissait sublime. Ma mère, qui ne lisait jamais et n'avait en toute sa vie lu que *Télémaque*, se faisait lire *Adèle et Théodore*, et retrouvait une foule de personnages de sa connaissance parfaitement dépeints dans beaucoup de portraits de cet ouvrage. Le vieux comte de Périgord (oncle de M. de Talleyrand) reconnaissait aussi des gens de sa connaissance lorsque le jeudi [1] je lisais haut avant et après le dîner. J'avais donc beaucoup de raisons pour me laisser aller à de l'attrait, si j'en eusse ressenti pour elle ; mais ce fut tout le contraire. Mme de Staël ne m'a fait jamais éprouver un pareil sentiment : j'ai admiré aussitôt que j'ai lu et entendu cette femme étonnante, sans qu'elle me commandât de le faire ; et il y a en moi, pour Mme de Genlis, une répulsion que je ne puis vaincre : elle s'impose avec une telle autorité, qu'elle inspire aussitôt l'envie de résister. Nous avons en nous l'esprit de contradiction, mais c'est là surtout que nous le trouvons plus actif que jamais. J'ai connu des amis de Mme de Genlis qui la défendaient de ce reproche de *fatuité;* mais la preuve en est donnée par elle-même. Lisez ses *Mémoires*.

[1] Lorsqu'on ouvrit les prisons après thermidor, le comte de Périgord, frère de l'archevêque, venait dîner tous les jeudis chez ma mère. Il m'aimait comme son enfant. C'était le meilleur des hommes : ce fut lui qui fit fermer sa porte à M. de Laclos lorsqu'il sut qu'il était l'auteur des *Liaisons dangereuses*. Il avait pour Mme de Genlis la plus profonde des haines ; il était convaincu qu'elle avait amené les malheurs de la révolution, et cette pensée jointe à celle du duc d'Orléans, lui donnait même une dureté étrangère à son caractère.

L'existence sociale de Mme la comtesse de Genlis est une sorte de problème difficile à résoudre ; elle se compose d'une foule de contradictions plus extraordinaires les unes que les autres. Elle était d'une famille noble dont le nom et les alliances lui donnèrent à huit ans le droit d'être nommée chanoinesse du chapitre d'Alix à Lyon, et elle se nomma jusqu'à son mariage Mme la comtesse de Lancy. Elle épousa M. de Genlis, homme de grande qualité et allié de près à toutes les grandes familles du royaume ; et jamais cependant Mme de Genlis n'eut dans le monde l'attitude d'une grande dame. Parlant toujours *de vertu*, *de piété*, *de devoirs*, elle n'eut jamais dans toute sa vie la moindre considération, tout en fulminant contre les femmes qui avaient un amant, publiant des traités sur l'amitié, des protocoles d'affection de toutes les sortes, ayant toujours une collection de souvenirs pour chaque jour de l'année, et finissant de mourir isolée, sans un ami véritable pour lui fermer les yeux. Quelle est la morale de ces réflexions ? Une bien triste !

Quoi qu'il en soit, Mme de Genlis, puis Mme de Sillery et enfin Mme de Genlis a été assez influente sur nos affaires à l'époque où nous sommes dans cet ouvrage pour que nous lui donnions un moment de spéciale attention. L'importance que cette femme eut sur les destinées de la France est d'une telle nature que nous devons nous en occuper et d'autant mieux qu'elle met à nier une foule de faits les plus notoires de ce temps, où son nom se trouve mêlé, une telle naïveté, qu'en vérité il est impossible de ne se pas croire sous une sorte de prestige lorsqu'on lit en même temps ces pages où elle prétend n'avoir jamais parlé à des hommes que non seulement elle devait connaître comme rapports

de société, mais dont elle devait être l'amie. Longtemps avant les premiers éclats de la révolution, Mme de Genlis préparait cette influence qui éclata ensuite comme une bombe maudite et couvrit de ses éclats jusqu'à celle qui avait préparé la mèche et l'avait peut-être allumée.

C'est une vie bizarre que celle qu'elle avait menée dans sa première jeunesse, s'il faut le dire. Cette vie nomade, ambulante, avait à cette époque surtout un caractère d'autant plus étrange qu'il était inusité, ne quittant un château que pour aller dans un autre, se déguisant en paysanne pour courir la campagne, allant ou du moins voulant aller de Genlis à Paris à franc étrier et en bottes fortes et trouvant, heureusement pour elle, un maître de poste dont la raison valait mieux que la sienne, mystifiant tous ceux qui lui tombaient sous la main, mangeant des poissons crus ; et tout cela à dix-huit ans, avec une jolie figure ; jouant de la harpe comme Apollon, jouant la comédie comme Thalie, dansant comme Terpsichore, faisant des armes comme Bellone, sage comme Minerve, voilà comment se trouvait en ce monde Mme de Genlis, ainsi que je l'ai déjà dit, lorsqu'elle fut nommée dame pour accompagner de Mme la duchesse de Chartres.

On ne pouvait pas parler du salon de Mme de Genlis avec cette vie nomade que je viens de rappeler. Le moyen de fixer une telle personne en un même lieu plusieurs mois de suite. Un seul endroit cependant était celui de sa prédilection, c'était le château de Sillery, lorsque surtout il appartenait à M. et à Mme de Puisieux [1]. La raison qui lui fit prendre la route qu'elle

[1] M. de Puisieux était le chef de la famille de Sillery-Genlis ;

suivit alors peut être bonne ; je ne déciderai rien à cet égard. Je dirai seulement que ce salon de Sillery devait être une singulière école pour une jeune personne

il avait désapprouvé le mariage de M. le comte de Genlis, et avait été pendant longtemps assez irrité pour ne le pas vouloir accueillir, ainsi que sa femme. Mme de Puisieux était une personne dont l'esprit était fort imposant, à ce que dit Mme de Genlis elle-même; aussi en avait-elle une peur affreuse, et lorsqu'enfin, la grande parente s'adoucissant, on permit aux jeunes mariés de venir à Sillery, Mme de Genlis, ordinairement *si mouvante* et *si parlante*, ne bougeait et ne disait mot. Mais Mme de Genlis était trop adroite pour ne pas profiter de son pouvoir de séduction. Mme de Puisieux fut conquise, comme le seront toujours les femmes qu'une autre femme voudra subjuguer avec de l'affection et des grâces de cœur. Le jour où la paix fut signée, Mme de Genlis raconte que, lorsque tout le monde revint dans le salon, elle voulut l'annoncer elle-même.

« ... Au bout de quelques minutes, je dis d'un ton dégagé que, n'ayant pas été à la promenade, je voulais me dégourdir les jambes, et me levant aussitôt, je fis trois ou quatre sauts dans la chambre, et puis j'allai me jeter sur la chaise longue de Mme de Puisieux en disant mille folies. » Qu'on se rapporte à l'époque, aux robes à queue, aux paniers, à tout ce qu'avait de solennel le maintien et l'attitude d'une femme alors!

« Quelques jours après, dit-elle, un musicien de Reims vint à Sillery et joua du *tympanon* d'une manière surprenante. Mme de Puisieux se passionna pour cet *instrument* et regretta de voir partir le musicien. Aussitôt je pris la résolution, dit Mme de Genlis, d'apprendre le tympanon. » Et en effet elle en sut jouer au bout de six semaines aussi bien que le musicien rémois. Lorsqu'elle fut assez savante, ce qui lui coûta beaucoup de travail, et je crois cela sans peine, elle fit faire un habit d'Alsacienne, et un jour qu'il y avait du monde à Sillery, chose au reste fort ordinaire, car le château était toujours plein, Mme de Genlis fit ôter la poudre de ses cheveux, les fit natter en deux tresses comme les Alsaciennes, puis, ayant mis sur sa tête une *baigneuse* et étant enveloppée dans une robe négligée et un mantelet de taffetas noir, elle descendit à l'heure du dîner,

lorsque Mme de Genlis y tenait son cours de bonnes manières, à l'usage des jeunes filles qui doivent être *modestes et retirées dans leur intérieur ;* c'est une sorte de parade et pas autre chose[1].

Avant d'entrer au Palais-Royal, Mme de Genlis eut

demandant pardon de son négligé et s'en excusant sur une migraine. Au dessert on vint dire à Mme de Puisieux qu'une jeune Alsacienne venait d'arriver au château et demandait de jouer du tympanon devant elle. « Je vais la chercher, s'écria Mme de Genlis en s'élançant dans la chambre voisine, où, jetant sa *baigneuse* et son mantelet, elle se trouva mise en Alsacienne avec son tympanon, et se présenta au même moment devant toute la société stupéfaite. Elle joua du *tympanon* à merveille, et charma tout le monde. « On me fit porter mon habit pendant quinze jours, dit elle-même Mme de Genlis, pour donner une représentation de cette petite scène à tout ce qui venait à Sillery. Ce n'est pas sans dessein que j'ai rapporté ces détails, ajoute-t-elle. J'ai voulu montrer aux jeunes personnes que la jeunesse n'est heureuse que lorsqu'elle est docile et modeste[1]. »

J'avoue que j'ai cru avoir mal lu la première fois que je vis cette anecdote dans le premier volume de ses *Mémoires!* et je pensai que peut-être elle avait voulu mettre : « La jeunesse n'est heureuse que lorsqu'elle s'amuse » ; mais pas du tout, c'est « modeste » qu'il faut être. Quant à cela, ça va sans dire ; mais que pour être modeste il soit nécessaire de se mettre en évidence de cette manière, de faire de l'éclat, de se masquer, de fixer tous les regards, d'attirer tous les hommages d'un cercle, voilà ce que je ne puis trouver en accord dans ma pensée avec la modestie d'une jeune fille à l'existence pure et ignorée et faisant l'orgueil et la joie de sa famille par ses vertus simples et *modestes.* Cette anecdote m'a toujours paru une vraie plaisanterie avec laquelle Mme de Genlis mystifie ses lecteurs comme elle mystifiait le chevalier *don Tirmane.*

[1] Ce n'est pas que j'aie le mauvais goût de déclamer contre ce siècle ; il vaut autant, peut être mieux que le nôtre. Je dis seulement que ce qui existait alors n'existe plus. D'autres choses ont remplacé le passé, voilà tout.

cependant pendant un hiver *un salon* fort remarquable, en ce qu'il n'eut pas beaucoup d'imitateurs. Ce mouvement qui la portait à de continuels voyages se concentra dans l'intérieur de sa maison, mais avec le même désir de plaisirs et de fêtes. Il se mêlait à cette activité joyeuse les relations douces et paisibles d'une amitié comme il s'en voit peu aussi de nos jours.

Mme de Genlis était intimement liée avec la comtesse de Custine. C'était une personne de la plus haute vertu, comme je l'ai dit dans l'article qui la concerne. Mme de Genlis y allait tous les samedis régulièrement, mais Mme de Custine allait moins chez elle ; elle vivait fort retirée, et cette solitude à laquelle ses goûts la portaient l'éloignait des plaisirs bruyants que Mme de Genlis provoquait chaque jour.

Chez Mme de Genlis on voyait déjà, à cette époque, quoiqu'elle fût encore fort jeune femme, combien elle aurait un jour le goût, non seulement d'apprendre et de savoir, mais de vouloir qu'on ne l'ignorât pas. Elle rassemblait chez elle des savants, des artistes, chose alors encore assez inusitée dans la haute compagnie. Le fameux Cramer, violon fort habile, ainsi que Jarnowitz, Duport, sur le violoncelle ; Mlle Baillon[1], sur le piano ; Mme de Genlis, sur la harpe et pour le chant ; mais surtout Albanezi, chanteur italien ; Friseri, sur sa mandoline ; tous ces talents composaient des concerts charmants. On jouait des proverbes

[1] Mlle Baillon était une charmante jeune personne, parfaite musicienne et composant à ravir. Elle a fait un opéra appelé *Fleur d'épine*, qui eut du succès. Elle a épousé depuis le célèbre architecte Louis.

des charades en action; on mettait un fait quelconque en ballet, et on en faisait un quadrille. Ce fut ce même hiver que Mme de Genlis inventa une mode fort originale, qui fut suivie avec une sorte de fureur. La mode de jouer des proverbes continuant toujours, Mme de Genlis fit un quadrille appelé *les Proverbes*. Chaque couple formait un proverbe dans la marche deux à deux qui toujours précédait la danse principale. La duchesse de Lauzun, habillée fort simplement et parée de sa seule beauté, avait seulement une ceinture grise, et la devise était :

« *Bonne renommée vaut mieux que ceinture dorée.* »

Elle était menée par M. de Belzunce.

La duchesse de Liancourt, dont l'esprit et la grâce prouvaient dès cette époque que les femmes destinées à porter ce nom seraient aimables, spirituelles et gracieuses, Mme la duchesse de Liancourt était menée par le comte de Boulainvilliers, et leur proverbe était :

« *A vieux chat jeune souris.* »

M. de Saint-Julien, un des hommes les plus agréables de la société de Paris, menait Mme de Marigny; leur proverbe était singulier en raison de ce qui l'avait motivé. M. de Saint-Julien était déguisé en Maure, son visage était teint. Mme de Marigny tenait un mouchoir à la main, et de temps à autre le passait sur le visage noirci de M. de Saint-Julien; le proverbe était :

« *A laver la tête d'un Maure, on perd sa lessive.* »

Mme de Genlis venait ensuite, conduite par le vicomte de Laval magifiquement vêtu, tandis qu'elle était habillée en paysanne. Elle avait l'air fort gai et fort animé, tandis que le vicomte de Laval, fort triste

naturellement et presque toujours ennuyé et tout chargé de pierreries, semblait succomber à un sommeil invincible ; leur devise était :

« *Contentement passe richesse.* »

Gardel, alors l'homme le plus à la mode pour ces sortes de divertissements, fit la figure du quadrille, qui signifiait aussi un proverbe :

« *Reculer pour mieux sauter.* »

Gardel s'y surpassa, et fit la plus charmante figure de contredanse et la plus animée qu'on puisse voir. Cette figure ressemblait beaucoup à une mazourka. Mme de Genlis en avait composé l'air.

On comprend qu'une vie aussi joyeuse devait être une vie de bonheur pour une jeune et jolie femme comme Mme de Genlis. Son intérieur était heureux, du moins d'après ce qu'elle dit elle-même. M. de Genlis l'aimait avec *passion* et partageait tous ses plaisirs ou plutôt toutes ses folies : il était lui-même un homme fort spirituel, faisait de jolis vers, jouait la comédie à ravir, et avait toute la corruption nécessaire pour être l'un des hommes les plus agréables dans un cercle où cette corruption était absolument nécessaire. M. de Sillery a été parfaitement dépeint à cet égard dans un ouvrage de beaucoup d'esprit qui parut il y a quelques années.

Mme de Genlis jouait la comédie chez elle à cette époque, malgré son retour à Paris (c'était ordinairement jusque-là un amusement uniquement réservé pour la campagne, mais elle eut toujours besoin de faire de l'effet), aidée, dans le commencement, par Mlle Baillon seulement ; car les femmes du monde, dans ce temps, ne se lançaient point d'un pas aussi délibéré sur le théâtre du monde, pour y comparaître tout à la

fois comme actrices et comme femmes de la société. Les deux rôles étaient difficiles à soutenir et à bien jouer en même temps.

Cependant les succès de Mme de Genlis inspirèrent de la jalousie ; cela devait être : on le lui fit sentir à propos de ce quadrille des proverbes. On voulut le danser au bal de l'Opéra. Pour faire remarquer l'excessive différence des époques, je dirai que Mme de Genlis et les femmes du quadrille, qui étaient Mme la duchesse de Lauzun, Mme la duchesse de Liancourt et d'autres personnes de cette classe, elle-même, enfin, qui tenait aux premières familles du royaume, entrèrent toutes cinq, avec leurs danseurs qui les conduisaient, dans la salle de l'Opéra, qui alors était au Palais-Royal ; ces dames entrèrent à minuit, *à visage découvert*, et firent ainsi le tour de la salle, attirant plus que l'attention, attendu qu'elles la commandaient parce que le privilège d'un quadrille était de suspendre toutes les autres danses.

Ce quadrille des proverbes fit donc son entrée et le tour de la salle, et se disposait à commencer son pas de ballet, composé par Gardel, lorsque tout à coup un énorme chat vint rouler en miaulant d'une manière effroyable jusqu'au milieu du groupe des proverbes, montrant des griffes qui menaçaient toutes les robes, et roulant deux yeux de feu qui faisaient vraiment pâlir les plus intrépides.

Le premier moment fut d'autant plus terrible que le chat, à qui le jeu plaisait, se hérissait de plus en plus et devint menaçant. Mais ici la scène changea. M. de Saint-Julien, très ennuyé, à ce qu'il paraît, d'être dérangé, soit dans son rôle du quadrille, soit dans celui qu'il jouait alors, fut vraiment irrité. On

avait d'abord repoussé assez doucement l'énorme *Rominagrobis*. Mais voyant qu'il s'entêtait, ils lui donnèrent des coups de pied qui dérangèrent la fourrure de chat qui l'enveloppait, et l'on vit le visage barbouillé d'un petit savoyard que les coups de pied commençaient à faire pleurer. Les danseurs redoublèrent alors leurs corrections en raison de leur colère, car il était évident que c'était un coup monté contre le quadrille. Les spectateurs qui voulaient voir ce fameux quadrille prirent parti pour lui, et Mme de Genlis fut bientôt vengée du mauvais goût de cette attaque.

On sut quel en était l'auteur ; c'était le duc de Chartres et ses amis. Il ne connaissait pas alors Mme de Genlis. Les choses changèrent bien depuis cette soirée, et en fort peu de temps. L'opinion des deux frères du prince, que j'ai beaucoup connus, M. de Saint-Albin et M. de Saint-Far, était que les sentiments qui attachèrent si longtemps M. le duc de Chartres à Mme de Genlis datent de cette soirée, où il la vit sans en être aperçu.

Mme de Genlis était fort jolie à cette époque, très fraîche, très gracieuse et, pour dire le mot, très *agaçante;* son esprit, d'une haute supériorité, annonçait déjà ce qu'elle serait un jour. Son regard était ravissant et ses yeux d'une grande beauté. Son nez un peu fort, mais légèrement relevé à l'extrémité, donnait à sa physionomie une expression piquante qui, jointe à l'esprit d'observation qui dominait tout le reste dans cette jolie tête, devait lui donner une véritable séduction. Ses dents étaient encore bien alors, ce qui donnait de la grâce à son sourire. Sa taille, sans être élevée, avait la juste proportion qui plaît

dans une femme. Son cou était seulement un peu long. Telle était Mme de Genlis à vingt-deux ans.

Le jour de ce quadrille elle était, comme je l'ai dit, habillée en paysanne : sa jupe était d'un taffetas broché rose sur rose, bordée de trois chefs d'argent cousus à plat sur la jupe. Le corset était en satin couleur de rose également, lacé par devant avec un ruban de la même nuance, et semblait à peine retenir une chemise de la plus fine batiste, bordée d'une magnifique valencienne. La taille de Mme de Genlis était ravissante à cette époque ; elle était aisée, ronde et menue, souple et jouant avec toutes les attitudes, qu'elle prenait en s'y laissant aller plutôt que de se les laisser imposer par un rôle. Sur sa tête, pour compléter son costume, elle n'avait qu'une rose au milieu d'une touffe de gaze d'argent et de petites plumes[1].

Les acteurs de ses pièces étaient des hommes du monde. L'un, M. Coqueley, était un des premiers acteurs de Paris pour jouer les proverbes, avec le président de Périgny, ainsi que le comte d'Albaret. Ce dernier allait chez Mme Necker qui, dans ses *Souvenirs*, s'en moque avec assez peu de charité, ce que Mme de Genlis reproche d'autant plus vivement à Mme Necker, qu'elle trouvait M. d'Albaret charmant. Il jouait les proverbes à ravir, ce qui annonçait beaucoup d'esprit. Les femmes étaient la marquise de Roncé, Mlle Baillon et Mme de Genlis. Quant aux spectateurs, ils étaient toujours bien choisis[2]. C'étaient

[1] Le portrait de Mme de Genlis dans le costume de ce quadrille existe et je le possède.

[2] Il n'en est pas ainsi aujourd'hui, où, pour entendre et sou-

des amis, des connaissances, et jamais des inconnus. Il fallait arriver à nos jours à cet entier démolissement de toutes les bonnes et anciennes coutumes pour voir un mélange bizarre de femmes et d'hommes se heurtant, *se déchirant*, et craignant de s'asseoir à côté l'un de l'autre parce qu'ils ne se sont jamais vus. Ceci me rappelle le joli mot du duc d'Ayen à Louis XV.

C'était du temps de Mme du Barry. On regrettait presque Mme de Pompadour. Le vice avait au moins un masque avec elle, et si Mme de Pompadour jouait à la souveraine, elle ne s'en acquittait pas mal. Mais *l'autre*, comme la nommait Dagé, c'était vraiment trop fort. Un soir, le roi vit à sa table des figures tellement étranges, que le pauvre *La France* se pencha tout ému vers M. le duc d'Ayen et lui demanda le nom de deux hommes assis en face de lui, et dont l'aspect ignoble contrastait avec le lieu où ils se trouvaient.

— Ma foi, Sire, répondit le duc d'Ayen, je ne les connais pas. Je ne rencontre ces gens-là que chez vous !

La société intime de Mme de Genlis n'était pas de ce genre; le fond en était surtout remarquable, seulement pris dans sa famille : Mme la marquise de Montesson[1], sœur de la mère de Mme de Genlis, Mme de

vent voir très mal jouer la comédie, on s'étouffe dans un lieu dans lequel on entasse à grand'peine six cents personnes, quand il n'y a place que pour trois cents.

[1] Il existe des biographies vraiment impardonnables, parce que les auteurs peuvent se procurer près de la famille tous les renseignements possibles. M. Prudhomme a fait une galerie de *Femmes célèbres*, où les mensonges les plus grossiers se ren-

Bellevau, son autre tante, Mme de Sercey, sœur de son père ; Mme de Puisieux, M. de Puisieux, la marquise de Sillery-Genlis, sa belle-sœur; le chevalier de Barbantane, M. de Sauvigny, auteur de plusieurs charmants ouvrages ; l'abbé Arnaud l'auteur du *Comte de Comminges;* le chevalier de Talleyrand, frère du baron de Talleyrand ; M. de Vérac, Mme de Vérac, sa femme ; le comte et la comtesse de Custine[1], le vicomte de Custine, le comte et la comtesse de Balincourt[2], neveu et nièce du maréchal de Balincourt; Mme de Gourgues, Mme d'Harville. A ces réunions, qui avaient lieu presque tous les jours, parce qu'on se réunissait toujours chez l'une des personnes que je viens de nommer, venait quelquefois se joindre une femme charmante, Mme la marquise de Louvois. Son histoire vraiment tragique donnait un grand intérêt à sa physionomie déjà fort aimable et gracieuse. Je l'ai rapportée en peu de mots pour donner un aperçu de ce qui est par

contrent à chaque ligne. Mme de Montesson, qu'il fait naître en Bretagne, n'y a même jamais été de sa vie. Elle est née à Paris, et elle était sœur de la mère de la comtesse de Genlis, comme la comtesse de Sercey l'était de son père.

L'autre jour, j'avais besoin d'un renseignement sur Mme de Genlis; je fus avec confiance le chercher dans le *Dictionnàire de la Conversation*, à l'article *Genlis*, fait par J. Janin. Je ne m'attendais pas aux plus grossières erreurs; elles sont si singulières que je m'imagine qu'ayant trop d'occupation, M. J. Janin a fait faire cet article par un secrétaire, qui lui-même en a chargé quelqu'un très ignorant de ce qu'a jamais fait Mme la comtesse de Genlis.

[1] Grand-père et grand'mère du marquis de Custine, l'auteur du *Monde comme il est.*

[2] Le marquis Maurice de Balincourt, ami et estimé de tous ceux qui le connaissent, est leur fils.

tout pays une action simple sans doute, mais qui cependant, contée dans tous ses détails, révèle ce que la noblesse des sentiments, chez nous, était à une époque où la noblesse de la naissance entretenait celle des actions de la vie habituelle.

Le plaisir était donc le mobile de tout ce qui se faisait dans une réunion d'hommes et de femmes, dès qu'ils étaient rassemblés dans un salon.

On aurait, je crois, décerné un prix à celui qui aurait proposé un nouveau moyen de passer gaiement les heures de la soirée. Pour en donner une idée, je vais raconter ce qui eut lieu chez Mme de Genlis, un soir de ce même hiver qui précéda son entrée au Palais-Royal.

Le comte d'Albaret, dont j'ai dit tout à l'heure que Mme Necker se moquait, était le meilleur des hommes; mais il avait une qualité plus précieuse au milieu du monde où il vivait, il avait de l'esprit. Sa bonhomie, qui était extrême, prêtait quelquefois à rire, et voilà pourquoi Mme Necker, qui prenait tout au sérieux, l'avait jugé moquable et même ennuyeux, tandis qu'il était au contraire fort amusant et fort spirituel.

Un soir il arrive chez Mme de Genlis, où il trouve réunis le chevalier de Barbantane, M. de Genlis et plusieurs autres personnes du même esprit, et il leur raconte que la veille il avait passé une soirée charmante, quoique avec des *pédants*.

Il appelait ainsi en plaisantant les gens de lettres.

— Où donc avez-vous été? demanda Mme de Genlis.

— Chez *la muse Dubocage*, répondit le comte d'Albaret, et je vous jure que je m'y suis fort diverti; on a raconté une foule d'histoires de M. de Voltaire, et lui-même y eût été si on avait voulu me croire.

— Et comment cela? dit Mme de Genlis.

— Vous ne connaissez pas mon talent d'imitation? Demandez à M. de Genlis.

M. de Genlis certifia la vérité de la chose.

— Eh bien, voulez-vous mettre à exécution un joli projet? dit le comte d'Albaret.

— Oui, oui! s'écrièrent toutes les jeunes femmes. Que faut-il faire?

— Vous mettre tous dans les habits de la société *Bocagère*. Mme de Genlis, dont le talent *mimique* est parfait, prendra à ravir le personnage de Mme Dubocage. Je me charge de Voltaire, Genlis fera l'abbé Duresnel[1] ou Pinart, et Mme de Roncé remplira le personnage de Mme Fanny de Beauharnais.

Ce projet fut accueilli avec transport. Mme de Genlis avait non seulement entendu parler de Mme Dubocage, mais elle l'avait vue chez sa tante, Mme de Montesson. Mme Dubocage avait été fort belle et, quoiqu'elle eût alors plus de soixante-cinq ans[2], on voyait encore sur son visage des restes d'une grande beauté. Mme de Genlis avait pris des informations exactes sur son costume, ses habitudes, ses manières et au bout de quinze jours elle *représentait* Mme Dubocage avec une perfection qui devait bien alarmer son mari ou toute autre personnne qui voulait lire dans son regard quelle était la pensée de son âme. Quant à M. d'Albaret, il copia Voltaire avec sa grande taille sèche et voûtée, son regard vif et malin, son sourire sardonique, il

[1] Ami de Mme Dubocage; on lui attribuait les ouvrages qu'elle faisait, ainsi qu'à M. de Linant, un autre ami comme lui, littérateur.

[2] Anne-Marie Lepage-Dubocage, née à Rouen le 22 octobre 1710. Elle mourut en 1802.

n'avait alors rien de celui du *bonhomme* que Mme Necker raillait, et il prouvait sans lui répondre qu'elle s'était trompée.

— En vérité, disait-il à Mme Dubocage *transformée*, le jour où j'ai lu vos descriptions si animées de Rome et de l'Italie, j'ai cessé de regretter de n'avoir pas vu la ville sainte.

Et il souriait.

Je connaissais déjà Constantinople par lady Montague. Grâce à vous, je donne la préférence à Rome [1].

Alors Mme de Genlis prenait l'air d'une personne qui compte sur des louanges; elle parlait de son voyage en Italie.

— Ah! s'écriait Mme de Beauharnais [2], c'est dans *la Colombiade* [3] qu'il faut chercher de beaux vers.

— Cela ne vaut pas une seule page d'une lettre de Stéphane [4], répondait Genlis-Dubocage en souriant doucement.

— Ah! que dites-vous là?

Et Mme de Roncé qui déclamait à ravir, agitant sa

[1] Ce sont les propres expressions de M. de Voltaire à Mme Dubocage.

[2] Amie fort intime de Mme Dubocage, mais infiniment plus jeune ou moins vieille. Elle avait vingt-huit ans de moins, étant née à Paris en 1738. Elle a fait plusieurs ouvrages : une comédie, quelques romans et un volume de poésies; mais tout cela est dans l'oubli, tandis que les ridicules de l'auteur lui ont survécu. On connaît ce distique sur elle :

> Fannie, belle et poète, a deux petits travers;
> Elle fait son visage et ne fait pas ses vers.

[3] *La Colombiade*, poème en dix chants, de Mme Dubocage, sur la découverte du nouveau monde.

[4] *Lettres de Stéphanie*, roman historique en trois volumes, par Mme de Beauharnais.

main pour faire faire silence, fit entendre les vers suivants :

Ces Ottomans jaloux peuplent de vastes champs,
Où brillèrent jadis des empires puissants :
Le berceau des beaux arts, l'Égypte utile au monde;
L'opulente Assyrie, en voluptés féconde;
La Phécicie, où l'homme osa braver les mers;
Et tant d'autres États, dont l'éclat, les revers
Dans l'abîme des temps se perdent comme une ombre!
La renommée oublie et leurs faits et leur nombre;
Tout périt, tout varie, et la course des ans
Change le fil des eaux et la face des champs.

M. de Périgny, qui avait pris le personnage de M. de La Condamine, se pencha alors vers Mme Dubocage et lui dit d'un accent pénétré ce madrigal que M. de La Condamine avait en effet adressé à Mme Dubocage, en dépit de l'anathème qui exclut les savants de l'arène poétique :

D'Apollon, de Vénus, réunissant les armes,
Vous subjugez l'esprit, vous captivez le cœur,
Et Scudéri, jalouse, en verserait des larmes;
Mais sous un autre aspect son talent est vainqueur;
Elle eut celui de faire oublier sa laideur;
Tout votre esprit n'a pu faire oublier vos charmes.

A peine M. de La Condamine avait-il fini, que M. de Voltaire reprenait, et puis c'était M. *Duresnel*, M. *de Linant*, Mme de Beauharnais; mais Voltaire eut, à ce qu'il paraît, un triomphe complet. M. d'Albaret le jouait, comme Fleury Frédéric II, sans aucune charge, sans aucune caricature. Il improvisait de temps en temps des vers en l'honneur de Mme Dubocage et alors la joie devenait folle. Ce divertissement,

a dit elle-même Mme de Genlis, dont nous ne prenions aucune fatigue et dont le plaisir, au contraire, se renouvelait sans cesse, eut lieu jusqu'à cinq fois et telle était la sûreté de la société à cette époque, que le secret en fut gardé religieusement, et ce ne fut que longtemps après la mort de Mme Dubocage que Mme de Genlis consentit à en parler.

La manie de la comédie de société était dans sa plus grande force à cette époque et c'était Mme de Genlis qui l'avait mise à la mode. C'était elle aussi, s'il faut l'en croire, qui, aidée d'un pauvre maître de harpe nommé *Gaiffre,* fit connaître ce qu'on pouvait tirer de cet admirable instrument. Mais ici je ne puis être aussi complaisante pour elle. Elle raconte quelquefois sans réfléchir et l'histoire de la harpe est tout à fait dans ce cas d'oubli. Pour pouvoir l'accepter, il faudrait oublier ce qu'était Krumpholtz en 1782, tout ce qu'il avait déjà composé et les élèves qu'il avait faits[1].

La France était à cette époque un vrai pays de féerie et l'un de ses plus grands charmes était cette société si polie, si gracieuse, si soigneuse de plaire dans ses rapports mutuels! Quelles délices! quels

[1] Mon frère, M. de Permon, dont le beau talent sur la harpe a eu une réputation européenne et méritée, avait à quinze ans (en 1784) une manière de jouer tellement remarquable, que Marie-Antoinette le voulut entendre. Mon frère improvisait toujours. Il a cependant composé plus de vingt morceaux, qui tous ont été gravés. L'un d'eux, une œuvre de trois sonates, a été dédié à ma tante, la princesse Démétrius de Comnène. Mon frère n'avait à cette époque que dix-sept ans. Selon Mme de Genlis, l'intervalle entre ce moment et celui où *elle créa* et le *doigté* et la harpe, pour ainsi dire, n'aurait été que de très peu d'années. La chose est impossible.

plaisirs sans cesse renaissants dans cette association formée par des personnes qui vivaient toujours dans des rapports que rien n'altérait que quelques plaisanteries malignes, mais jamais de ces calomnies, même de ces médisances qu'aujourd'hui on raconte avec la grossièreté de la mauvaise éducation! Je ne sais si l'on appelle cela de la franchise. En tous cas on se tromperait fort. C'est de la méchanceté mal apprise, et cette méchanceté-là est la plus intolérable de toutes [1].

Parmi tous les moyens de s'amuser qui étaient autour de soi, un surtout fort agréable était de suivre régulièrement les réceptions des princes et d'être, l'été, des voyages : ceux de Villers-Cotterets, pour le duc d'Orléans; de l'île-Adam, pour le prince de Conti; de Chantilly, pour le prince de Condé; de Navarre, pour le duc de Bouillon; de..., pour le duc de Penthièvre. Tous ces voyages étaient charmants. On y jouait la comédie, on y dansait, on y faisait de la musique, et tout cela gaiement et sans l'ennui d'une étiquette gênante. La plupart des princes que je viens de nommer avaient une aisance communicative [2]. On s'y

[1] La grossièreté est aujourd'hui une partie indispensable de la manière d'être des hommes et des femmes. Les hommes sont mal élevés au point d'en être insupportables. Quant aux femmes, c'est encore pis, cela n'est pas tenable. Plus elles sont grandes dames, plus je trouve la chose ridicule et sotte. Elles devraient savoir que, dans le temps d'une exquise politesse, il se disait d'un homme : Il est poli comme un grand seigneur. Pour les femmes, cela allait tout seul, on n'en parlait pas; elles étaient gracieuses, affables, prévenantes et, même, sans qu'on leur plût, elles savaient plaire.

[2] Je donnerai le salon de chaque séjour des princes. Celui de Chantilly et celui de Villers-Cotterets sont remarquables.

plaisait et d'autant plus que les séjours formaient des liaisons que l'hiver voyait encore resserrer. A cette époque, tout contribuait *à faire* la société; aujourd'hui, tout, au contraire, nous conduit à son démolissement. Que nous étions Français alors! Que sommes-nous à présent?

Il me revient à la mémoire un mot de Mme de Montesson qu'elle me dit un jour à Bièvre en causant avec moi, pendant qu'elle peignait des fleurs à l'huile, ce qu'elle faisait admirablement, étant élève de Van Spandonck :

— Ma belle petite, me dit-elle, vous venez de vous marier; vous êtes jeune, vous êtes jolie; vous entrez dans le monde; rappelez-vous une chose essentielle : c'est de ne pas vous laisser aller au très mince plaisir de médire, car non seulement *cela gâte le ton d'une femme*, mais cela la rend laide. C'est comme le jeu.

Jamais je n'ai oublié ce mot; il m'a expliqué pourquoi la société ancienne était si sûre.

— Ne vous laissez pas aller non plus, me disait Mme de Montesson, à cet esprit moqueur qui aurait l'air de vouloir faire trop remarquer vos belles dents. La moquerie est une arme qui ne fait peur qu'aux sots, et qui vous fait haïr de tous. Il y a, dans la moquerie, de la pensionnaire tout à la fois, et de la sottise. Ne soyez pas moqueuse, par intérêt pour vous-même, ma chère enfant[1].

Pendant beaucoup d'années, Mme de Genlis eut un salon particulier comme celui dont j'ai tout à l'heure

[1] Pendant deux années que je passai à Bièvre avec Mme de Montesson, j'ai recueilli de bien bons avis qu'elle me donna. Je ferai son salon à cette époque du consulat.

fait la description, et elle maintenait, outre cette agitation *musicale* et *littéraire*, sept à huit autres salons dont on pouvait dire qu'elle *faisait les honneurs*. Cela est si vrai, qu'elle même raconte comment elle bouleversait *le Vaudreuil*, chez le vieux président Portal, ainsi que Villers-Cotterets, chez le duc d'Orléans ; car il paraît que la maison d'Orléans était habituée à sa domination. Elle était mariée, elle ne pouvait donc pas épouser M. le duc d'Orléans; mais sa tante, Mme de Montesson, ne l'était pas, et son adresse fit peut-être réussir ce mariage plus que toutes les ruses coquettes de Mme de Montesson. Mme de Genlis avait la plus singulière existence qu'on puisse imaginer, surtout à une époque où les femmes étaient paisibles et vivaient beaucoup dans leur intérieur de société ; c'est-à-dire qu'on se voyait beaucoup, mais sans aller s'établir les uns chez les autres, comme le faisait Mme de Genlis. Elle pouvait aller à Sillery, magnifique terre appartenant à M. de Puisieux, et puis au marquis de Genlis ; mais il aurait fallu demeurer trois mois en repos, ne pas se montrer, ne pas faire du bruit enfin, et faire du bruit était ce qu'elle voulait. Cette existence nomade me paraît bien étrange ! M. de Genlis, dont l'esprit et la finesse n'annoncent pas la faible apathie d'un homme qui se laisse mener, M. de Genlis conduisait sa femme partout; il était de toutes les fêtes, dont elle était l'âme, pour ainsi dire, et ne la quittait que pour aller à son régiment des grenadiers de France, dont il était l'un des vingt-quatre colonels[1]. Mme de Genlis préludait, à cette époque, au rôle que depuis elle a joué ; son ambition a toujours

[1] C'est la vérité : il y avait vingt-quatre colonels.

été grande. Mme de Staël, accusée par elle et grandement méconnue, ou du moins dépeinte par une plume ennemie, n'a jamais montré la plus petite partie de ce caractère. Mme de Genlis, au contraire, toujours avide de succès et de louanges, souffrait aussitôt que l'attention se portait sur un autre que sur elle. Cela se voit lorsqu'elle parle d'une aventure qui lui arriva chez Mme d'Estourmelle[1]. Son fils, enfant gâté et insupportable, à ce qu'il paraît, se mit autour de Mme de Genlis comme ces mouches qui ne nous quittent pas et nous tourmentent non seulement de leur bourdonnement, mais de leurs piqûres. Cet enfant voulut avoir le chapeau de Mme de Genlis, un chapeau parfaitement frais et orné de charmantes fleurs. Rien n'eût été plus facile que de le refuser à l'enfant; mais Mme de Genlis ne le voulut pas, dit-elle, « pour ne pas l'affliger ». Elle ôta son joli chapeau, ses cheveux demeurèrent épars, et elle resta bien autrement en vue que si l'enfant eût pleuré cinq minutes du refus du chapeau. Pour dire toute la chose, il faut ajouter que s'il ne se fût agi que de détacher un ruban et de livrer un chapeau à un enfant, sans trouver le fait plus croyable, je l'admettrais; mais lorsqu'on se reporte aux toilettes du temps, aux coiffures surtout! Ce chapeau tenait sur la tête de Mme de Genlis par plus de cinquante grandes épingles noires; il fallait donc défaire ces épingles, se mettre entre les mains de Mme d'Estourmelle, qui, à chaque épingle, devait pousser une exclamation sur la

[1] La terre de Mme la comtesse d'Estourmelle s'appelait le Fretoy.

complaisance de Mme de Genlis ! Et voilà ce qu'on appelle du naturel et de la modestie !

Cet adorable enfant qui faisait ainsi déshabiller les gens qui venaient chez sa mère, se jetait à corps perdu sur les genoux des femmes, déchirait leurs robes, les chiffonnait, faisait le plus détestable petit être que Dieu ait formé, et selon moi le moins supportable. Quant à Mme de Genlis, elle s'en arrangeait, le trouvait même fort *gentil*, mais Mme d'Estourmelle l'avait embrassée et avait dit tout haut :

— *Voyez qu'elle est douce et bonne ! Comme elle est jolie ! Comme elle a de beaux cheveux !*

J'ai montré comment l'existence qu'on avait alors, comment cette manière de vivre rendaient la société *sociable*. Il y avait une habitude de relation toute gracieuse, que l'envie, la sottise ne venaient pas troubler. Un homme allait tous les jours chez une femme dont l'esprit lui plaisait, sans que pour cela la médisance, ou plutôt la calomnie, s'exerçât sur eux lorsqu'ils ne songeaient pas l'un à l'autre. Les idées étaient moins étroites : il y avait une pudeur qui arrêtait le reproche à cet égard, et la vie devenait douce et facile ; on se revoyait ; les relations devenaient intimes sans être criminelles. C'est ainsi que j'ai encore vu la société de ma mère, et que j'ai cherché à former la mienne lorsque je me suis mariée.

Je voyais autre chose, d'ailleurs, dans cette sorte d'association de la haute classe entre elle. A force d'en parler à Napoléon, il l'avait compris ; et, dans les années de l'empire, il me parla souvent, de lui-même, de ce que les femmes pouvaient exercer d'influence sur la société généralement. Son génie avait à l'instant compris la portée immense que peut

avoir une société active et puissante, unie d'abord par des intérêts de plaisirs, mais qui sont eux-mêmes un mobile de nécessité, et qui ensuite devient un lien impossible à rompre par tous les fils dont il se compose. Hélas ! maintenant tout est brisé, rompu, et une stérile tradition est tout ce qui nous reste!

Je parlerai plus tard des différents salons des princes, où Mme de Genlis marquait d'une manière très supérieure et très influente. Je vais seulement raconter maintenant comment elle quitta son logement du cul-de-sac Saint-Dominique et l'hôtel de Puisieux pour aller habiter le Palais-Royal.

Je ne ferai aucune remarque sur cette séparation d'avec Mme de Puisieux, cette femme qui avait été pour Mme de Genlis une seconde mère. Ceci n'est pas de mon sujet; je dirai seulement que les démarches furent faites pour obtenir une place de dame pour accompagner chez Mme la duchesse de Chartres, parce que Mme de Genlis ne voulait pas être à Versailles. Pour quelle raison, je l'ignore. Ce n'était pas à cause de la légèreté de la jeune cour, je suppose ! M. le duc de Chartres rendait facile sur ces sortes de difficultés. On fit un mystère à Mme de Puisieux des démarches faites. M. de Genlis voulut avoir aussi une place, on la lui accorda également; il fut nommé capitaine des gardes de M. le duc de Chartres, et l'heureux ménage quitta une amie, une société libre, indépendante, une bienfaitrice, de vrais plaisirs enfin, pour aller demander du bonheur à cette société de cour, qui ne donne jamais, en payement de tous les biens qu'on lui porte, que malheur et souffrance ; Mme de Genlis le comprit[1]

[1] Elle raconte dans ses *Mémoires* que le jour où elle quitta

avant de le savoir par un triste pressentiment.

Quelque temps avant l'entrée de Mme de Genlis au Palais-Royal, il lui arriva une manière d'aventure qui donne parfaitement l'idée de ce qu'était alors la bonne compagnie aimable.

Mme de Genlis avait auprès d'elle un abbé italien, qui lui faisait lire le Dante et le Tasse et qui lui apprenait toutes les beautés de sa langue. Cet homme fut pris tout à coup d'une attaque de *choléra morbus*. On envoya chercher le premier médecin venu. Cet homme lui donne de la thériaque. Mme de Genlis était absente; en rentrant, on lui dit le fait de la thériaque. Elle avait lu Tissot, à ce qu'elle nous apprend, ce qui fait qu'elle était dans la classe de ces personnes qui faisaient dire à Corvisard qu'il vaudrait mieux pour l'humanité qu'il n'y eût pas de médecin, s'il n'y avait pas de *bonnes femmes*. Quoi qu'il en soit, elle avait lu dans Tissot que la thériaque était mortelle en pareille circonstance. « *C'est un coup de pistolet tiré dans la tête* », dit Tissot. Il disait vrai, à ce qu'il parait, car le pauvre abbé mourut dans des tortures affreuses deux heures après. Il était onze heures du soir. Mme de Genlis, effrayée, quoiqu'elle prétendît être esprit fort [1], déclara qu'elle ne voulait pas coucher dans la même maison que ce mort, qui faisait peur à voir. M. de Genlis fit mettre ses chevaux, et Mme de Genlis alla

l'hôtel de Mme de Puisieux pour aller au Palais-Royal, son logement n'étant pas prêt, elle logea quelque temps dans les appartements du régent et que, le luxe qui l'entourait contrastant avec ce qu'elle souffrait et sa lassitude elle fondit en larmes. (Tome II, page 167.)

[1] Mais pas pour les revenants; elle en avait peur.

demander l'hospitalité à M. et Mme de Balincourt [1]. On la reçut à merveille, et M. de Balincourt lui donna sa chambre. Elle était endormie depuis quelques minutes lorsqu'elle est réveillée par la voix joyeuse de M. de Balincourt, qui chantait dans la chambre de son hôtesse tout en se cognant les jambes contre les meubles :

Dans mon alcôve,
Je m'arracherai les cheveux [2].
Je sens que je deviendrai chauve,
Si je n'obtiens ce que je veux
Dans mon alcôve.

Mme de Genlis, tout à fait réveillée par cet impromptu jovial, se mit sur son séant et, après avoir pensé quelques instants, répondit :

Dans votre alcôve
Modérez l'ardeur de vos feux ;
Car, enfin, pour devenir chauve,
Il faudrait avoir des cheveux
Dans votre alcôve.

Pour comprendre cette réponse il faut savoir que M. de Balincourt avait très peu de cheveux. On éclata de rire, on apporta des lumières. Aussitôt deux charmantes femmes, Mme de Balincourt et Mme de Ran-

[1] Le père et la mère de celui que nous connaissons et qui est estimé et aimé de toute la bonne compagnie de France. Loyal, brave, bon ami, gai et toujours prêt à rendre un service, à faire une bonne action. en même temps qu'il conduira une partie de plaisir, le marquis de Balincourt est un de ces hommes que tout ce qui a un cœur est heureux d'avoir pour ami.

[2] Son fils a la plus belle chevelure blonde qu'on puisse voir.

ché, sœur de M. de Balincourt, sautèrent sur le lit, firent et dirent mille folies jusqu'à trois heures du matin. Alors M. de Balincourt s'en alla un moment, et reparut ensuite avec un bonnet de coton, une veste de basin blanc, et portant une immense corbeille remplie de pâtisseries parfaites, ainsi qu'un plateau chargé de confitures sèches et de fruits glacés.

— Allons! s'écria M. de Balincourt, il faut *faire réveillon!* Et aussitôt les voilà entourant le lit et disant mille folies.

Le réveillon dura jusqu'à une heure du matin. A la fin on laissa dormir la pèlerine jusqu'à midi. A midi, de nouvelles folies de M. de Balincourt réveillèrent Mme de Genlis. Son mari, lorsqu'il vint pour la reprendre, fut obligé de rester à l'hôtel de Balincourt, et pendant cinq ou six jours ils menèrent tous la plus folle et la plus heureuse des vies. C'était une partie sur l'eau, une course à la campagne, *à la halle!* On jouait des proverbes, on riait, on s'amusait surtout, et on était heureux.

FIN DU TOME PREMIER

TABLE

DU PREMIER VOLUME

Paris. — Imp. PAUL DUPONT (Cl.) 145.9.93.

Paris.-Imp. PAUL DUPONT, (Cl.) 172.9.93.